U d'/of OTTAWA
39003002372745

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplte04corn

ŒUVRES

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P. CORNEILLE

Coulommiers. — Imp. P. Brodard et Gallois.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P. CORNEILLE

ŒUVRES CHOISIES

DE THOMAS CORNEILLE

TOME QUATRIÈME

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1887

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

UNIVERSITAS BIBLIOTHECA O. M. I.

PQ
1741
1893
N.4

LA CONQUÊTE
DE LA TOISON D'OR.

TRAGÉDIE.

1659.

ARGUMENT

DE LA CONQUÊTE DE LA TOISON D'OR,

Tragédie représentée par la troupe royale du Marais, chez M. le marquis de Sourdéac[1], *en son château de Neubourg, pour réjouissance publique du mariage du roi*[2] *et de la paix avec l'Espagne, et ensuite sur le théâtre royal du Marais.*

L'antiquité n'a rien fait passer jusqu'à nous qui soit si généralement connu que le voyage des Argonautes: mais, comme les historiens qui en ont voulu démêler la vérité d'avec la fable qui l'enveloppe ne s'accordent pas en tout, et que les poëtes qui l'ont embelli de leurs fictions n'ont pas pris la même rou e, j'ai cru que, pour en faciliter l'intelligence entière, il étoit à propos d'avertir le lecteur de quelques particularités où je me suis attaché, qui peut-être ne sont pas connues de tout le monde. Elles sont pour la plupart tirées de Valérius Flaccus, qui en a fait un poëme épique en latin, et de qui, entre autres choses, j'ai emprunté la métamorphose de Junon en Chalciope.

Phryxus étoit fils d'Athamas, roi de Thèbes, et de Néphélé, qu'il répudia pour épouser Ino. Cette seconde femme persécuta si bien ce jeune prince, qu'il fut obligé de s'enfuir sur un mouton dont la laine étoit d'or, que sa mère lui donna après l'avoir reçu de Mercure : il le sacrifia à Mars, sitôt qu'il fut abordé à Colchos, et lui en appendit la dépouille dans une forêt qui lui

1. On se souviendra longtemps de la magnificence avec laquelle ce marquis donna une grande fête dans son château de Neubourg, en réjouissance de l'heureux mariage de Sa Majesté, et de la paix qu'il lui avoit plu de donner à ses peuples. La tragédie de *la Toison d'Or*, mêlée de musique et de superbes spectacles, fut faite exprès pour cela. Il fit venir au Neubourg les comédiens du Marais, qui l'y représentèrent plusieurs fois en présence de plus de soixante des plus considérables personnes de la province, qui furent logées dans le château, et régalées pendant plus de huit jours, avec toute la propreté et l'abondance imaginables. Cela se fit au commencement de l'hiver de l'année 1660; et ensuite M. le marquis de Sourdéac donna aux comédiens toutes les machines et toutes les décorations qui avaient servi à ce grand spectacle, qui attira tout Paris, chacun y ayant couru longtemps en foule. (*De Visé.*)

2. Louis XIV épousa, le 9 juin 1661, à Saint-Jean-de-Luz, Marie-Thérèse, fille aînée de Philippe IV.

étoit consacrée. Aètes, fils du Soleil, et roi de cette province, lui donna pour femme Chalciope, sa fille aînée, dont il eut quatre fils, et mourut quelque temps après. Son ombre apparut ensuite à ce monarque, et lui révéla que le destin de son État dépendoit de cette toison; qu'en même temps qu'il la perdroit, il perdroit aussi son royaume: et qu'il étoit résolu dans le ciel que Médée, son autre fille, auroit un époux étranger. Cette prédiction fit deux effets. D'un côté, Aètes, pour conserver cette toison, qu'il voyoit si nécessaire à sa propre conservation, voulut en rendre la conquête impossible par le moyen des charmes de Circé sa sœur, et de Médée sa fille. Ces deux savantes magiciennes firent en sorte qu'on ne pouvoit s'en rendre maître qu'après avoir dompté deux taureaux dont l'haleine étoit toute de feu, et leur avoir fait labourer le champ de Mars, où ensuite il falloit semer des dents de serpens, dont naissoient aussitôt autant de gens d'armes, qui tous ensemble attaquoient le téméraire qui se hasardoit à une si dangereuse entreprise; et, pour dernier péril, il falloit combattre un dragon qui ne dormoit jamais, et qui étoit le plus fidèle et le plus redoutable gardien de ce trésor. D'autre côté, les rois voisins jaloux de la grandeur d'Aètes, s'armèrent pour cette conquête, et, entre autres, Persès, son frère, roi de la Chersonèse Taurique, et fils du Soleil, comme lui. Comme il s'appuya du secours des Scythes, Aètes emprunta celui de Styrus, roi d'Albanie, à qui il promit Médée, pour satisfaire à l'ordre qu'il croyoit en avoir reçu du ciel par cette ombre de Phryxus: ils donnoient bataille, et la victoire penchoit du côté de Persès, lorsque Jason arriva suivi de ses Argonautes, dont la valeur la fit tourner du parti contraire; et en moins d'un mois ces héros firent emporter tant d'avantages au roi de Colchos sur ses ennemis, qu'ils furent contraints de prendre la fuite et d'abandonner leur camp. C'est ici que commence la pièce: mais, avant que d'en venir au détail, il faut dire un mot de Jason, et du dessein qui l'amenoit à Colchos.

Il étoit fils d'Éson, roi de Thessalie, sur qui Pélias, son frère, avoit usurpé le royaume. Ce tyran étoit fils de Neptune et de Tyro, fille de Salmonée, qui épousa ensuite Chrétéus, père d'Éson, que je viens de nommer. Cette usurpation, lui donnant la défiance ordinaire à ceux de sa sorte, lui rendit suspect le courage de Jason, son neveu, et légitime héritier de ce royaume. Un oracle qu'il reçut le confirma dans ses soupçons, si bien que, pour l'éloigner, ou plutôt pour le perdre, il lui commanda d'aller conquérir la toison d'or, dans la croyance que ce prince y périroit, et le laisseroit, par sa mort, paisible possesseur de l'État dont il s'étoit emparé. Jason, par le conseil de Pallas, fit bâtir pour ce fameux voyage le navire Argo, où s'embarquèrent avec lui quarante des plus vaillans de toute la Grèce. Orphée fut du nombre, avec Zethès et Calaïs, fils du vent Borée et d'Orithye, princesse de Thrace, qui étoient nés avec des ailes, comme leur père, et qui, par ce moyen, délivrèrent Phinée, en passant, des Harpies qui fondoient sur ses viandes sitôt que sa table étoit servie, et leur donnèrent la chasse par le milieu de l'air. Ces héros, durant leur voyage, reçurent beaucoup de faveurs de Junon et de Pallas, et prirent terre à Lemnos, dont étoit reine Hypsipile, et où ils tardèrent deux ans, pendant lesquels Jason,

fit l'amour à cette reine, et lui donna parole de l'épouser à son retour: ce qui ne l'empêcha pas de s'attacher auprès de Médée, et de lui faire les mêmes protestations sitôt qu'il fut arrivé à Colchos, et qu'il eut vu le besoin qu'il en avoit. Ce nouvel amour lui réussit si heureusement, qu'il eut d'elle des charmes pour surmonter tous les périls, et enlever la toison d'or, malgré le dragon qui la gardoit, et qu'elle assoupit. Un auteur que cite le mythologiste Noël Le Comte, et qu'il appelle Denys le Mylésien, dit qu'elle lui porta la toison jusque dans son navire; et c'est sur son rapport que je me suis autorisé à changer la fin ordinaire de cette fable, pour la rendre plus surprenante et plus merveilleuse. Je l'aurois été assez par la liberté qu'en donne la poésie en de pareilles rencontres; mais j'ai cru en avoir encore plus de droit en marchant sur les pas d'un autre, que si j'avois inventé ce changement.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA FRANCE.
LA VICTOIRE.
MARS.
LA PAIX.
L'HYMÉNÉE
LA DISCORDE.
L'ENVIE.
QUATRE AMOURS.

PERSONNAGES DE LA TRAGÉDIE.

JUPITER.
JUNON.
PALLAS.
IRIS.
L'AMOUR.
LE SOLEIL.
AÈTES, roi de Colchos, fils du Soleil.
ABSYRTE, fils d'Aètes.
CHALCIOPE, fille d'Aètes, veuve de Phryxus.
MÉDÉE, fille d'Aètes, amante de Jason.
HYPSIPILE, reine de Lemnos.
JASON, prince de Thessalie, chef des Argonautes.
PELÉE, IPHITE, ORPHÉE, } Argonautes.
ZÉTHÈS, CALAIS, } Argonautes ailés, fils de Borée et d'Orithye.
GLAUQUE, dieu marin.
DEUX TRITONS.
DEUX SIRÈNES.
QUATRE VENTS.

La scène est à Colchos.

PROLOGUE[1].

L'heureux mariage de Sa Majesté, et la paix qu'il lui a plu donner à ses peuples, ayant été les motifs de la réjouissance publique pour laquelle cette tragédie a été préparée, non-seulement il étoit juste qu'ils servissent de sujet au prologue qui la précède, mais il étoit même absolument impossible d'en choisir une plus illustre matière.

L'ouverture du théâtre fait voir un pays ruiné par les guerres, et terminé dans son enfoncement par une ville qui n'en est pas mieux traitée; ce qui marque le pitoyable état où la France étoit réduite avant cette faveur du ciel, qu'elle a si longtemps souhaitée, et dont la bonté de son généreux monarque la fait jouir à présent.

SCÈNE I. — LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA FRANCE.

Doux charme des héros, immortelle Victoire,
Ame de leur vaillance, et source de leur gloire,
Vous qu'on fait si volage, et qu'on voit toutefois
Si constante à me suivre, et si ferme en ce choix,
Ne vous offensez pas si j'arrose de larmes
Cette illustre union qu'ont avec vous mes armes,
Et si vos faveurs même obstinent mes soupirs
A pousser vers la Paix mes plus ardens désirs.
Vous faites qu'on m'estime aux deux bouts de la terre,

1. Les prologues d'*Andromède* et de *la Toison d'Or*, où Louis XIV était loué, servirent ensuite de modèle à tous les prologues de Quinault, et ce fut une coutume indispensable de faire l'éloge du roi à la tête de tous les opéras, comme dans les discours à l'Académie française. Il y a de grandes beautés dans le prologue de *la Toison d'Or;* ces vers surtout, que dit la France personnifiée, plurent à tout le monde :

A vaincre tant de fois mes forces s'affaiblissent :
L'État est florissant, mais les peuples gémissent;
Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts faits,
Et la gloire du trône accable les sujets.

Longtemps après, il arriva, sur la fin du règne de Louis XIV, que cette pièce ayant disparu du théâtre, et n'étant lue tout au plus que par un petit nombre de gens de lettres, un de nos poëtes (Campistron, dans *Andronic*), dans une tragédie nouvelle, mit ces quatre vers dans la bouche d'un de ses personnages : ils furent défendus par la police. C'est une chose singulière qu'ayant été bien reçus en 1660, ils déplurent trente ans après, et qu'après avoir été regardés comme la noble expression d'une vérité importante, ils furent pris dans un autre auteur pour un trait de satire : ils ne devaient être regardés que comme un plagiat. (*Voltaire.*)

Vous faites qu'on m'y craint : mais il vous faut la guerre;
Et quand je vois quel prix me coûtent vos lauriers,
J'en vois avec chagrin couronner mes guerriers.

LA VICTOIRE.

Je ne me repens point, incomparable France,
De vous avoir suivie avec tant de constance;
Je vous prépare encor mêmes attachemens :
Mais j'attendois de vous d'autres remercîmens.
Vous lassez-vous de moi qui vous comble de gloire,
De moi qui de vos fils assure la mémoire,
Qui fais marcher partout l'effroi devant leurs pas?

LA FRANCE.

Ah! Victoire, pour fils n'ai-je que des soldats?
La gloire qui les couvre, à moi-même funeste,
Sous mes plus beaux succès fait trembler tout le reste;
Ils ne vont aux combats que pour me protéger,
Et n'en sortent vainqueurs que pour me ravager.
S'ils renversent des murs, s'ils gagnent des batailles,
Ils prennent droit par là de ronger mes entrailles;
Leur retour me punit de mon trop de bonheur,
Et mes bras triomphans me déchirent le cœur.
A vaincre tant de fois mes forces s'affoiblissent :
L'État est florissant, mais les peuples gémissent;
Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts faits,
Et la gloire du trône accable les sujets.
Voyez autour de moi que de tristes spectacles!
Voilà ce qu'en mon sein enfantent vos miracles.
Quelque encens que je doive à cette fermeté
Qui vous fait en tous lieux marcher à mon côté,
Je me lasse de voir mes villes désolées,
Mes habitans pillés, mes campagnes brûlées :
Mon roi, que vous rendez le plus puissant des rois,
En goûte moins le fruit de ses propres exploits;
Du même œil dont il voit ses plus nobles conquêtes,
Il voit ce qu'il leur faut sacrifier de têtes;
De ce glorieux trône où brille sa vertu,
Il tend sa main auguste à son peuple abattu;
Et, comme à tous momens la commune misère
Rappelle en son grand cœur les tendresses de père,
Ce cœur se laisse vaincre aux vœux que j'ai formés,
Pour faire respirer ce que vous opprimez.

LA VICTOIRE.

France, j'opprime donc ce que je favorise!
A ce nouveau reproche excusez ma surprise:
J'avois cru jusqu'ici qu'à vos seuls ennemis
Ces termes odieux pouvoient être permis,
Qu'eux seuls de ma conduite avoient droit de se plaindre.

LA FRANCE.

Vos dons sont à chérir, mais leur suite est à craindre.
Pour faire deux héros ils font cent malheureux :
Et ce dehors brillant que mon nom reçoit d'eux
M'éclaire à voir les maux qu'à ma gloire il attache,
Le sang dont il m'épuise, et les nerfs qu'il m'arrache.

LA VICTOIRE.

Je n'ose condamner de si justes ennuis,
Quand je vois quels malheurs malgré moi je produis;
Mais ce dieu, dont la main m'a chez vous affermie,
Vous pardonnera-t-il d'aimer son ennemie?
Le voilà qui paroît, c'est lui-même, c'est Mars,
Qui vous lance du ciel de farouches regards;
Il menace, il descend : apaisez sa colère
Par le prompt désaveu d'un souhait téméraire.

(Le ciel s'ouvre et fait voir Mars en posture menaçante, un pied en l'air, et l'autre porté sur son étoile. Il descend ainsi à un des côtés du théâtre, qu'il traverse en parlant; et, sitôt qu'il a parlé, il remonte au même lieu dont il est parti.)

SCÈNE II. — MARS, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

MARS.

France ingrate, tu veux la paix!
Et pour toute reconnoissance
D'avoir en tant de lieux étendu ta puissance,
Tu murmures de mes bienfaits!
Encore un lustre ou deux, et sous tes destinées
J'aurois rangé le sort des têtes couronnées;
Ton État n'auroit eu pour bornes que ton choix;
Et tu devois tenir pour assuré présage,
Voyant toute l'Europe apprendre ton langage,
Que toute cette Europe alloit prendre tes lois.

Tu renonces à cette gloire!
La Paix a pour toi plus d'appas,
Et tu dédaignes la Victoire
Que j'ai de ma main propre attachée à tes pas!
Vois dans quels fers sous moi la Discorde et l'Envie
Tiennent cette Paix asservie.
La Victoire t'a dit comme on peut m'apaiser;
J'en veux bien faire encor ta compagne éternelle;
Mais sache que je la rappelle,
Si tu manques d'en bien user

(Avant que de disparoître, ce dieu, en colère contre la France, lui fait voir la Paix, qu'elle demande avec tant d'ardeur, prisonnière dans son palais, entre les mains de la Discorde et de l'Envie, qu'il lui a données pour gardes. Ce palais a pour colonnes des ca-

nons, qui ont pour bases des mortiers, et des boulets pour chapiteaux ; le tout accompagné, pour ornement, de trompettes, de tambours, et autres instrumens de guerre entrelacés ensemble et découpés à jour, qui font comme un second rang de colonnes. Le lambris est composé de trophées d'armes, et de tout ce qui peut désigner et embellir la demeure de ce dieu des batailles.)

SCÈNE III. — LA PAIX, LA DISCORDE, L'ENVIE, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA PAIX.

En vain à tes soupirs il est inexorable :
Un dieu plus fort que lui me va rejoindre à toi;
Et tu devras bientôt ce succès adorable
A cette reine incomparable [1]
Dont les soins et l'exemple ont formé ton grand roi.
Ses tendresses de sœur, ses tendresses de mère,
Peuvent tout sur un fils, peuvent tout sur un frère.
Bénis, France, bénis ce pouvoir fortuné;
Bénis le choix qu'il fait d'une reine comme elle :
Cent rois en sortiront, dont la gloire immortelle
Fera trembler sous toi l'univers étonné,
Et dans tout l'avenir sur leur front couronné
Portera l'image fidèle
De celui qu'elle t'a donné.

Ce dieu dont le pouvoir suprême
Étouffe d'un coup d'œil les plus vieux différends,
Ce dieu par qui l'amour plaît à la vertu même,
Et qui borne souvent l'espoir des conquérans,
Le blond et pompeux Hyménée
Prépare en ta faveur l'éclatante journée
Où sa main doit briser mes fers.
Ces monstres insolens dont je suis prisonnière,
Prisonniers à leur tour au fond de leurs enfers,
Ne pourront mêler d'ombre à sa vive lumière.
A tes cantons les plus déserts
Je rendrai leur beauté première;
Et dans les doux torrens d'une allégresse entière
Tu verras s'abîmer tes maux les plus amers.

Tu vois comme déjà ces deux autres puissances,
Que Mars sembloit plonger en d'immortels discords,
Ont malgré ses fureurs assemblé sur tes bords
Les sublimes intelligences
Qui de leurs grands États meuvent les vastes corps.
Les surprenantes harmonies

1. Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, sœur de Philippe IV.

De ces miraculeux génies
Savent tout balancer, savent tout soutenir;
Leur prudence étoit due à cet illustre ouvrage;
Et jamais on n'eût pu fournir,
Aux intérêts divers de la Seine et du Tage,
Ni zèle plus savant en l'art de réunir,
Ni savoir mieux instruit du commun avantage.
Par ces organes seuls ces dignes potentats
Se font eux-mêmes leurs arbitres;
Aux conquêtes par eux ils donnent d'autres titres,
Et des bornes à leurs États.
Ce dieu même qu'attend ma longue impatience
N'a droit de m'affranchir que par leur conférence;
Sans elle son pouvoir seroit mal reconnu.
Mais enfin je le vois, leur accord me l'envoie.
France, ouvre ton cœur à la joie:
Et vous, monstres, fuyez; ce grand jour est venu.

(L'Hyménée paroît couronné de fleurs, portant en sa main droite un dard semé de lis et de roses, et en la gauche le portrait de la reine peint sur son bouclier.)

SCÈNE IV. — L'HYMÉNÉE, LA PAIX, LA DISCORDE, L'ENVIE, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA DISCORDE.

En vain tu le veux croire, orgueilleuse captive :
Pourrions-nous fuir le secours qui t'arrive?

L'ENVIE.

Pourrions-nous craindre un dieu qui contre nos fureurs
Ne prend pour armes que des fleurs?

L'HYMÉNÉE.

Oui, monstres, oui, craignez cette main vengeresse :
Mais craignez encor plus cette grande princesse
Pour qui je viens allumer mon flambeau :
Pourriez-vous soutenir les traits de son visage?
Fuyez, monstres, à son image;
Fuyez; et que l'enfer, qui fut votre berceau,
Vous serve à jamais de tombeau.
Et vous, noirs instrumens d'un indigne esclavage,
Tombez, fers odieux, à ce divin aspect,
Et, pour lui rendre un prompt hommage,
Anéantissez-vous de honte ou de respect.

(Il présente ce portrait aux yeux de la Discorde et de l'Envie, qui trébuchent aussitôt aux enfers, et ensuite il le présente aux chaînes qui tiennent la Paix prisonnière, lesquelles tombent et se brisent tout à l'heure.)

LA PAIX.

Dieu des sacrés plaisirs, vous venez de me rendre
Un bien dont les dieux même ont lieu d'être jaloux;
Mais ce n'est pas assez, il est temps de descendre,
Et de remplir les vœux qu'en terre on fait pour nous.

L'HYMÉNÉE.

Il en est temps, déesse, et c'est trop faire attendre
Les effets d'un espoir si doux.
Vous donc, mes ministres fidèles,
Venez, Amours, et prêtez-nous vos ailes.

(Quatre Amours descendent du ciel, deux de chaque côté, et s'attachent à l'Hyménée et à la Paix pour les apporter en terre.)

LA FRANCE.

Peuple, fais voir ta joie à ces divinités
Qui vont tarir le cours de tes calamités.

CHŒUR DE MUSIQUE.

(L'Hyménée, la Paix, et les quatre Amours descendent cependant qu'il chante :)

Descends, Hymen, et ramène sur terre
Les délices avec la paix;
Descends, objet divin de nos plus doux souhaits,
Et par tes feux éteins ceux de la guerre.

(Après que l'Hyménée et la Paix sont descendus, les quatre Amours remontent au ciel, premièrement de droit fil tous quatre ensemble, et puis se séparant deux à deux et croisant leur vol, en sorte que ceux qui sont au côté droit se retirent à gauche dans les nues, et ceux qui sont à gauche se perdent dans celles du côté droit.)

SCÈNE V. — L'HYMÉNÉE, LA PAIX, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA FRANCE, *à la Paix.*

Adorable souhait des peuples gémissans,
Féconde sûreté des travaux innocens,
Infatigable appui du pouvoir légitime,
Qui dissipez le trouble et détruisez le crime,
Protectrice des arts, mère des beaux loisirs,
Est ce une illusion qui flatte mes désirs?
Puis-je en croire mes yeux, et dans chaque province
De votre heureux retour faire bénir mon prince?

LA PAIX.

France, apprends que lui-même il aime à le devoir
A ces yeux dont tu vois le souverain pouvoir.
Par un effort d'amour réponds à leurs miracles;
Fais éclater ta joie en de pompeux spectacles;

Ton théâtre a souvent d'assez riches couleurs
Pour n'avoir pas besoin d'emprunter rien ailleurs.
Ose donc, et fais voir que ta reconnoissance....

LA FRANCE.

De grâce, voyez mieux quelle est mon impuissance.
Est-il effort humain qui jamais ait tiré
Des spectacles pompeux d'un sein si déchiré?
Il faudroit que vos soins par le cours des années....

L'HYMÉNÉE.

Ces traits divins n'ont pas des forces si bornées.
Mes roses et mes lis par eux en un moment
A ces lieux désolés vont servir d'ornement.
Promets, et tu verras l'effet de ma parole.

LA FRANCE.

J'entreprendrai beaucoup; mais ce qui m'en console
C'est que sous votre aveu....

L'HYMÉNÉE.

Va, n'appréhende rien;
Nous serons à l'envi nous-mêmes ton soutien.
Porte sur ton théâtre une chaleur si belle,
Que des plus heureux temps l'éclat s'y renouvelle.
Nous en partagerons la gloire et le souci.

LA VICTOIRE.

Cependant la Victoire est inutile ici;
Puisque la Paix y règne, il faut qu'elle s'exile.

LA PAIX.

Non, Victoire; avec moi tu n'es pas inutile.
Si la France en repos n'a plus où t'employer,
Du moins à ses amis elle peut t'envoyer.
D'ailleurs mon plus grand calme aime l'inquiétude
Des combats de prudence, et des combats d'étude;
Il ouvre un champ plus large à ces guerres d'esprits;
Tous les peuples sans cesse en disputent le prix;
Et, comme il fait monter à la plus haute gloire,
Il est bon que la France ait toujours la Victoire.
Fais-lui donc cette grâce, et prends part comme nous
A ce qu'auront d'heureux des spectacles si doux.

LA VICTOIRE.

J'y consens, et m'arrête aux rives de la Seine,
Pour rendre un long hommage à l'une et l'autre reine,
Pour y prendre à jamais les ordres de son roi.
Puissé-je en obtenir, pour mon premier emploi.
Ceux d'aller jusqu'aux bouts de ce vaste hémisphère
Arborer les drapeaux de son généreux frère,
D'aller d'un si grand prince, en mille et mille lieux,
Égaler le grand nom au nom de ses aïeux,

Le conduire au delà de leurs fameuses traces,
Faire un appui de Mars du favori des Grâces,
Et sous d'autres climats couronner ses hauts faits
Des lauriers qu'en ceux-ci lui dérobe la Paix!

L'HYMÉNÉE.

Tu vas voir davantage, et les dieux, qui m'ordonnent
Qu'attendant tes lauriers mes myrtes le couronnent,
Lui vont donner un prix de tout autre valeur
Que ceux que tu promets avec tant de chaleur.
Cette illustre conquête a pour lui plus de charmes
Que celles que tu veux assurer à ses armes;
Et son œil, éclairé par mon sacré flambeau,
Ne voit point de trophée ou si noble ou si beau.
Ainsi, France, à l'envi l'Espagne et l'Angleterre
Aiment à t'enrichir quand tu finis la guerre;
Et la Paix, qui succède à ses tristes efforts,
Te livre par ma main leurs plus rares trésors.

LA PAIX.

Allons sans plus tarder mettre ordre à tes spectacles;
Et, pour les commencer par de nouveaux miracles,
Toi que rend tout-puissant ce chef-d'œuvre des cieux,
Hymen, fais-lui changer la face de ces lieux.

L'HYMÉNÉE, *seul.*

Naissez à cet aspect, fontaines, fleurs, bocages;
Chassez de ces débris les funestes images,
Et formez des jardins tels qu'avec quatre mots
Le grand art de Médée en fit naître à Colchos.

(Tout le théâtre se change en un jardin magnifique à la vue du portrait de la reine, que l'Hyménée lui présente.)

ACTE PREMIER.

Ce grand jardin, qui en fait la scène, est composé de trois rangs de cyprès, à côté desquels on voit alternativement en chaque châssis des statues de marbre blanc à l'antique, qui versent de gros jets d'eau dans de grands bassins soutenus par des Tritons qui leur servent de piédestal, ou trois vases qui portent, l'un des oranges, et les deux autres diverses fleurs en confusion, chantournées et découpées à jour. Les ornemens de ces vases et de ces bassins sont rehaussés d'or, et ces statues portent sur leurs têtes des corbeilles d'or treillissées et remplies de pareilles fleurs. Le théâtre est fermé par une grande arcade de verdure, ornée de festons de fleurs avec une grande corbeille d'or sur le milieu, qui en est remplie comme les autres. Quatre autres arcades qui la suivent composent avec elle un berceau qui laisse voir plus loin un autre jardin de cyprès entremêlés avec quantité d'autres statues à l'antique; et la perspective du fond borne la vue par un parterre en-

core plus éloigné, au milieu duquel s'élève une fontaine avec divers autres jets d'eau, qui ne font pas le moindre agrément de ce spectacle.

SCÈNE I. — CHALCIOPE, MÉDÉE.

MÉDÉE.

Parmi ces grands sujets d'allégresse publique,
Vous portez sur le front un air mélancolique;
Votre humeur paroît sombre; et vous semblez, ma sœur,
Murmurer en secret contre notre bonheur.
La veuve de Phryxus et la fille d'Aète
Plaint-elle de Persès la honte et la défaite?
Vous faut-il consoler de ces illustres coups
Qui partent d'un héros parent de votre époux?
Et le vaillant Jason pourroit-il vous déplaire
Alors que dans son trône il rétablit mon père?

CHALCIOPE.

Vous m'offensez, ma sœur; celles de notre rang
Ne savent point trahir leur pays ni leur sang;
Et j'ai vu les combats de Persès et d'Aète
Toujours avec des yeux de fille et de sujette.
Si mon front porte empreints quelques troubles secrets,
Sachez que je n'en ai que pour vos intérêts.
J'aime autant que je dois cette haute victoire;
Je veux bien que Jason en ait toute la gloire :
Mais, à tout dire enfin, je crains que ce vainqueur
N'en étende les droits jusque sur votre cœur.
Je sais que sa brigade, à peine descendue,
Rétablit à nos yeux la bataille perdue,
Que Persès triomphoit, que Styrus étoit mort,
Styrus que pour époux vous envoyoit le sort.
Jason de tant de maux borna soudain la course;
Il en dompta la force, il en tarit la source.
Mais avouez aussi qu'un héros si charmant
Vous console bientôt de la mort d'un amant.
L'éclat qu'a répandu le bonheur de ses armes
A vos yeux éblouis ne permet plus de larmes :
Il sait les détourner des horreurs d'un cercueil;
Et la peur d'être ingrate étouffe votre deuil.
Non que je blâme en vous quelques soins de lui plaire,
Tant que la guerre ici l'a rendu nécessaire;
Mais je ne voudrois pas que cet empressement
D'un soin étudié fît un attachement.
Car enfin, aujourd'hui que la guerre est finie,
Votre facilité se trouveroit punie;
Et son départ subit ne vous laisseroit plus

Qu'un cœur embarrassé de soucis superflus.

MÉDÉE.

La remontrance est douce, obligeante, civile;
Mais, à parler sans feinte, elle est fort inutile :
Si je n'ai point d'amour, je n'y prends point de part;
Et si j'aime Jason, l'avis vient un peu tard.
Quoi qu'il en soit, ma sœur, nommeriez vous un crime
Un vertueux amour qui suivroit tant d'estime?
Alors que ses hauts faits lui gagnent tous les cœurs,
Faut-il que ses soupirs excitent mes rigueurs,
Que contre ses exploits moi seule je m'irrite,
Et fonde mes dédains sur son trop de mérite?
Mais, s'il m'en doit bientôt coûter un repentir,
D'où pouvez-vous savoir qu'il soit prêt à partir?

CHALCIOPE.

Je le sais de mes fils, qu'une ardeur de jeunesse
Emporte malgre moi jusqu'à le suivre en Grèce,
Pour voir en ces beaux lieux la source de leur sang,
Et de Phryxus leur père y reprendre le rang.
Déjà tous ces héros au départ se disposent;
Ils ont peine à souffrir que leurs bras se reposent;
Comme la gloire à tous fait leur plus cher souci,
N'ayant plus à combattre, ils n'en ont plus ici;
Ils brûlent d'en chercher dessus quelque autre rive,
Tant leur valeur rougit sitôt qu'elle est oisive.
Jason veut seulement une grâce du roi.

MÉDÉE.

Cette grâce, ma sœur, n'est sans doute que moi.
Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise.
Du chef de ces héros j'asservis la franchise;
De tout ce qu'il a fait de grand, de glorieux,
Il rend un plein hommage au pouvoir de mes yeux.
Il a vaincu Persès, il a servi mon père,
Il a sauvé l'État, sans chercher qu'à me plaire.
Vous l'avez vu peut-être, et vos yeux sont témoins
De combien chaque jour il y donne de soins,
Avec combien d'ardeur....

CHALCIOPE.

Oui, je l'ai vu moi-même,
Que pour plaire à vos yeux il prend un soin extrême :
Mais je n'ai pas moins vu combien il vous est doux
De vous montrer sensible aux soins qu'il prend pour vous.
Je vous vois chaque jour avec inquiétude
Chercher ou sa présence ou quelque solitude,
Et dans ces grands jardins sans cesse repasser
Le souvenir des traits qui vous ont su blesser.
En un mot, vous l'aimez, et ce que j'appréhende....

MÉDÉE.

Je suis prête à l'aimer, si le roi le commande;
Mais jusque-là, ma sœur, je ne fais que souffrir
Les soupirs et les vœux qu'il prend soin de m'offrir.

CHALCIOPE.

Quittez ce faux devoir dont l'ombre vous amuse.
Vous irez plus avant si le roi le refuse;
Et, quoi que votre erreur vous fasse présumer,
Vous obéirez mal s'il vous défend d'aimer.
Je sais.... Mais le voici que le prince accompagne.

SCÈNE II. — AÈTES, ABSYRTE, CHALCIOPE, MÉDÉE.

AÈTES.

Enfin nos ennemis nous cèdent la campagne,
Et des Scythes défaits le camp abandonné
Nous est de leur déroute un gage fortuné,
Un fidèle témoin d'une victoire entière;
Mais, comme la fortune est souvent journalière,
Il en faut redouter de funestes retours,
Ou se mettre en état de triompher toujours.
Vous savez de quel poids et de quelle importance
De ce peu d'étrangers s'est fait voir l'assistance.
Quarante, qui l'eût cru? quarante à leur abord
D'une armée abattue ont relevé le sort,
Du côté des vaincus rappelé la victoire,
Et fait d'un jour fatal un jour brillant de gloire.
Depuis cet heureux jour que n'ont point fait leurs bras!
Leur chef nous a paru le démon des combats;
Et trois fois sa valeur d'un noble effet suivie
Au péril de son sang a dégagé ma vie.
Que ne lui dois-je point? et que ne dois-je à tous?
Ah! si nous les pouvions arrêter parmi nous,
Que ma couronne alors se verroit assurée!
Qu'il faudroit craindre peu pour la toison dorée,
Ce trésor où les dieux attachent nos destins,
Et que veulent ravir tant de jaloux voisins!
N'y peux-tu rien, Médée, et n'as-tu point de charmes
Qui fixent en ces lieux le bonheur de leurs armes?
N'est-il herbes, parfums, ni chants mystérieux,
Qui puissent nous unir ces bras victorieux?

ABSYRTE.

Seigneur, il est en vous d'avoir cet avantage:
Le charme qu'il y faut est tout sur son visage.
Jason l'aime, et je crois que l'offre de son cœur
N'en seroit pas reçue avec trop de rigueur.
Un favorable aveu pour ce digne hyménée

Rendroit ici sa course heureusement bornée;
Son exemple auroit force, et feroit qu'à l'envi
Tous voudroient imiter le chef qu'ils ont suivi.
Tous sauroient comme lui, pour faire une maîtresse
Perdre le souvenir des beautés de leur Grèce;
Et tous ainsi que lui permettroient à l'amour
D'obstiner des héros à grossir votre cour.

ÀÈTES.

Le refus d'un tel heur auroit trop d'injustice.
Puis-je d'un moindre prix payer un tel service?
Le ciel, qui veut pour elle un époux étranger,
Sous un plus digne joug ne sauroit l'engager.
Oui, j'y consens, Absyrte, et tiendrai même à grâce
Que du roi d'Albanie il remplisse la place,
Que la mort de Styrus permette à votre sœur
L'incomparable choix d'un si grand successeur.
Ma fille, si jamais les droits de la naissance....

CHALCIOPE.

Seigneur, je vous réponds de son obéissance:
Mais je ne réponds pas que vous trouviez les Grecs
Dans la même pensée et les mêmes respects.
Je les connois un peu, veuve d'un de leurs princes:
Ils ont aversion pour toutes nos provinces;
Et leur pays natal leur imprime un amour
Qui partout les rappelle et presse leur retour.
Ainsi n'espérez pas qu'il soit des hyménées
Qui puissent à la vôtre unir leurs destinées.
Ils les accepteront, si leur sort rigoureux
A fait de leur patrie un lieu mal sûr pour eux.
Mais, le péril passé, leur soudaine retraite
Vous fera bientôt voir que rien ne les arrête,
Et qu'il n'est point de nœud qui les puisse obliger
A vivre sous les lois d'un monarque étranger.
Bien que Phryxus m'aimât avec quelque tendresse,
Je l'ai vu mille fois soupirer pour sa Grèce,
Et, quelque illustre rang qu'il tînt dans vos États,
S'il eût eu l'accès libre en ces heureux climats,
Malgré ces beaux dehors d'une ardeur empressée,
Il m'eût fallu l'y suivre, ou m'en voir délaissée.
Il semble après sa mort qu'il revive en ses fils;
Comme ils ont même sang, ils ont mêmes esprits:
La Grèce en leur idée est un séjour céleste,
Un lieu seul digne d'eux. Par là jugez du reste.

ÀÈTES.

Faites-les-moi venir, que de leur propre voix
J'apprenne les raisons de cet injuste choix.
Et quant à ces guerriers que nos dieux tutélaires

Au salut de l'État rendent si nécessaires,
Si pour les obliger à vivre mes sujets
Il n'est point dans ma cour d'assez dignes objets,
Si ce nom sur leur front jette tant d'infamie
Que leur gloire en devienne implacable ennemie,
Subornons cette gloire, et voyons dès demain
Ce que pourra sur eux le nom de souverain.
Le trône a ses liens ainsi que l'hyménée,
Et, quand ce double nœud tient une âme enchaînée,
Quand l'ambition marche au secours de l'amour,
Elle étouffe aisément tous ces soins du retour.
Elle triomphera de cette idolâtrie
Que tous ces grands guerriers gardent pour leur patrie.
Leur Grèce a des climats et plus doux et meilleurs;
Mais commander ici vaut bien servir ailleurs.
Partageons avec eux l'éclat d'une couronne
Que la bonté du ciel par leurs mains nous redonne :
D'un bien qu'ils ont sauvé je leur dois quelque part;
Je le perdois sans eux, sans eux il court hasard;
Et c'est toujours prudence, en un péril funeste,
D'offrir une moitié pour conserver le reste.

ABSYRTE.

Vous les connoissez mal; ils sont trop généreux
Pour vous vendre à ce prix le besoin qu'on a d'eux.
Après ce grand secours, ce seroit pour salaire
Prendre une part du vol qu'on tâchoit à vous faire,
Vous piller un peu moins sous couleur d'amitié,
Et vous laisser enfin ce reste par pitié.
C'est là, seigneur, c'est là cette haute infamie
Dont vous verriez leur gloire implacable ennemie.
Le trône a des splendeurs dont les yeux éblouis
Peuvent réduire une âme à l'oubli du pays;
Mais aussi la Scythie ouverte à nos conquêtes
Offre assez de matière à couronner leurs têtes.
Qu'ils règnent, mais par nous, et sur nos ennemis;
C'est là qu'il faut trouver un sceptre à nos amis;
Et lors d'un sacré nœud l'inviolable étreinte
Tirera notre appui d'où partoit notre crainte;
Et l'hymen unira par des liens plus doux
Des rois sauvés par eux à des rois faits par nous.

AÈTES.

Vous regardez trop tôt comme votre héritage
Un trône dont en vain vous craignez le partage.
J'ai d'autres yeux, Absyrte, et vois un peu plus loin.
Je veux bien réserver ce remède au besoin,
Ne faire point cette offre à moins que nécessaire;
Mais, s'il y faut venir, rien ne m'en peut distraire.

Les voici, parlons-leur; et, pour les arrêter,
Ne leur refusons rien qu'ils daignent souhaiter.

SCÈNE III. — AÈTES, ABSYRTE, MÉDÉE, JASON, PÉLÉE, IPHITE, ORPHÉE, ARGONAUTES.

AÈTES.

Guerriers par qui mon sort devient digne d'envie,
Héros à qui je dois et le sceptre et la vie,
Après tant de bienfaits et d'un si haut éclat,
Voulez-vous me laisser la honte d'être ingrat?
Je ne vous fais point d'offre; et dans ces lieux sauvages
Je ne découvre rien digne de vos courages :
Mais si dans mes États, mais si dans mon palais,
Quelque chose avoit pu mériter vos souhaits,
Le choix qu'en auroit fait cette valeur extrême
Lui donneroit un prix qu'il n'a pas de lui-même;
Et je croirois devoir à ce précieux choix
L'heur de vous rendre un peu de ce que je vous dois.

JASON.

Si nos bras, animés par vos destins propices,
Vous ont rendu, seigneur, quelques foibles services,
Et s'il en est encore, après un sort si doux,
Que vos commandemens puissent vouloir de nous,
Vous avez en vos mains un trop digne salaire,
Et pour ce qu'on a fait, et pour ce qu'on peut faire;
Et s'il nous est permis de vous le demander....

AÈTES.

Attendez tout d'un roi qui veut tout accorder.
J'en jure le dieu Mars, et le Soleil mon père;
Et me puisse à vos yeux accabler leur colère,
Si mes sermens pour vous n'ont de si prompts effets,
Que vos vœux dès ce jour se verront satisfaits!

JASON.

Seigneur, j'ose vous dire, après cette promesse,
Que vous voyez la fleur des princes de la Grèce,
Qui vous demandent tous d'une commune voix
Un trésor qui jadis fut celui de ses rois,
La toison d'or, seigneur, que Phryxus, votre gendre,
Phryxus, notre parent....

AÈTES.

Ah! que viens-je d'entendre!

MÉDÉE.

Ah! perfide!

JASON.

A ce mot vous paroissez surpris!
Notre peu de secours se met à trop haut prix :
Mais enfin, je l'avoue, un si précieux gage

Est l'unique motif de tout notre voyage.
Telle est la dure loi que nous font nos tyrans,
Que lui seul nous peut rendre au sein de nos parens;
Et telle est leur rigueur, que, sans cette conquête,
Le retour au pays nous coûteroit la tête.

AÈTES.

Ah! si vous ne pouvez y rentrer autrement,
Dure, dure à jamais votre bannissement!
Prince, tel est mon sort, que la toison ravie
Me doit coûter le sceptre, et peut-être la vie
De sa perte dépend celle de tout l'État;
En former un désir, c'est faire un attentat;
Et, si jusqu'à l'effet vous pouvez le réduire,
Vous ne m'avez sauvé que pour mieux me détruire.

JASON.

Qui vous l'a dit, seigneur? quel tyrannique effroi
Fait cette illusion aux destins d'un grand roi?

AÈTES.

Votre Phryxus lui-même a servi d'interprète
A ces ordres des dieux dont l'effet m'inquiète.
Son ombre en mots exprès nous les a fait savoir.

JASON.

A des fantômes vains donnez moins de pouvoir.
Une ombre est toujours ombre, et des nuits éternelles
Il ne sort point de jours qui ne soient infidèles.
Ce n'est point à l'enfer à disposer des rois,
Et les ordres du ciel n'empruntent point sa voix.
Mais vos bontés par là cherchent à faire grâce
Au trop d'ambition dont vous voyez l'audace;
Et c'est pour colorer un trop juste refus
Que vous faites parler cette ombre de Phryxus.

AÈTES.

Quoi! de mon noir destin la triste certitude
Ne seroit qu'un prétexte à mon ingratitude?
Et quand je vous dois tout, je voudrois essayer
Un mauvais artifice à ne vous rien payer?
Quoi que vous en croyiez, quoi que vous puissiez dire,
Pour vous désabuser partageons mon empire.
Cette offre peut-elle être un refus coloré?
Et répond-elle mal à ce que j'ai juré?

JASON.

D'autres l'accepteroient avec pleine allégresse;
Mais elle n'ouvre pas les chemins de la Grèce;
Et ces héros, sortis ou des dieux ou des rois,
Ne sont pas mes sujets pour vivre sous mes lois.
C'est à l'heur du retour que leur courage aspire,
Et non pas à l'honneur de me faire un empire.

AÈTES.

Rien ne peut donc changer ce rigoureux désir?

JASON.

Seigneur, nous n'avons pas le pouvoir de choisir.
Ce n'est que perdre temps qu'en parler davantage;
Et vous savez à quoi le serment vous engage.

AÈTES.

Téméraire serment que me fait une loi
Dangereuse pour vous, ou funeste pour moi!
La toison est à vous si vous pouvez la prendre;
Car ce n'est pas de moi qu'il vous la faut attendre.
Comme votre Phryxus l'a consacrée à Mars,
Ce dieu même lui fait d'effroyables remparts,
Contre qui tout l'effort de la valeur humaine
Ne peut être suivi que d'une mort certaine;
Il faut pour l'emporter quelque chose au-dessus.
J'ouvrirai la carrière. et ne puis rien de plus.
Il y va de ma vie ou de mon diadème;
Mais je tremble pour vous autant que pour moi-même.
Je croirois faire un crime à vous le déguiser;
Il est en votre choix d'en bien ou mal user.
Ma parole est donnée. il faut que je la tienne:
Mais votre perte est sûre à moins que de la mienne.
Adieu : pensez-y bien. Toi, ma fille, dis-lui
A quels affreux périls il se livre aujourd'hui.

SCÈNE IV. — MÉDÉE, JASON, ARGONAUTES.

MÉDÉE.

Ces périls sont légers.

JASON.

Ah! divine princesse!

MÉDÉE.

Il n'y faut que du cœur, des forces, de l'adresse;
Vous en avez, Jason; mais peut-être. après tout,
Ce que vous en avez n'en viendra pas à bout.

JASON.

Madame, si jamais....

MÉDÉE.

Ne dis rien, téméraire.
Tu ne savois que trop quel choix pouvoit me plaire.
Celui de la toison m'a fait voir tes mépris :
Tu la veux, tu l'auras; mais apprends à quel prix.
Pour voir cette dépouille au dieu Mars consacrée,
A tous dans sa forêt il permet libre entrée;
Mais pour la conquérir qui s'ose hasarder
Trouve un affreux dragon commis à la garder;
Rien n'échappe à sa vue, et le sommeil sans force

Fait avec sa paupière un éternel divorce :
Le combat contre lui ne te sera permis
Qu'après deux fiers taureaux par ta valeur soumis :
Leurs yeux sont tout de flamme, et leur brûlante haleine
D'un long embrasement couvre toute la plaine.
Va leur faire souffrir le joug et l'aiguillon,
Ouvrir du champ de Mars le funeste sillon;
C'est ce qu'il te faut faire, et dans ce champ horrible
Jeter une semence encore plus terrible,
Qui soudain produira des escadrons armés
Contre la même main qui les aura semés;
Tous, sitôt qu'ils naîtront, en voudront à ta vie :
Je vais moi-même à tous redoubler leur furie.
Juge par là, Jason, de la gloire où tu cours,
Et cherche où tu pourras des bras et du secours.

SCÈNE V. — JASON, PÉLÉE, IPHITE, ORPHÉE, ARGONAUTES.

JASON.

Amis, voilà l'effet de votre impatience.
Si j'avois eu sur vous un peu plus de croyance,
L'amour m'auroit livré ce précieux dépôt,
Et vous l'avez perdu pour le vouloir trop tôt.

PÉLÉE.

L'amour vous est bien doux, et votre espoir tranquille,
Qui vous fit consumer deux ans chez Hypsipile,
En consumeroit quatre avec plus de raison
A cajoler Médée et gagner la toison.
Après que nos exploits l'ont si bien méritée,
Un mot seul, un souhait dût l'avoir emportée;
Mais, puisqu'on la refuse au service rendu,
Il faut avoir de force un bien qui nous est dû.

JASON.

De Médée en courroux dissipez donc les charmes;
Combattez ce dragon, ces taureaux, ces gens d'armes.

IPHITE.

Les dieux nous ont sauvés de mille autres dangers,
Et sont les mêmes dieux en ces bords étrangers
Pallas nous a conduits, et Junon de nos têtes
A parmi tant de mers écarté les tempêtes.
Ces grands secours unis auront leur plein effet,
Et ne laisseront point leur ouvrage imparfait.
Voyez si je m'abuse, amis, quand je l'espère;
Regardez de Junon briller la messagère :
Iris nous vient du ciel dire ses volontés.
En attendant son ordre, adorons ses bontés.

Prends ton luth, cher Orphée, et montre à la déesse
Combien ce doux espoir charme notre tristesse.

SCÈNE VI. — IRIS, *sur l'arc-en-ciel;* JUNON ET PALLAS *chacune dans son char;* JASON, ORPHÉE, ARGONAUTES

ORPHÉE *chante.*

Femme et sœur du maître des dieux,
De qui le seul regard fait nos destins propices,
Nous as-tu jusqu'ici guidés sous tes auspices
Pour nous voir périr en ces lieux?
Contre des bras mortels tout ce qu'ont pu nos armes,
Nous l'avons fait dans les combats :
Contre les monstres et les charmes
C'est à toi maintenant de nous prêter ton bras.

IRIS.

Princes, ne perdez pas courage;
Les deux mêmes divinités
Qui vous ont garantis sur les flots irrités
Prennent votre défense en ce climat sauvage.
(*Ici Junon et Pallas se montrent dans leurs chars.*)
Les voici toutes deux, qui de leurs propres voix
Vous apprendront sous quelles lois
Le destin vous promet cette illustre conquête;
Elles sauront vous la faciliter :
Écoutez leurs conseils, et tenez l'âme prête
A les exécuter.

JUNON

Tous vos bras et toutes vos armes
Ne peuvent rien contre les charmes
Que Médée en fureur verse sur la toison :
L'amour seul aujourd'hui peut faire ce miracle;
Et dragon ni taureaux ne vous feront obstacle,
Pourvu qu'elle s'apaise en faveur de Jason.
Prête à descendre en terre afin de l'y réduire,
J'ai pris et le visage et l'habit de sa sœur.
Rien ne vous peut servir si vous n'avez son cœur;
Et si vous le gagnez, rien ne vous sauroit nuire.

PALLAS.

Pour vous secourir en ces lieux,
Junon change de forme et va descendre en terre;
Et pour vous protéger Pallas remonte aux cieux,
Où Mars et quelques autres dieux
Vont presser contre vous le maître du tonnerre.
Le Soleil, de son fils embrassant l'intérêt,
Voudra faire changer l'arrêt
Qui vous laisse espérer la toison demandée;
Mais, quoi qu'il puisse faire, assurez-vous qu'enfin

L'amour fera votre destin,
Et vous donnera tout s'il vous donne Médée.

(Ici, tout d'un temps, Iris disparoît; Pallas remonte au ciel, Junon descend en terre, en traversant toutes deux le théâtre, faisant croiser leurs chars.)

JASON.

Eh bien ! si mes conseils....

PÉLÉE.

N'en parlons plus, Jason;
Cet oracle l'emporte, et vous aviez raison.
Aimez, le ciel l'ordonne, et c'est l'unique voie
Qu'après tant de travaux il ouvre à notre joie.
N'y perdons point de temps, et sans plus de séjour
Allons sacrifier au tout-puissant Amour.

ACTE SECOND.

La rivière du Phase et le paysage qu'elle traverse succèdent à ce grand jardin, qui disparoît tout d'un coup. On voit tomber de gros torrens des rochers qui servent de rivage à ce fleuve; et l'éloignement qui borne la vue présente aux yeux divers coteaux dont cette campagne est fermée.

SCÈNE I. — JASON, JUNON, *sous le visage de Chalciope.*

JUNON.

Nous pouvons à l'écart, sur ces rives du Phase,
Parler en sûreté du feu qui vous embrase.
Souvent votre Médée y vient prendre le frais,
Et pour y mieux rêver s'échappe du palais.
Il faut venir à bout de cette humeur altière;
De sa sœur tout exprès j'ai pris l'image entière;
Mon visage a même air, ma voix a même ton;
Vous m'en voyez la taille, et l'habit, et le nom;
Et je la cache à tous sous un épais nuage,
De peur que son abord ne trouble mon ouvrage.
Sous ces déguisemens j'ai déjà rétabli
Presque en toute sa force un amour affoibli.
L'horreur de vos périls, que redoublent les charmes,
Dans cette âme inquiète excite mille alarmes :
Elle blâme déjà son trop d'emportement.
C'est à vous d'achever un si doux changement
Un soupir poussé juste, ensuite d'une excuse,
Perce un cœur bien avant quand lui-même il s'accuse,
Et qu'un secret retour le force à ressentir
De sa fureur trop prompte un tendre repentir.

JASON.

Déesse, quel encens....

JUNON.

Traitez-moi de princesse,
Jason, et laissez là l'encens et la déesse.
Quand vous serez en Grèce il y faudra penser;
Mais ici vos devoirs s'en doivent dispenser :
Par ce respect suprême ils m'y feroient connoître
Laissez-y-moi passer pour ce que je feins d'être,
Jusqu'à ce que le cœur de Médée adouci....

JASON.

Madame, puisqu'il faut ne vous nommer qu'ainsi,
Vos ordres me seront des lois inviolables;
J'aurai pour les remplir des soins infatigables;
Et mon amour plus fort....

JUNON.

Je sais que vous aimez
Que Médée a des traits dont vos sens sont charmés
Mais cette passion est-elle en vous si forte
Qu'à tous autres objets elle ferme la porte?
Ne souffre-t-elle plus l'image du passé?
Le portrait d'Hypsipile est-il tout effacé?

JASON.

Ah!

JUNON.

Vous en soupirez!

JASON.

Un reste de tendresse
M'échappe encore au nom d'une belle princesse :
Mais comme assez souvent la distance des lieux
Affoiblit dans le cœur ce qu'elle cache aux yeux,
Les charmes de Médée ont aisément la gloire
D'abattre dans le mien l'effet de sa mémoire.

JUNON.

Peut-être elle n'est pas si loin que vous pensez.
Ses vœux de vous attendre enfin se sont lassés,
Et n'ont pu résister à cette impatience
Dont tous les vrais amans ont trop d'expérience.
L'ardeur de vous revoir l'a hasardée aux flots;
Elle a pris après vous la route de Colchos:
Et moi, pour empêcher que sa flamme importune
Ne rompît sur ces bords toute votre fortune,
J'ai soulevé les vents, qui, brisant son vaisseau,
Dans les flots mutinés ont ouvert son tombeau.

JASON.

Hélas!

JUNON.

N'en craignez point une funeste issue;

Dans son propre palais Neptune l'a reçue.
Comme il craint pour Pélie, à qui votre retour
Doit coûter la couronne, et peut-être le jour,
Il va tâcher d'y mettre un obstacle par elle,
Et vous la renverra, plus pompeuse et plus belle
Rattacher votre cœur à des liens si doux,
Ou du moins exciter des sentimens jaloux
Qui vous rendent Médée à tel point inflexible,
Que le pouvoir du charme en demeure invincible,
Et que vous périssiez en le voulant forcer,
Ou qu'à votre conquête il faille renoncer.
Dès son premier abord une soudaine flamme
D'Absyrte à ses beautés livrera toute l'âme;
L'Amour me l'a promis : vous l'en verrez charmé;
Mais vous serez sans doute encor le plus aimé.
Il faut donc prévenir ce dieu qui l'a sauvée,
Emporter la toison avant son arrivée.
Votre amante paroît; agissez en amant
Qui veut en effet vaincre, et vaincre promptement.

SCÈNE II. — JUNON, MÉDÉE, JASON.

MÉDÉE.

Que faites-vous, ma sœur, avec ce téméraire?
Quand son orgueil m'outrage, a-t-il de quoi vous plaire?
Et vous a-t-il réduite à lui servir d'appui,
Vous qui parliez tantôt, et si haut, contre lui?

JUNON.

Je suis toujours sincère; et dans l'idolâtrie
Qu'en tous ces héros grecs je vois pour leur patrie,
Si votre cœur étoit encore à se donner,
Je ferois mes efforts à vous en détourner;
Je vous dirois encor ce que j'ai su vous dire.
Mais l'amour sur tous deux a déjà trop d'empire;
Il vous aime, et je vois qu'avec les mêmes traits....

MÉDÉE.

Que dites-vous, ma sœur? il ne m'aima jamais.
A quelque complaisance il a pu se contraindre;
Mais s'il feignit d'aimer, il a cessé de feindre,
Et me l'a bien fait voir en demandant au roi,
En ma présence même, un autre prix que moi.

JUNON.

Ne condamnons personne avant que de l'entendre.
Savez-vous les raisons dont il se peut défendre?
Il m'en a dit quelqu'une, et je ne puis nier,
Non pas qu'elle suffise à le justifier,
Il est trop criminel, mais que du moins son crime

N'est pas du tout si noir qu'il l'est dans votre estime;
Et si vous la saviez, peut-être à votre tour
Vous trouveriez moins lieu d'accuser son amour.

MÉDÉE.

Quoi! ce lâche tantôt ne m'a pas regardée;
Il n'a montré qu'orgueil, que mépris pour Médée,
Et je pourrois encor l'entendre discourir!

JASON.

Le discours siéroit mal à qui cherche à mourir.
J'ai mérité la mort si j'ai pu vous déplaire.
Mais cessez contre moi d'armer votre colère :
Vos taureaux, vos dragons, sont ici superflus;
Dites-moi seulement que vous ne m'aimez plus :
Ces deux mots suffiront pour réduire en poussière....

MÉDÉE.

Va, quand il me plaira, j'en sais bien la manière;
Et si ma bouche encor n'en fulmine l'arrêt,
Rends grâces à ma sœur qui prend ton intérêt.
Par quel art, par quel charme as-tu pu la séduire,
Elle qui ne cherchoit tantôt qu'à te détruire?
D'où vient que mon cœur même à demi révolté
Semble vouloir s'entendre avec ta lâcheté,
Et, de tes actions favorable interprète,
Ne te peint à mes yeux que tel qu'il te souhaite?
Par quelle illusion lui fais-tu cette loi?
Serois-tu dans mon art plus grand maître que moi?
Tu mets dans tous mes sens le trouble et le divorce:
Je veux ne t'aimer plus, et n'en ai pas la force.
Achève d'éblouir un si juste courroux
Qu'offusquent malgré moi des sentimens trop doux :
Car enfin, et ma sœur l'a bien pu reconnoître,
Tout violent qu'il est, l'amour seul l'a fait naître;
Il va jusqu'à la haine, et toutefois, hélas!
Je te haïrois peu, si je ne t'aimois pas.
Mais parle, et, si tu peux, montre quelque innocence.

JASON.

Je renonce, madame, à toute autre défense.
Si vous m'aimez encore, et si l'amour en vous
Fait naître cette haine, anime ce courroux,
Puisque de tous les deux sa flamme est triomphante,
Le courroux est propice et la haine obligeante.
Oui, puisque cet amour vous parle encor pour moi
Il ne vous permet pas de douter de ma foi;
Et, pour vous faire voir mon innocence entière,
Il éclaire vos yeux de toute sa lumière;
De ses rayons divins le vif discernement
Du chef de ces héros sépare votre amant.

Ces princes, qui pour vous ont exposé leur vie,
Sans qui votre province alloit être asservie,
Eux qui de vos destins rompant le cours fatal,
Tous mes égaux qu'ils sont, m'ont fait leur général;
Eux qui de leurs exploits, eux qui de leur victoire,
Ont répandu sur moi la plus brillante gloire;
Eux tous ont demandé par ma voix la toison :
C'étoient eux qui parloient, ce n'étoit pas Jason.
Il ne vouloit que vous : mais pouvoit-il dédire
Ces guerriers dont le bras a sauvé votre empire,
Et, par une bassesse indigne de son rang,
Demander pour lui seul tout le prix de leur sang?
Pouvois-je les trahir, moi qui de leurs suffrages
De ce rang où je suis tiens tous les avantages?
Pouvois-je avec honneur à ce qu'il a d'éclat
Joindre le nom de lâche et le titre d'ingrat?
Auriez-vous pu m'aimer couvert de cette honte?

JUNON.

Ma sœur, dites le vrai, n'étiez-vous point trop prompte?
Qu'a-t-il fait qu'un cœur noble et vraiment généreux....

MÉDÉE.

Ma sœur, je le voulois seulement amoureux.
En qui sauroit aimer seroit-ce donc un crime,
Pour montrer plus d'amour, de perdre un peu d'estime?
Et, malgré les douceurs d'un espoir si charmant,
Faut-il que le héros fasse taire l'amant?
Quel que soit ce devoir, ou ce noble caprice,
Tu me devois, Jason, en faire un sacrifice.
Peut-être j'aurois pu t'en entendre blâmer,
Mais non pas t'en haïr, non pas t'en moins aimer.
Tout oblige en amour, quand l'amour en est cause.

JUNON.

Voyez à quoi pour vous cet amour la dispose.
N'abusez point, Jason, des bontés de ma sœur,
Qui semble se résoudre à vous rendre son cœur;
Et laissez à vos Grecs, au péril de leur vie,
Chercher cette toison si chère à leur envie.

JASON.

Quoi! les abandonner en ce pas dangereux?

MÉDÉE.

N'as-tu point assez fait d'avoir parlé pour eux?

JASON.

Je suis leur chef, madame: et pour cette conquête
Mon honneur me condamne à marcher à leur tête :
J'y dois périr comme eux, s'il leur faut y périr;
Et bientôt à leur tête on m'y verroit courir,
Si j'aimois assez mal pour essayer mes armes

A forcer des perils qu'ont préparés vos charmes,
Et si le moindre espoir de vaincre malgré vous
N'étoit un attentat contre votre courroux.
Oui, ce que nos destins m'ordonnent que j'obtienne,
Je le veux de vos mains, et non pas de la mienne.
Si ce trésor par vous ne m'est point accordé,
Mon bras me punira d'avoir trop demandé;
Et mon sang à vos yeux, sur ce triste rivage,
De vos justes refus étalera l'ouvrage.
Vous m'en verrez, madame, accepter la rigueur,
Votre nom en la bouche et votre image au cœur,
Et mon dernier soupir, par un pur sacrifice,
Sauver toute ma gloire et vous rendre justice.
Quel heur de pouvoir dire en terminant mon sort :
« Un respect amoureux a seul causé ma mort! »
Quel heur de voir ma mort charger la renommée
De tout ce digne excès dont vous êtes aimée,
Et dans tout l'avenir....

MÉDÉE.

Va, ne me dis plus rien;
Je ferai mon devoir comme tu fais le tien.
L'honneur doit m'être cher, si la gloire t'est chère
Je ne trahirai point mon pays et mon père;
Le destin de l'État dépend de la toison,
Et je commence enfin à connoître Jason.
Ces paniques terreurs pour ta gloire flétrie
Nous déguisent en vain l'amour de ta patrie;
L'impatiente ardeur d'en voir le doux climat
Sous ces fausses couleurs ne fait que trop d'éclat.
Mais, s'il faut la toison pour t'en ouvrir l'entrée,
Va traîner ton exil de contrée en contrée;
Et ne présume pas, pour te voir trop aimé,
Abuser en tyran de mon cœur enflammé.
Puisque le tien s'obstine à braver ma colère,
Que tu me fais des lois, à moi qui t'en dois faire
Je reprends cette foi que tu crains d'accepter,
Et préviens un ingrat qui cherche à me quitter.

JASON

Moi, vous quitter, madame! ah! que c'est mal connoître
Le pouvoir du beau feu que vos yeux ont fait naître!
Que nos héros en Grèce emportent leur butin,
Jason auprès de vous attache son destin.
Donnez-leur la toison qu'ils ont presque achetée;
Ou si leur sang versé l'a trop peu méritée,
Joignez-y tout le mien, et laissez-moi l'honneur
De leur voir de ma main tenir tout leur bonheur.
Que si le souvenir de vous avoir servie

Me réserve pour vous quelque reste de vie,
Soit qu'il faille à Colchos borner notre séjour,
Soit qu'il vous plaise ailleurs éprouver mon amour,
Sous les climats brûlans, sous les zones glacées,
Les routes me plairont que vous m'aurez tracées;
J'y baiserai partout les marques de vos pas.
Point pour moi de patrie où vous ne serez pas;
Point pour moi....

MÉDÉE.

Quoi! Jason, tu pourrois pour Médée
Étouffer de ta Grèce et l'amour et l'idée?

JASON.

Je le pourrai, madame, et de plus....

SCÈNE III. — ABSYRTE, JUNON, JASON, MÉDÉE.

ABSYRTE.

Ah! mes sœurs,
Quel miracle nouveau va ravir tous nos cœurs!
Sur ce fleuve mes yeux ont vu de cette roche
Comme un trône flottant qui de nos bords s'approche.
Quatre monstres marins courbent sous ce fardeau;
Quatre nains emplumés le soutiennent sur l'eau;
Et découpant les airs par un battement d'ailes,
Lui servent de rameurs et de guides fidèles.
Sur cet amas brillant de nacre et de coral[1],
Qui sillonne les flots de ce mouvant cristal,
L'opale étincelante à la perle mêlée
Renvoie un jour pompeux vers la voûte étoilée.
Les nymphes de la mer, les tritons, tout autour,
Semblent au dieu caché faire à l'envi leur cour;
Et sur ces flots heureux, qui tressaillent de joie,
Par mille bonds divers ils lui tracent la voie.
Voyez du fond des eaux s'élever à nos yeux,
Par un commun accord, ces moites demi-dieux.
Puissent-ils sur ces bords arrêter ce miracle!
Admirez avec moi ce merveilleux spectacle.
Le voilà qui les suit. Voyez-le s'avancer.

JASON, *à Junon.*

Ah! madame!

JUNON.

Voyez sans vous embarrasser.

(Ici l'on voit sortir du milieu du Phase le dieu Glauque avec deux tritons et deux sirènes qui chantent, cependant qu'une grande conque de nacre, semée de branches de coral et de pierres précieuses, portée par quatre dauphins, et soutenue par quatre vents

1. « Corail. »

en l'air, vient insensiblement s'arrêter au milieu de ce même fleuve. Tandis qu'elles chantent, le devant de cette conque merveilleuse fond dans l'eau, et laisse voir la reine Hypsipile assise comme dans un trône; et soudain Glauque commande aux vents de s'envoler, aux tritons et aux sirènes de disparoître, et au fleuve de retirer une partie de ses eaux pour laisser prendre terre à Hypsipile. Les tritons, le fleuve, les vents et les sirènes obéissent, et Glauque se perd lui-même au fond de l'eau sitôt qu'il a parlé; ensuite de quoi Absyrte donne la main à Hypsipile pour sortir de cette conque, qui s'abîme aussitôt dans le fleuve.)

SCÈNE IV. — ABSYRTE, JUNON, MÉDÉE, JASON, GLAUQUE, SIRÈNES, TRITONS, HYPSIPILE.

CHANT DES SIRÈNES.

Telle Vénus sortit du sein de l'onde
Pour faire régner dans le monde
Les Jeux et les Plaisirs, les Grâces et l'Amour;
Telle tous les matins l'Aurore
Sur le sein émaillé de Flore
Verse la rosée et le jour.

Objet divin, qui vas de ce rivage
Bannir ce qu'il a de sauvage,
Pour y faire régner les Grâces et l'Amour;
Telle et plus adorable encore
Que n'est Vénus, que n'est l'Aurore,
Tu vas y faire un nouveau jour.

ABSYRTE.

Quelle beauté, mes sœurs, dans ce trône enfermée,
De son premier coup d'œil a mon âme charmée?
Quel cœur pourroit tenir contre de tels appas?

HYPSIPILE.

Juste ciel, il me voit, et ne s'avance pas!

GLAUQUE.

Allez, tritons, allez, sirènes;
Allez, vents, et rompez vos chaînes;
Neptune est satisfait,
Et l'ordre qu'il vous donne a son entier effet.
Jason, vois les bontés de ce même Neptune,
Qui, pour achever ta fortune,
A sauvé du naufrage, et renvoie à tes vœux
La princesse qui seule est digne de ta flamme :
A son aspect rallume tous tes feux;
Et, pour répondre aux siens, rends-lui toute ton âme
Et toi, qui jusques à Colchos
Dois à tant de beautés un assuré passage,
Fleuve, pour un moment retire un peu tes flots,
Et laisse approcher ton rivage.

ABSYRTE, *à Hypsipile.*

Princesse, en qui du ciel les merveilleux efforts
Se sont plu d'animer ses plus rares trésors,
Souffrez qu'au nom du roi dont je tiens la naissance
Je vous offre en ces lieux une entière puissance :
Régnez dans ses États, régnez dans son palais;
Et pour premier hommage à vos divins attraits....

HYPSIPILE.

Faites moins d'honneur, prince, à mon peu de mérite
Je ne cherche en ces lieux qu'un ingrat qui m'évite
Au lieu de m'aborder, Jason, vous pâlissez!
Dites-moi pour le moins si vous me connoissez.

JASON.

Je sais bien qu'à Lemnos vous étiez Hypsipile;
Mais ici....

HYPSIPILE.

Qui vous rend de la sorte immobile?
Ne suis-je plus la même arrivant à Colchos?

JASON.

Oui; mais je n'y suis pas le même qu'à Lemnos.

HYPSIPILE.

Dieux! que viens-je d'ouïr?

JASON.

J'ai d'autres yeux, madame :
Voyez cette princesse, elle a toute mon âme;
Et, pour vous épargner les discours superflus,
Ici je ne connois et ne vois rien de plus.

HYPSIPILE.

O faveurs de Neptune, où m'avez-vous conduite?
Et s'il commence ainsi, quelle sera la suite?

MÉDÉE.

Non, non, madame, non, je ne veux rien d'autrui.
Reprenez votre amant, je vous laisse avec lui.
(*A Jason.*)
Ne m'offre plus un cœur dont une autre est maîtresse
Volage, et reçois mieux cette grande princesse.
Adieu. Des yeux si beaux valent bien la toison.

JASON, *à Junon.*

Ah! madame, voyez qu'avec peu de raison....

JUNON, *à Jason.*

Suivez sans perdre temps, je saurai vous rejoindre.
Madame, on vous trahit; mais votre heur n'est pas moindre.
Mon frère, qui s'apprête à vous conduire au roi,
N'a pas moins de mérite, et tiendra mieux sa foi.
Si je le connois bien, vous avez qui vous venge;
Et si vous m'en croyez, vous gagnerez au change.
Je vous laisse en résoudre, et prends quelques momens
Pour rétablir le calme entre ces deux amans.

SCÈNE V. — ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABSYRTE.

Madame, si j'osois, dans le trouble où vous êtes,
Montrer à vos beaux yeux des peines plus secrètes,
Si j'osois faire voir à ces divins tyrans
Ce qu'ont déjà soumis de si doux conquérans,
Je mettrois à vos pieds le trône et la couronne
Où le ciel me destine, et que le sang me donne.
Mais, puisque vos douleurs font taire mes désirs,
Ne vous offensez pas du moins de mes soupirs:
Et tant que le respect m'imposera silence,
Expliquez-vous pour eux toute leur violence.

HYPSIPILE.

Prince, que voulez-vous d'un cœur préoccupé
Sur qui domine encor l'ingrat qui l'a trompé?
Si c'est à mon amour une peine cruelle
Où je cherche un amant de voir un infidèle,
C'est un nouveau supplice à mes tristes appas
De faire une conquête où je n'en cherche pas.
Non que je vous méprise, et que votre personne
N'eût de quoi me toucher plus que votre couronne;
Le ciel me donne un sceptre en des climats plus doux,
Et de tous vos États je ne voudrois que vous.
Mais ne vous flattez point sur ces marques d'estime
Qu'en mon cœur, tel qu'il est, votre présence imprime;
Quand l'univers entier vous connoîtroit pour roi,
Que pourrois-je pour vous, si je ne suis à moi?

ABSYRTE.

Vous y serez, madame, et pourrez toute chose :
Le change de Jason déjà vous y dispose;
Et, pour peu qu'il soutienne encor cette rigueur,
Le dépit, malgré vous, vous rendra votre cœur.
D'un si volage amant que pourriez-vous attendre?

HYPSIPILE.

L'inconstance me l'ôte, elle peut me le rendre.

ABSYRTE.

Quoi! vous pourriez l'aimer, s'il rentroit sous vos lois
En devenant perfide une seconde fois?

HYPSIPILE.

Prince, vous savez mal combien charme un courage
Le plus frivole espoir de reprendre un volage,
De le voir, malgré lui, dans nos fers retombé,
Échapper à l'objet qui nous l'a dérobé,
Et sur une rivale et confuse et trompée
Ressaisir avec gloire une place usurpée.
Si le ciel en courroux m'en refuse l'honneur,

Du moins je servirai d'obstacle à son bonheur.
Cependant éteignez une flamme inutile :
Aimez en d'autres lieux, et plaignez Hypsipile;
Et, s'il vous reste encor quelque bonté pour moi,
Aidez contre un ingrat ma plainte auprès du roi.

ABSYRTE.

Votre plainte, madame, auroit pour toute issue
Un nouveau déplaisir de la voir mal reçue.
Le roi le veut pour gendre, et ma sœur pour époux.

HYPSIPILE.

Il me rendra justice, un roi la doit à tous;
Et qui la sacrifie aux tendresses de père
Est d'un pouvoir si saint mauvais dépositaire.

ABSYRTE.

A quelle rude épreuve engagez-vous ma foi,
De me forcer d'agir contre ma sœur et moi!
Mais n'importe, le temps et quelque heureux servic
Pourront à mon amour vous rendre plus propice.
Tandis, souvenez-vous que jusqu'à se trahir
Ce prince malheureux cherche à vous obéir.

ACTE TROISIÈME.

Nos théâtres n'ont encore rien fait paroître de si brillant que le palais du roi Aètes, qui sert de décoration à cet acte. On y voit de chaque côté deux rangs de colonnes de jaspe torses, et environnées de pampres d'or à grands feuillages, chantournées, et découpées à jour, au milieu desquelles sont des statues d'or à l'antique, de grandeur naturelle. Les frises, les festons, les corniches et les chapiteaux sont pareillement d'or, et portent pour finissement des vases de porcelaine d'où sortent de gros bouquets de fleurs aussi au naturel. Les bases et les piédestaux sont enrichis de bassestailles, où sont peintes diverses fables de l'antiquité. Un grand portique doré, soutenu par quatre autres colonnes dans le même ordre, fait la face du théâtre, et est suivi de cinq ou six autres de même manière, qui forment, par le moyen de ces colonnes, comme cinq galeries, où la vue s'enfonçant découvre ce même jardin de cyprès qui a paru au premier acte.

SCÈNE I. — AÈTES, JASON.

AÈTES.

Je vous devois assez pour vous donner Médée,
Jason; et si tantôt vous l'aviez demandée,
Si vous m'aviez parlé comme vous me parlez,
Vous auriez obtenu le bien que vous voulez.
Mais en est-il saison au jour d'une conquête

Qui doit faire tomber mon trône ou votre tête?
Et vous puis-je accepter pour gendre, et vous chérir,
S'il vous faut dans une heure, ou me perdre, ou périr?
Prétendre à la toison par l'hymen de ma fille,
C'est pour m'assassiner s'unir à ma famille;
Et si vous abusez de ce que j'ai promis,
Vous êtes le plus grand de tous mes ennemis.
Je ne m'en puis dédire, et le serment me lie.
Mais si tant de périls vous laissent quelque vie,
Après avoir perdu ce roi que vous bravez,
Allez porter vos vœux à qui vous les devez :
Hypsipile vous aime, elle est reine, elle est belle;
Fuyez notre vengeance, et régnez avec elle.

JASON.

Quoi! parler de vengeance, et d'un œil de courroux
Voir l'immuable ardeur de m'attacher à vous!
Vous présumer perdu sur la foi d'un scrupule
Qu'embrasse aveuglément votre âme trop crédule;
Comme si sur la peau d'un chétif animal
Le ciel avoit écrit tout votre sort fatal!
Ce que l'ombre a prédit, si vous daignez l'entendre,
Ne met aucun obstacle aux prières d'un gendre.
Me donner la princesse, et pour dot la toison,
Ce n'est que l'assurer dedans votre maison,
Puisque par les doux nœuds de ce bonheur suprême
Je deviendrai soudain une part de vous-même,
Et que ce même bras qui vous a pu sauver
Sera toujours armé pour vous la conserver.

AÈTES.

Vous prenez un peu tard une mauvaise adresse.
Nos esprits sont plus lourds que ceux de votre Grèce;
Mais j'ai d'assez bons yeux, dans un si juste effroi,
Pour démêler sans peine un gendre d'avec moi.
Je sais que l'union d'un époux à ma fille
De mon sang et du sien forme une autre famille,
Et que si de moi-même elle fait quelque part,
Cette part de moi-même a ses destins à part.
Ce que l'ombre a prédit se fait assez entendre.
Cessez de vous forcer à devenir mon gendre;
Ce seroit un bonheur qui ne vous plairoit pas,
Puisque la toison seule a pour vous des appas,
Et que si mon malheur vous l'avoit accordée,
Vous n'auriez jamais fait aucun vœu pour Médée.

JASON.

C'est faire trop d'outrage à mon cœur enflammé.
Dès l'abord je la vis, dès l'abord je l'aimai;
Et mon amour n'est pas un amour politique,

Que le besoin colore, et que la crainte explique.
Mais n'ayant que moi-même à vous parler pour moi,
Je n'osois espérer d'être écouté d'un roi,
Ni que sur ma parole il me crût de naissance
A porter mes desirs jusqu'à son alliance.
Maintenant qu'une reine a fait voir que mon sang
N'est pas fort au-dessous de cet illustre rang,
Qu'un refus de son sceptre après votre victoire
Montre qu'on peut m'aimer sans hasarder sa gloire,
J'ose, un peu moins timide, offrir, avec ma foi,
Ce que veut une reine à la fille d'un roi.

AÈTES.

Et cette même reine est un exemple illustre
Qui met tous vos hauts faits en leur plus digne lustre.
L'état où la réduit votre fidélité
Nous instruit hautement de cette vérité,
Que ma fille avec vous seroit fort assurée
Sur les gages douteux d'une foi parjurée.
Ce trône refusé dont vous faites le vain
Nous doit donner à tous horreur de votre main.
Il ne faut pas ainsi se jouer des couronnes;
On doit toujours respect au sceptre, à nos personnes.
Mépriser cette reine en présence d'un roi,
C'est manquer de prudence aussi bien que de foi.
Le ciel nous unit tous en ce grand caractère :
Je ne puis être roi sans être aussi son frère;
Et si vous étiez né mon sujet ou mon fils,
J'aurois déjà puni l'orgueil d'un tel mépris :
Mais l'unique pouvoir que sur vous je puis prendre,
C'est de vous ordonner de la voir, de l'entendre.
La voilà : pensez bien que tel est votre sort,
Que vous n'avez qu'un choix, Hypsipile, ou la mort.
Car à vous en parler avec pleine franchise,
Ma perte dépend bien de la toison conquise;
Mais je ne dois pas craindre en ces périls nouveaux
Que votre vie échappe aux feux de nos taureaux.

SCÈNE II. — AÈTES, HYPSIPILE, JASON.

AÈTES.

Madame, j'ai parlé; mais toutes mes paroles
Ne sont auprès de lui que des discours frivoles.
C'est à vous d'essayer ce que pourront vos yeux;
Comme ils ont plus de force, ils réussiront mieux.
Arrachez-lui du sein cette funeste envie
Qui dans ce même jour lui va coûter la vie:
Je vous devrai beaucoup, si vous touchez son cœu

Jusques à le sauver de sa propre fureur :
Devant ce que je dois au secours de ses armes,
Rompre son mauvais sort, c'est épargner nos larmes.

SCÈNE III. — HYPSIPILE, JASON.

HYPSIPILE.

Eh bien! Jason, la mort a-t-elle de tels biens
Qu'elle soit plus aimable à vos yeux que les miens?
Et sa douceur pour vous seroit-elle moins pure
Si vous n'y joigniez l'heur de mourir en parjure?
Oui, ce glorieux titre est si doux à porter,
Que de tout votre sang il le faut acheter.
Le mépris qui succède à l'amitié passée
D'une seule douleur m'auroit trop peu blessée;
Pour mieux punir ce cœur d'avoir su vous chérir,
Il faut vous voir ensemble et changer et périr :
Il faut que le tourment d'être trop tôt vengée
Se mêle aux déplaisirs de me voir outragée;
Que l'amour, au dépit ne cédant qu'à moitié,
Sitôt qu'il est banni, rentre par la pitié;
Et que ce même feu, que je devrois éteindre,
M'oblige à vous haïr, et me force à vous plaindre.
Je ne t'empêche pas, volage, de changer;
Mais du moins, en changeant, laisse-moi me venger:
C'est être trop cruel, c'est trop croître l'offense
Que m'ôter à la fois ton cœur et ma vengeance:
Le supplice où tu cours la va trop tôt finir
Ce n'est pas me venger, ce n'est que te punir,
Et toute sa rigueur n'a rien qui me soulage,
S'il n'est de mon souhait et le choix et l'ouvrage.
Hélas! si tu pouvois le laisser à mon choix,
Ton supplice, il seroit de rentrer sous mes lois,
De m'attacher à toi d'une chaîne plus forte,
Et de prendre en ta main le sceptre que je porte.
Tu n'as qu'à dire un mot, ton crime est effacé :
J'ai déjà, si tu veux, oublié le passé.
Mais qu'inutilement je me montre si bonne
Quand tu cours à la mort de peur qu'on te pardonne!
Quoi! tu ne réponds rien, et mes plaintes en l'air
N'ont rien d'assez puissant pour te faire parler?

JASON.

Que voulez-vous, madame, ici que je vous dire?
Je ne connois que trop quelle est ma perfidie;
Et l'état où je suis ne sauroit consentir
Que j'en fasse une excuse, ou montre un repentir:
Après ce que j'ai fait, après ce qui se passe

Tout ce que je dirois auroit mauvaise grâce.
Laissez dans le silence un coupable obstiné,
Qui se plaît dans son crime, et n'en est point gêné.

HYPSIPILE.

Parle toutefois, parle, et non plus pour me plaire,
Mais pour rendre la force à ma juste colère;
Parle, pour m'arracher ces tendres sentimens
Que l'amour enracine au cœur des vrais amans;
Repasse mes bontés et tes ingratitudes;
Joins-y, si tu le peux, des coups encor plus rudes :
Ce sera m'obliger, ce sera m'obéir.
Je te devrai beaucoup, si je te puis haïr,
Et si de tes forfaits la peinture étendue
Ne laisse plus flotter ma haine suspendue.

JASON.

Que dirai-je, après tout, que ce que vous savez?
Madame, rendez-vous ce que vous vous devez.
Il n'est pas glorieux pour une grande reine
De montrer de l'amour, et de voir de la haine;
Et le sexe et le rang se doivent souvenir
Qu'il leur sied bien d'attendre, et non de prévenir;
Et que c'est profaner la dignité suprême,
Que de lui laisser dire : « On me trahit, et j'aime. »

HYPSIPILE.

Je le puis dire, ingrat, sans blesser mon devoir;
C'est mon époux en toi que le ciel me fait voir,
Du moins si la parole et reçue et donnée
A des nœuds assez forts pour faire un hyménée.
Ressouviens-t'en, volage, et des chastes douceurs
Qu'un mutuel amour répandit dans nos cœurs.
Je te laissai partir afin que ta conquête
Remît sous mon empire une plus digne tête,
Et qu'une reine eût droit d'honorer de son choix
Un héros que son bras eût fait égal aux rois.
J'attendois ton retour pour pouvoir avec gloire
Récompenser ta flamme et payer ta victoire,
Et quand jusques ici je t'apporte ma foi,
Je trouve en arrivant que tu n'es plus à moi!
Hélas! je ne craignois que tes beautés de Grèce;
Et je vois qu'une Scythe a rompu ta promesse,
Et qu'un climat barbare a des traits assez doux
Pour m'avoir de mes bras enlevé mon époux!
Mais, dis-moi, ta Médée est-elle si parfaite?
Ce que cherche Jason vaut-il ce qu'il rejette?
Malgré ton cœur changé, j'en fais juges tes yeux
Tu soupires en vain, il faut t'expliquer mieux :
Ce soupir échappé me dit bien quelque chose;

Toute autre l'entendroit; mais sans toi je ne l'ose.
Parle donc et sans feinte : où porte-t-il ta foi?
Va-t-il vers ma rivale, ou revient-il vers moi?

JASON.

Osez autant qu'une autre; entendez-le, madame,
Ce soupir qui vers vous pousse toute mon âme;
Et concevez par là jusqu'où vont mes malheurs
De soupirer pour vous, et de prétendre ailleurs
Il me faut la toison, il y va de la vie
De tous ces demi-dieux que brûle même envie;
Il y va de ma gloire, et j'ai beau soupirer,
Sous cette tyrannie il me faut expirer.
J'en perds tout mon bonheur, j'en perds toute ma joie :
Mais pour sortir d'ici je n'ai que cette voie;
Et le même intérêt qui vous fit consentir,
Malgré tout votre amour, à me laisser partir,
Le même me dérobe ici votre couronne :
Pour faire ma conquête, il faut que je me donne,
Que pour l'objet aimé j'affecte des mépris,
Que je m'offre en esclave, et me vende à ce prix :
Voilà ce que mon cœur vous dit quand il soupire.
Ne me condamnez plus, madame, à le redire.
Si vous m'aimez encor, de pareils entretiens
Peuvent aigrir vos maux et redoublent les miens;
Et cet aveu d'un crime où le destin m'attache
Grossit l'indignité des remords que je cache.
Pour me les épargner, vous voyez qu'en ces lieux
Je fuis votre présence, et j'évite vos yeux.
L'amour vous montre aux miens toujours charmante et belle,
Chaque moment allume une flamme nouvelle;
Mais ce qui de mon cœur fait les plus chers désirs,
De mon change forcé fait tous les déplaisirs;
Et dans l'affreux supplice où me tient votre vue,
Chaque coup d'œil me perce, et chaque instant me tue.
Vos bontés n'ont pour moi que des traits rigoureux :
Plus je me vois aimé, plus je suis malheureux;
Plus vous me faites voir d'amour et de mérite,
Plus vous haussez le prix des trésors que je quitte;
Et l'excès de ma perte allume une fureur
Qui me donne moi-même à moi-même en horreur.
Laissez-moi m'affranchir de la secrète rage
D'être en dépit de moi déloyal et volage;
Et puisqu'ici le ciel vous offre un autre époux
D'un rang pareil au vôtre, et plus digne de vous,
Ne vous obstinez point à gêner une vie
Que de tant de malheurs vous voyez poursuivie;
Oubliez un ingrat qui jusques au trépas,

Tout ingrat qu'il paroît, ne vous oubliera pas.
Apprenez à quitter un lâche qui vous quitte.

HYPSIPILE.

Tu te confesses lâche, et veux que je t'imite;
Et quand tu fais effort pour te justifier,
Tu veux que je t'oublie, et ne peux m'oublier!
Je vois ton artifice et ce que tu médites;
Tu veux me conserver alors que tu me quittes;
Et par les attentats d'un flatteur entretien
Me dérober ton cœur, et retenir le mien :
Tu veux que je te perde, et que je te regrette,
Que j'approuve en pleurant la perte que j'ai faite,
Que je t'estime et t'aime avec ta lâcheté,
Et me prenne de tout à la fatalité.
Le ciel l'ordonne ainsi; ton change est légitime;
Ton innocence est sûre au milieu de ton crime;
Et quand tes trahisons pressent leur noir effet,
Ta gloire, ton devoir, ton destin a tout fait.
Reprends, reprends, Jason, tes premières rudesses;
Leur coup m'est bien plus doux que tes fausses tendresses;
Tes remords impuissans aigrissent mes douleurs :
Ne me rends point ton cœur, quand tu te vends ailleurs.
D'un cœur qu'on ne voit pas l'offre est lâche et barbare,
Quand de tout ce qu'on voit un autre objet s'empare;
Et c'est faire un hommage et ridicule et vain
De présenter le cœur et retirer la main.

JASON.

L'un et l'autre est à vous, si....

HYPSIPILE.

N'achève pas, traître;
Ce que tu veux cacher se feroit trop paroître :
Un véritable amour ne parle point ainsi.

JASON.

Trouvez donc les moyens de nous tirer d'ici.
La toison emportée, il agira, madame,
Ce véritable amour qui vous donne mon âme;
Sinon.... Mais dieux! que vois-je? O ciel! je suis perdu,
Si j'ai tant de malheur qu'elle m'ait entendu.

SCÈNE IV. — MÉDÉE, HYPSIPILE.

MÉDÉE.

Vous l'avez vu, madame, êtes-vous satisfaite?

HYPSIPILE.

Vous en pouvez juger par sa prompte retraite.

MÉDÉE.

Elle marque le trouble où son cœur est réduit,

Mais j'ignore, après tout, s'il vous quitte, ou me fuit.

HYPSIPILE.

Vous pouvez donc, madame, ignorer quelque chose?

MÉDÉE.

Je sais que, s'il me fuit, vous en êtes la cause.

HYPSIPILE.

Moi, je n'en sais pas tant; mais j'avoue entre nous
Que, s'il faut qu'il me quitte, il a besoin de vous.

MÉDÉE.

Ce que vous en pensez me donne peu d'alarmes.

HYPSIPILE.

Je n'ai que des attraits, et vous avez des charmes.

MÉDÉE.

C'est beaucoup en amour que de savoir charmer.

HYPSIPILE.

Et c'est beaucoup aussi que de se faire aimer.

MÉDÉE.

Si vous en avez l'art, j'ai celui d'y contraindre.

HYPSIPILE.

A faute d'être aimée on peut se faire craindre.

MÉDÉE.

Il vous aima jadis?

HYPSIPILE

Peut-être il m'aime encor,
Moins que vous, toutefois, ou que la toison d'or.

MÉDÉE.

Du moins, quand je voudrai flatter son espérance,
Il saura de nous deux faire la différence.

HYPSIPILE.

J'en vois la différence assez grande à Colchos;
Mais elle seroit autre et plus grande à Lemnos.
Les lieux aident au choix; et peut-être qu'en Grèce
Quelque troisième objet surprendroit sa tendresse.

MÉDÉE.

J'appréhende assez peu qu'il me manque de foi.

HYPSIPILE.

Vous êtes plus adroite et plus belle que moi.
Tant qu'il aura des yeux vous n'avez rien à craindre.

MÉDÉE.

J'allume peu de feux qu'une autre puisse éteindre;
Et puisqu'il me promet un cœur ferme et constant....

HYPSIPILE.

Autrefois à Lemnos il m'en promit autant.

MÉDÉE.

D'un amant qui s'en va de quoi sert la parole?

HYPSIPILE.

A montrer qu'on vous peut voler ce qu'on me vole.

Ces beaux feux qu'en mon île il n'osoit démentir....

MÉDÉE.

Eurent un peu de tort de le laisser partir.

HYPSIPILE.

Comme vous en aurez, si jamais ce volage
Porte à quelque autre objet ce qu'il vous rend d'hommage.

MÉDÉE.

Les captifs mal gardés ont droit de nous quitter.

HYPSIPILE.

J'avois quelque mérite, et n'ai pu l'arrêter.

MÉDÉE.

J'en ai peu, mais enfin s'il fait plus que le vôtre?

HYPSIPILE.

Vous aurez lieu de croire en valoir bien une autre :
Mais prenez moins d'appui sur un cœur usurpé;
Il peut vous échapper puisqu'il m'est échappé.

MÉDÉE.

Votre esprit n'est rempli que de mauvais augures.

HYPSIPILE.

On peut sur le passé former ses conjectures.

MÉDÉE.

Le passé mal conduit n'est qu'un miroir trompeur,
Où l'œil bien éclairé ne fonde espoir ni peur.

HYPSIPILE.

Si j'ai conçu pour vous des craintes mal fondées...

MÉDÉE.

Laissons faire Jason, et gardons nos idées.

HYPSIPILE.

Avec sincérité je dois vous avouer
Que j'ai quelque sujet encor de m'en louer.

MÉDÉE.

Avec sincérité je dois aussi vous dire
Qu'assez malaisément on sort de mon empire;
Et que, quand jusqu'à moi j'ai permis d'aspirer,
On ne s'abaisse plus à vous considérer.
Profitez des avis que ma pitié vous donne.

HYPSIPILE.

A vous dire le vrai, cette hauteur m'étonne.
Je suis reine, madame, et les fronts couronnés....

MÉDÉE.

Et moi je suis Médée, et vous m'importunez.

HYPSIPILE.

Cet indigne mépris que de mon rang vous faites....

MÉDÉE.

Connoissez-moi, madame, et voyez où vous êtes.
Si Jason pour vos yeux ose encor soupirer,
Il peut chercher des bras à vous en retirer.

Adieu. Souvenez-vous, au lieu de vous en plaindre,
Qu'à faute d'être aimée on peut se faire craindre.

(Ce palais doré se change en un palais d'horreur sitôt que Médée a dit le premier de ces cinq derniers vers, et qu'elle a donné un coup de baguette. Tout ce qu'il y a d'épouvantable en la nature y sert de termes. L'éléphant, le rhinocéros, le lion, l'once, les tigres, les léopards, les panthères, les dragons, les serpens, tous avec leurs antipathies à leurs pieds, y lancent des regards menaçans. Une grotte obscure borne la vue, au travers de laquelle l'œil ne laisse pas de découvrir un éloignement merveilleux que fait la perspective. Quatre monstres ailés et quatre rampans enferment Hypsipile, et semblent prêts à la dévorer.)

SCÈNE V. — HYPSIPILE.

Que vois-je? où suis-je? ô dieux! quels abîmes ouverts
Exhalent jusqu'à moi les vapeurs des enfers!
Que d'yeux étincelans sous d'horribles paupières
Mêlent au jour qui fuit d'effroyables lumières!
O toi, qui crois par là te faire redouter,
Si tu l'as espéré, cesse de t'en flatter.
Tu perds de ton grand art la force ou l'imposture,
A t'armer contre moi de toute la nature.
L'amour au désespoir ne peut craindre la mort:
Dans un pareil naufrage elle ouvre un heureux port.
Hâtez, monstres, hâtez votre approche fatale.
Mais immoler ainsi ma vie à ma rivale!
Cette honte est pour moi pire que le trépas.
Je ne veux plus mourir, monstres, n'avancez pas

UNE VOIX, *derrière le théâtre.*

Monstres, n'avancez pas, une reine l'ordonne;
Respectez ses appas;
Suivez les lois qu'elle vous donne:
Monstres, n'avancez pas.

(Les monstres s'arrêtent sitôt que cette voix chante).

HYPSIPILE.

Quel favorable écho, pendant que je soupire,
Répète mes frayeurs avec un tel empire?
Et d'où vient que, frappés par ces divins accens,
Ces monstres tout à coup deviennent impuissans?

LA VOIX.

C'est l'amour qui fait ce miracle,
Et veut plus faire en ta faveur;
N'y mets donc point d'obstacle;
Aime qui t'aime, et donne cœur pour cœur.

HYPSIPILE.

Quel prodige nouveau! cet amas de nuages

Vient-il dessus ma tête éclater en orages?
Vous qui nous gouvernez, dieux, quel est votre but?
M'annoncez-vous par là ma perte ou mon salut?
Le nuage descend, il s'arrête, il s'entr'ouvre;
Et je vois... Mais, ô dieux, qu'est-ce que j'y découvre?
Seroit-ce bien le prince?

(Un nuage descend jusqu'à terre, et, s'y séparant en deux moitiés qui se perdent chacune de son côté, il laisse sur le théâtre le rince Absyrte.)

SCÈNE VI — ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABSYRTE.

Oui, madame, c'est lui
Dont l'amour vous apporte un ferme et sûr appui;
Le même qui, pour vous courant à son supplice,
Contre un ingrat trop cher a demandé justice;
Le même vient encor dissiper votre peur.
J'ai parlé contre moi, j'agis contre ma sœur:
Et, sitôt que je vois quelque espoir de vous plaire,
Je ne me connois plus, je cesse d'être frère.
Monstres, disparoissez; fuyez de ces beaux yeux
Que vous avez en vain obsédés en ces lieux.

(Tous les monstres s'envolent ou fondent sous terre, et Absyrte continue.)

Et vous, divin objet, n'en ayez plus d'alarmes;
Pour détruire le reste il faudroit d'autres charmes:
Contre ceux qu'on pressoit de vous faire périr,
Je n'avois que les airs par où vous secourir;
Et d'un art tout-puissant les forces inconnues
Ne me laissoient ouvert que le milieu des nues:
Mais le mien, quoique moindre, a pleine autorité
De nous faire sortir d'un séjour enchanté.
Allons, madame.

HYPSIPILE.

Allons, prince trop magnanime,
Prince digne en effet de toute mon estime.

ABSYRTE.

N'aurez-vous rien de plus pour des vœux si constans?
Et ne pourrai-je...

HYPSIPILE.

Allons, et laissez faire au temps.

ACTE QUATRIÈME.

Ce théâtre horrible fait place à un plus agréable : c'est le désert où Médée a coutume de se retirer pour faire ses enchantemens. Il est tout de rochers qui laissent sortir de leurs fentes quelques filamens d'herbes rampantes et quelques arbres moitié verts et moitié secs : ces rochers sont d'une pierre blanche et luisante ; de sorte que, comme l'autre théâtre étoit fort chargé d'ombres, le changement subit de l'un à l'autre fait qu'il semble qu'on passe de la nuit au jour.

SCÈNE I. — ABSYRTE, MÉDÉE.

MÉDÉE.

Qui donne cette audace à votre inquiétude,
Prince, de me troubler jusqu'en ma solitude?
Avez-vous oublié que dans ces tristes lieux
Je ne souffre que moi, les ombres et les dieux,
Et qu'étant par mon art consacrés au silence,
Aucun ne peut sans crime y mêler sa présence?

ABSYRTE.

De vos bontés, ma sœur, c'est sans doute abuser;
Mais l'ardeur d'un amant a droit de tout oser.
C'est elle qui m'amène en ces lieux solitaires,
Où votre art fait agir ses plus secrets mystères,
Vous demander un charme à détacher un cœur,
A dérober une âme à son premier vainqueur.

MÉDÉE.

Hélas! cet art, mon frère, impuissant sur les âmes,
Ne sait que c'est d'éteindre ou d'allumer des flammes;
Et s'il a sur le reste un absolu pouvoir,
Loin de charmer les cœurs, il n'y sauroit rien voir.
Mais n'avancez-vous rien sur celui d'Hypsipile?
Son péril, son effroi, vous est-il inutile?
Après ce stratagème entre nous concerté,
Elle vous croit devoir et vie et liberté;
Et son ingratitude au dernier point éclate,
Si d'une ombre d'espoir cet effroi ne vous flatte.

ABSYRTE.

Elle croit qu'en votre art aussi savant que vous,
Je prends plaisir pour elle à rabattre vos coups;
Et, sans rien soupçonner de tout notre artifice,
Elle doit tout, dit-elle, à ce rare service:
Mais à moins toutefois que de perdre l'espoir,
Du côté de l'amour rien ne peut l'émouvoir.

MÉDÉE.

L'espoir qu'elle conserve aura peu de durée,

Puisque Jason en veut à la toison dorée,
Et qu'à la conquérir faire le moindre effort
C'est se livrer soi-même et courir à la mort.
Oui, mon frère, prenez un esprit plus tranquille,
Si la mort d'un rival vous assure Hypsipile;
Et croyez...

ABSYRTE.

Ah! ma sœur, ce seroit me trahir
Que de perdre Jason sans le faire haïr.
L'âme de cette reine, à la douleur ouverte,
A toute la famille imputeroit sa perte,
Et m'envelopperoit dans le juste courroux
Qu'elle auroit pour le roi, qu'elle prendroit pour vous.
Faites donc qu'il vous aime, afin qu'on le haïsse;
Qu'on regarde sa mort comme un digne supplice.
Non que je la souhaite: il s'est vu trop aimé
Pour n'en présumer pas votre esprit alarmé;
Je ne veux pas non plus chercher jusqu'en votre âme
Les sentimens qu'y laisse une si belle flamme:
Arrêtez seulement ce héros sous vos lois,
Et disposez sans moi du reste à votre choix.
S'il doit mourir, qu'il meure en amant infidèle;
S'il doit vivre, qu'il vive en esclave rebelle,
Et qu'on n'ait aucun lieu dans l'un ni l'autre sort,
Ni de l'aimer vivant, ni de le plaindre mort.
C'est ce que je demande à cette amitié pure
Qu'avec le jour pour moi vous donna la nature.

MÉDÉE.

Puis-je m'en faire aimer sans l'aimer à mon tour,
Et pour un cœur sans foi me souffrir de l'amour?
Puis-je l'aimer, mon frère, au moment qu'il n'aspire
Qu'à ce trésor fatal dont dépend votre empire?
Ou si par nos taureaux il se fait déchirer,
Voulez-vous que je l'aime, afin de le pleurer?

ABSYRTE.

Aimez, ou n'aimez pas, il suffit qu'il vous aime:
Et quant à ces périls pour notre diadème,
Je ne suis pas de ceux dont le crédule esprit
S'attache avec scrupule à ce qu'on leur prédit.
Je sais qu'on n'entend point de telles prophéties
Qu'après que par l'effet elles sont éclaircies;
Et que, quoi qu'il en soit, le sceptre de Lemnos
A de quoi réparer la perte de Colchos.
Ces climats désolés où même la nature
Ne tient que de votre art ce qu'elle a de verdure
Où nos plus beaux jardins n'ont ni roses ni lis
Dont par votre savoir ils ne soient embellis,

Sont-ils à comparer à ces charmantes îles
Où nos maux trouveroient de glorieux asiles ?
Tomber à bas d'un trône est un sort rigoureux ;
Mais quitter l'un pour l'autre est un échange heureux.

MÉDÉE.

Un amant tel que vous, pour gagner ce qu'il aime,
Changeroit sans remords d'air et de diadème....
Comme j'ai d'autres yeux, j'ai d'autres sentimens,
Et ne me règle pas sur vos attachemens.
Envoyez-moi ma sœur, que je puisse avec elle
Pourvoir au doux succès d'une flamme si belle.
Ménagez cependant un si cher intérêt :
Faites effort à plaire autant comme on vous plaît.
Pour Jason, je saurai de sorte m'y conduire,
Que, soit qu'il vive ou meure, il ne pourra vous nuire.
Allez, sans perdre temps, et laissez-moi rêver
Aux beaux commencemens que je veux achever.

SCÈNE II. — MÉDÉE.

Tranquille et vaste solitude,
Qu'à votre calme heureux j'ose en vain recourir !
Et que la rêverie est mal propre à guérir
D'une peine qui plaît la flatteuse habitude !
J'en viens soupirer seule au pied de vos rochers ;
Et j'y porte avec moi dans mes vœux les plus chers
Mes ennemis les plus à craindre :
Plus je crois les dompter, plus je leur obéis ;
Ma flamme s'en redouble ; et plus je veux l'éteindre,
Plus moi-même je m'y trahis.

C'est en vain que toute alarmée
J'envisage à quels maux s'expose un inconstant :
L'amour tremble à regret dans mon esprit flottant ;
Et, timide à l'aimer, je meurs d'en être aimée.
Ainsi j'adore et crains son manquement de foi ;
Je m'offre et me refuse à ce que je prévoi :
Son change me plaît et m'étonne.
Dans l'espoir le plus doux j'ai tout à soupçonner ;
Et, bien que tout mon cœur obstinément se donne,
Ma raison n'ose me donner.

Silence, raison importune ;
Est-il temps de parler quand mon cœur s'est donné ?
Du bien que tu lui veux ce lâche est si gêné,
Que ton meilleur avis lui tient lieu d'infortune.
Ce que tu mets d'obstacle à ses désirs mutins
Anime leur révolte et le livre aux destins,

Contre qui tu prends sa défense :
Ton effort odieux ne sert qu'à les hâter;
Et ton cruel secours lui porte par avance
Tous les maux qu'il doit redouter.

Parle toutefois pour sa gloire;
Donne encor quelques lois à qui te fait la loi;
Tyrannise un tyran qui triomphe de toi,
Et par un faux trophée usurpe sa victoire.
S'il est vrai que l'amour te vole tout mon cœur,
Exile de mes yeux cet insolent vainqueur,
Dérobe-lui tout mon visage :
Et, si mon âme cède à mes feux trop ardens,
Sauve tout le dehors du honteux esclavage
Qui t'enlève tout le dedans.

SCÈNE III. — JUNON, MÉDÉE.

MÉDÉE.

L'avez-vous vu, ma sœur, cet amant infidèle?
Que répond-il aux pleurs d'une reine si belle?
Souffre-t-il par pitié qu'ils en fassent un roi?
A-t-il encor le front de vous parler de moi?
Croit-il qu'un tel exemple ait su si peu m'instruire,
Qu'il lui laisse encor lieu de me pouvoir séduire?

JUNON.

Modérez ces chaleurs de votre esprit jaloux;
Prenez des sentimens plus justes et plus doux;
Et sans vous emporter souffrez que je vous die....

MÉDÉE.

Qu'il pense m'acquérir par cette perfidie?
Et que ce qu'il fait voir de tendresse et d'amour,
Si j'ose l'accepter, m'en garde une à mon tour?
Un volage, ma sœur, a beau faire et beau dire,
On peut toujours douter pour qui son cœur soupire;
Sa flamme à tous momens peut prendre un autre cours,
Et qui change une fois peut changer tous les jours.
Vous, qui vous préparez à prendre sa défense,
Savez-vous, après tout, s'il m'aime ou s'il m'offense?
Lisez-vous dans son cœur pour voir ce qui s'y fait,
Et si j'ai de ses feux l'apparence ou l'effet?

JUNON.

Quoi! vous vous offensez d'Hypsipile quittée!
D'Hypsipile pour vous à vos yeux maltraitée!
Vous, son plus cher objet! vous de qui hautement
En sa présence même il s'est nommé l'amant!
C'est mal vous acquitter de la reconnoissance
Qu'une autre auroit due à cette préférence.

Voyez mieux qu'un héros si grand, si renommé,
Auroit peu fait pour vous, s'il n'avoit rien aimé.
En ces tristes climats qui n'ont que vous d'aimable,
Où rien ne s'offre aux yeux qui vous soit comparable,
Un cœur qu'un autre objet ne peut vous disputer
Vous porte peu de gloire à se laisser dompter.
Mais Hypsipile est belle, et joint au diadème
Un amour assez fort pour mériter qu'on l'aime;
Et quand, malgré son trône, et malgré sa beauté,
Et malgré son amour, vous l'avez emporté,
Que ne devez-vous point à l'illustre victoire
Dont ce choix obligeant vous assure la gloire?
Peut-il de vos attraits faire mieux voir le prix,
Que par le don d'un cœur qu'Hypsipile avoit pris?
Pouvez-vous sans chagrin refuser un hommage
Qu'une autre lui demande avec tant d'avantage?
Pouvez-vous d'un tel don faire si peu d'état,
Sans vouloir être ingrate, et l'être avec éclat?
Si c'est votre dessein, en faisant la cruelle,
D'obliger ce héros à retourner vers elle,
Vous en pourrez avoir un succès assez prompt;
Sinon....

MÉDÉE.

Plutôt la mort qu'un si honteux affront.
Je ne souffrirai point qu'Hypsipile me brave,
Et m'enlève ce cœur que j'ai vu mon esclave.
Je voudrois avec vous en vain le déguiser;
Quand je l'ai vu pour moi tantôt la mépriser,
Qu'à ses yeux, sans nous mettre un moment en balance,
Il m'a si hautement donné la préférence,
J'ai senti des transports que mon esprit discret
Par un soudain adieu n'a cachés qu'à regret.
Je ne croirai jamais qu'il soit douceur égale
A celle de se voir immoler sa rivale,
Qu'il soit pareille joie; et je mourrois, ma sœur,
S'il falloit qu'à son tour elle eût même douceur.

JUNON.

Quoi! pour vous cette honte est un malheur extrême?
Ah! vous l'aimez encor!

MÉDÉE.

Non; mais je veux qu'il m'aime.
Je veux, pour éviter un si mortel ennui,
Le conserver à moi, sans me donner à lui,
L'arrêter sous mes lois, jusqu'à ce qu'Hypsipile
Lui rende de son cœur la conquête inutile,
Et que le prince Absyrte, ayant reçu sa foi,
L'ait mise hors d'état de triompher de moi.

Lors, par un juste exil punissant l'infidèle,
Je n'aurai plus de peur qu'il me traite comme elle;
Et je saurai sur lui nous venger toutes deux,
Sitôt qu'il n'aura plus à qui porter ses vœux.

JUNON.

Vous vous promettez plus que vous ne voudrez faire,
Et vous n'en croirez pas toute cette colère.

MÉDÉE.

Je ferai plus encor que je ne me promets,
Si vous pouvez, ma sœur, quitter ses intérêts.

JUNON.

Quelque chers qu'ils me soient, je veux bien m'y contraindre.
Et, pour mieux vous ôter tout sujet de me craindre,
Le voilà qui paroît, je vous laisse avec lui.
Vous me rappellerez s'il a besoin d'appui.

SCÈNE IV. — JASON, MÉDÉE.

MÉDÉE.

Êtes-vous prêt, Jason, d'entrer dans la carrière?
Faut-il du champ de Mars vous ouvrir la barrière,
Vous donner nos taureaux pour tracer des sillons
D'où naîtront contre vous de soudains bataillons?
Pour dompter ces taureaux et vaincre ces gens d'armes,
Avez-vous d'Hypsipile emprunté quelques charmes?
Je ne demande point quel est votre souci :
Mais, si vous la cherchez, elle n'est pas ici;
Et, tandis qu'en ces lieux vous perdez votre peine,
Mon frère vous pourroit enlever cette reine.
Jason, prenez-y garde, il faut moins s'éloigner
D'un objet qu'un rival s'efforce de gagner,
Et prêter un peu moins les faveurs de l'absence
A ce qui peut entre eux naître d'intelligence.
Mais j'ai tort, je l'avoue, et je raisonne mal;
Vous êtes trop aimé pour craindre un tel rival;
Vous n'avez qu'à paroître, et, sans autre artifice,
Un coup d'œil détruira ce qu'il rend de service.

JASON.

Qu'un si cruel reproche à mon cœur seroit doux
S'il avoit pu partir d'un sentiment jaloux,
Et si par cette injuste et douteuse colère
Je pouvois m'assurer de ne vous pas déplaire!
Sans raison toutefois j'ose m'en défier;
Il ne me faut que vous pour me justifier.
Vous avez trop bien vu l'effet de vos mérites
Pour garder un soupçon de ce que vous me dites;
Et du change nouveau que vous me supposez

Vous me défendez mieux que vous ne m'accusez.
Si vous avez pour moi vu l'amour d'Hypsipile,
Vous n'avez pas moins vu sa constance inutile:
Que ses plus doux attraits, pour qui j'avois brûlé,
N'ont rien que mon amour ne vous ait immolé;
Que toute sa beauté rehausse votre gloire,
Et que son sceptre même enfle votre victoire :
Ce sont des vérités que vous vous dites mieux,
Et j'ai tort de parler où vous avez des yeux.

MÉDÉE.

Oui, j'ai des yeux, ingrat, meilleurs que tu ne penses,
Et vois jusqu'en ton cœur tes fausses préférences.
Hypsipile à ma vue a reçu des mépris;
Mais, quand je n'y suis plus, qu'est-ce que tu lui dis?
Explique, explique encor ce soupir tout de flamme
Qui vers ce cher objet poussoit toute ton âme.
Et fais-moi concevoir jusqu'où vont tes malheurs
De soupirer pour elle et de prétendre ailleurs.
Redis-moi les raisons dont tu l'as apaisée,
Dont jusqu'à me braver tu l'as autorisée,
Qu'il te faut la toison pour revoir tes parens,
Qu'à ce prix je te plais, qu'à ce prix tu te vends.
Je tenois cher le don d'une amour si parfaite;
Mais, puisque tu te vends, va chercher qui t'achète,
Perfide, et porte ailleurs cette vénale foi
Qu'obtiendroit ma rivale à même prix que moi.
Il est, il est encor des âmes toutes prêtes
A recevoir mes lois et grossir mes conquêtes;
Il est encor des rois dont je fais le désir;
Et, si parmi tes Grecs il me plaît de choisir,
Il en est d'attachés à ma seule personne,
Qui n'ont jamais su l'art d'être à qui plus leur donne
Qui, trop contens d'un cœur dont tu fais peu de cas
Méritent la toison qu'ils ne demandent pas,
Et que pour toi mon âme, hélas! trop enflammée,
Auroit pu te donner, si tu m'avois aimée.

JASON.

Ah! si le pur amour peut mériter ce don,
A qui peut-il, madame, être dû qu'à Jason?
Ce refus surprenant que vous m'avez vu faire,
D'une vénale ardeur n'est pas le caractère.
Le trône qu'à vos yeux j'ai traité de mépris
En seroit pour tout autre un assez digne prix;
Et rejeter pour vous l'offre d'un diadème,
Si ce n'est vous aimer, j'ignore comme on aime.
Je ne me défends point d'une civilité
Que du bandeau royal vouloit la majesté.

Abandonnant pour vous une reine si belle,
J'ai poussé par pitié quelques soupirs vers elle :
J'ai voulu qu'elle eût lieu de se dire en secret
Que je change par force et la quitte à regret;
Que, satisfaite ainsi de son propre mérite,
Elle se consolât de tout ce qui l'irrite;
Et que l'appât flatteur de cette illusion
La vengeât un moment de sa confusion.
Mais quel crime ont commis ces complimens frivoles?
Des paroles enfin ne sont que des paroles;
Et quiconque possède un cœur comme le mien
Doit se mettre au-dessus d'un pareil entretien.
Je n'examine point, après votre menace,
Quelle foule d'amans brigue chez vous ma place.
Cent rois, si vous voulez, vous consacrent leurs vœux,
Je le crois; mais aussi je suis roi si je veux;
Et je n'avance rien touchant le diadème
Dont il faille chercher de témoins que vous-même.
Si par le choix d'un roi vous pouvez me punir,
Je puis vous imiter, je puis vous prévenir;
Et si je me bannis par là de ma patrie,
Un exil couronné peut faire aimer la vie.
Mille autres en ma place, au lieu de s'alarmer....

MÉDÉE.

Eh bien! je t'aimerai, s'il ne faut que t'aimer :
Malgré tous ces héros, malgré tous ces monarques,
Qui m'ont de leur amour donné d'illustres marques,
Malgré tout ce qu'ils ont et de cœur et de foi
Je te préfère à tous, si tu ne veux que moi.
Fais voir, en renonçant à ta chère patrie,
Qu'un exil avec moi peut faire aimer la vie;
Ose prendre à ce prix le nom de mon époux.

JASON.

Oui, madame, à ce prix tout exil m'est trop doux;
Mais je veux être aimé, je veux pouvoir le croire;
Et vous ne m'aimez pas, si vous n'aimez ma gloire.
L'ordre de mon destin l'attache à la toison,
C'est d'elle que dépend tout l'honneur de Jason.
Ah! si le ciel l'eût mise au pouvoir d'Hypsipile,
Que j'en aurois trouvé la conquête facile!
Ma passion, pour vous, a beau l'abandonner,
Elle m'offre encor tout ce qu'elle peut donner;
Malgré mon inconstance elle aime sans réserve.

MEDÉE.

Et moi, je n'aime point, à moins que je te serve?
Cherche un autre prétexte à lui rendre ta foi;
J'aurai soin de ta gloire aussi bien que de toi.

Si ce noble intérêt te donne tant d'alarmes,
Tiens, voilà de quoi vaincre et taureaux et gens d'armes;
Laisse à tes compagnons combattre le dragon,
Ils veulent comme toi leur part à la toison;
Et comme ainsi qu'à toi la gloire leur est chère,
Ils ne sont pas ici pour te regarder faire.
Zéthès et Calaïs, ces héros emplumés,
Qu'aux routes des oiseaux leur naissance a formés,
Y préparent déjà leurs ailes enhardies
D'avoir pour coup d'essai triomphé des Harpies;
Orphée avec ses chants se promet le bonheur
D'assoupir....

JASON.

Ah! madame, ils auront tout l'honneur,
Ou du moins j'aurai part moi-même à leur défaite,
Si je laisse comme eux la conquête imparfaite :
Il me la faut entière; et je veux vous devoir....

MÉDÉE.

Va, laisse quelque chose, ingrat, en mon pouvoir;
J'en ai déjà trop fait pour une âme infidèle.
Adieu. Je vois ma sœur; délibère avec elle :
Et songe qu'après tout ce cœur que je te rends,
S'il accepte un vainqueur, ne veut point de tyrans;
Que s'il aime ses fers, il hait tout esclavage;
Qu'on perd souvent l'acquis à vouloir davantage;
Qu'il faut subir la loi de qui peut obliger;
Et que qui veut un don ne doit pas l'exiger.
Je ne te dis plus rien : va rejoindre Hypsipile,
Va reprendre auprès d'elle un destin plus tranquille;
Ou si tu peux, volage, encor la dédaigner,
Choisis en d'autres lieux qui te fasse régner.
Je n'ai pour t'acheter sceptres ni diadèmes;
Mais, telle que je suis, crains-moi, si tu ne m'aimes.

SCÈNE V. — JUNON, JASON, L'AMOUR.

L'Amour est dans le ciel de Vénus.

JUNON.

A bien examiner l'éclat de ce grand bruit,
Hypsipile vous sert plus qu'elle ne vous nuit.
Ce n'est pas qu'après tout ce courroux ne m'étonne;
Médée à sa fureur un peu trop s'abandonne.
L'Amour tient assez mal ce qu'il m'avoit promis,
Et peut-être avez-vous trop de dieux ennemis.
Tous veulent à l'envi faire la destinée
Dont se doit signaler cette grande journée;

Tous se sont assemblés exprès chez Jupiter
Pour en résoudre l'ordre, ou pour le contester;
Et je vous plains, si ceux qui daignoient vous défendre
Au plus nombreux parti sont forces de se rendre.
Le ciel s'ouvre, et pourra nous donner quelque jour :
C'est celui de Vénus, j'y vois encor l'Amour;
Et puisqu'il n'en est pas, toute cette assemblée
Par sa rébellion pourra se voir troublée.
Il veut parler à nous; écoutez quel appui
Le trouble où je vous vois peut espérer de lui.

(Le ciel s'ouvre, et fait voir le palais de Vénus, composé de termes à face humaine et revêtus de gaze d'or, qui lui servent de colonnes : le lambris n'en est pas moins riche. L'Amour y paroît seul; et sitôt qu'il a parlé il s'élance en l'air, et traverse le théâtre en volant, non pas d'un côté à l'autre, comme se font les vols ordinaires, mais d'un bout à l'autre, en tirant vers les spectateurs; ce qui n'a point encore été pratiqué en France de cette manière.)

L'AMOUR.

Cessez de m'accuser, soupçonneuse déesse;
Je sais tenir promesse :
C'est en vain que les dieux s'assemblent chez leur roi;
Je vais bien leur faire connoître
Que je suis quand je veux leur véritable maître,
Et que de ce grand jour le destin est à moi.
Toi, si tu sais aimer, ne crains rien de funeste;
Obéis à Médée, et j'aurai soin du reste.

JUNON.

Ces favorables mots vous ont rendu le cœur.

JASON.

Mon espoir abattu reprend d'eux sa vigueur.
Allons, déesse, allons, et, sûrs de l'entreprise,
Reportons à Médée une âme plus soumise.

JUNON.

Allons, je veux encor seconder vos projets,
Sans remonter au ciel qu'après leurs pleins effets.

ACTE CINQUIÈME.

Ce dernier spectacle présente à la vue une forêt épaisse, composée de divers arbres entrelacés ensemble, et si touffus, qu'il est aisé de juger que le respect qu'on porte au dieu Mars, à qui elle est consacrée, fait qu'on n'ose en couper aucune branche, ni même brosser au travers : les trophées d'armes appendus au haut de la plupart de ces arbres marquent encore plus particulièrement qu'elle appartient à ce dieu. La toison d'or est sur le plus élevé, qu'on voit seul de son rang au milieu de cette forêt : et la perspective du

fond fait paroître en éloignement la rivière du Phase, avec le navire Argo, qui semble n'attendre plus que Jason et sa conquête pour partir.

SCÈNE I. — ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABSYRTE.

Voilà ce prix fameux où votre ingrat aspire,
Ce gage où les destins attachent notre empire,
Cette toison enfin, dont Mars est si jaloux :
Chacun impunément la peut voir comme nous;
Ce monstrueux dragon, dont les fureurs la gardent,
Semble exprès se cacher aux yeux qui la regardent;
Il laisse agir sans crainte un curieux désir,
Et ne fond que sur ceux qui s'en veulent saisir.
Lors, d'un cri qui suffit à punir tout leur crime,
Sous leur pied téméraire il ouvre un noir abîme,
A moins qu'on n'ait déjà mis au joug nos taureaux,
Et fait mordre la terre aux escadrons nouveaux
Que des dents d'un serpent la semence animée
Doit opposer sur l'heure à qui l'aura semée :
Sa voix perdant alors cet effroyable éclat,
Contre les ravisseurs le réduit au combat.
Telles furent les lois que Circé par ses charmes
Sut faire à ce dragon, aux taureaux, aux gens d'armes.
Circé, sœur de mon père, et fille du Soleil,
Circé, de qui ma sœur tient cet art sans pareil
Dont tantôt à vous perdre eût abusé sa rage,
Si ce peu que du ciel j'en eus pour mon partage,
Et que je vous consacre aussi bien que mes jours,
Par le milieu des airs n'eût porté du secours.

HYPSIPILE.

Je n'oublierai jamais que sa jalouse envie
Se fût sans vos bontés sacrifié ma vie;
Et, pour dire encor plus, ce penser m'est si doux,
Que si j'étois à moi je voudrois être à vous.
Mais un reste d'amour retient dans l'impuissance
Ces sentimens d'estime et de reconnoissance.
J'ai peine, je l'avoue, à me le pardonner;
Mais enfin je dois tout, et n'ai rien à donner.
Ce qu'à vos yeux surpris Jason m'a fait d'outrage
N'a pas encor rompu cette foi qui m'engage;
Et, malgré les mépris qu'il en montre aujourd'hui,
Tant qu'il peut être à moi je suis encore à lui.
Mon espoir chancelant dans mon âme inquiète
Ne veut pas lui prêter l'exemple qu'il souhaite,
Ni que cet infidèle ait de quoi se vanter
Qu'il ne se donne ailleurs qu'afin de m'imiter.

Pour changer avec gloire il faut qu'il me prévienne,
Que sa foi violée ait dégagé la mienne,
Et que l'hymen ait joint aux mépris qu'il en fait
D'un entier changement l'irrévocable effet.
Alors, par son parjure à moi-même rendue,
Mes sentimens d'estime auront plus d'étendue;
Et, dans la liberté de faire un second choix,
Je saurai mieux penser à ce que je vous dois.

ABSYRTE.

Je ne sais si ma sœur voudra prendre assurance
Sur des sermens trompeurs que rompt son inconstance,
Mais je suis sûr qu'à moins qu'elle rompe son sort,
Ce que feroit l'hymen vous l'aurez par sa mort.
Il combat nos taureaux, et telle est leur furie,
Qu'il faut qu'il y périsse, ou lui doive la vie.

HYPSIPILE.

Il combat vos taureaux! Ah! que me dites-vous?

ABSYRTE.

Qu'il n'en peut plus sortir que mort, ou son époux.

HYPSIPILE.

Ah! prince, votre sœur peut croire encor qu'il m'aime,
Et sur ce faux soupçon se venger elle-même.
Pour bien rompre le coup d'un malheur si pressant,
Peut-être que son art n'est pas assez puissant:
De grâce en ma faveur joignez-y tout le vôtre;
Et si....

ABSYRTE.

Quoi! vous voulez qu'il vive pour une autre?

HYPSIPILE.

Oui, qu'il vive, et laissons tout le reste au hasard.

ABSYRTE.

Ah! reine, en votre cœur il garde trop de part;
Et, s'il faut vous parler avec une âme ouverte,
Vous montrez trop d'amour pour empêcher sa perte.
Votre rivale et moi nous en sommes d'accord;
A moins que vous m'aimiez, votre Jason est mort.
Ma sœur n'a pas pour vous un sentiment si tendre,
Qu'elle aime à le sauver afin de vous le rendre;
Et je ne suis pas homme à servir mon rival.
Quand vous rendez pour moi mon secours si fatal.
Je ne le vois que trop, pour prix de mes services
Vous destinez mon âme à de nouveaux supplices.
C'est m'immoler à lui que de le secourir;
Et lui sauver le jour, c'est me faire périr.
Puisqu'il faut qu'un des deux cesse aujourd'hui de vivre,
Je vais hâter sa perte, où lui-même il se livre:
Je veux bien qu'on l'impute à mon dépit jaloux:

Mais vous, qui m'y forcez, ne l'imputez qu'à vous.

HYPSIPILE.

Ce reste d'intérêt que je prends à sa vie
Donne trop d'aigreur, prince, à votre jalousie.
Ce qu'on a bien aimé, l'on ne peut le haïr
Jusqu'à le vouloir perdre, ou jusqu'à le trahir.
Ce vif ressentiment qu'excite l'inconstance
N'emporte pas toujours jusques à la vengeance:
Et quand même on la cherche, il arrive souvent
Qu'on plaint mort un ingrat qu'on détestoit vivant.
Quand je me défendois sur la foi qui m'engage,
Je voulois à vos feux épargner cet ombrage;
Mais puisque le péril a fait parler l'amour,
Je veux bien qu'il éclate et se montre en plein jour.
Oui, j'aime encor Jason, et l'aimerai sans doute
Jusqu'à l'hymen fatal que ma flamme redoute.
Je regarde son cœur encor comme mon bien,
Et donnerois encor tout mon sang pour le sien.
Vous m'aimez, et j'en suis assez persuadée
Pour me donner à vous, s'il se donne à Médée:
Mais si, par jalousie, ou par raison d'État,
Vous le laissez tous deux périr dans ce combat,
N'attendez rien de moi que ce qu'ose la rage
Quand elle est une fois maîtresse d'un courage,
Que les pleines fureurs d'un désespoir d'amour.
Vous me faites trembler, tremblez à votre tour;
Prenez soin de sa vie, ou perdez cette reine;
Et si je crains sa mort, craignez aussi ma haine.

SCÈNE II. — AÈTES, ABSYRTE, HYPSIPILE.

AÈTES.

Ah! madame, est-ce là cette fidélité
Que vous gardez aux droits de l'hospitalité?
Quand pour vous je m'oppose aux destins de ma fille,
A l'espoir de mon fils, aux vœux de ma famille,
Quand je presse un héros de vous rendre sa foi,
Vous prêtez à son bras des charmes contre moi;
De sa témérité vous vous faites complice
Pour renverser un trône où je vous fais justice:
Comme si c'étoit peu de posséder Jason,
Si pour don nuptial il n'avoit la toison;
Et que sa foi nous fût indignement offerte,
A moins que son destin éclatât par ma perte!

HYPSIPILE.

Je ne sais pas, seigneur, à quel point vous réduit
Cette témérité de l'ingrat qui me fuit:

Mais je sais que mon cœur ne joint à son envie
Qu'un timide souhait en faveur de sa vie;
Et que si je savois ce grand art de charmer,
Je ne m'en servirois que pour m'en faire aimer.

AÈTES.

Ah! je n'ai que trop cru vos plaintes ajustées
A des illusions entre vous concertées;
Et les dehors trompeurs d'un dédain préparé
N'ont que trop ébloui mon œil mal éclairé.
Oui, trop d'ardeur pour vous, et trop peu de lumière
M'ont conduit en aveugle à ma ruine entière.
Ce pompeux appareil que soutenoient les vents,
Ces tritons tout autour rangés comme suivans,
Montroient bien qu'en ces lieux vous n'étiez abordée
Que par un art plus fort que celui de Médée.
D'un naufrage affecté, l'histoire, sans raison,
Déguisoit le secours amené pour Jason;
Et vos pleurs ne sembloient m'en demander vengeance
Que pour mieux faire place à votre intelligence.

HYPSIPILE.

Que ne sont vos soupçons autant de vérités!
Et que ne puis-je ici ce que vous m'imputez!

ABSYRTE.

Qu'a fait Jason, seigneur, et quel mal vous menace,
Quand nous voyons encor la toison en sa place?

AÈTES.

Nos taureaux sont domptés, nos gens d'armes défaits,
Absyrte; après cela crains les derniers effets.

ABSYRTE.

Quoi! son bras....

AÈTES.

Oui, son bras secondé par ses charmes
A dompté nos taureaux, et défait nos gens d'armes;
Juge si le dragon pourra faire plus qu'eux!
Ils ont poussé d'abord de gros torrens de feux;
Ils l'ont enveloppé d'une épaisse fumée,
Dont sur toute la plaine une nuit s'est formée;
Mais, après ce nuage en l'air évaporé,
On les a vus au joug et le champ labouré:
Lui, sans aucun effroi, comme maître paisible,
Jetoit dans les sillons cette semence horrible
D'où s'élève aussitôt un escadron armé,
Par qui de tous côtés il se trouve enfermé.
Tous n'en veulent qu'à lui; mais son âme plus fière
Ne daigne contre eux tous s'armer que de poussière.
A peine il la répand, qu'une commune erreur
D'eux tous, l'un contre l'autre, anime la fureur,

Ils s'entr'immolent tous au commun adversaire;
Tous pensent le percer quand ils percent leur frère:
Leur sang partout regorge, et Jason au milieu
Reçoit ce sacrifice en posture d'un dieu;
Et la terre, en courroux de n'avoir pu lui nuire,
Rengloutit l'escadron qu'elle vient de produire.
On va bientôt, madame, achever à vos yeux
Ce qu'ébauche par là votre abord en ces lieux.
Soit Jason, soit Orphée, ou les fils de Borée,
Ou par eux ou par lui ma perte est assurée;
Et l'on va faire hommage à votre heureux secours
Du destin de mon sceptre et de mes tristes jours.

HYPSIPILE.

Connoissez mieux, seigneur, la main qui vous offense;
Et lorsque je perds tout, laissez-moi l'innocence.
L'ingrat qui me trahit est secouru d'ailleurs.
Ce n'est que de chez vous que partent vos malheurs,
Chez vous en est la source; et Médée elle-même
Rompt son art par son art, pour plaire à ce qu'elle aime.

ABSYRTE.

Ne l'en accusez point, elle hait trop Jason.
De sa haine, seigneur, vous savez la raison:
La toison préférée aigrit trop son courage
Pour craindre qu'il en tienne un si grand avantage;
Et, si contre son art ce prince a réussi,
C'est qu'on le sait en Grèce autant ou plus qu'ici

AÈTES.

Ah! que tu connois mal jusqu'à quelle manie
D'un amour déréglé passe la tyrannie!
Il n'est rang, ni pays, ni père, ni pudeur,
Qu'épargne de ses feux l'impérieuse ardeur.
Jason plut à Médée, et peut encor lui plaire.
Peut-être es-tu toi-même ennemi de ton père,
Et consens que ta sœur, par ce présent fatal,
S'assure d'un amant qui seroit ton rival.
Tout mon sang révolté trahit mon espérance:
Je trouve ma ruine où fut mon assurance;
Le destin ne me perd que par l'ordre des miens,
Et mon trône est brisé par ses propres soutiens.

ABSYRTE.

Quoi! seigneur, vous croiriez qu'une action si noire....

AÈTES.

Je sais ce qu'il faut craindre, et non ce qu'il faut croire.
Dans cette obscurité tout me devient suspect.
L'amour aux droits du sang garde peu de respect:
Ce même amour d'ailleurs peut forcer cette reine
A répondre à nos soins par des effets de haine;

Et Jason peut avoir lui-même en ce grand art
Des secrets dont le ciel ne nous fit point de part.
Ainsi, dans les rigueurs de mon sort déplorable,
Tout peut être innocent, tout peut être coupable:
Je ne cherche qu'en vain à qui les imputer;
Et, ne discernant rien, j'ai tout à redouter.

HYPSIPILE.

La vérité, seigneur, se va faire connoître :
A travers ces rameaux je vois venir mon traître.

SCÈNE III. — AÈTES, ABSYRTE, HYPSIPILE, JASON, ORPHÉE, ZÉTHÈS, CALAÏS.

HYPSIPILE.

Parlez, parlez, Jason; dites sans feinte au roi
Qui vous seconde ici de Médée ou de moi;
Dites, est-ce elle, ou moi, qui contre lui conspire?
Est-ce pour elle, ou moi, que votre cœur soupire?

JASON.

La demande est, madame, un peu hors de saison;
Je vous y répondrai quand j'aurai la toison.
Seigneur, sans différer permettez que j'achève;
La gloire où je prétends ne souffre point de trêve;
Elle veut que du ciel je presse le secours,
Et ce qu'il m'en promet ne descend pas toujours.

AÈTES.

Hâtez à votre gré ce secours de descendre:
Mais encore une fois gardez de vous méprendre.

JASON.

Par ce qu'ont vu vos yeux jugez ce que je puis.
Tout me paroît facile en l'état où je suis;
Et, si la force enfin répond mal au courage,
Il en est parmi nous qui peuvent davantage.
Souffrez donc que l'ardeur dont je me sens brûler....

SCÈNE IV. — AÈTES, ABSYRTE, HYPSIPILE, MÉDÉE JASON, ORPHÉE, ZÉTHÈS, CALAÏS.

MÉDÉE, *sur le dragon, élevée en l'air à la hauteur d'un homme.*

Arrête, déloyal, et laisse-moi parler;
Que je rende un plein lustre à ma gloire ternie
Par l'outrageux éclat que fait la calomnie.
Qui vous l'a dit, madame, et sur quoi fondez-vous
Ces dignes visions de votre esprit jaloux?
Si Jason entre nous met quelque différence
Qui flatte malgré moi sa crédule espérance,
Faut-il sur votre exemple aussitôt présumer

Qu'on en peut être aimée et ne le pas aimer?
Connoissez mieux Médée, et croyez-la trop vaine
Pour vouloir d'un captif marqué d'une autre chaîne.
Je ne puis empêcher qu'il vous manque de foi,
Mais je vaux bien un cœur qui n'ait aimé que moi;
Et j'aurai soutenu des revers bien funestes
Avant que je me daigne enrichir de vos restes.

HYPSIPILE.

Puissiez-vous conserver ces nobles sentimens!

MÉDÉE.

N'en croyez plus, seigneur, que les événemens.
Ce ne sont plus ici ces taureaux, ces gens d'armes
Contre qui son audace a pu trouver des charmes:
Ce n'est point le dragon dont il est menacé;
C'est Médée elle-même, et tout l'art de Circé.
Fidèle gardien des destins de ton maître,
Arbre, que tout exprès mon charme avoit fait naître,
Tu nous défendrois mal contre ceux de Jason;
Retourne en ton néant, et rends-moi la toison.

(Elle prend la toison en sa main, et la met sur le cou du dragon. L'arbre où elle étoit suspendue disparoît, et se retire derrière le théâtre, après quoi Médée continue en parlant à Jason.)

Ce n'est qu'avec le jour qu'elle peut m'être ôtée.
Viens donc, viens, téméraire, elle est à ta portée;
Viens teindre de mon sang cet or qui t'est si cher,
Qu'à travers tant de mers on te force à chercher.
Approche, il n'est plus temps que l'amour te retienne:
Viens m'arracher la vie, ou m'apporter la tienne;
Et, sans perdre un moment en de vains entretiens,
Voyons qui peut le plus de tes dieux, ou des miens.

AÈTES.

A ce digne courroux je reconnois ma fille;
C'est mon sang: dans ses yeux, c'est son aïeul qui brille;
C'est le Soleil mon père. Avancez donc, Jason,
Et sur cette ennemie emportez la toison.

JASON.

Seigneur, contre ses yeux qui voudroit se défendre?
Il ne faut point combattre où l'on aime à se rendre.
Oui, madame, à vos pieds je mets les armes bas,
J'en fais un prompt hommage à vos divins appas,
Et renonce avec joie à ma plus haute gloire.
S'il faut par ce combat acheter la victoire,
Je t'abandonne, Orphée, aux charmes de ta voix,
Qui traîne les rochers, qui fait marcher les bois;
Assoupis le dragon, enchante la princesse.
Et vous, héros ailés, ménagez votre adresse;

Si pour cette conquete il vous reste du cœur,
Tournez sur le dragon toute votre vigueur.
Je vais dans le navire attendre une défaite,
Qui vous fera bientôt imiter ma retraite.

ZÉTHÈS.

Montrez plus d'espérance, et souvenez-vous mieux
Que nous avons dompté des monstres à vos yeux.

SCÈNE V. — AÈTES, ABSYRTE, HYPSIPILE, MÉDÉE, ZÉTHÈS, CALAÏS, ORPHÉE.

CALAÏS.

Élevons-nous, mon frère, au-dessus des nuages.
Du sang dont nous sortons prenons les avantages.
Surtout obéissons aux ordres de Jason :
Respectons la princesse, et donnons au dragon.

(Ici Zéthès et Calaïs s'élèvent au plus haut des nuages en croisant leur vol.)

MÉDÉE, *en s'élevant aussi.*

Donnez où vous pourrez, ce vain respect m'outrage.
Du sang dont vous sortez prenez tout l'avantage.
Je vais voler moi-même au-devant de vos coups,
Et n'avois que Jason à craindre parmi vous.
Et toi, de qui la voix inspire l'âme aux arbres,
Enchaîne les lions, et déplace les marbres;
D'un pouvoir si divin fais un meilleur emploi,
N'en détruis point la force à l'essayer sur moi.
Mais je n'en parle ainsi que de peur que ses charmes
Ne prêtent un miracle à l'effort de leurs armes.
Ne m'en crois pas, Orphée, et prends l'occasion
De partager leur gloire ou leur confusion.

ORPHÉE *chante.*

Hâtez-vous, enfans de Borée,
Demi-dieux, hâtez-vous,
Et faites voir qu'en tous lieux, contre tous,
A vos exploits la victoire assurée
Suit l'effort de vos moindres coups.

MÉDÉE, *voyant qu'aucun des deux ne descend pour la combattre.*

Vos demi-dieux, Orphée, ont peine à vous entendre:
Ils ont volé si haut qu'ils n'en peuvent descendre;
De ce nuage épais sachez les dégager,
Et pratiquez mieux l'art de les encourager.

ORPHÉE.

(Il chante un second couplet, cependant que Zéthès et Calaïs fondent l'un après l'autre sur le dragon, et le combattent au milieu de l'air. Ils se relèvent aussitôt qu'ils ont tâché de lui donner une atteinte,

et tournent face en même temps pour revenir à la charge. Médée est au milieu des deux, qui pare leurs coups, et fait tourner le dragon vers l'un et vers l'autre, suivant qu'ils se présentent.)

Combattez, race d'Orithye,
Demi-dieux, combattez,
Et faites voir que vos bras indomptés
Se font partout une heureuse sortie
Des périls les plus redoutés.

ZÉTHÈS.

Fuyons, sans plus tarder, la vapeur infernale
Que ce dragon affreux de son gosier exhale;
La valeur ne peut rien contre un air empesté.
Fais comme nous, Orphée, et fuis de ton côté.

(Zéthès, Calaïs et Orphée s'enfuient.)

MÉDÉE.

Allez, vaillans guerriers, envoyez-moi Pélée,
Mopse, Iphite, Échion, Eurydamas, Oilée,
Et tout ce reste enfin pour qui votre Jason
Avec tant de chaleur demandoit la toison.
Aucun d'eux ne paroît! ces âmes intrépides
Règlent sur mes vaincus leurs démarches timides;
Et, malgré leur ardeur pour un exploit si beau,
Leur effroi les renferme au fond de leur vaisseau.
Ne laissons pas ainsi la victoire imparfaite;
Par le milieu des airs courons à leur défaite;
Et nous-mêmes portons à leur témérité
Jusque dans ce vaisseau ce qu'elle a mérité.

(Médée s'élève encore plus haut sur le dragon.)

AÈTES.

Que fais-tu? la toison ainsi que toi s'envole!
Ah, perfide! est-ce ainsi que tu me tiens parole,
Toi qui me promettois, même aux yeux de Jason,
Qu'on t'ôteroit le jour avant que la toison?

MÉDÉE, *en s'envolant.*

Encor tout de nouveau je vous en fais promesse,
Et vais vous la garder au milieu de la Grèce.
Du pays et du sang l'amour rompt les liens,
Et les dieux de Jason sont plus forts que les miens.
Ma sœur avec ses fils m'attend dans le navire;
Je la suis, et ne fais que ce qu'elle m'inspire;
De toutes deux madame ici vous tiendra lieu.
Consolez-vous, seigneur, et pour jamais adieu.

(Elle s'envole avec la toison.)

SCÈNE VI. — AÈTES, ABSYRTE, HYPSIPILE, JUNON.

AÈTES.

Ah, madame! ah, mon fils! ah, sort inexorable!
Est-il sur terre un père, un roi plus déplorable?
Mes filles toutes deux contre moi se ranger!
Toutes deux à ma perte à l'envi s'engager!

JUNON, *dans son char.*

On vous abuse, Aète; et Médée elle-même.
Dans l'amour qui la force à suivre ce qu'elle aime,
S'abuse comme vous.
Chalciope n'a point de part en cet ouvrage:
Dans un coin du jardin, sous un épais nuage,
Je l'enveloppe encor d'un sommeil assez doux,
Cependant qu'en sa place ayant pris son visage,
Dans l'esprit de sa sœur j'ai porté les grands coups
Qui donnent à Jason ce dernier avantage.
Junon a tout fait seule; et je remonte aux cieux
Presser le souverain des dieux
D'approuver ce qu'il m'a plu faire.
Mettez votre esprit en repos;
Si le destin vous est contraire,
Lemnos peut réparer la perte de Colchos.

(Junon remonte au ciel dans ce même char.)

AÈTES.

Qu'ai-je fait, que le ciel contre moi s'intéresse
Jusqu'à faire descendre en terre une déesse?

ABSYRTE.

La désavouerez-vous, madame, et votre cœur
Dédira-t-il sa voix qui parle en ma faveur?

AÈTES.

Absyrte, il n'est plus temps de parler de ta flamme.
Qu'as-tu pour mériter quelque part en son âme?
Et que lui peut offrir ton ridicule espoir,
Qu'un sceptre qui m'échappe, un trône prêt à choir?
Ne songeons qu'à punir le traître et sa complice.
Nous aurons dieux pour dieux à nous faire justice;
Et déjà le Soleil, pour nous prêter secours,
Fait ouvrir son palais, et détourne son cours.

(Le ciel s'ouvre, et fait paroître le palais du Soleil, où on le voit dans son char tout brillant de lumière s'avancer vers les spectateurs, et, sortant de ce palais, s'élever en haut pour parler à Jupiter, dont le palais s'ouvre aussi quelques momens après. Ce maître des dieux y paroît sur son trône, avec Junon à son côté. Ces trois théâtres, qu'on voit tout à la fois, font un spectacle tout à fait agréable et majestueux. La sombre verdure de la forêt épaisse, qui occupe le premier, relève d'autant plus la clarté des

deux autres, par l'opposition de ses ombres. Le palais du Soleil, qui fait le second, a ses colonnes toutes d'oripeau, et son lambris doré, avec divers grands feuillages à l'arabesque. Le rejaillissement des lumières qui portent sur ces dorures produit un jour merveilleux, qu'augmente celui qui sort du trône de Jupiter, qui n'a pas moins d'ornemens. Ses marches ont aux deux bouts et au milieu des aigles d'or, entre lesquelles[1] on voit peintes en bassetaille toutes les amours de ce dieu. Les deux côtés font voir chacun un rang de piliers enrichis de diverses pierres précieuses, environnées chacune d'un cercle ou d'un carré d'or. Au haut de ces piliers sont d'autres grandes aigles d'or qui soutiennent de leur bec le plafond de ce palais, composé de riches étoffes de diverses couleurs, qui font comme autant de courtines, dont les aigles laissent pendre les bouts en forme d'écharpe. Jupiter a une autre grande aigle à ses pieds, qui porte son foudre; et Junon est à sa gauche, avec un paon aussi à ses pieds, de grandeur et de couleur naturelles.)

SCÈNE VII. — LE SOLEIL, JUPITER, JUNON, AÈTES, HYPSIPILE, ABSYRTE.

AÈTES.

Ame de l'univers, auteur de ma naissance,
Dont nous voyons partout éclater la puissance,
Souffriras-tu qu'un roi qui tient de toi le jour
Soit lâchement trahi par un indigne amour?
A ces Grecs vagabonds refuse ta lumière,
De leurs climats chéris détourne ta carrière,
N'éclaire point leur fuite après qu'ils m'ont détruit,
Et répands sur leur route une éternelle nuit.
Fais plus, montre-toi père; et, pour venger ta race,
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place;
Prête-moi de tes feux l'éclat étincelant,
Que j'embrase leur Grèce avec ton char brûlant;
Que, d'un de tes rayons lançant sur eux le foudre,
Je les réduise en cendre, et leur butin en poudre;
Et que par mon courroux leur pays désolé
Fît horreur à jamais du bras qui m'a volé.
Je vois que tu m'entends, et ce coup d'œil m'annonce
Que ta bonté m'apprête une heureuse réponse.
Parle donc, et fais voir aux destins ennemis
De quelle ardeur tu prends les intérêts d'un fils.

LE SOLEIL.

Je plains ton infortune, et ne puis davantage :
Un noir destin s'oppose à tes justes desseins,
Et, depuis Phaëthon, ce brillant attelage

1. Le mot *aigle* fut d'abord du féminin, comme en latin. Il prit ensuite les deux genres, qu'il a conservés, mais dans des significations différentes. Aujourd'hui *aigle*, oiseau, est toujours masculin.

Ne peut passer en d'autres mains;
Sous un ordre éternel qui gouverne ma route,
Je dispense en esclave et les nuits et les jours.
Mais enfin ton père t'écoute,
Et joint ses vœux aux tiens pour un plus fort secours.

(Ici s'ouvre le ciel de Jupiter, et le Soleil continue en lui adressan la parole.)

Maître absolu des destinées,
Change leurs dures lois en faveur de mon sang,
Et laisse-lui garder son rang
Parmi les têtes couronnées.
C'est toi qui règles les États,
C'est toi qui dépars les couronnes;
Et quand le sort jaloux met un monarque à bas,
Il détruit ton ouvrage, et fait des attentats
Qui dérobent ce que tu donnes.

JUNON.

Je ne mets point d'obstacle à de si justes vœux;
Mais laissez ma puissance entière;
Et si l'ordre du sort se rompt à sa prière,
D'un hymen que j'ai fait ne rompez pas les nœuds.
Comme je ne veux point détruire son Aète,
Ne détruisez pas mes héros :
Assurez à ses jours gloire, sceptre, repos;
Assurez-lui tous les biens qu'il souhaite;
Mais de la même main assurez à Jason
Médee et la toison.

JUPITER.

Des arrêts du destin l'ordre est invariable,
Rien ne sauroit le rompre en faveur de ton fils,
Soleil; et ce tresor surpris
Lui rend de ses États la perte inévitable.
Mais la même légereté
Qui donne Jason à Médée
Servira de supplice à l'infidélité
Où pour lui contre un père elle s'est hasardée.
Persès dans la Scythie arme un bras souverain;
Sitôt qu'il paroîtra, quittez ces lieux, Aète,
Et, par une prompte retraite,
Épargnez tout le sang qui couleroit en vain.
De Lemnos faites votre asile:
Le ciel veut qu'Hysipile
Reponde aux vœux d'Absyrte, et qu'un sceptre dotal
Adoucisse le cours d'un peu de temps fatal.
Car enfin de votre perfide
Doit sortir un Médus qui vous doit rétablir;

A rentrer dans Colchos il sera votre guide;
Et mille grands exploits qui doivent l'ennoblir
Feront de tous vos maux les assurés remèdes,
Et donneront naissance à l'empire des Mèdes.

(Le palais de Jupiter et celui du Soleil se referment.)

LE SOLEIL.

Ne vous permettez plus d'inutiles soupirs,
Puisque le ciel répare et venge votre perte,
Et qu'une autre couronne offerte
Ne peut plus vous souffrir de justes déplaisirs.
Adieu. J'ai trop longtemps détourné ma carrière,
Et trop perdu pour vous en ces lieux de momens
Qui devoient ailleurs ma lumière.
Allez, heureux amans,
Pour qui Jupiter montre une faveur entière;
Hâtez-vous d'obéir à ses commandemens.

(Il disparoît en baissant, comme pour fondre dans la mer.)

HYPSIPILE.

J'obéis avec joie à tout ce qu'il m'ordonne.
Un prince si bien né vaut mieux qu'une couronne
Sitôt que je le vis, il en eut mon aveu,
Et ma foi pour Jason nuisoit seule à son feu,
Mais à présent, seigneur, cette foi dégagée....

AÈTES.

Ah, madame! ma perte est déjà trop vengée;
Et vous faites trop voir comme un cœur généreux
Se plaît à relever un destin malheureux.
Allons ensemble, allons, sous de si doux auspices,
Préparer à demain de pompeux sacrifices,
Et par nos vœux unis répondre au doux espoir
Que daigne un dieu si grand nous faire concevoir.

EXAMEN DE LA CONQUÊTE DE LA TOISON D'OR.

(Après avoir répété ici l'argument qui est en tête de la pièce, Corneille ajoute seulement l'alinéa suivant :)

« C'est avec un fondement semblable que j'ai introduit Absyrte en âge d'homme, bien que la commune opinion n'en fasse qu'un enfant, que Médée déchira par morceaux. Ovide et Sénèque le disent; mais Apollonius Rhodius le fait son aîné; et si nous voulons l'en croire, Aètes l'avoit eu d'Astérodie avant qu'il épousât la mère de cette princesse, qu'il nomme Idye, fille de l'Océan; il dit, de plus, qu'après la fuite des Argonautes, la vieillesse d'Aètes ne lui permettant pas de les poursuivre, ce prince monta sur mer, et les joignit autour d'une île située à

l'embouchure du Danube, et qu'il appelle Peucé. Ce fut là que Médée, se voyant perdue avec tous ces Grecs, qu'elle voyoit trop foibles pour lui résister, feignit de les vouloir trahir; et, ayant attiré ce frère trop crédule à conférer avec elle de nuit dans le temple de Diane, elle le fit tomber dans une embuscade de Jason, où il fut tué. Valérius Flaccus dit les mêmes choses d'Absyrte que cet auteur grec: et c'est sur l'autorité de l'un et de l'autre que je me suis enhardi à quitter l'opinion commune, après l'avoir suivie quand j'ai mis Médée sur le théâtre. C'est me contredire moi-même en quelque sorte : mais Sénèque, dont je l'ai tirée, m'en donne l'exemple, lorsque, après avoir fait mourir Jocaste dans l'*OEdipe*, il la fait revivre dans *la Thébaïde*, pour se trouver au milieu de ses deux fils comme ils sont près de commencer le funeste duel où ils s'entre-tuent; si toutefois ces deux pièces sont véritablement du même auteur. »

FIN DE LA CONQUÊTE DE LA TOISON D'OR.

SERTORIUS.

TRAGÉDIE.

1662.

AU LECTEUR.

Ne cherchez point dans cette tragédie les agrémens qui sont en possession de faire réussir au théâtre les poëmes de cette nature : vous n'y trouverez ni tendresses d'amour, ni emportemens de passions, ni descriptions pompeuses, ni narrations pathétiques. Je puis dire toutefois qu'elle n'a point déplu, et que la dignité des noms illustres, la grandeur de leurs intérêts, et la nouveauté de quelques caractères, ont suppléé au manque de ces grâces. Le sujet est simple, et du nombre de ces événemens connus, où il ne nous est pas permis de rien changer qu'autant que la nécessité indispensable de les réduire dans la règle nous force d'en resserrer les temps et les lieux. Comme il ne m'a fourni aucune femme, j'ai été obligé de recourir à l'invention pour en introduire deux, assez compatibles l'une et l'autre avec les vérités historiques à qui je me suis attaché. L'une a vécu de ce temps-là ; c'est la première femme de Pompée, qu'il répudia pour entrer dans l'alliance de Sylla par le mariage d'Émilie, fille de sa femme. Ce divorce est constant par le rapport de tous ceux qui ont écrit la vie de Pompée, mais aucun d'eux ne nous apprend ce que devint cette malheureuse, qu'ils appellent tous Antistie, à la réserve d'un Espagnol, évêque de Girone, qui lui donne le nom d'Aristie, que j'ai préféré, comme plus doux à l'oreille. Leur silence m'ayant laissé liberté entière de lui faire un refuge, j'ai cru ne lui en pouvoir choisir un avec plus de vraisemblance que chez les ennemis de ceux qui l'avoient outragée : cette retraite en a d'autant plus, qu'elle produit un effet véritable par les lettres des principaux de Rome que je lui fais porter à Sertorius, et que Perpenna remit entre les mains de Pompée, qui en usa comme je le marque. L'autre femme est une pure idée de mon esprit, mais qui ne laisse pas d'avoir aussi quelque fondement dans l'histoire. Elle nous apprend que les Lusitaniens appelèrent Sertorius d'Afrique pour être leur chef contre le parti de Sylla ; mais elle ne nous dit point s'ils étoient en république, ou sous une monarchie. Il n'y a donc rien qui répugne à leur donner une reine ; et je ne la pouvois faire sortir d'un rang plus considérable que celui de Viriatus, dont je lui fais porter le nom, le plus grand homme que l'Espagne ait opposé aux Romains, et le dernier qui leur ait fait tête dans ces provinces avant Sertorius. Il n'étoit pas roi en effet, mais il en avoit toute l'autorité : et les préteurs et consuls que Rome envoya pour le combattre, et qu'il défit souvent, l'estimèrent assez pour faire des traités de paix avec lui comme avec un souverain et juste ennemi. Sa mort arriva soixante et huit ans avant celle que je traite ; de sorte qu'il auroit pu être aïeul ou bisaïeul de cette reine que je fais parler ici.

Il fut défait par le consul Q. Servilius, et non par Brutus, comme je l'ai fait dire à cette princesse, sur la foi de cet évêque espagnol que je viens de citer, et qui m'a jeté dans l'erreur après lui. Elle est aisée à corriger par le changement d'un mot dans ce vers unique qui en parle, et qu'il faut rétablir ainsi :

Et de Servilius l'astre prédominant.

Je sais bien que Sylla, dont je parle tant dans ce poëme, étoit mort six ans avant Sertorius; mais, à le prendre à la rigueur, il est permis de presser les temps pour faire l'unité de jour, et, pourvu qu'il n'y ait point d'impossibilité formelle, je puis faire arriver en six jours, voire en six heures, ce qui s'est passé en six ans. Cela posé, rien n'empêche que Sylla ne meure avant Sertorius, sans rien détruire de ce que je dis ici, puisqu'il a pu mourir depuis qu'Arcas est parti de Rome pour apporter la nouvelle de la démission de sa dictature : ce qu'il fait en même temps que Sertorius est assassiné. Je dis de plus que, bien que nous devions être assez scrupuleux observateurs de l'ordre des temps, néanmoins, pourvu que ceux que nous faisons parler se soient connus, et aient eu ensemble quelques intérêts à démêler, nous ne sommes pas obligés à nous attacher si précisément à la durée de leur vie. Sylla étoit mort quand Sertorius fut tué, mais il pouvoit vivre encore sans miracle; et l'auditeur, qui communément n'a qu'une teinture superficielle de l'histoire, s'offense rarement d'une pareille prolongation qui ne sort point de la vraisemblance. Je ne voudrois pas toutefois faire une règle générale de cette licence, sans y mettre quelque distinction. La mort de Sylla n'apporta aucun changement aux affaires de Sertorius en Espagne, et lui fut de si peu d'importance, qu'il est malaisé, en lisant la vie de ce héros chez Plutarque, de remarquer lequel des deux est mort le premier, si l'on n'en est instruit d'ailleurs. Autre chose est de celles qui renversent les États, détruisent les partis, et donnent une autre face aux affaires, comme a été celle de Pompée, qui feroit révolter tout l'auditoire contre un auteur, s'il avoit l'impudence de la mettre après celle de César. D'ailleurs il falloit colorer et excuser en quelque sorte la guerre que Pompée et les autres chefs romains continuoient contre Sertorius; car il est assez malaisé de comprendre pourquoi l'on s'y obstinoit, après que la république sembloit être rétablie par la démission volontaire et la mort de son tyran. Sans doute que son esprit de souveraineté qu'il avoit fait revivre dans Rome n'y étoit pas mort avec lui, et que Pompée et beaucoup d'autres, aspirant dans l'âme à prendre sa place, craignoient que Sertorius ne leur y fût un puissant obstacle, ou par l'amour qu'il avoit toujours pour sa patrie, ou par la grandeur de sa réputation et le mérite de ses actions, qui lui eussent fait donner la préférence, si ce grand ébranlement de la république l'eût mise en état de ne se pouvoir passer de maître. Pour ne pas déshonorer Pompée par cette jalousie secrète de son ambition, qui semoit dès lors ce qu'on a vu depuis éclater si hautement, et qui peut-être étoit le véritable motif de cette guerre, je me suis persuadé qu'il étoit plus à propos de faire vivre Sylla, afin d'en attribuer l'injustice à la violence de sa domination. Cela m'a servi de plus à arrêter l'effet de ce puissant amour que je lui fais conserver pour son

Aristie, avec qui il n'eût pu se défendre de renouer, s'il n'eût eu rien à craindre du côté de Sylla, dont le nom odieux, mais illustre, donne un grand poids aux raisonnemens de la politique, qui fait l'âme de toute cette tragédie.

Le même Pompée semble s'écarter un peu de la prudence d'un général d'armée, lorsque, sur la foi de Sertorius, il vient conférer avec lui dans une ville dont le chef du parti contraire est maître absolu; mais c'est une confiance de généreux à généreux, et de Romain à Romain, qui lui donne quelque droit de ne craindre aucune supercherie de la part d'un si grand homme. Ce n'est pas que je ne veuille bien accorder aux critiques qu'il n'a pas assez pourvu à sa propre sûreté; mais il m'étoit impossible de garder l'unité de lieu sans lui faire faire cette échappée, qu'il faut imputer à l'incommodité de la règle, plus qu'à moi qui l'ai bien vue. Si vous ne voulez la pardonner à l'impatience qu'il avoit de voir sa femme, dont je le fais encore si passionné, et à la peur qu'elle ne prît un autre mari, faute de savoir ses intentions pour elle, vous la pardonnerez au plaisir qu'on a pris à cette conférence, que quelques-uns des premiers dans la cour et pour la naissance et pour l'esprit ont estimée autant qu'une pièce entière. Vous n'en serez pas désavoué par Aristote, qui souffre qu'on mette quelquefois des choses sans raison sur le théâtre, quand il y a apparence qu'elles seront bien reçues, et qu'on a lieu d'espérer que les avantages que le poëme en tirera pourront mériter cette grâce.

PERSONNAGES.

SERTORIUS, général du parti de Marius en Espagne.
PERPENNA, lieutenant de Sertorius.
AUFIDE, tribun de l'armée de Sertorius.
POMPÉE, général du parti de Sylla.
ARISTIE, femme de Pompée.
VIRIATE, reine de Lusitanie, à présent Portugal.
THAMIRE, dame d'honneur de Viriate.
CELSUS, tribun du parti de Pompée.
ARCAS, affranchi d'Aristius, frère d'Aristie.

La scène est à Nertobrige, ville d'Aragon, conquise par Sertorius, à présent Calatayud.

ACTE PREMIER[1].

SCÈNE I. — PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA.

D'où me vient ce désordre, Aufide? et que veut dire
Que mon cœur sur mes vœux garde si peu d'empire?

[1] On doit être plus scrupuleux sur *Sertorius* que sur les quatre ou cinq pièces précédentes, parce que celle-ci vaut mieux. Cette pre-

L'horreur que, malgré moi, me fait la trahison
Contre tout mon espoir révolte ma raison;
Et de cette grandeur sur le crime fondée,
Dont jusqu'à ce moment m'a trop flatté l'idée,
L'image toute affreuse, au point d'exécuter,
Ne trouve plus en moi de bras à lui prêter.
En vain l'ambition, qui presse mon courage,
D'un faux brillant d'honneur pare son noir ouvrage;
En vain, pour me soumettre à ses lâches efforts,
Mon âme a secoué le joug de cent remords :
Cette âme, d'avec soi tout à coup divisée,
Reprend de ces remords la chaîne mal brisée;
Et de Sertorius le surprenant bonheur
Arrête une main prête à lui percer le cœur.

AUFIDE.

Quel honteux contre-temps de vertu délicate
S'oppose au beau succès de l'espoir qui vous flatte?
Et depuis quand, seigneur, la soif du premier rang
Craint-elle de répandre un peu de mauvais sang?
Avez-vous oublié cette grande maxime,
Que la guerre civile est le règne du crime;
Et qu'aux lieux où le crime a plein droit de régner,
L'innocence timide est seule à dédaigner?
L'honneur et la vertu sont des noms ridicules :
Marius ni Carbon n'eurent point de scrupules;
Jamais Sylla, jamais....

PERPENNA.

Sylla ni Marius
N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus;
Tour à tour la victoire, autour d'eux en furie,
A poussé leur courroux jusqu'à la barbarie;
Tour à tour le carnage et les proscriptions
Ont sacrifié Rome à leurs dissensions :
Mais leurs sanglans discords qui nous donnent des maîtres
Ont fait des meurtriers, et n'ont point fait de traîtres;
Leurs plus vastes fureurs jamais n'ont consenti
Qu'aucun versât le sang de son propre parti;
Et dans l'un ni dans l'autre aucun n'a pris l'audace
D'assassiner son chef pour monter en sa place.

AUFIDE.

Vous y renoncez donc, et n'êtes plus jaloux
De suivre les drapeaux d'un chef moindre que vous?
Ah! s'il faut obéir, ne faisons plus la guerre;
Prenons le même joug qu'a pris toute la terre.

mière scène paraît intéressante; les remords d'un homme qui veut assassiner son général font d'abord impression. (*Voltaire.*)

Pourquoi tant de périls? pourquoi tant de combats?
Si nous voulons servir, Sylla nous tend les bras.
C'est mal vivre en Romain que prendre loi d'un homme :
Mais, tyran pour tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

PERPENNA.

Vois mieux ce que tu dis quand tu parles ainsi.
Du moins la liberté respire encore ici.
De notre république, à Rome anéantie,
On y voit refleurir la plus noble partie;
Et cet asile, ouvert aux illustres proscrits,
Réunit du sénat le précieux débris.
Par lui Sertorius gouverne ces provinces,
Leur impose tribut, fait des lois à leurs princes,
Maintient de nos Romains le reste indépendant :
Mais comme tout parti demande un commandant,
Ce bonheur imprévu qui partout l'accompagne,
Ce nom qu'il s'est acquis chez les peuples d'Espagne....

AUFIDE.

Ah! c'est ce nom acquis avec trop de bonheur
Qui rompt votre fortune, et vous ravit l'honneur :
Vous n'en sauriez douter, pour peu qu'il vous souvienne
Du jour que votre armée alla joindre la sienne,
Lors....

PERPENNA.

N'envenime point le cuisant souvenir
Que le commandement devoit m'appartenir.
Je le passois en nombre aussi bien qu'en noblesse;
Il succomboit sans moi sous sa propre foiblesse :
Mais, sitôt qu'il parut, je vis en moins de rien
Tout mon camp déserté pour repeupler le sien;
Je vis par mes soldats mes aigles arrachées
Pour se ranger sous lui voler vers ses tranchées;
Et, pour en colorer l'emportement honteux,
Je les suivis de rage, et m'y rangeai comme eux.
L'impérieuse aigreur de l'âpre jalousie
Dont en secret dès lors mon âme fut saisie
Grossit de jour en jour sous une passion
Qui tyrannise encor plus que l'ambition :
J'adore Viriate; et cette grande reine,
Des Lusitaniens l'illustre souveraine,
Pourroit par son hymen me rendre sur les siens
Ce pouvoir absolu qu'il m'ôte sur les miens.
Mais elle-même, hélas! de ce grand nom charmée,
S'attache au bruit heureux que fait sa renommée;
Cependant qu'insensible à ce qu'elle a d'appas
Il me dérobe un cœur qu'il ne demande pas.
De son astre opposé telle est la violence.

Qu'il me vole partout même sans qu'il y pense,
Et que, toutes les fois qu'il m'enlève mon bien,
Son nom fait tout pour lui sans qu'il en sache rien.
Je sais qu'il peut aimer, et nous cacher sa flamme :
Mais je veux sur ce point lui découvrir mon âme
Et, s'il peut me céder ce trône où je prétends,
J'immolerai ma haine à mes désirs contens;
Et je n'envierai plus le rang dont il s'empare,
S'il m'en assure autant chez ce peuple barbare,
Qui, formé par nos soins, instruit de notre main,
Sous notre discipline est devenu romain.

AUFIDE.

Lorsqu'on fait des projets d'une telle importance,
Les intérêts d'amour entrent-ils en balance,
Et, si ces intérêts vous sont enfin si doux,
Viriate, lui mort, n'est-elle pas à vous?

PERPENNA.

Oui; mais de cette mort la suite m'embarrasse.
Aurai-je sa fortune aussi bien que sa place?
Ceux dont il a gagné la croyance et l'appui
Prendront-ils même joie à m'obéir qu'à lui?
Et, pour venger sa trame indignement coupée,
N'arboreront-ils point l'étendard de Pompée?

AUFIDE.

C'est trop craindre, et trop tard; c'est dans votre festin
Que ce soir par votre ordre on tranche son destin.
La trêve a dispersé l'armée à la campagne,
Et vous en commandez ce qui nous accompagne.
L'occasion nous rit dans un si grand dessein;
Mais tel bras n'est à nous que jusques à demain.
Si vous rompez le coup, prévenez les indices.
Perdez Sertorius ou perdez vos complices.
Craignez ce qu'il faut craindre : il en est parmi nous
Qui pourroient bien avoir mêmes remords que vous;
Et si vous différez.... Mais le tyran arrive.
Tâchez d'en obtenir l'objet qui vous captive;
Et je prierai les dieux que dans cet entretien
Vous ayez assez d'heur pour n'en obtenir rien.

SCÈNE II. — SERTORIUS, PERPENNA.

SERTORIUS.

Apprenez un dessein qui me vient de surprendre.
Dans deux heures Pompée en ce lieu doit se rendre :
Il veut sur nos débats conférer avec moi,
Et pour toute assurance il ne prend que ma foi.

PERPENNA.

La parole suffit entre les grands courages.

D'un homme tel que vous la foi vaut cent otages;
Je n'en suis point surpris : mais ce qui me surprend,
C'est de voir que Pompée ait pris le nom de Grand,
Pour faire encore au vôtre entière déférence,
Sans vouloir de lieu neutre à cette conférence.
C'est avoir beaucoup fait que d'avoir jusque-là
Fait descendre l'orgueil des héros de Sylla.

SERTORIUS.

S'il est plus fort que nous, ce n'est plus en Espagne,
Où nous forçons les siens de quitter la campagne,
Et de se retrancher dans l'empire douteux
Que lui souffre à regret une province ou deux,
Qu'à sa fortune lasse il craint que je n'enlève,
Sitôt que le printemps aura fini la trêve.
C'est l'heureuse union de vos drapeaux aux miens
Qui fait ces beaux succès qu'à toute heure j'obtiens;
C'est à vous que je dois ce que j'ai de puissance :
Attendez tout aussi de ma reconnoissance.
Je reviens à Pompée, et pense deviner
Quels motifs jusqu'ici peuvent nous l'amener.
Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre,
Et qu'au lieu d'attaquer il a peine à défendre,
Il voudroit qu'un accord, avantageux ou non,
L'affranchît d'un emploi qui ternit ce grand nom;
Et chatouillé d'ailleurs par l'espoir qui le flatte,
De faire avec plus d'heur la guerre à Mithridate,
Il brûle d'être à Rome, afin d'en recevoir
Du maître qu'il s'y donne et l'ordre et le pouvoir.

PERPENNA.

J'aurois cru qu'Aristie ici réfugiée,
Que, forcé par ce maître, il a répudiée,
Par un reste d'amour l'attirât en ces lieux
Sous une autre couleur lui faire ses adieux;
Car de son cher tyran l'injustice fut telle,
Qu'il ne lui permit pas de prendre congé d'elle.

SERTORIUS.

Cela peut être encore; ils s'aimoient chèrement :
Mais il pourroit ici trouver du changement.
L'affront pique à tel point le grand cœur d'Aristie,
Que, sa première flamme en haine convertie,
Elle cherche bien moins un asile chez nous
Que la gloire d'y prendre un plus illustre époux.
C'est ainsi qu'elle parle, et m'offre l'assistance
De ce que Rome encore a de gens d'importance,
Dont les uns ses parens, les autres ses amis,
Si je veux l'épouser, ont pour moi tout promis.
Leurs lettres en font foi, qu'elle me vient de rendre.

Voyez avec loisir ce que j'en dois attendre;
Je veux bien m'en remettre à votre sentiment.

PERPENNA.

Pourriez-vous bien, seigneur, balancer un moment,
A moins d'une secrète et forte antipathie
Qui vous montre un supplice en l'hymen d'Aristie?
Voyant ce que pour dot Rome lui veut donner,
Vous n'avez aucun lieu de rien examiner.

SERTORIUS.

Il faut donc, Perpenna, vous faire confidence
Et de ce que je crains, et de ce que je pense.
J'aime ailleurs. A mon âge il sied si mal d'aimer,
Que je le cache même à qui m'a su charmer :
Mais, tel que je puis être, on m'aime, ou, pour mieux dire,
La reine Viriate à mon hymen aspire;
Elle veut que ce choix de son ambition
De son peuple avec nous commence l'union,
Et qu'ensuite à l'envi mille autres hyménées
De nos deux nations l'une à l'autre enchaînées
Mêlent si bien le sang et l'intérêt commun,
Qu'ils réduisent bientôt les deux peuples en un.
C'est ce qu'elle prétend pour digne récompense
De nous avoir servis avec cette constance
Qui n'épargne ni biens ni sang de ses sujets
Pour affermir ici nos généreux projets :
Non qu'elle me l'ait dit, ou quelque autre pour elle;
Mais j'en vois chaque jour quelque marque fidèle;
Et comme ce dessein n'est plus pour moi douteux,
Je ne puis l'ignorer qu'autant que je le veux.
Je crains donc de l'aigrir si j'épouse Aristie,
Et que de ses sujets la meilleure partie,
Pour venger ce mépris et servir son courroux,
Ne tourne obstinément ses armes contre nous.
Auprès d'un tel malheur, pour nous irréparable,
Ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable;
Et, sous un faux espoir de nous mieux établir,
Ce renfort accepté pourroit nous affoiblir.
Voilà ce qui retient mon esprit en balance.
Je n'ai pour Aristie aucune répugnance;
Et la reine à tel point n'asservit pas mon cœur,
Qu'il ne fasse encor tout pour le commun bonheur.

PERPENNA.

Cette crainte, seigneur, dont votre âme est gênée,
Ne doit pas d'un moment retarder l'hyménée.
Viriate, il est vrai, pourra s'en émouvoir;
Mais que sert la colère où manque le pouvoir?
Malgré sa jalousie et ses vaines menaces,

N'êtes-vous pas toujours le maître de ses places?
Les siens, dont vous craignez le vif ressentiment,
Ont-ils dans votre armée aucun commandement?
Des plus nobles d'entre eux, et des plus grands courages
N'avez-vous pas les fils dans Osca pour otages?
Tous leurs chefs sont Romains: et leurs propres soldats,
Dispersés dans nos rangs, ont fait tant de combats,
Que la vieille amitié qui les attache aux nôtres
Leur fait aimer nos lois et n'en vouloir point d'autres.
Pourquoi donc tant les craindre, et pourquoi refuser...

SERTORIUS.

Vous-même, Perpenna, pourquoi tant déguiser?
Je vois ce qu'on m'a dit: vous aimez Viriate;
Et votre amour caché dans vos raisons éclate.
Mais les raisonnemens sont ici superflus:
Dites que vous l'aimez, et je ne l'aime plus.
Parlez: je vous dois tant, que ma reconnoissance
Ne peut être sans honte un moment en balance.

PERPENNA.

L'aveu que vous voulez à mon cœur est si doux,
Que j'ose....

SERTORIUS.

C'est assez: je parlerai pour vous.

PERPENNA.

Ah! seigneur, c'en est trop: et....

SERTORIUS.

Point de repartie.
Tous mes vœux sont déjà du côté d'Aristie;
Et je l'épouserai, pourvu qu'en même jour
La reine se résolve à payer votre amour:
Car, quoi que vous disiez, je dois craindre sa haine,
Et fuirois à ce prix cette illustre Romaine.
La voici: laissez-moi ménager son esprit;
Et voyez cependant de quel air on m'écrit.

SCÈNE III. — SERTORIUS, ARISTIE.

ARISTIE.

Ne vous offensez pas si dans mon infortune
Ma foiblesse me force à vous être importune;
Non pas pour mon hymen: les suites d'un tel choix
Méritent qu'on y pense un peu plus d'une fois:
Mais vous pouvez, seigneur, joindre à mes espérances
Contre un péril nouveau nouvelles assurances.
J'apprends qu'un infidèle, autrefois mon époux,
Vient jusque dans ces murs conférer avec vous:
L'ordre de son tyran, et sa flamme inquiète,

Me pourront envier l'honneur de ma retraite :
L'un en prévoit la suite, et l'autre en craint l'éclat;
Et tous les deux contre elle ont leur raison d'État.
Je vous demande donc sûreté tout entière
Contre la violence et contre la prière,
Si par l'une ou par l'autre il veut se ressaisir
De ce qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.

SERTORIUS.

Il en a lieu, madame; un si rare mérite
Semble croître de prix quand par force on le quitte;
Mais vous avez ici sûreté contre tous,
Pourvu que vous puissiez en trouver contre vous,
Et que contre un ingrat dont l'amour fut si tendre,
Lorsqu'il vous parlera, vous sachiez vous défendre.
On a peine à haïr ce qu'on a bien aimé,
Et le feu mal éteint est bientôt rallumé.

ARISTIE.

L'ingrat, par son divorce en faveur d'Émilie,
M'a livrée au mépris de toute l'Italie.
Vous savez à quel point mon courage est blessé :
Mais s'il se dédisoit d'un outrage forcé,
S'il chassoit Émilie, et me rendoit ma place,
J'aurois peine, seigneur, à lui refuser grâce;
Et, tant que je serai maîtresse de ma foi,
Je me dois toute à lui, s'il revient tout à moi.

SERTORIUS.

En vain donc je me flatte; en vain j'ose, madame,
Promettre à mon espoir quelque part en votre âme;
Pompée en est encor l'unique souverain.
Tous vos ressentimens n'offrent que votre main:
Et, quand par ses refus j'aurai droit d'y prétendre,
Le cœur, toujours à lui, ne voudra pas se rendre.

ARISTIE.

Qu'importe de mon cœur, si je sais mon devoir,
Et si mon hyménée enfle votre pouvoir?
Vous ravaleriez-vous jusques à la bassesse
D'exiger de ce cœur des marques de tendresse,
Et de les préférer à ce qu'il fait d'effort
Pour braver mon tyran et relever mon sort?
Laissons, seigneur, laissons pour les petites âmes
Ce commerce rampant de soupirs et de flammes;
Et ne nous unissons que pour mieux soutenir
La liberté que Rome est prête à voir finir.
Unissons ma vengeance à votre politique,
Pour sauver des abois toute la république :
L'hymen seul peut unir des intérêts si grands.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je prétends;

Mais, dans ce dur exil que mon tyran m'impose,
Le rebut de Pompée est encor quelque chose;
Et j'ai des sentimens trop nobles ou trop vains
Pour le porter ailleurs qu'au plus grand des Romains.

SERTORIUS.

Ce nom ne m'est pas dû, je suis....

ARISTIE.

Ce que vous faites
Montre à tout l'univers, seigneur, ce que vous êtes;
Mais quand même ce nom sembleroit trop pour vous,
Du moins mon infidèle est d'un rang au-dessous :
Il sert dans son parti, vous commandez au vôtre;
Vous êtes chef de l'un, et lui sujet dans l'autre;
Et son divorce enfin, qui m'arrache sa foi,
L'y laisse par Sylla plus opprimé que moi,
Si votre hymen m'élève à la grandeur sublime.
Tandis qu'en l'esclavage un autre hymen l'abîme.
Mais, seigneur, je m'emporte, et l'excès d'un tel heur
Me fait vous en parler avec trop de chaleur.
Tout mon bien est encor dedans l'incertitude :
Je n'en conçois l'espoir qu'avec inquiétude :
Et je craindrai toujours d'avoir trop prétendu,
Tant que de cet espoir vous m'ayez répondu.
Vous me pouvez d'un mot assurer ou confondre.

SERTORIUS.

Mais, madame, après tout, que puis-je vous répondre?
De quoi vous assurer, si vous-même parlez
Sans être sûre encor de ce que vous voulez?
De votre illustre hymen je sais les avantages;
J'adore les grands noms que j'en ai pour otages,
Et vois que leur secours, nous rehaussant le bras,
Auroit bientôt jeté la tyrannie à bas :
Mais cette attente aussi pourroit se voir trompée
Dans l'offre d'une main qui se garde à Pompée,
Et qui n'étale ici la grandeur d'un tel bien
Que pour me tout promettre et ne me donner rien.

ARISTIE.

Si vous vouliez ma main par choix de ma personne,
Je vous dirois, seigneur : « Prenez, je vous la donne;
Quoi que veuille Pompée, il le voudra trop tard. »
Mais, comme en cet hymen l'amour n'a point de part,
Qu'il n'est qu'un pur effet de noble politique,
Souffrez que je vous die, afin que je m'explique,
Que, quand j'aurois pour dot un million de bras,
Je vous donne encor plus en ne l'achevant pas.
Si je réduis Pompée à chasser Émilie,
Peut-il, Sylla régnant, regarder l'Italie?

Ira-t-il se livrer à son juste courroux?
Non, non; si je le gagne, il faut qu'il vienne à vous.
Ainsi par mon hymen vous avez assurance
Que mille vrais Romains prendront votre défense :
Mais, si j'en romps l'accord pour lui rendre mes vœux,
Vous aurez ces Romains et Pompée avec eux;
Vous aurez ses amis par ce nouveau divorce;
Vous aurez du tyran la principale force,
Son armée, ou du moins ses plus braves soldats,
Qui de leur général voudront suivre les pas;
Vous marcherez vers Rome à communes enseignes.
Il sera temps alors, Sylla, que tu me craignes.
Tremble, et crois voir bientôt trébucher ta fierté,
Si je puis t'enlever ce que tu m'as ôté.
Pour faire de Pompée un gendre de ta femme,
Tu l'as fait un parjure, un méchant, un infâme :
Mais, s'il me laisse encor quelques droits sur son cœur,
Il reprendra sa foi, sa vertu, son honneur;
Pour rentrer dans mes fers il brisera tes chaînes,
Et nous t'accablerons sous nos communes haines.
J'abuse trop, seigneur, d'un précieux loisir :
Voilà vos intérêts; c'est à vous de choisir.
Si votre amour trop prompt veut borner sa conquête,
Je vous le dis encor, ma main est toute prête.
Je vous laisse y penser : surtout souvenez-vous
Que ma gloire en ces lieux me demande un époux;
Qu'elle ne peut souffrir que ma fuite m'y range
En captive de guerre, au péril d'un échange,
Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi,
Qu'après vous et Pompée il n'en est point pour moi,
Et que....

SERTORIUS.

Vous le verrez, et saurez sa pensée.

ARISTIE.

Adieu! seigneur : j'y suis la plus intéressée,
Et j'y vais préparer mon reste de pouvoir.

SERTORIUS.

Moi, je vais donner l'ordre à le bien recevoir.
Dieux, souffrez qu'à mon tour avec vous je m'explique.
Que c'est un sort cruel d'aimer par politique!
Et que ses intérêts sont d'étranges malheurs.
S'ils font donner la main quand le cœur est ailleurs!

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

Thamire, il faut parler, l'occasion nous presse :
Rome jusqu'en ces murs m'envoie une maîtresse;
Et l'exil d'Aristie, enveloppé d'ennuis,
Est prêt à l'emporter sur tout ce que je suis.
En vain de mes regards l'ingénieux langage
Pour découvrir mon cœur a tout mis en usage:
En vain par le mépris des vœux de tous nos rois
J'ai cru faire éclater l'orgueil d'un autre choix :
Le seul pour qui je tâche à le rendre visible,
Ou n'ose en rien connoître, ou demeure insensible,
Et laisse à ma pudeur des sentimens confus,
Que l'amour-propre obstine à douter du refus.
Épargne-m'en la honte, et prends soin de lui dire,
A ce héros si cher.... Tu le connois, Thamire;
Car d'où pourroit mon trône attendre un ferme appui?
Et pour qui mépriser tous nos rois, que pour lui?
Sertorius, lui seul digne de Viriate,
Mérite que pour lui tout mon amour éclate.
Fais-lui, fais-lui savoir le glorieux dessein
De m'affermir au trône en lui donnant la main :
Dis-lui.... Mais j'aurois tort d'instruire ton adresse,
Moi qui connois ton zèle à servir ta princesse.

THAMIRE.

Madame, en ce héros tout est illustre est grand:
Mais, à parler sans fard, votre amour me surprend.
Il est assez nouveau qu'un homme de son âge
Ait des charmes si forts pour un jeune courage,
Et que d'un front ridé les replis jaunissans
Trouvent l'heureux secret de captiver les sens.

VIRIATE.

Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte :
Il hait des passions l'impétueux tumulte;
Et son feu, que j'attache aux soins de ma grandeur,
Dédaigne tout mélange avec leur folle ardeur.
J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre
Qui soutient un banni contre toute la terre:
J'aime en lui ces cheveux tout couverts de lauriers,
Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
Ce bras qui semble avoir la victoire en partage :
L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge :

Le mérite a toujours des charmes éclatans;
Et quiconque peut tout est aimable en tout temps.

THAMIRE.

Mais, madame, nos rois, dont l'amour vous irrite,
N'ont-ils tous ni vertu, ni pouvoir, ni mérite?
Et dans votre parti se peut-il qu'aucun d'eux
N'ait signalé son nom par des exploits fameux?
Celui des Turdetans, celui des Celtibères,
Soutiendroient-ils si mal le sceptre de vos pères?

VIRIATE.

Contre des rois comme eux j'aimerois leur soutien;
Mais contre des Romains tout leur pouvoir n'est rien.
Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome:
Il faut pour la braver qu'elle nous prête un homme,
Et que son propre sang en faveur de ces lieux
Balance les destins, et partage les dieux.
Depuis qu'elle a daigné protéger nos provinces,
Et de son amitié faire honneur à leurs princes,
Sous un si haut appui nos rois humiliés
N'ont été que sujets sous le nom d'alliés;
Et ce qu'ils ont osé contre leur servitude
N'en a rendu le joug que plus fort et plus rude.
Qu'a fait Mandonius, qu'a fait Indibilis,
Qu'y plonger plus avant leurs trônes avilis,
Et voir leur fier amas de puissance et de gloire
Brisé contre l'écueil d'une seule victoire?
Le grand Viriatus, de qui je tiens le jour
D'un sort plus favorable eut un pareil retour.
Il défit trois préteurs, il gagna dix batailles,
Il repoussa l'assaut de plus de cent murailles,
Et de Servilius l'astre prédominant
Dissipa tout d'un coup ce bonheur étonnant.
Ce grand roi fut défait, il en perdit la vie,
Et laissoit sa couronne à jamais asservie,
Si, pour briser les fers de son peuple captif,
Rome n'eût envoyé ce noble fugitif.
Depuis que son courage à nos destins préside,
Un bonheur si constant de nos armes décide,
Que deux lustres de guerre assurent nos climats
Contre ces souverains de tant de potentats,
Et leur laissent à peine, au bout de dix années,
Pour se couvrir de nous l'ombre des Pyrénées.
Nos rois, sans ce héros, l'un de l'autre jaloux,
Du plus heureux sans cesse auroient rompu les coups;
Jamais ils n'auroient pu choisir entre eux un maître.

THAMIRE.

Mais consentiront-ils qu'un Romain puisse l'être?

VIRIATE.

Il n'en prend pas le titre, et les traite d'égal :
Mais, Thamire, après tout, il est leur général ;
Ils combattent sous lui, sous son ordre ils s'unissent ;
Et tous ces rois de nom en effet obéissent,
Tandis que de leur rang l'inutile fierté
S'applaudit d'une vaine et fausse égalité.

THAMIRE.

Je n'ose vous rien dire après cet avantage,
Et voudrois comme vous faire grâce à son âge ;
Mais enfin ce héros, sujet au cours des ans,
A trop longtemps vaincu pour vaincre encor longtemps,
Et sa mort....

VIRIATE.

Jouissons, en dépit de l'envie,
Des restes glorieux de son illustre vie :
Sa mort me laissera pour ma protection
La splendeur de son ombre et l'éclat de son nom
Sur ces deux grands appuis ma couronne affermie
Ne redoutera point de puissance ennemie ;
Ils feront plus pour moi que ne feroient cent rois.
Mais nous en parlerons encor quelque autre fois.
Je l'aperçois qui vient.

SCÈNE II. — SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

SERTORIUS

Que direz-vous, madame,
Du dessein téméraire où s'échappe mon âme?
N'est-ce point oublier ce qu'on vous doit d'honneur,
Que demander à voir le fond de votre cœur?

VIRIATE.

Il est si peu fermé, que chacun y peut lire,
Seigneur, peut-être plus que je ne puis vous dire ;
Pour voir ce qui s'y passe, il ne faut que des yeux.

SERTORIUS.

J'ai besoin toutefois qu'il s'explique un peu mieux.
Tous vos rois à l'envi briguent votre hyménée,
Et comme vos bontés font notre destinée,
Par ces mêmes bontés j'ose vous conjurer,
En faisant ce grand choix, de nous considérer.
Si vous prenez un prince inconstant, infidèle,
Ou qui pour le parti n'ait pas assez de zèle,
Jugez en quel état nous nous verrons réduits,
Si je pourrai longtemps encor ce que je puis,
Si mon bras...

VIRIATE.

Vous formez des craintes que j'admire.

J'ai mis tous mes États si bien sous votre empire,
Que quand il me plaira faire choix d'un époux,
Quelque projet qu'il fasse, il dépendra de vous.
Mais, pour vous mieux ôter cette frivole crainte,
Choisissez-le vous-même, et parlez-moi sans feinte :
Pour qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon ?
A qui d'eux pouvez-vous confier ce grand nom ?

SERTORIUS.

Je voudrois faire un choix qui pût aussi vous plaire;
Mais à ce froid accueil que je vous vois leur faire,
Il semble que pour tous sans aucun intérêt....

VIRIATE.

C'est peut-être, seigneur, qu'aucun d'eux ne me plaît,
Et que de leur haut rang la pompe la plus vaine
S'efface au seul aspect de la grandeur romaine.

SERTORIUS.

Si donc je vous offrois pour époux un Romain ?...

VIRIATE.

Pourrois-je refuser un don de votre main ?

SERTORIUS.

J'ose après cet aveu vous faire offre d'un homme
Digne d'être avoué de l'ancienne Rome.
Il en a la naissance, il en a le grand cœur,
Il est couvert de gloire, il est plein de valeur;
De toute votre Espagne il a gagné l'estime,
Libéral, intrépide, affable, magnanime;
Enfin c'est Perpenna sur qui vous emportez....

VIRIATE.

J'attendois votre nom après ces qualités;
Les éloges brillans que vous daignez y joindre
Ne me permettoient pas d'espérer rien de moindre :
Mais certes le détour est un peu surprenant.
Vous donnez une reine à votre lieutenant!
Si vos Romains ainsi choisissent des maîtresses,
A vos derniers tribuns il faudra des princesses.

SERTORIUS.

Madame....

VIRIATE.

Parlons net sur ce choix d'un époux.
Êtes-vous trop pour moi? suis-je trop peu pour vous?
C'est m'offrir, et ce mot peut blesser les oreilles :
Mais un pareil amour sied bien à mes pareilles;
Et je veux bien, seigneur, qu'on sache désormais
Que j'ai d'assez bons yeux pour voir ce que je fais.
Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende :
Je veux bien un Romain, mais je veux qu'il commande;
Et ne trouverois pas vos rois à dédaigner,

N'étoit qu'ils savent mieux obéir que régner.
Mais, si de leur puissance ils vous laissent l'arbitre,
Leur foiblesse du moins en conserve le titre :
Ainsi ce noble orgueil qui vous préfère à tous
En préfère le moindre à tout autre qu'à vous;
Car enfin, pour remplir l'honneur de ma naissance,
Il me faudroit un roi de titre et de puissance :
Mais, comme il n'en est plus, je pense m'en devoir
Ou le pouvoir sans nom, ou le nom sans pouvoir.

SERTORIUS.

J'adore ce grand cœur qui rend ce qu'il doit rendre
Aux illustres aïeux dont on vous voit descendre.
A de moindres pensers son orgueil abaissé
Ne soutiendroit pas bien ce qu'ils vous ont laissé.
Mais puisque, pour remplir la dignité royale,
Votre haute naissance en demande une égale,
Perpenna parmi nous est le seul dont le sang
Ne mêleroit point d'ombre à la splendeur du rang;
Il descend de nos rois et de ceux d'Étrurie.
Pour moi, qu'un sang moins noble a transmis à la vie,
Je n'ose m'éblouir d'un peu de nom fameux
Jusqu'à déshonorer le trône par mes vœux.
Cessez de m'estimer jusqu'à lui faire injure :
Je ne veux que le nom de votre créature;
Un si glorieux titre a de quoi me ravir:
Il m'a fait triompher en voulant vous servir;
Et malgré tout le peu que le ciel m'a fait naître...

VIRIATE.

Si vous prenez ce titre, agissez moins en maître,
Ou m'apprenez du moins, seigneur, par quelle loi
Vous n'osez m'accepter, et disposez de moi.
Accordez le respect que mon trône vous donne
Avec cet attentat sur ma propre personne.
Voir toute mon estime, et n'en pas mieux user,
C'en est un qu'aucun art ne sauroit déguiser.
Ne m'honorez donc plus jusqu'à me faire injure;
Puisque vous le voulez, soyez ma créature;
Et, me laissant en reine ordonner de vos vœux,
Portez-les jusqu'à moi, parce que je le veux.
Pour votre Perpenna, que sa haute naissance
N'affranchit point encor de votre obéissance,
Fût-il du sang des dieux aussi bien que des rois,
Ne lui promettez plus la gloire de mon choix.
Rome n'attache point le grade à la noblesse.
Votre grand Marius naquit dans la bassesse;
Et c'est pourtant le seul que le peuple romain
Ait jusques à sept fois choisi pour souverain.

Ainsi pour estimer chacun a sa manière :
Au sang d'un Espagnol je ferois grâce entière;
Mais parmi vos Romains je prends peu garde au sang,
Quand j'y vois la vertu prendre le plus haut rang.
Vous, si vous haïssez comme eux le nom de reine,
Regardez-moi, seigneur, comme dame romaine :
Le droit de bourgeoisie à nos peuples donné
Ne perd rien de son prix sur un front couronné.
Sous ce titre adoptif, étant ce que vous êtes,
Je pense bien valoir une de mes sujettes;
Et, si quelque Romaine a causé vos refus,
Je suis tout ce qu'elle est, et reine encor de plus.
Peut-être la pitié d'une illustre misère....

SERTORIUS.

Je vous entends, madame, et, pour ne vous rien taire,
J'avouerai qu'Aristie....

VIRIATE.

Elle nous a tout dit;
Je sais ce qu'elle espère et ce qu'on vous écrit.
Sans y perdre de temps, ouvrez votre pensée.

SERTORIUS.

Au seul bien de la cause elle est intéressée :
Mais puisque, pour ôter l'Espagne à nos tyrans,
Nous prenons, vous et moi, des chemins différens,
De grâce, examinez le commun avantage,
Et jugez ce que doit un généreux courage.
Je trahirois, madame, et vous et vos États,
De voir un tel secours, et ne l'accepter pas :
Mais ce même secours deviendroit notre perte,
S'il nous ôtoit la main que vous m'avez offerte,
Et qu'un destin jaloux de nos communs desseins
Jetât ce grand dépôt en de mauvaises mains.
Je tiens Sylla perdu, si vous laissez unie
A ce puissant renfort votre Lusitanie.
Mais vous pouvez enfin dépendre d'un époux,
Et le seul Perpenna peut m'assurer de vous.
Voyez ce qu'il a fait; je lui dois tant, madame,
Qu'une juste prière en faveur de sa flamme....

VIRIATE.

Si vous lui devez tant, ne me devez-vous rien?
Et lui faut-il payer vos dettes de mon bien?
Après que ma couronne a garanti vos têtes,
Ne mérité-je point de part en vos conquêtes?
Ne vous ai-je servi que pour servir toujours,
Et m'assurer des fers par mon propre secours?
Ne vous y trompez pas : si Perpenna m'épouse,
Du pouvoir souverain je deviendrai jalouse,

Et le rendrai moi-même assez entreprenant
Pour ne vous pas laisser un roi pour lieutenant.
Je vous avouerai plus : à qui que je me donne,
Je voudrai hautement soutenir ma couronne;
Et c'est ce qui me force à vous considérer,
De peur de perdre tout, s'il nous faut séparer.
Je ne vois que vous seul qui des mers aux montagnes
Sous un même étendard puisse unir nos Espagnes :
Mais ce que je propose en est le seul moyen :
Et, quoi qu'ait fait pour vous ce cher concitoyen,
S'il vous a secouru contre la tyrannie,
Il en est bien payé d'avoir sauvé sa vie.
Les malheurs du parti l'accabloient à tel point,
Qu'il se voyoit perdu, s'il ne vous eût pas joint;
Et même, si j'en veux croire la renommée,
Ses troupes, malgré lui, grossirent votre armée.
Rome offre un grand secours, du moins on vous l'écrit;
Mais, s'armât-elle toute en faveur d'un proscrit,
Quand nous sommes aux bords d'une pleine victoire,
Quel besoin avons-nous d'en partager la gloire?
Encore une campagne, et nos seuls escadrons
Aux aigles de Sylla font repasser les monts.
Et ces derniers venus auront droit de nous dire
Qu'ils auront en ces lieux établi notre empire!
Soyons d'un tel honneur l'un et l'autre jaloux;
Et, quand nous pouvons tout, ne devons rien qu'à nous.

SERTORIUS.

L'espoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces.
Le plus heureux destin surprend par les divorces;
Du trop de confiance il aime à se venger;
Et dans un grand dessein rien n'est à négliger.
Devons-nous exposer à tant d'incertitude
L'esclavage de Rome et notre servitude,
De peur de partager avec d'autres Romains
Un honneur où le ciel veut peut-être leurs mains?
Notre gloire, il est vrai, deviendra sans seconde,
Si nous faisons sans eux la liberté du monde;
Mais si quelque malheur suit tant d'heureux combats,
Quels reproches cruels ne nous ferons-nous pas!
D'ailleurs, considérez que Perpenna vous aime,
Qu'il est ou qu'il se croit digne du diadème,
Qu'il peut ici beaucoup; qu'il s'est vu de tout temps
Qu'en gouvernant le mieux on fait des mécontens;
Que, piqué du mépris, il osera peut-être....

VIRIATE.

Tranchez le mot, seigneur : je vous ai fait mon maître,
Et je dois obéir malgré mon sentiment;

C'est à quoi se réduit tout ce raisonnement.
Faites, faites entrer ce héros d'importance,
Que je fasse un essai de mon obéissance;
Et si vous le craignez, craignez autant du moins
Un long et vain regret d'avoir prêté vos soins.

SERTORIUS.

Madame, croiriez-vous...

VIRIATE.

Ce mot vout doit suffire.
J'entends ce qu'on me dit, et ce qu'on me veut dire.
Allez, faites-lui place, et ne présumez pas....

SERTORIUS.

Je parle pour un autre, et toutefois, hélas!
Si vous saviez....

VIRIATE.

Seigneur, que faut-il que je sache?
Et quel est le secret que ce soupir me cache?

SERTORIUS.

Ce soupir redoublé....

VIRIATE.

N'achevez point; allez :
Je vous obéirai plus que vous ne voulez.

SCÈNE III. — VIRIATE, THAMIRE

THAMIRE.

Sa dureté m'étonne, et je ne puis, madame....

VIRIATE.

L'apparence t'abuse; il m'aime au fond de l'âme.

THAMIRE.

Quoi! quand pour un rival il s'obstine au refus....

VIRIATE.

Il veut que je l'amuse, et ne veut rien de plus.

THAMIRE.

Vous avez des clartés que mon insuffisance....

VIRIATE.

Parlons à ce rival; le voilà qui s'avance.

SCÈNE IV. — VIRIATE, PERPENNA, AUFIDE, THAMIRE.

VIRIATE.

Vous m'aimez, Perpenna; Sertorius le dit :
Je crois sur sa parole, et lui dois tout crédit.
Je sais donc votre amour; mais tirez-moi de peine :
Par où prétendez-vous mériter une reine?
A quel titre lui plaire, et par quel charme un jour
Obliger sa couronne à payer votre amour?

PERPENNA.

Par de sincères vœux, par d'assidus services.
Par de profonds respects, par d'humbles sacrifices;
Et si quelques effets peuvent justifier....

VIRIATE.

Eh bien! qu'êtes-vous prêt à lui sacrifier?

PERPENNA.

Tous mes soins, tout mon sang, mon courage, ma vie

VIRIATE.

Pourriez-vous la servir dans une jalousie?

PERPENNA.

Ah! madame!...

VIRIATE.

A ce mot en vain le cœur vous bat;
Elle n'est pas d'amour, elle n'est que d'État.
J'ai de l'ambition, et mon orgueil de reine
Ne peut voir sans chagrin une autre souveraine,
Qui, sur mon propre trône à mes yeux s'élevant,
Jusque dans mes États prenne le pas devant.
Sertorius y règne, et dans tout notre empire
Il dispense des lois où j'ai voulu souscrire:
Je ne m'en repens point, il en a bien usé;
Je rends grâces au ciel qui l'a favorisé.
Mais, pour vous dire enfin de quoi je suis jalouse,
Quel rang puis-je garder auprès de son épouse?
Aristie y prétend, et l'offre qu'elle fait,
Ou que l'on fait pour elle, en assure l'effet.
Délivrez nos climats de cette vagabonde,
Qui vient par son exil troubler un autre monde;
Et forcez-la sans bruit d'honorer d'autres lieux
De cet illustre objet qui me blesse les yeux
Assez d'autres États lui prêteront asile.

PERPENNA.

Quoi que vous m'ordonniez, tout me sera facile:
Mais quand Sertorius ne l'épousera pas,
Un autre hymen vous met dans le même embarras.
Et qu'importe, après tout, d'une autre ou d'Aristie,
Si....

VIRIATE.

Rompons, Perpenna, rompons cette partie;
Donnons ordre au présent: et quant à l'avenir,
Suivant l'occasion nous saurons y fournir.
Le temps est un grand maître, il règle bien des choses.
Enfin je suis jalouse, et vous en dis les causes.
Voulez-vous me servir?

PERPENNA.

Si je le veux? j'y cours,

Madame, et meurs déjà d'y consacrer mes jours.
Mais pourrai-je espérer que ce foible service
Attirera sur moi quelque regard propice,
Que le cœur attendri fera suivre....

VIRIATE.

Arrêtez!
Vous porteriez trop loin des vœux précipités.
Sans doute un tel service aura droit de me plaire;
Mais laissez-moi, de grâce, arbitre du salaire :
Je ne suis point ingrate, et sais ce que je dois;
Et c'est vous dire assez pour la première fois.
Adieu.

SCÈNE V. — PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Vous le voyez, seigneur, comme on vous joue.
Tout son cœur est ailleurs; Sertorius l'avoue,
Et fait auprès de vous l'officieux rival,
Cependant que la reine....

PERPENNA.

Ah! n'en juge point mal.
A lui rendre service elle m'ouvre une voie
Que tout mon cœur embrasse avec excès de joie.

AUFIDE.

Vous ne voyez donc pas que son esprit jaloux
Ne cherche à se servir de vous que contre vous,
Et que, rompant le cours d'une flamme nouvelle,
Vous forcez ce rival à retourner vers elle?

PERPENNA.

N'importe, servons-la, méritons son amour;
La force et la vengeance agiront à leur tour.
Hasardons quelques jours sur l'espoir qui nous flatte
Dussions-nous pour tout fruit ne faire qu'une ingrate.

AUFIDE.

Mais, seigneur....

PERPENNA.

Épargnons les discours superflus,
Songeons à la servir, et ne contestons plus;
Cet unique souci tient mon âme occupée.
Cependant de nos murs on découvre Pompée;
Tu sais qu'on me l'a dit : allons le recevoir,
Puisque Sertorius m'impose ce devoir.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I[1]. — SERTORIUS, POMPÉE, SUITE.

SERTORIUS.

Seigneur, qui des mortels eût jamais osé croire
Que la trêve à tel point dût rehausser ma gloire;
Qu'un nom à qui la guerre a fait trop applaudir
Dans l'ombre de la paix trouvât à s'agrandir?
Certes, je doute encor si ma vue est trompée,
Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée;
Et quand il lui plaira, je saurai quel bonheur
Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

POMPÉE.

Deux raisons. Mais, seigneur, faites qu'on se retire,
Afin qu'en liberté je puisse vous les dire.
L'inimitié qui règne entre nos deux partis
N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis.
Comme le vrai mérite a ses prérogatives,
Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
L'estime et le respect sont de justes tributs
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus;
Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance,
Dont je ne fais ici que trop d'expérience,
L'ardeur de voir de près un si fameux héros,
Sans lui voir en la main piques ni javelots,
Et le front désarmé de ce regard terrible
Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.
Je suis jeune et guerrier, et tant de fois vainqueur,
Que mon trop de fortune a pu m'enfler le cœur;
Mais, et ce franc aveu sied bien aux grands courages,
J'apprends plus contre vous par mes désavantages,
Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aie emportés,
Ne m'ont encore appris par mes prospérités.
Je vois ce qu'il faut faire, à voir ce que vous faites :
Les siéges, les assauts, les savantes retraites,
Bien camper, bien choisir à chacun son emploi,
Votre exemple est partout une étude pour moi.
Ah! si je vous pouvois rendre à la république,

1. Cette scène, ou plutôt la seconde, dont celle-ci n'est que le commencement, fit le succès de *Sertorius*, et elle aura toujours une grande réputation. S'il y a quelques défauts dans le style, ces défauts n'ôtent rien à la noblesse des sentiments, à la politique, aux bienséances de toute espèce, qui font un chef-d'œuvre de cette conversation. (*Voltaire.*)

Que je croirois lui faire un présent magnifique!
Et que j'irois, seigneur, à Rome avec plaisir,
Puisque la trêve enfin m'en donne le loisir,
Si j'y pouvois porter quelque foible espérance
D'y conclure un accord d'une telle importance!
Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous?
Et près de vous, seigneur, ne puis-je rien pour tous?

SERTORIUS.

Vous me pourriez sans doute épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'âme toute romaine :
Mais, avant que d'entrer en ces difficultés,
Souffrez que je réponde à vos civilités.
Vous ne me donnez rien par cette haute estime
Que vous n'ayez déjà dans le degré sublime.
La victoire attachée à vos premiers exploits,
Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos lois,
Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre.
Si dans l'occasion je ménage un peu mieux
L'assiette du pays et la faveur des lieux,
Si mon expérience en prend quelque avantage,
Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge;
Le temps y fait beaucoup; et de mes actions
S'il vous a plu tirer quelques instructions,
Mes exemples un jour ayant fait place aux vôtres,
Ce que je vous apprends, vous l'apprendrez à d'autres;
Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon emploi
S'instruiront contre vous, comme vous contre moi.
Quant à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous dire.
Je vous ai montré l'art d'affoiblir son empire;
Et, si je puis jamais y joindre des leçons
Dignes de vous apprendre à repasser les monts,
Je suivrai d'assez près votre illustre retraite
Pour traiter avec lui sans besoin d'interprète,
Et sur les bords du Tibre, une pique à la main,
Lui demander raison pour le peuple romain.

POMPÉE.

De si hautes leçons, seigneur, sont difficiles,
Et pourroient vous donner quelques soins inutiles,
Si vous faisiez dessein de me les expliquer
Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer.

SERTORIUS.

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'âme toute romaine :
Je vous l'ai déjà dit.

POMPÉE.

Ce discours rebattu

Lasseroit une austère et farouche vertu.
Pour moi, qui vous honore assez pour me contraindre
A fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre,
Je ne veux rien comprendre en ces obscurités.

SERTORIUS.

Je sais qu'on n'aime point de telles vérités :
Mais, seigneur, étant seuls, je parle avec franchise;
Bannissant les témoins, vous me l'avez permise :
Et je garde avec vous la même liberté
Que si votre Sylla n'avoit jamais été.
Est-ce être tout Romain qu'être chef d'une guerre
Qui veut tenir aux fers les maîtres de la terre?
Ce nom, sans vous et lui, nous seroit encor dû;
C'est par lui, c'est par vous, que nous l'avons perdu.
C'est vous qui sous le joug traînez des cœurs si braves;
Ils étoient plus que rois, ils sont moindres qu'esclaves;
Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux
Ne fait qu'approfondir l'abîme de leurs maux :
Leur misère est le fruit de votre illustre peine :
Et vous pensez avoir l'âme toute romaine!
Vous avez hérité ce nom de vos aïeux;
Mais, s'il vous étoit cher, vous le rempliriez mieux.

POMPÉE.

Je crois le bien remplir quand tout mon cœur s'applique
Aux soins de rétablir un jour la république :
Mais vous jugez, seigneur, de l'âme par le bras;
Et souvent l'un paroît ce que l'autre n'est pas.
Lorsque deux factions divisent un empire,
Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire,
Suivant l'occasion ou la nécessité
Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté.
Le plus juste parti, difficile à connoître,
Nous laisse en liberté de nous choisir un maître:
Mais, quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus.
J'ai servi sous Sylla du temps de Marius,
Et serviraï sous lui tant qu'un destin funeste
De nos divisions soutiendra quelque reste.
Comme je ne vois pas dans le fond de son cœur,
J'ignore quels projets peut former son bonheur :
S'il les pousse trop loin, moi-même je l'en blâme,
Je lui prête mon bras sans engager mon âme;
Je m'abandonne au cours de sa félicité,
Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté:
Et c'est ce qui me force à garder une place
Qu'usurperoient sans moi l'injustice et l'audace,
Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
Ne tombe qu'en des mains qui sachent leur devoir.

Enfin je sais mon but, et vous savez le vôtre.

SERTORIUS.

Mais cependant, seigneur, vous servez comme un autre;
Et nous, qui jugeons tout sur la foi de nos yeux,
Et laissons le dedans à pénétrer aux dieux,
Nous craignons votre exemple, et doutons si dans Rome,
Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un homme;
Et si votre valeur, sous le pouvoir d'autrui,
Ne sème point pour vous lorsqu'elle agit pour lui.
Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
Que de la liberté vous feriez votre gloire,
Que votre âme en secret lui donne tous ses vœux,
Mais, si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
Vous tâtez aux Romains à faire essai d'un maître,
Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez l'être.
La main qui les opprime, et que vous soutenez,
Les accoutume au joug que vous leur destinez;
Et, doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage.

POMPÉE.

Le temps détrompera ceux qui parlent ainsi;
Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici?
Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise;
Votre exemple à la fois m'instruit et m'autorise :
Je juge, comme vous, sur la foi de mes yeux,
Et laisse le dedans à pénétrer aux dieux.
Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme?
N'y commandez-vous pas comme Sylla dans Rome?
Du nom de dictateur, du nom de général,
Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal?
Les titres différens ne font rien à la chose;
Vous imposez des lois ainsi qu'il en impose;
Et, s'il est périlleux de s'en faire haïr,
Il ne seroit pas sûr de vous désobéir.
Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,
J'en userai peut-être alors comme vous faites :
Jusque-là....

SERTORIUS.

Vous pourriez en douter jusque-là,
Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.
Si je commande ici, le sénat me l'ordonne :
Mes ordres n'ont encore assassiné personne.
Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun;
Je leur fais bonne guerre, et n'en proscris pas un.
C'est un asile ouvert que mon pouvoir suprême;
Et, si l'on m'obeit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

POMPÉE.

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,
Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire,
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
Ainsi parlent, seigneur, les âmes soupçonneuses.
Mais n'examinons point ces questions fâcheuses,
Ni si c'est un sénat qu'un amas de bannis
Que cet asile ouvert sous vous a réunis.
Une seconde fois, n'est-il aucune voie
Par où je puisse à Rome emporter quelque joie?
Elle seroit extrême à trouver les moyens
De rendre un si grand homme à ses concitoyens.
Il est doux de revoir les murs de la patrie :
C'est elle par ma voix, seigneur, qui vous en prie;
C'est Rome....

SERTORIUS.

Le séjour de votre potentat,
Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'État?
Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
Que ses proscriptions comblent de funérailles
Ces murs, dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau :
Mais, pour revivre ailleurs dans sa première force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce;
Et, comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.
Parlons pourtant d'accord. Je ne sais qu'une voie
Qui puisse avec honneur nous donner cette joie.
Unissons-nous ensemble, et le tyran est bas :
Rome à ce grand dessein ouvrira tous ses bras.
Ainsi nous ferons voir l'amour de la patrie,
Pour qui vont les grands cœurs jusqu'à l'idolâtrie;
Et nous épargnerons ces flots de sang romain
Que versent tous les ans votre bras et ma main.

POMPÉE.

Ce projet, qui pour vous est tout brillant de gloire,
N'auroit-il rien pour moi d'une action trop noire?
Moi qui commande ailleurs, puis-je servir sous vous?

SERTORIUS.

Du droit de commander je ne suis point jaloux;
Je ne l'ai qu'en dépôt, et je vous l'abandonne,
Non jusqu'à vous servir de ma seule personne;
Je prétends un peu plus : mais dans cette union
De votre lieutenant m'envieriez-vous le nom?

POMPÉE.

De pareils lieutenans n'ont des chefs qu'en idée;
Leur nom retient pour eux l'autorité cédée;
Ils n'en quittent que l'ombre; et l'on ne sait que c'est
De suivre ou d'obéir que suivant qu'il leur plaît.
Je sais une autre voie, et plus noble et plus sûre.
Sylla, si vous voulez, quitte sa dictature;
Et déjà de lui-même il s'en seroit démis,
S'il voyoit qu'en ces lieux il n'eût plus d'ennemis.
Mettez les armes bas, je réponds de l'issue;
J'en donne ma parole après l'avoir reçue.
Si vous êtes Romain, prenez l'occasion.

SERTORIUS.

Je ne m'éblouis point de cette illusion.
Je connois le tyran, j'en vois le stratagème;
Quoi qu'il semble promettre, il est toujours lui-même
Vous qu'à sa défiance il a sacrifié
Jusques à vous forcer d'être son allié....

POMPÉE.

Hélas! ce mot me tue, et, je le dis sans feinte,
C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte.
J'aimois mon Aristie, il m'en vient d'arracher;
Mon cœur [illegible] encore à me le reprocher :
Vers tant de biens perdus sans cesse il me rappelle;
Et je vous rends, seigneur, mille grâces pour elle,
A vous, à ce grand cœur dont la compassion
Daigne ici l'honorer de sa protection.

SERTORIUS.

Protéger hautement les vertus malheureuses,
C'est le moindre devoir des âmes généreuses :
Aussi fais-je encor plus, je lui donne un époux.

POMPÉE.

Un époux! dieux! qu'entends-je? Et qui, seigneur?

SERTORIUS.

Moi.

POMPÉE.

Seigneur, toute son âme est à moi dès l'enfance :
N'imitez point Sylla par cette violence;
Mes maux sont assez grands, sans y joindre celui
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

SERTORIUS.

(*A Aristie, qui entre.*)

Tout est encore à vous. Venez, venez, madame,
Faire voir quel pouvoir j'usurpe sur votre âme,
Et montrer, s'il se peut, à tout le genre humain
La force qu'on vous fait pour me donner la main.

POMPÉE.

C'est elle-même, ô ciel!

SERTORIUS.

Je vous laisse avec elle,
Et sais que tout son cœur vous est encor fidèle.
Reprenez votre bien; ou ne vous plaignez plus,
Si j'ose m'enrichir, seigneur, de vos refus.

SCÈNE II. — POMPÉE, ARISTIE.

POMPÉE.

Me dit-on vrai, madame, et seroit-il possible....

ARISTIE.

Oui, seigneur, il est vrai que j'ai le cœur sensible;
Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour,
Et ma gloire soutient ma haine et mon amour.
Mais, si de mon amour elle est la souveraine,
Elle n'est pas toujours maîtresse de ma haine;
Je ne la suis pas même; et je hais quelquefois
Et moins que je ne veux, et moins que je ne dois.

POMPÉE.

Cette haine a pour moi toute son étendue,
Madame, et la pitié ne l'a point suspendue;
La générosité n'a pu la modérer.

ARISTIE.

Vous ne voyez donc pas qu'elle a peine à durer?
Mon feu, qui n'est éteint que parce qu'il doit l'être,
Cherche en dépit de moi le vôtre pour renaître;
Et je sens qu'à vos yeux mon courroux chancelant
Trébuche, perd sa force, et meurt en vous parlant.
M'aimeriez-vous encor, seigneur?

POMPÉE.

Si je vous aime!
Demandez si je vis, ou si je suis moi-même.
Votre amour est ma vie, et ma vie est à vous.

ARISTIE.

Sortez de mon esprit, ressentimens jaloux :
Noirs enfans du dépit, ennemis de ma gloire,
Tristes ressentimens, je ne veux plus vous croire.
Quoi qu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en souvient plus.
Plus de nouvel hymen, plus de Sertorius;
Je suis au grand Pompée; et puisqu'il m'aime encore,
Puisqu'il me rend son cœur, de nouveau je l'adore.
Plus de Sertorius. Mais, seigneur, répondez;
Faites parler ce cœur qu'enfin vous me rendez.
Plus de Sertorius. Hélas! quoi que je die,
Vous ne me dites point, seigneur : « Plus d'Émilie. »

Rentrez dans mon esprit, jaloux ressentimens,
Fiers enfans de l'honneur, nobles emportemens;
C'est vous que je veux croire; et Pompée infidèle
Ne sauroit plus souffrir que ma haine chancelle;
Il l'affermit pour moi. Venez, Sertorius;
Il me rend toute à vous par ce muet refus.
Donnons ce grand témoin à ce grand hyménée;
Son âme toute ailleurs n'en sera point gênée :
Il le verra sans peine, et cette dureté
Passera chez Sylla pour magnanimité.

POMPEE.

Ce qu'il vous fait d'injure également m'outrage,
Mais enfin je vous aime, et ne puis davantage.
Vous, si jamais ma flamme eut pour vous quelque appas,
Plaignez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas;
Demeurez en état d'être toujours ma femme,
Gardez jusqu'au tombeau l'empire de mon âme.
Sylla n'a que son temps, il est vieil et cassé;
Son règne passera, s'il n'est déjà passé;
Ce grand pouvoir lui pèse, il s'apprête à le rendre;
Comme à Sertorius, je veux bien vous l'apprendre.
Ne vous jetez donc point, madame, en d'autres bras;
Plaignez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas :
Si vous voulez ma main, n'engagez point la vôtre.

ARISTIE.

Mais quoi! n'êtes-vous pas entre les bras d'une autre?

POMPÉE.

Non; puisqu'il vous en faut confier le secret,
Émilie à Sylla n'obéit qu'à regret.
Des bras d'un autre époux ce tyran qui l'arrache
Ne rompt point dans son cœur le saint nœud qui l'attache:
Elle porte en ses flancs le fruit de cet amour,
Que bientôt chez moi-même elle va mettre au jour;
Et, dans ce triste état, sa main qu'il m'a donnée
N'a fait que l'éblouir par un feint hyménée,
Tandis que, tout entière à son cher Glabrion,
Elle paroît ma femme, et n'en a que le nom.

ARISTIE.

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte.
Rendez-le-moi, seigneur, ce grand nom qu'elle porte.
J'aimai votre tendresse et vos empressemens :
Mais je suis au-dessus de ces attachemens;
Et tout me sera doux, si ma trame coupée
Me rend à mes aïeux en femme de Pompée,
Et que sur mon tombeau ce grand titre gravé
Montre à tout l'avenir que je l'ai conservé.
J'en fais toute ma gloire et toutes mes délices;

Un moment de sa perte a pour moi des supplices.
Vengez-moi de Sylla, qui me l'ôte aujourd'hui.
Ou souffrez qu'on me venge et de vous et de lui;
Qu'un autre hymen me rende un titre qui l'égale;
Qu'il me relève autant que Sylla me ravale :
Non que je puisse aimer aucun autre que vous;
Mais pour venger ma gloire il me faut un époux,
Il m'en faut un illustre, et dont la renommée....

POMPÉE.

Ah! ne vous lassez point d'aimer et d'être aimée.
Peut-être touchons-nous au moment désiré
Qui saura réunir ce qu'on a séparé.
Ayez plus de courage et moins d'impatience;
Souffrez que Sylla meure, ou quitte sa puissance....

ARISTIE.

J'attendrai de sa mort ou de son repentir
Qu'à me rendre l'honneur vous daigniez consentir?
Et je verrois toujours votre cœur plein de glace,
Mon tyran impuni, ma rivale en ma place,
Jusqu'à ce qu'il renonce au pouvoir absolu,
Après l'avoir gardé tant qu'il l'aura voulu?

POMPÉE.

Mais tant qu'il pourra tout, que pourrai-je, madame?

ARISTIE.

Suivre en tous lieux, seigneur, l'exil de votre femme,
La ramener chez vous avec vos légions,
Et rendre un heureux calme à nos divisions.
Que ne pourriez-vous point en tête d'une armée,
Partout, hors de l'Espagne, à vaincre accoutumée?
Et quand Sertorius sera joint avec vous,
Que pourra le tyran? qu'osera son courroux?

POMPÉE.

Ce n'est pas s'affranchir qu'un moment le paroître,
Ni secouer le joug que de changer de maître.
Sertorius pour vous est un illustre appui;
Mais en faire le mien, c'est me ranger sous lui;
Joindre nos étendards, c'est grossir son empire.
Perpenna qui l'a joint saura que vous en dire.
Je sers : mais jusqu'ici l'ordre vient de si loin,
Qu'avant qu'on le reçoive il n'en est plus besoin;
Et ce peu que j'y rends de vaine déférence,
Jaloux du vrai pouvoir, ne sert qu'en apparence.
Je crois n'avoir plus même à servir qu'un moment;
Et, quand Sylla prépare un si doux changement,
Pouvez-vous m'ordonner de me bannir de Rome,
Pour la remettre au joug sous les lois d'un autre homme;
Moi qui ne suis jaloux de mon autorité

Que pour lui rendre un jour toute sa liberté?
Non, non; si vous m'aimez comme j'aime à le croire.
Vous saurez accorder votre amour et ma gloire,
Céder avec prudence au temps prêt à changer,
Et ne me perdre pas au lieu de vous venger.

ARISTIE.

Si vous m'avez aimée, et qu'il vous en souvienne,
Vous mettrez votre gloire à me rendre la mienne.
Mais il est temps qu'un mot termine ces débats.
Me voulez-vous, seigneur? ne me voulez-vous pas?
Parlez : que votre choix règle ma destinée.
Suis-je encore à l'époux à qui l'on m'a donnée?
Suis-je à Sertorius? C'est assez consulté :
Rendez-moi mes liens, ou pleine liberté....

POMPÉE.

Je le vois bien, madame, il faut rompre la trêve,
Pour briser en vainqueur cet hymen, s'il s'achève;
Et vous savez si peu l'art de vous secourir,
Que, pour vous en instruire, il faut vous conquérir.

ARISTIE.

Sertorius sait vaincre et garder ses conquêtes.

POMPÉE.

La vôtre à la garder coûtera bien des têtes;
Comme elle fermera la porte à tout accord,
Rien ne la peut jamais assurer que ma mort.
Oui, j'en jure les dieux, s'il faut qu'il vous obtienne,
Rien ne peut empêcher sa perte que la mienne;
Et peut-être tous deux, l'un par l'autre percés,
Nous vous ferons connoître à quoi vous nous forcez.

ARISTIE.

Je ne suis pas, seigneur, d'une telle importance.
D'autres soins éteindront cette ardeur de vengeance;
Ceux de vous agrandir vous porteront ailleurs,
Où vous pourrez trouver quelques destins meilleurs;
Ceux de servir Sylla, d'aimer son Émilie,
D'imprimer du respect à toute l'Italie,
De rendre à votre Rome un jour sa liberté,
Sauront tourner vos pas de quelque autre côté.
Surtout ce privilége acquis aux grandes âmes,
De changer à leur gré de maris et de femmes,
Mérite qu'on l'étale aux bouts de l'univers,
Pour en donner l'exemple à cent climats divers.

POMPÉE.

Ah! c'en est trop, madame, et de nouveau je jure....

ARISTIE.

Seigneur, les vérités font-elles quelque injure?

POMPÉE.

Vous oubliez trop tôt que je suis votre époux.

ARISTIE.

Ah! si ce nom vous plaît, je suis encore à vous.
Voilà ma main, seigneur.

POMPÉE.

Gardez-la-moi, madame.

ARISTIE.

Tandis que vous avez à Rome une autre femme?
Que par un autre hymen vous me déshonorez?
Me punissent les dieux que vous avez jurés,
Si, passé ce moment, et hors de votre vue,
Je vous garde une foi que vous avez rompue!

POMPÉE.

Qu'allez-vous faire? hélas!

ARISTIE.

Ce que vous m'enseignez.

POMPÉE.

Éteindre un tel amour!

ARISTIE.

Vous-même l'éteignez.

POMPÉE.

La victoire aura droit de le faire renaître.

ARISTIE.

Si ma haine est trop foible, elle la fera croître.

POMPÉE.

Pourrez-vous me haïr?

ARISTIE.

J'en fais tous mes souhaits.

POMPÉE.

Adieu donc pour deux jours.

ARISTIE.

Adieu pour tout jamais!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — SERTORIUS, THAMIRE.

SERTORIUS.

Pourrai-je voir la reine?

THAMIRE.

Attendant qu'elle vienne,
Elle m'a commandé que je vous entretienne.
Et veut demeurer seule encor quelques momens.

SERTORIUS.

Ne m'apprendrez-vous point où vont ses sentimens,
Ce que doit Perpenna concevoir d'espérance?

THAMIRE.

Elle ne m'en fait pas beaucoup de confidence;
Mais j'ose présumer qu'offert de votre main
Il aura peu de peine à fléchir son dédain.
Vous pouvez tout sur elle.

SERTORIUS.

Ah! j'y puis peu de chose,
Si jusqu'à l'accepter mon malheur la dispose;
Ou, pour en parler mieux, j'y puis trop, et trop peu.

THAMIRE.

Elle croit fort vous plaire en secondant son feu.

SERTORIUS.

Me plaire?

THAMIRE.

Oui : mais, seigneur, d'où vient cette surprise?
Et le quoi s'inquiète un cœur qui la méprise?

SERTORIUS.

N'appelez point mépris un violent respect
Que sur mes plus doux vœux fait régner son aspect.

THAMIRE.

Il est peu de respects qui ressemblent au vôtre,
S'il ne sait que trouver des raisons pour un autre;
Et je préférerois un peu d'emportement
Aux plus humbles devoirs d'un tel accablement.

SERTORIUS.

Il n'en est rien parti capable de me nuire,
Qu'un soupir échappé ne dût soudain détruire :
Mais la reine, sensible à de nouveaux désirs,
Entendoit mes raisons, et non pas mes soupirs.

THAMIRE.

Seigneur, quand un Romain, quand un héros soupire,
Nous n'entendons pas bien ce qu'un soupir veut dire;
Et je vous servirois de meilleur truchement,
Si vous vous expliquiez un peu plus clairement.
Je sais qu'en ce climat, que vous nommez barbare,
L'amour par un soupir quelquefois se déclare :
Mais la gloire, qui fait toutes vos passions,
Vous met trop au-dessus de ces impressions;
De tels désirs, trop bas pour les grands cœurs de Rome....

SERTORIUS.

Ah! pour être Romain, je n'en suis pas moins homme[1].

1. Ce vers a quelque chose de comique; aussi est-il excellent dans la bouche du Tartuffe, qui dit :

Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme.

Mais il n'est pas permis à Sertorius de parler comme le Tartuffe. (*Voltaire.*)

J'aime, et peut-être plus qu'on n'a jamais aimé;
Malgré mon âge et moi, mon cœur s'est enflammé.
J'ai cru pouvoir me vaincre, et toute mon adresse
Dans mes plus grands efforts m'a fait voir ma foiblesse.
Ceux de la politique, et ceux de l'amitié,
M'ont mis en un état à me faire pitié.
Le souvenir m'en tue, et ma vie incertaine
Dépend d'un peu d'espoir que j'attends de la reine.
Si toutefois. ..

THAMIRE.

Seigneur, elle a de la bonté;
Mais je vois son esprit fortement irrité;
Et, si vous m'ordonnez de vous parler sans feindre,
Vous pouvez espérer, mais vous avez à craindre.
N'y perdez point de temps, et ne négligez rien;
C'est peut-être un dessein mal ferme que le sien.
La voici. Profitez des avis qu'on vous donne,
Et gardez bien surtout qu'elle ne m'en soupçonne.

SCÈNE II. — VIRIATE, SERTORIUS, THAMIRE.

VIRIATE.

On m'a dit qu'Aristie a manqué son projet,
Et que Pompée échappe à cet illustre objet.
Seroit-il vrai, seigneur?

SERTORIUS.

Il est trop vrai, madame;
Mais, bien qu'il l'abandonne, il l'adore dans l'âme,
Et rompra, m'a-t-il dit, la trêve dès demain,
S'il voit qu'elle s'apprête à me donner la main.

VIRIATE.

Vous vous alarmez peu d'une telle menace?

SERTORIUS.

Ce n'est pas en effet ce qui plus m'embarrasse.
Mais vous, pour Perpenna qu'avez-vous résolu?

VIRIATE.

D'obéir sans remise au pouvoir absolu;
Et si d'une offre en l'air votre âme encor frappée
Veut bien s'embarrasser du rebut de Pompée,
Il ne tiendra qu'à vous que dès demain tous deux
De l'un et l'autre hymen nous n'assurions les nœuds;
Dût se rompre la trêve, et dût la jalousie
Jusqu'au dernier éclat pousser sa frénésie.

SERTORIUS.

Vous pourrez dès demain....

VIRIATE.

Dès ce même moment.
Ce n'est pas obéir qu'obéir lentement;

Et quand l'obéissance a de l'exactitude,
Elle voit que sa gloire est dans la promptitude.

SERTORIUS.

Mes prières pouvoient souffrir quelques refus.

VIRIATE.

Je les prendrai toujours pour ordres absolus.
Qui peut ce qui lui plaît commande alors qu'il prie.
D'ailleurs Perpenna m'aime avec idolâtrie :
Tant d'amour, tant de rois d'où son sang est venu,
Le pouvoir souverain dont il est soutenu,
Valent bien tous ensemble un trône imaginaire
Qui ne peut subsister que par l'heur de vous plaire

SERTORIUS.

Je n'ai donc qu'à mourir en faveur de ce choix :
J'en ai reçu la loi de votre propre voix;
C'est un ordre absolu qu'il est temps que j'entende.
Pour aimer un Romain, vous voulez qu'il commande;
Et comme Perpenna ne le peut sans ma mort,
Pour remplir votre trône il lui faut tout mon sort.
Lui donner votre main, c'est m'ordonner, madame,
De lui céder ma place au camp et dans votre âme.
Il est, il est trop juste, après un tel bonheur,
Qu'il l'ait dans notre armée, ainsi qu'en votre cœur.
J'obéis sans murmure, et veux bien que ma vie....

VIRIATE.

Avant que par cet ordre elle vous soit ravie,
Puis-je me plaindre à vous d'un retour inégal
Qui tient moins d'un ami qu'il ne fait d'un rival?
Vous trouvez ma faveur et trop prompte et trop pleine!
L'hymen où je m'apprête est pour vous une gêne!
Vous m'en parlez enfin comme si vous m'aimiez!

SERTORIUS.

Souffrez, après ce mot, que je meure à vos pieds.
J'y veux bien immoler tout mon bonheur au vôtre;
Mais je ne vous puis voir entre les bras d'un autre,
Et c'est assez vous dire à quelle extrémité
Me réduit mon amour que j'ai mal écouté.
Bien qu'un si digne objet le rendît excusable,
J'ai cru honteux d'aimer quand on n'est plus aimable;
J'ai voulu m'en défendre à voir mes cheveux gris,
Et me suis répondu longtemps de vos mépris.
Mais j'ai vu dans votre âme ensuite une autre idée,
Sur qui mon espérance aussitôt s'est fondée;
Et je me suis promis bien plus qu'à tous vos rois,
Quand j'ai vu que l'amour n'en feroit point le choix.
J'allois me déclarer sans l'offre d'Aristie :
Non que ma passion s'en soit vue alentie;

Mais je n'ai point douté qu'il ne fût d'un grand cœur
De tout sacrifier pour le commun bonheur.
L'amour de Perpenna s'est joint à ces pensées;
Vous avez vu le reste, et mes raisons forcées.
Je m'étois figuré que de tels déplaisirs
Pourroient ne me coûter que deux ou trois soupirs;
Et, pour m'en consoler, j'envisageois l'estime
Et d'ami généreux et de chef magnanime :
Mais, près d'un coup fatal, je sens par mes ennuis
Que je me promettois bien plus que je ne puis.
Je me rends donc, madame; ordonnez de ma vie :
Encor tout de nouveau je vous la sacrifie.
Aimez-vous Perpenna?

VIRIATE.

Je sais vous obéir,
Mais je ne sais que c'est d'aimer ni de haïr;
Et la part que tantôt vous aviez dans mon âme
Fut un don de ma gloire, et non pas de ma flamme.
Je n'en ai point pour lui, je n'en ai point pour vous;
Je ne veux point d'amant, mais je veux un époux,
Mais je veux un héros, qui par son hyménée
Sache élever si haut le trône où je suis née,
Qu'il puisse de l'Espagne être l'heureux soutien,
Et laisser de vrais rois de mon sang et du sien.
Je le trouvois en vous, n'eût été la bassesse
Qui pour ce cher rival contre moi s'intéresse,
Et dont, quand je vous mets au-dessus de cent rois
Une répudiée a mérité le choix.
Je l'oublierai pourtant, et veux vous faire grâce.
M'aimez-vous?

SERTORIUS.

Oserois-je en prendre encor l'audace?

VIRIATE.

Prenez-la, j'y consens, seigneur; et dès demain,
Au lieu de Perpenna, donnez-moi votre main.

SERTORIUS.

Que se tiendroit heureux un amour moins sincère
Qui n'auroit autre but que de se satisfaire,
Et qui se rempliroit de sa félicité
Sans prendre aucun souci de votre dignité!
Mais quand vous oubliez ce que j'ai pu vous dire,
Puis-je oublier les soins d'agrandir votre empire;
Que votre grand projet est celui de régner?

VIRIATE.

Seigneur, vous faire grâce, est-ce m'en éloigner?

SERTORIUS.

Ah! madame, est-il temps que cette grâce éclate?

VIRIATE.

C'est cet éclat, seigneur, que cherche Viriate.

SERTORIUS.

Nous perdons tout, madame, à le précipiter.
L'amour de Perpenna le fera révolter;
Souffrez qu'un peu de temps doucement le ménage,
Qu'auprès d'un autre objet un autre amour l'engage:
Des amis d'Aristie assurons le secours
A force de promettre, en différant toujours.
Détruire tout l'espoir qui les tient en haleine,
C'est les perdre, c'est mettre un jaloux hors de peine,
Dont l'esprit ébranlé ne se doit pas guérir
De cette impression qui peut nous l'acquérir.
Pourrions-nous venger Rome après de telles pertes?
Pourrions-nous l'affranchir des misères souffertes?
Et de ses intérêts un si haut abandon....

VIRIATE.

Et que m'importe à moi si Rome souffre ou non[1]?
Quand j'aurai de ses maux effacé l'infamie,
J'en obtiendrai pour fruit le nom de son amie!
Je vous verrai consul m'en apporter les lois,
Et m'abaisser vous-même au rang des autres rois!
Si vous m'aimez, seigneur, nos mers et nos montagnes
Doivent borner nos vœux, ainsi que nos Espagnes:
Nous pouvons nous y faire un assez beau destin,
Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin.
Affranchissons le Tage, et laissons faire au Tibre.
La liberté n'est rien quand tout le monde est libre;
Mais il est beau de l'être, et voir tout l'univers
Soupirer sous le joug et gémir dans les fers;
Il est beau d'étaler cette prérogative
Aux yeux du Rhône esclave et de Rome captive;
Et de voir envier aux peuples abattus
Ce respect que le sort garde pour les vertus.
Quant au grand Perpenna, s'il est si redoutable,
Permettez-moi le soin de le rendre traitable:
Je sais l'art d'empêcher les grands cœurs de faillir.

SERTORIUS.

Mais quel fruit pensez-vous en pouvoir recueillir?
Je le sais comme vous, et vois quelles tempêtes
Cet ordre surprenant formera sur nos têtes.
Ne cherchons point, madame, à faire des mutins,
Et ne nous brouillons point avec nos bons destins.
Rome nous donnera sans eux assez de peine,

1. Si tout le rôle de Viriate était de cette force, la pièce serait au rang des chefs-d'œuvre. (*Voltaire.*)

Avant que de souscrire à l'hymen d'une reine;
Et nous n'en fléchirons jamais la dureté,
A moins qu'elle nous doive et gloire et liberté.

VIRIATE.

Je vous avouerai plus, seigneur : loin d'y souscrire,
Elle en prendra pour vous une haine où j'aspire,
Un courroux implacable, un orgueil endurci;
Et c'est par où je veux vous arrêter ici.
Qu'ai-je à faire dans Rome? et pourquoi, je vous prie....

SERTORIUS.

Mais nos Romains, madame, aiment tous leur patrie;
Et de tous leurs travaux l'unique et doux espoir,
C'est de vaincre bientôt assez pour la revoir.

VIRIATE.

Pour les enchaîner tous sur les rives du Tage,
Nous n'avons qu'à laisser Rome dans l'esclavage:
Ils aimeront à vivre et sous vous et sous moi,
Tant qu'ils n'auront qu'un choix d'un tyran ou d'un roi.

SERTORIUS.

Ils ont pour l'un et l'autre une pareille haine,
Et n'obéiront point au mari d'une reine.

VIRIATE.

Qu'ils aillent donc chercher des climats à leur choix,
Où le gouvernement n'ait ni tyrans ni rois.
Nos Espagnols, formés à votre art militaire,
Achèveront sans eux ce qui nous reste à faire.
La perte de Sylla n'est pas ce que je veux;
Rome attire encor moins la fierté de mes vœux :
L'hymen où je prétends ne peut trouver d'amorces
Au milieu d'une ville où règnent les divorces,
Et du haut de mon trône on ne voit point d'attraits
Où l'on n'est roi qu'un an, pour n'être rien après.
Enfin, pour achever, j'ai fait pour vous plus qu'elle :
Elle vous a banni, j'ai pris votre querelle;
Je conserve des jours qu'elle veut vous ravir.
Prenez le diadème, et laissez-la servir.
Il est beau de tenter des choses inouïes,
Dût-on voir par l'effet ses volontés trahies.
Pour moi, d'un grand Romain je veux faire un grand roi;
Vous, s'il y faut périr, périssez avec moi :
C'est gloire de se perdre en servant ce qu'on aime.

SERTORIUS.

Mais porter dès l'abord les choses à l'extrême,
Madame, et sans besoin faire des mécontens!
Soyons heureux plus tard pour l'être plus longtemps.
Une victoire ou deux jointes à quelque adresse....

VIRIATE.

Vous savez que l'amour n'est pas ce qui me presse,
Seigneur. Mais, après tout, il faut le confesser,
Tant de précaution commence à me lasser.
Je suis reine; et qui sait porter une couronne,
Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raisonne.
Je vais penser à moi, vous penserez à vous.

SERTORIUS.

Ah! si vous écoutez cet injuste courroux....

VIRIATE.

Je n'en ai point, seigneur; mais mon inquiétude
Ne veut plus dans mon sort aucune incertitude:
Vous me direz demain où je dois l'arrêter.
Cependant je vous laisse avec qui consulter.

SCÈNE III. — SERTORIUS, PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA, *à Aufide.*

Dieux! qui peut faire ainsi disparoître la reine?

AUFIDE, *à Perpenna.*

Lui-même a quelque chose en l'âme qui le gêne,
Seigneur; et notre abord le rend tout interdit.

SERTORIUS.

De Pompée en ces lieux savez-vous ce qu'on dit?
L'avez-vous mis fort loin au delà de la porte?

PERPENNA.

Comme assez près des murs il avoit son escorte,
Je me suis dispensé de le mettre plus loin.
Mais de votre secours, seigneur, j'ai grand besoin.
Tout son visage montre une fierté si haute....

SERTORIUS.

Nous n'avons rien conclu, mais ce n'est pas ma faute;
Et vous savez....

PERPENNA.

Je sais qu'en de pareils débats....

SERTORIUS.

Je n'ai point cru devoir mettre les armes bas;
Il n'est pas encor temps.

PERPENNA.

Continuez, de grâce;
Il n'est pas encor temps que l'amitié se lasse.

SERTORIUS.

Votre intérêt m'arrête autant comme le mien:
Si je m'en trouvois mal, vous ne seriez pas bien.

PERPENNA.

De vrai, sans votre appui je serois fort à plaindre;
Mais je ne vois pour vous aucun sujet de craindre.

SERTORIUS.

Je serois le premier dont on seroit jaloux;
Mais ensuite le sort pourroit tomber sur vous.
Le tyran après moi vous craint plus qu'aucun autre,
Et ma tête abattue ébranleroit la vôtre.
Nous ferons bien tous deux d'attendre plus d'un an.

PERPENNA.

Que parlez-vous, seigneur, de tête et de tyran?

SERTORIUS.

Je parle de Sylla, vous le devez connoître.

PERPENNA.

Et je parlois des feux que la reine a fait naître.

SERTORIUS.

Nos esprits étoient donc également distraits;
Tout le mien s'attachoit aux périls de la paix;
Et je vous demandois quel bruit fait par la ville
De Pompée et de moi l'entretien inutile.
Vous le saurez, Aufide?

AUFIDE.

A ne rien déguiser,
Seigneur, ceux de sa suite en ont su mal user;
J'en crains parmi le peuple un insolent murmure:
Ils ont dit que Sylla quitte sa dictature,
Que vous seul refusez les douceurs de la paix,
Et voulez une guerre à ne finir jamais.
Déjà de nos soldats l'âme préoccupée
Montre un peu trop de joie à parler de Pompée,
Et si l'erreur s'épand jusqu'en nos garnisons,
Elle y pourra semer de dangereux poisons.

SERTORIUS.

Nous en romprons le coup avant qu'elle grossisse,
Et ferons par nos soins avorter l'artifice.
D'autres plus grands périls le ciel m'a garanti.

PERPENNA.

Ne ferions-nous point mieux d'accepter le parti,
Seigneur? Trouvez-vous l'offre ou honteuse ou mal sûre?

SERTORIUS.

Sylla peut en effet quitter sa dictature;
Mais il peut faire aussi des consuls à son choix,
De qui la pourpre esclave agira sous ses lois;
Et, quand nous n'en craindrons aucuns ordres sinistres,
Nous périrons par ceux de ses lâches ministres.
Croyez-moi, pour des gens comme vous deux et moi,
Rien n'est si dangereux que trop de bonne foi.
Sylla par politique a pris cette mesure
De montrer aux soldats l'impunité fort sûre;
Mais pour Cinna, Carbon, le jeune Marius,

Il a voulu leur tête, et les a tous perdus.
Pour moi, que tout mon camp sur ce bruit m'abandonne,
Qu'il ne reste pour moi que ma seule personne,
Je me perdrai plutôt dans quelque affreux climat,
Qu'aller, tant qu'il vivra, briguer le consulat.
Vous....

PERPENNA.

Ce n'est pas, seigneur, ce qui me tient en peine.
Exclu du consulat par l'hymen d'une reine,
Du moins si vos bontés m'obtiennent ce bonheur,
Je n'attends plus de Rome aucun degré d'honneur;
Et, banni pour jamais dans la Lusitanie,
J'y crois en sûreté les restes de ma vie.

SERTORIUS.

Oui; mais je ne vois pas encor de sûreté
A ce que vous et moi nous avions concerté.
Vous savez que la reine est d'une humeur si fière....
Mais peut-être le temps la rendra moins altière.
Adieu : dispensez-moi de parler là-dessus.

PERPENNA.

Parlez, seigneur : mes vœux sont-ils si mal reçus?
Est-ce en vain que je l'aime, en vain que je soupire?

SERTORIUS.

Sa retraite a plus dit que je ne puis vous dire.

PERPENNA.

Elle m'a dit beaucoup : mais, seigneur, achevez,
Et ne me cachez point ce que vous en savez.
Ne m'auriez-vous rempli que d'un espoir frivole?

SERTORIUS.

Non, je vous l'ai cédée, et vous tiendrai parole.
Je l'aime, et vous la donne encor malgré mon feu;
Mais je crains que ce don n'ait jamais son aveu,
Qu'il n'attire sur nous d'impitoyables haines.
Que vous dirai-je enfin? L'Espagne a d'autres reines;
Et vous pourriez vous faire un destin bien plus doux,
Si vous faisiez pour moi ce que je fais pour vous.
Celle des Vacéens, celle des Ilergètes,
Rendroient vos volontés bien plus tôt satisfaites;
La reine avec chaleur sauroit vous y servir.

PERPENNA.

Vous me l'avez promise, et me l'allez ravir!

SERTORIUS.

Que sert que je promette et que je vous la donne,
Quand son ambition l'attache à ma personne?
Vous savez les raisons de cet attachement,
Je vous en ai tantôt parlé confidemment;
Je vous en fais encor la même confidence.

Faites à votre amour un peu de violence;
J'ai triomphé du mien; j'y suis encor tout prêt:
Mais, s'il faut du parti ménager l'intérêt,
Faut-il pousser à bout une reine obstinée,
Qui veut faire à son choix toute sa destinée,
Et de qui le secours, depuis plus de dix ans,
Nous a mieux soutenus que tous nos partisans?

PERPENNA.

La trouvez-vous, seigneur, en état de vous nuire?

SERTORIUS.

Non, elle ne peut pas tout à fait nous détruire;
Mais, si vous m'enchaînez à ce que j'ai promis,
Dès demain elle traite avec nos ennemis.
Leur camp n'est que trop proche; ici chacun murmure;
Jugez ce qu'il faut craindre en cette conjoncture.
Voyez quel prompt remède on y peut apporter,
Et quel fruit nous aurons de la violenter.

PERPENNA.

C'est à moi de me vaincre, et la raison l'ordonne.
Mais d'un si grand dessein tout mon cœur qui frissonne..

SERTORIUS.

Ne vous contraignez point; dût m'en coûter le jour,
Je tiendrai ma promesse en dépit de l'amour.

PERPENNA.

Si vos promesses n'ont l'aveu de Viriate....

SERTORIUS.

Je ne puis de sa part rien dire qui vous flatte.

PERPENNA.

Je dois donc me contraindre, et j'y suis résolu.
Oui, sur tous mes désirs je me rends absolu:
J'en veux, à votre exemple, être aujourd'hui le maître;
Et, malgré cet amour que j'ai laissé trop croître,
Vous direz à la reine....

SERTORIUS.

Eh bien! je lui dirai?

PERPENNA.

Rien, seigneur, rien encor; demain j'y penserai.
Toutefois la colère où s'emporte son âme
Pourroit dès cette nuit commencer quelque trame.
Vous lui direz, seigneur, tout ce que vous voudrez;
Et je suivrai l'avis que pour moi vous prendrez.

SERTORIUS.

Je vous admire et plains.

PERPENNA.

Que j'ai l'âme accablée!

SERTORIUS.

Je partage les maux dont je la vois comblée.

Adieu : j'entre un moment pour calmer son chagrin,
Et me rendrai chez vous à l'heure du festin.

SCÈNE IV. — PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Ce maître si chéri fait pour vous des merveilles;
Votre flamme en reçoit des faveurs sans pareilles!
Son nom seul, malgré lui, vous avoit tout volé,
Et la reine se rend sitôt qu'il a parlé.
Quels services faut-il que votre espoir hasarde,
Afin de mériter l'amour qu'elle vous garde?
Et dans quel temps, seigneur, purgerez-vous ces lieux
De cet illustre objet qui lui blesse les yeux?
Elle n'est point ingrate; et les lois qu'elle impose,
Pour se faire obéir, promettent peu de chose;
Mais on n'a qu'à laisser le salaire à son choix,
Et courir sans scrupule exécuter ses lois.
Vous ne me dites rien? Apprenez-moi, de grâce,
Comment vous résolvez que le festin se passe?
Dissimulerez-vous ce manquement de foi?
Et voulez-vous....

PERPENNA.

Allons en résoudre chez moi.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — ARISTIE, VIRIATE.

ARISTIE.

Oui, madame, j'en suis comme vous ennemie.
Vous aimez les grandeurs, et je hais l'infamie.
Je cherche à me venger, vous à vous établir;
Mais vous pourrez me perdre, et moi vous affoiblir,
Si le cœur mieux ouvert ne met d'intelligence
Votre établissement avecque ma vengeance.
On m'a volé Pompée; et moi pour le braver,
Cet ingrat que sa foi n'ose me conserver,
Je cherche un autre époux qui le passe, ou l'égale :
Mais je n'ai pas dessein d'être votre rivale,
Et n'ai point dû prévoir, ni que vers un Romain
Une reine jamais daignât pencher sa main,
Ni qu'un héros, dont l'âme a paru si romaine,
Démentît ce grand nom par l'hymen d'une reine.
J'ai cru dans sa naissance et votre dignité
Pareille aversion et contraire fierté.

Cependant on me dit qu'il consent l'hyménée,
Et qu'en vain il s'oppose au choix de la journée,
Puisque, si dès demain il n'a tout son éclat,
Vous allez du parti séparer votre État.
Comme je n'ai pour but que d'en grossir les forces,
J'aurois grand déplaisir d'y causer des divorces,
Et de servir Sylla mieux que tous ses amis,
Quand je lui veux partout faire des ennemis.
Parlez donc : quelque espoir que vous m'ayez vu prendre,
Si vous y prétendez, je cesse d'y prétendre.
Un reste d'autre espoir, et plus juste, et plus doux,
Saura voir sans chagrin Sertorius à vous.
Mon cœur veut à toute heure immoler à Pompée
Tous les ressentimens de ma place usurpée;
Et, comme son amour eut peine à me trahir,
J'ai voulu me venger, et n'ai pu le haïr.
Ne me déguisez rien, non plus que je déguise.

VIRIATE.

Viriate à son tour vous doit même franchise,
Madame; et d'ailleurs même on vous en a trop dit,
Pour vous dissimuler ce que j'ai dans l'esprit.
J'ai fait venir exprès Sertorius d'Afrique
Pour sauver mes États d'un pouvoir tyrannique;
Et mes voisins domptés m'apprenoient que sans lui
Nos rois contre Sylla n'étoient qu'un vain appui.
Avec un seul vaisseau ce grand héros prit terre;
Avec mes sujets seuls il commença la guerre:
Je mis entre ses mains mes places et mes ports,
Et je lui confiai mon sceptre et mes trésors.
Dès l'abord il sut vaincre, et j'ai vu la victoire
Enfler de jour en jour sa puissance et sa gloire
Nos rois lassés du joug, et vos persécutés,
Avec tant de chaleur l'ont joint de tous côtés,
Qu'enfin il a poussé nos armes fortunées
Jusques à vous réduire au pied des Pyrénées.
Mais, après l'avoir mis au point où je le voi,
Je ne puis voir que lui qui soit digne de moi;
Et, regardant sa gloire ainsi que mon ouvrage,
Je périrai plutôt qu'une autre la partage.
Mes sujets valent bien que j'aime à leur donner
Des monarques d'un sang qui sache gouverner,
Qui sache faire tête à vos tyrans du monde,
Et rendre notre Espagne en lauriers si féconde,
Qu'on voie un jour le Pô redouter ses efforts,
Et le Tibre lui-même en trembler pour ses bords

ARISTIE.

Votre dessein est grand; mais à quoi qu'il aspire....

VIRIATE.

Il m'a dit les raisons que vous me voulez dire.
Je sais qu'il seroit bon de taire et différer
Ce glorieux hymen qu'il me fait espérer:
Mais la paix qu'aujourd'hui l'on offre à ce grand homme
Ouvre trop les chemins et les portes de Rome.
Je vois que, s'il y rentre, il est perdu pour moi,
Et je l'en veux bannir par le don de ma foi.
Si je hasarde trop de m'être déclarée,
J'aime mieux ce péril que ma perte assurée;
Et, si tous vos proscrits osent s'en désunir,
Nos bons destins sans eux pourront nous soutenir.
Mes peuples aguerris sous votre discipline
N'auront jamais au cœur de Rome qui domine;
Et ce sont des Romains dont l'unique souci
Est de combattre, vaincre, et triompher ici.
Tant qu'ils verront marcher ce héros à leur tête,
Ils iront sans frayeur de conquête en conquête.
Un exemple si grand dignement soutenu
Saura.... Mais que nous veut ce Romain inconnu?

SCÈNE II. — ARISTIE, VIRIATE, ARCAS.

ARISTIE.

Madame, c'est Arcas, l'affranchi de mon frère;
Sa venue en ces lieux cache quelque mystère.
Parle, Arcas, et dis-nous....

ARCAS.

Ces lettres mieux que moi
Vous diront un succès qu'à peine encor je croi.

ARISTIE *lit.*

Chère sœur, pour ta joie il est temps que tu saches
Que nos maux et les tiens vont finir en effet.
Sylla marche en public sans faisceaux et sans hache,
Prêt à rendre raison de tout ce qu'il a fait.
Il s'est en plein sénat démis de sa puissance;
Et si vers toi Pompée a le moindre penchant,
Le ciel vient de briser sa nouvelle alliance,
Et la triste Émilie est morte en accouchant.
Sylla même consent, pour calmer tant de haines,
Qu'un feu qui fut si beau rentre en sa dignité,
Et que l'hymen te rende à tes premières chaînes,
En même temps qu'à Rome il rend sa liberté.

QUINTUS ARISTIUS.

Le ciel s'est donc lassé de m'être impitoyable!
Ce bonheur, comme à toi, me paroît incroyable.
Cours au camp de Pompée, et dis-lui, cher Arcas. ..

ARCAS.

Il a cette nouvelle, et revient sur ses pas
De la part de Sylla chargé de lui remettre
Sur ce grand changement une pareille lettre,
A deux milles d'ici j'ai su le rencontrer.

ARISTIE.

Quel amour, quelle joie a-t-il daigné montrer?
Que dit-il? que fait-il?

ARCAS.

Par votre expérience
Vous pouvez bien juger de son impatience;
Mais, rappelé vers vous par un transport d'amour
Qui ne lui permet pas d'achever son retour,
L'ordre que pour son camp ce grand effet demande
L'arrête à le donner, attendant qu'il s'y rende.
Il me suivra de près, et m'a fait avancer
Pour vous dire un miracle où vous n'osiez penser.

ARISTIE.

Vous avez lieu d'en prendre une allégresse égale,
Madame, vous voilà sans crainte et sans rivale.

VIRIATE.

Je n'en ai plus en vous, et je n'en puis douter;
Mais il m'en reste une autre, et plus à redouter,
Rome, que ce héros aime plus que lui-même,
Et qu'il préféreroit sans doute au diadème,
Si contre cet amour....

SCÈNE III. — VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

THAMIRE.

Ah! madame!

VIRIATE.

Qu'as-tu,
Thamire? et d'où te vient ce visage abattu?
Que nous disent tes pleurs?

THAMIRE.

Que vous êtes perdue,
Que cet illustre bras qui vous a défendue....

VIRIATE.

Sertorius?

THAMIRE.

Hélas! ce grand Sertorius....

VIRIATE.

N'achèveras-tu point?

THAMIRE.

Madame, il ne vit plus.

VIRIATE.

Il ne vit plus, ô ciel! Qui te l'a dit, Thamire?

THAMIRE.

Ses assassins font gloire eux-mêmes de le dire;
Ces tigres, dont la rage, au milieu du festin,
Par l'ordre d'un perfide a tranché son destin,
Tout couverts de son sang, courent parmi la ville
Émouvoir les soldats et le peuple imbécile;
Et Perpenna par eux proclamé général
Ne vous fait que trop voir d'où part ce coup fatal.

VIRIATE.

Il m'en fait voir ensemble et l'auteur et la cause.
Par cet assassinat, c'est de moi qu'on dispose;
C'est mon trône, c'est moi qu'on prétend conquérir,
Et c'est mon juste choix qui seul l'a fait périr.
Madame, après sa perte, et parmi ces alarmes,
N'attendez point de moi de soupirs ni de larmes;
Ce sont amusemens que dédaigne aisément
Le prompt et noble orgueil d'un vif ressentiment :
Qui pleure l'affoiblit, qui soupire l'exhale.
Il faut plus de fierté dans une âme royale;
Et ma douleur, soumise aux soins de le venger....

ARISTIE.

Mais vous vous aveuglez au milieu du danger :
Songez à fuir, madame.

THAMIRE.

Il n'est plus temps; Aufide,
Des portes du palais saisi pour ce perfide,
En fait votre prison, et lui répond de vous.
Il vient; dissimulez un si juste courroux;
Et jusqu'à ce qu'un temps plus favorable arrive,
Daignez vous souvenir que vous êtes captive.

VIRIATE.

Je sais ce que je suis, et le serai toujours,
N'eussé-je que le ciel et moi pour mon secours.

SCÈNE IV. — PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, THAMIRE, ARCAS.

PERPENNA, *à Viriate.*

Sertorius est mort; cessez d'être jalouse,
Madame, du haut rang qu'auroit pris son épouse,
Et n'appréhendez plus, comme de son vivant,
Qu'en vos propres États elle ait le pas devant.
Si l'espoir d'Aristie a fait ombrage au vôtre,
Je puis vous assurer et d'elle et de tout autre,
Et que ce coup heureux saura vous maintenir
Et contre le présent et contre l'avenir.
C'étoit un grand guerrier, mais dont le sang ni l'âge

Ne pouvoient avec vous faire un digne assemblage;
Et malgré ces défauts, ce qui vous en plaisoit,
C'étoit sa dignité qui vous tyrannisoit.
Le nom de général vous le rendoit aimable;
A vos rois, à moi-même il étoit préférable;
Vous vous éblouissiez du titre et de l'emploi :
Et je viens vous offrir et l'un et l'autre en moi,
Avec des qualités où votre âme hautaine
Trouvera mieux de quoi mériter une reine.
Un Romain qui commande et sort du sang des rois
(Je laisse l'âge à part) peut espérer son choix,
Surtout quand d'un affront son amour l'a vengée,
Et que d'un choix abiect son bras l'a dégagée.

ARISTIE.

Après t'être immolé chez toi ton général,
Toi, que faisoit trembler l'ombre d'un tel rival,
Lâche, tu viens ici braver encor des femmes,
Vanter insolemment tes détestables flammes,
T'emparer d'une reine en son propre palais,
Et demander sa main pour prix de tes forfaits!
Crains les dieux, scélérat; crains les dieux, ou Pompée,
Crains leur haine, ou son bras, leur foudre, ou son épée;
Et, quelque noir orgueil qui te puisse aveugler,
Apprends qu'il m'aime encore, et commence à trembler.
Tu le verras, méchant, plus tôt que tu ne penses;
Attends, attends de lui tes dignes récompenses.

PERPENNA.

S'il en croit votre ardeur, je suis sûr du trépas;
Mais peut-être, madame, il ne l'en croira pas;
Et quand il me verra commander une armée
Contre lui tant de fois à vaincre accoutumée,
Il se rendra facile à conclure une paix
Qui faisoit dès tantôt ses plus ardens souhaits.
J'ai même entre mes mains un assez bon otage,
Pour faire mes traités avec quelque avantage.
Cependant vous pourriez, pour votre heur et le mien,
Ne parler pas si haut à qui ne vous dit rien.
Ces menaces en l'air vous donnent trop de peine.
Après ce que j'ai fait, laissez faire la reine;
Et, sans blâmer des vœux qui ne vont point à vous,
Songez à regagner le cœur de votre époux.

VIRIATE.

Oui, madame, en effet c'est à moi de répondre,
Et mon silence ingrat a droit de me confondre.
Ce généreux exploit, ces nobles sentimens,
Méritent de ma part de hauts remercîmens :
Les différer encor, c'est lui faire injustice.

Il m'a rendu sans doute un signalé service;
Mais il n'en sait encor la grandeur qu'à demi.
Le grand Sertorius fut son parfait ami.
Apprenez-le, seigneur (car je me persuade
Que nous devons ce titre à votre nouveau grade;
Et pour le peu de temps qu'il pourra vous durer,
Il me coûtera peu de vous le déférer):
Sachez donc que pour vous il osa me déplaire,
Ce héros; qu'il osa mériter ma colère;
Que malgré son amour, que malgré mon courroux,
Il a fait tous efforts pour me donner à vous;
Et qu'à moins qu'il vous plût lui rendre sa parole,
Tout mon dessein n'étoit qu'une atteinte frivole;
Qu'il s'obstinoit pour vous au refus de ma main.

ARISTIE.

Et tu peux lui plonger un poignard dans le sein!
Et ton bras....

VIRIATE.

Permettez, madame, que j'estime
La grandeur de l'amour par la grandeur du crime.
Chez lui-même, à sa table, au milieu d'un festin,
D'un si parfait ami devenir l'assassin,
Et de son général se faire un sacrifice,
Lorsque son amitié lui rend un tel service;
Renoncer à la gloire, accepter pour jamais
L'infamie, et l'horreur qui suit les grands forfaits;
Jusqu'en mon cabinet porter sa violence,
Pour obtenir ma main m'y tenir sans défense;
Tout cela d'autant plus fait voir ce que je doi
A cet excès d'amour qu'il daigne avoir pour moi;
Tout cela montre une âme au dernier point charmée.
Il seroit moins coupable à m'avoir moins aimée;
Et, comme je n'ai point les sentimens ingrats,
Je lui veux conseiller de ne m'épouser pas.
Ce seroit en son lit mettre son ennemie,
Pour être à tous momens maîtresse de sa vie;
Et je me résoudrois à cet excès d'honneur,
Pour mieux choisir la place à lui percer le cœur.
Seigneur, voilà l'effet de ma reconnoissance.
Du reste, ma personne est en votre puissance:
Vous êtes maître ici; commandez, disposez,
Et recevez enfin ma main, si vous l'osez.

PERPENNA.

Moi! si je l'oserai? Vos conseils magnanimes
Pouvoient perdre moins d'art à m'étaler mes crimes:
J'en connois mieux que vous toute l'énormité,
Et pour la bien connoître ils m'ont assez coûté.

On ne s'attache point, sans un remords bien rude,
A tant de perfidie et tant d'ingratitude :
Pour vous je l'ai dompté, pour vous je l'ai détruit;
J'en ai l'ignominie, et j'en aurai le fruit.
Menacez mes forfaits et proscrivez ma tête,
De ces mêmes forfaits vous serez la conquête;
Et n'eût tout mon bonheur que deux jours à durer,
Vous n'avez dès demain qu'à vous y préparer.
J'accepte votre haine, et l'ai bien méritée;
J'en ai prévu la suite, et j'en sais la portée.
Mon triomphe....

SCÈNE V. — PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, AUFIDE, ARCAS, THAMIRE.

AUFIDE.

Seigneur, Pompée est arrivé,
Nos soldats mutinés, le peuple soulevé.
La porte s'est ouverte à son nom, à son ombre.
Nous n'avons point d'amis qui ne cèdent au nombre :
Antoine et Manlius déchirés par morceaux,
Tout morts et tout sanglans, ont encor des bourreaux.
On cherche avec chaleur le reste des complices,
Que lui-même il destine à de pareils supplices.
Je défendois mon poste, il l'a soudain forcé,
Et de sa propre main vous me voyez percé;
Maître absolu de tout, il change ici la garde.
Pensez à vous, je meurs; la suite vous regarde.

ARISTIE.

Pour quelle heure, seigneur, faut-il se préparer
A ce rare bonheur qu'il vient vous assurer?
Avez-vous en vos mains un assez bon otage
Pour faire vos traités avec grand avantage?

PERPENNA.

C'est prendre en ma faveur un peu trop de souci,
Madame; et j'ai de quoi le satisfaire ici.

SCÈNE VI. — POMPÉE, PERPENNA, VIRIATE, ARISTIE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

PERPENNA.

Seigneur, vous aurez su ce que je viens de faire.
Je vous ai de la paix immolé l'adversaire,
L'amant de votre femme, et ce rival fameux
Qui s'opposoit partout au succès de vos vœux.
Je vous rends Aristie, et finis cette crainte
Dont votre âme tantôt se montroit trop atteinte;

Et je vous affranchis de ce jaloux ennui
Qui ne pouvoit la voir entre les bras d'autrui.
Je fais plus; je vous livre une fière ennemie,
Avec tout son orgueil et sa Lusitanie;
Je vous en ai fait maître, et de tous ces Romains
Que déjà leur bonheur a remis en vos mains.
Comme en un grand dessein, et qui veut promptitude,
On ne s'explique pas avec la multitude,
Je n'ai point cru, seigneur, devoir apprendre à tous
Celui d'aller demain me rendre auprès de vous;
Mais j'en porte sur moi d'assurés témoignages.
Ces lettres de ma foi vous seront de bons gages;
Et vous reconnoîtrez, par leurs perfides traits,
Combien Rome pour vous a d'ennemis secrets,
Qui tous, pour Aristie enflammés de vengeance,
Avec Sertorius étoient d'intelligence.
Lisez....

(*Il lui donne les lettres qu'Aristie avoit apportées de Rome à Sertorius.*)

ARISTIE.

Quoi! scélérat! quoi, lâche! oses-tu bien....

PERPENNA.

Madame, il est ici votre maître et le mien;
Il faut en sa présence un peu de modestie,
Et si je vous oblige à quelque repartie,
La faire sans aigreur, sans outrages mêlés,
Et ne point oublier devant qui vous parlez.
Vous voyez là, seigneur, deux illustres rivales,
Que cette perte anime à des haines égales.
Jusques au dernier point elles m'ont outragé;
Mais, puisque je vous vois, je suis assez vengé.
Je vous regarde aussi comme un dieu tutélaire;
Et ne puis.... Mais, ô dieux! seigneur, qu'allez-vous faire?

POMPÉE, *après avoir brûlé les lettres sans les lire.*

Montrer d'un tel secret ce que je veux savoir.
Si vous m'aviez connu, vous l'auriez su prévoir.
Rome en deux factions trop longtemps partagée
N'y sera point pour moi de nouveau replongée;
Et quand Sylla lui rend sa gloire et son bonheur,
Je n'y remettrai point le carnage et l'horreur.
Oyez, Celsus.

(*Il lui parle à l'oreille.*)

Surtout empêchez qu'il ne nomme
Aucun des ennemis qu'elle m'a faits à Rome.

(*A Perpenna.*)

Vous, suivez ce tribun; j'ai quelques intérêts
Qui demandent ici des entretiens secrets.

PERPENNA.

Seigneur, se pourroit-il qu'après un tel service....

POMPÉE.

J'en connois l'importance, et lui rendrai justice.
Allez.

PERPENNA.

Mais cependant leur haine....

POMPÉE.

C'est assez.
Je suis maître; je parle; allez, obéissez.

SCÈNE VII. — POMPÉE, VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

POMPÉE.

Ne vous offensez pas d'ouir parler en maître,
Grande reine; ce n'est que pour punir un traître.
Criminel envers vous d'avoir trop écouté
L'insolence où montoit sa noire lâcheté,
J'ai cru devoir sur lui prendre ce haut empire,
Pour me justifier avant que vous rien dire :
Mais je n'abuse point d'un si facile accès,
Et je n'ai jamais su dérober mes succès.
Quelque appui que son crime aujourd'hui vous enlève,
Je vous offre la paix, et ne romps point la trêve;
Et ceux de nos Romains qui sont auprès de vous
Peuvent y demeurer sans craindre mon courroux.
Si de quelque péril je vous ai garantie,
Je ne veux pour tout prix enlever qu'Aristie,
A qui devant vos yeux, enfin maître de moi,
Je rapporte avec joie et ma main et ma foi.
Je ne dis rien du cœur, il tint toujours pour elle

ARISTIE.

Le mien savoit vous rendre une ardeur mutuelle;
Et, pour mieux recevoir ce don renouvelé,
Il oubliera, seigneur, qu'on me l'avoit volé.

VIRIATE.

Moi, j'accepte la paix que vous m'avez offerte;
C'est tout ce que je puis, seigneur, après ma perte:
Elle est irréparable : et, comme je ne voi
Ni chefs dignes de vous, ni rois dignes de moi,
Je renonce à la guerre ainsi qu'à l'hyménée;
Mais j'aime encor l'honneur du trône où je suis née.
D'une juste amitié je sais garder les lois,
Et ne sais point régner comme règnent nos rois.
S'il faut que sous votre ordre ainsi qu'eux je domine,
Je m'ensevelirai sous ma propre ruine :

Mais, si je puis régner sans honte et sans époux,
Je ne veux d'héritiers que votre Rome, ou vous;
Vous choisirez, seigneur: ou, si votre alliance
Ne peut voir mes États sous ma seule puissance,
Vous n'avez qu'à garder cette place en vos mains,
Et je m'y tiens déjà captive des Romains.

POMPÉE.

Madame, vous avez l'âme trop généreuse
Pour n'en pas obtenir une paix glorieuse,
Et l'on verra chez eux mon pouvoir abattu,
Ou j'y ferai toujours honorer la vertu.

SCÈNE VIII. — POMPÉE, ARISTIE, VIRIATE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

POMPÉE.

En est-ce fait, Celsus?

CELSUS.

Oui, seigneur; le perfide
A vu plus de cent bras punir son parricide;
Et, livré par votre ordre à ce peuple irrité,
Sans rien dire....

POMPÉE.

Il suffit, Rome est en sûreté;
Et ceux qu'à me haïr j'avois trop su contraindre,
N'y craignant rien de moi, n'y donnent rien à craindre.
(*A Viriate.*)
Vous, madame, agréez pour notre grand héros
Que ses mânes vengés goûtent un plein repos.
Allons donner votre ordre à des pompes funèbres
A l'égal de son nom illustres et célèbres,
Et dresser un tombeau, témoin de son malheur,
Qui le soit de sa gloire et de notre douleur.

FIN DE SERTORIUS.

SOPHONISBE.

TRAGÉDIE.

1663.

AU LECTEUR.

Cette pièce m'a fait connoître qu'il n'y a rien de si pénible que de mettre sur le théâtre un sujet qu'un autre y a déjà fait réussir[1]; mais aussi j'ose dire qu'il n'y a rien de si glorieux quand on s'en acquitte dignement. C'est un double travail d'avoir tout ensemble à éviter les ornemens dont s'est saisi celui qui nous a prévenus, et à faire effort pour en trouver d'autres qui puissent tenir leur place. Depuis trente ans que M. Mairet a fait admirer sa *Sophonisbe* sur notre théâtre, elle y dure encore; et il ne faut point de marque plus convaincante de son mérite que cette durée, qu'on peut nommer une ébauche, ou plutôt des arrhes de l'immortalité qu'elle assure à son illustre auteur : et certainement il faut avouer qu'elle a des endroits inimitables, et qu'il seroit dangereux de retâter après lui. Le démêlé de Scipion avec Massinisse, et les désespoirs de ce prince, sont de ce nombre : il est impossible de penser rien de plus juste, et très-difficile de l'exprimer plus heureusement. L'un et l'autre sont de son invention : je n'y pouvois toucher sans lui faire un larcin; et si j'avois été d'humeur à me le permettre, le peu d'espérance de l'égaler me l'auroit défendu. J'ai cru plus à propos de respecter sa gloire et ménager la mienne, par une scrupuleuse exactitude à m'écarter de sa route, pour ne laisser aucun lieu de dire, ni que je sois demeuré au-dessous de lui, ni que j'aie prétendu m'élever au-dessus, puisqu'on ne peut faire aucune comparaison entre des choses où l'on ne voit aucune concurrence. Si j'ai conservé les circonstances qu'il a changées, et changé celles qu'il a conservées, ç'a été par le seul dessein de faire autrement, sans ambition de faire mieux. C'est ainsi qu'en usoient nos anciens, qui traitoient d'ordinaire les mêmes sujets. La mort de Clytemnestre en peut servir d'exemple : nous la voyons encore chez Eschyle, chez Sophocle, et chez Euripide, tuée par son fils Oreste; mais chacun d'eux a choisi diverses manières pour arriver à cet événement, qu'aucun des trois n'a voulu changer, quelque cruel et dénaturé qu'il fût; et c'est sur quoi notre Aristote en a établi le précepte. Cette noble et laborieuse émulation a passé de leur siècle jusqu'au nôtre au travers de plus de deux mille ans qui les séparent. Feu M. Tristan a renouvelé *Marianne* et *Panthée* sur les pas du défunt sieur Hardy. Le grand éclat que M. de Scudéry a donné à sa *Didon* n'a point empêché que M. de Boisrobert n'en ait fait

1. La *Sophonisbe* de Mairet eut un grand succès; mais c'était dans un temps où non-seulement le goût du public n'était point formé, mais où la France n'avait encore aucune tragédie supportable. (*Voltaire.*)

voir une autre trois ou quatre ans après, sur une disposition qui lui en avoit été donnée, à ce qu'il disoit, par M. l'abbé d'Aubignac. A peine la *Cléopatre* de M. de Benserade a paru, qu'elle a été suivie du *Marc Antoine* de M. Mairet, qui n'est que le même sujet sous un autre titre. Sa *Sophonisbe* même n'a pas été la première qui ait ennobli les théâtres des derniers temps : celle du Trissin l'avoit précédée en Italie, et celle du sieur de Mont-Chrétien en France : et je voudrois que quelqu'un se voulût divertir à retoucher *le Cid* et *les Horaces* avec autant de retenue pour ma conduite et pour mes pensées que j'en ai eu pour celles de M. Mairet.

Vous trouverez en cette tragédie les caractères tels que chez Tite Live : vous y verrez Sophonisbe avec le même attachement aux intérêts de son pays, et la même haine pour Rome qu'il lui attribue. Je lui prête un peu d'amour ; mais elle règne sur lui, et ne daigne l'écouter qu'autant qu'il peut servir à ces passions dominantes qui règnent sur elle, et à qui elle sacrifie toutes les tendresses de son cœur, Massinisse, Syphax, sa propre vie. Elle en fait son unique bonheur, et en soutient la gloire avec une fierté si noble et si élevée, que Lélius est contraint d'avouer lui-même qu'elle méritoit d'être née Romaine. Elle n'avoit point abandonné Syphax après deux défaites ; elle étoit prête à s'ensevelir avec lui sous les ruines de sa capitale, s'il y fût revenu s'enfermer avec elle après la perte d'une troisième bataille : mais elle vouloit qu'il mourût plutôt que d'accepter l'ignominie des fers et du triomphe où le réservoient les Romains ; et elle avoit d'autant plus de droit d'attendre de lui cet effort de magnanimité, qu'elle s'étoit résolue à prendre ce parti pour elle, et qu'en Afrique c'étoit la coutume des rois de porter toujours sur eux du poison très-violent, pour s'épargner la honte de tomber vivans entre les mains de leurs ennemis. Je ne sais si ceux qui l'ont blâmée de traiter avec trop de hauteur ce malheureux prince après sa disgrâce ont assez conçu la mortelle horreur qu'a dû exciter en cette grande âme la vue de ces fers qu'il lui apporte à partager ; mais du moins ceux qui ont eu peine à souffrir qu'elle eût deux maris vivans ne se sont pas souvenus que les lois de Rome vouloient que le mariage se rompît par la captivité. Celles de Carthage nous sont fort peu connues ; mais il y a lieu de présumer, par l'exemple même de Sophonisbe, qu'elles étoient encore plus faciles à ces ruptures. Asdrubal, son père, l'avoit mariée à Massinisse avant que d'emmener ce jeune prince en Espagne, où il commandoit les armées de cette république ; et néanmoins, durant le séjour qu'ils y firent, les Carthaginois la marièrent de nouveau à Syphax, sans user d'aucune formalité ni envers ce premier mari, ni envers ce père, qui demeura extrêmement surpris et irrité de l'outrage qu'ils avoient fait à sa fille et à son gendre. C'est ainsi que mon auteur appelle Massinisse, et c'est là-dessus que je le fais se fonder ici pour se ressaisir de Sophonisbe sans l'autorité des Romains, comme d'une femme qui étoit déjà à lui, et qu'il avoit épousée avant qu'elle fût à Syphax.

On s'est mutiné toutefois contre ces deux maris ; et je m'en suis étonné d'autant plus que l'année dernière je ne m'aperçus point qu'on se scandalisât de voir, dans le *Sertorius*, Pompée

mari de deux femmes vivantes, dont l'une venoit chercher un second mari aux yeux mêmes de ce premier. Je ne vois aucune apparence d'imputer cette inégalité de sentimens à l'ignorance du siècle, qui ne peut avoir oublié en moins d'un an cette facilité que les anciens avoient donnée aux divorces, dont il étoit si bien instruit alors; mais il y auroit quelque lieu de s'en prendre à ceux qui, sachant mieux la *Sophonisbe* de M. Mairet que celle de Tite Live, se sont hâtés de condamner en la mienne tout ce qui n'étoit pas de leur connoissance, et n'ont pu faire cette réflexion, que la mort de Syphax étoit une fiction de M. Mairet, dont je ne pouvois me servir sans faire un pillage sur lui, et comme un attentat sur sa gloire. Sa *Sophonisbe* est à lui; c'est son bien, qu'il ne faut pas lui envier : mais celle de Tite Live est à tout le monde. Le Trissin et Mont-Chrétien, qui l'ont fait revivre avant nous, n'ont assassiné aucun des deux rois : j'ai cru qu'il m'étoit permis de n'être pas plus cruel, et de garder la même fidélité à une histoire assez connue parmi ceux qui ont quelque teinture des livres, pour nous convier à ne la démentir pas.

J'accorde qu'au lieu d'envoyer du poison à Sophonisbe, Massinisse devoit soulever les troupes qu'il commandoit dans l'armée, s'attaquer à la personne de Scipion, se faire blesser par ses gardes, et, tout percé de leurs coups, venir rendre les derniers soupirs aux pieds de cette princesse : c'eût été un amant parfait, mais ce n'eût pas été Massinisse. Que sait-on même si la prudence de Scipion n'avoit point donné de si bons ordres qu'aucun de ces emportemens ne fût en son pouvoir? Je le marque assez pour en faire naître quelque pensée en l'esprit de l'auditeur judicieux et désintéressé, dont je laisse l'imagination libre sur cet article. S'il aime les héros fabuleux, il croira que Lélius et Éryxe, entrant dans le camp, y trouveront celui-ci mort de douleur, ou de sa main. Si les vérités lui plaisent davantage, il ne fera aucun doute qu'il ne s'y soit consolé aussi aisément que l'histoire nous en assure. Ce que je fais dire de son désespoir à Mézétulle s'accommode avec l'une et l'autre de ces idées; et je n'ai peut-être encore fait rien de plus adroit pour le théâtre que de tirer le rideau sur des déplaisirs qui devoient être si grands, et eurent si peu de durée.

Quoi qu'il en soit, comme je ne sais que les règles d'Aristote et d'Horace, et ne les sais pas même trop bien, je ne hasarde pas volontiers en dépit d'elles ces agrémens surnaturels et miraculeux, qui défigurent quelquefois nos personnages autant qu'ils les embellissent, et détruisent l'histoire au lieu de la corriger. Ces grands coups de maître passent ma portée; je les laisse à ceux qui en savent plus que moi; et j'aime mieux qu'on me reproche d'avoir fait mes femmes trop héroïnes, par une ignorante et basse affectation de les faire ressembler aux originaux qui en sont venus jusqu'à nous, que de m'entendre louer d'avoir efféminé mes héros par une docte et sublime complaisance au goût de nos délicats[1], qui veulent de l'amour partout, et ne permettent

1. Allusion à Quinault; Racine n'avait encore publié aucune pièce de théâtre.

qu'à lui de faire auprès d'eux la bonne ou mauvaise fortune de nos ouvrages.

Éryxe n'a point ici l'avantage de cette ressemblance qui fait la principale perfection des portraits : c'est une reine de ma façon, de qui ce poëme reçoit un grand ornement, et qui pourroit toutefois y passer en quelque sorte pour inutile, n'étoit qu'elle ajoute des motifs vraisemblables aux historiques, et sert tout ensemble d'aiguillon à Sophonisbe pour précipiter son mariage, et de prétexte aux Romains pour n'y point consentir. Les protestations d'amour que semble lui faire Massinisse au commencement de leur premier entretien ne sont qu'un équivoque, dont le sens caché regarde cette autre reine. Ce qu'elle y répond fait voir qu'elle s'y méprend la première; et tant d'autres ont voulu s'y méprendre après elle, que je me suis cru obligé de vous en avertir.

Quand je ferai joindre cette tragédie à mes recueils, je pourrai l'examiner plus au long, comme j'ai fait les autres : cependant je vous demande pour sa lecture un peu de cette faveur qui doit toujours pencher du côté de ceux qui travaillent pour le public, avec une attention sincère qui vous empêche d'y voir ce qui n'y est pas, et vous y laisse voir tout ce que j'y fais dire.

PERSONNAGES.

SYPHAX, roi de Numidie.
MASSINISSE, autre roi de Numidie.
LÉLIUS, lieutenant de Scipion, consul de Rome.
LÉPIDE, tribun romain.
BOCCHAR, lieutenant de Syphax.
MEZETULLE, lieutenant de Massinisse.
ALBIN, centenier romain.
SOPHONISBE, fille d'Asdrubal, général des Carthaginois, et reine de Numidie.
ÉRYXE, reine de Gétulie.
HERMINIE, dame d'honneur de Sophonisbe.
BARCÉE, dame d'honneur d'Eryxe.
PAGE de Sophonisbe.
GARDES.

La scène est à Cyrthe, capitale du royaume de Syphax, dans le palais du roi.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — SOPHONISBE, BOCCHAR, HERMINIE.

BOCCHAR.

Madame, il étoit temps qu'il vous vînt du secours;
Le siége étoit formé, s'il eût tardé deux jours :
Les travaux commencés alloient à force ouverte

Tracer autour des murs l'ordre de votre perte;
Et l'orgueil des Romains se promettoit l'éclat
D'asservir par leur prise et vous et tout l'État.
Syphax a dissipé, par sa seule présence,
De leur ambition la plus fière espérance.
Ses troupes, se montrant au lever du soleil,
Ont de votre ruine arrêté l'appareil.
A peine une heure ou deux elles ont pris haleine,
Qu'il les range en bataille au milieu de la plaine.
L'ennemi fait le même, et l'on voit des deux parts
Nos sillons hérissés de piques et de dards,
Et l'une et l'autre armée étaler même audace,
Égale ardeur de vaincre, et pareille menace.
L'avantage du nombre est dans notre parti :
Ce grand feu des Romains en paroît ralenti;
Du moins de Lélius la prudence inquiète
Sur le point du combat nous envoie un trompette :
On le mène à Syphax, à qui sans différer
De sa part il demande une heure à conférer.
Les otages reçus pour cette conférence,
Au milieu des deux camps l'un et l'autre s'avance;
Et si le ciel répond à nos communs souhaits,
Le champ de la bataille enfantera la paix.
  Voilà ce que le roi m'a chargé de vous dire,
Et que de tout son cœur à la paix il aspire,
Pour ne plus perdre aucun de ces momens si doux
Que la guerre lui vole en l'éloignant de vous.

SOPHONISBE.

Le roi m'honore trop d'une amour si parfaite.
Dites-lui que j'aspire à la paix qu'il souhaite,
Mais que je le conjure, en cet illustre jour,
De penser à sa gloire encor plus qu'à l'amour.

SCÈNE II. — SOPHONISBE, HERMINIE.

HERMINIE.

Madame, ou j'entends mal une telle prière,
Ou vos vœux pour la paix n'ont pas votre âme entière;
Vous devez pourtant craindre un vainqueur irrité.

SOPHONISBE.

J'ai fait à Massinisse une infidélité.
Accepté par mon père, et nourri dans Carthage
Tu vis en tous les deux l'amour croître avec l'âge.
Il porta dans l'Espagne et mon cœur et ma foi :
Mais durant cette absence on disposa de moi.
J'immolai ma tendresse au bien de ma patrie :
Pour lui gagner Syphax j'eusse immolé ma vie.

Il étoit aux Romains, et je l'en détachai;
J'étois à Massinisse, et je m'en arrachai.
J'en eus de la douleur, j'en sentis de la gêne;
Mais je servois Carthage, et m'en revoyois reine;
Car, afin que le change eût pour moi quelque appas,
Syphax de Massinisse envahit les États,
Et mettoit à mes pieds l'une et l'autre couronne,
Quand l'autre étoit réduit à sa seule personne.
Ainsi contre Carthage et contre ma grandeur
Tu me vis n'écouter ni ma foi ni mon cœur.

HERMINIE.

Et vous ne craignez point qu'un amant ne se venge,
S'il faut qu'en son pouvoir sa victoire vous range?

SOPHONISBE.

Nous vaincrons, Herminie; et nos destins jaloux
Voudront faire à leur tour quelque chose pour nous:
Mais si de ce héros je tombe en la puissance,
Peut-être aura-t-il peine à suivre sa vengeance,
Et que ce même amour qu'il m'a plu de trahir
Ne se trahira pas jusques à me haïr.
Jamais à ce qu'on aime on n'impute d'offense,
Quelque doux souvenir prend toujours sa défense.
L'amant excuse, oublie; et son ressentiment
A toujours, malgré lui, quelque chose d'amant.
Je sais qu'il peut s'aigrir, quand il voit qu'on le quitte
Par l'estime qu'on prend pour un autre mérite:
Mais lorsqu'on lui préfère un prince à cheveux gris,
Ce choix fait sans amour est pour lui sans mépris;
Et l'ordre ambitieux d'un hymen politique
N'a rien que ne pardonne un courage héroïque:
Lui-même il s'en console, et trompe sa douleur
A croire que la main n'a point donné le cœur.
J'ai donc peu de sujet de craindre Massinisse;
J'en ai peu de vouloir que la guerre finisse;
J'espère en la victoire, ou du moins en l'appui
Que son reste d'amour me saura faire en lui:
Mais le reste du mien, plus fort qu'on ne présume,
Trouvera dans la paix une prompte amertume;
Et d'un chagrin secret la sombre et dure loi
M'y fait voir des malheurs qui ne sont que pour moi

HERMINIE.

J'ai peine à concevoir que le ciel vous envoie
Des sujets de chagrin dans la commune joie,
Et par quel intérêt un tel reste d'amour
Vous fera des malheurs en ce bienheureux jour.

SOPHONISBE.

Ce reste ne va point à regretter sa perte,

Dont je prendrois encor l'occasion offerte;
Mais il est assez fort pour devenir jaloux
De celle dont la paix le doit faire l'époux.
Éryxe, ma captive, Éryxe, cette reine
Qui des Gétuliens naquit la souveraine,
Eut aussi bien que moi des yeux pour ses vertus,
Et trouva de la gloire à choisir mon refus.
Ce fut pour empêcher ce fameux hyménée
Que Syphax fit la guerre à cette infortunée,
La surprit dans sa ville, et fit en ma faveur
Ce qu'il n'entreprenoit que pour venger sa sœur;
Car tu sais qu'il l'offrit à ce généreux prince,
Et lui voulut pour dot remettre sa province.

HERMINIE.

Je comprends encor moins que vous peut importer
A laquelle des deux il daigne s'arrêter.
Ce fut, s'il m'en souvient, votre prière expresse
Qui lui fit par Syphax offrir cette princesse;
Et je ne puis trouver matière à vos douleurs
Dans la perte d'un cœur que vous donniez ailleurs.

SOPHONISBE.

Je le donnois, ce cœur où ma rivale aspire;
Ce don, s'il l'eût souffert, eût marqué mon empire,
Eût montré qu'un amant si maltraité par moi
Prenoit encor plaisir à recevoir ma loi.
Après m'avoir perdue, il auroit fait connoître
Qu'il vouloit m'être encor tout ce qu'il pouvoit m'être,
Se rattacher à moi par les liens du sang,
Et tenir de ma main la splendeur de son rang;
Mais s'il épouse Éryxe, il montre un cœur rebelle
Qui me néglige autant qu'il veut brûler pour elle,
Qui brise tous mes fers et brave hautement
L'éclat de sa disgrâce et de mon changement.

HERMINIE.

Certes, si je l'osois, je nommerois caprice
Ce trouble ingénieux à vous faire un supplice,
Et l'obstination des soucis superflus
Dont vous gêne ce cœur quand vous n'en voulez plus.

SOPHONISBE.

Ah! que de notre orgueil tu sais mal la foiblesse,
Quand tu veux que son choix n'ait rien qui m'intéresse!
Des cœurs que la vertu renonce à posséder
La conquête toujours semble douce à garder;
Sa rigueur n'a jamais le dehors si sévère,
Que leur perte au dedans ne lui devienne amère;
Et de quelque façon qu'elle nous fasse agir,
Un esclave échappé nous fait toujours rougir.

Qui rejette un beau feu n'aime point qu'on l'éteigne :
On se plaît à régner sur ce que l'on dédaigne;
Et l'on ne s'applaudit d'un illustre refus
Qu'alors qu'on est aimée après qu'on n'aime plus.
Je veux donc, s'il se peut, que l'heureux Massinisse
Prenne tout autre hymen pour un affreux supplice,
Qu'il m'adore en secret; qu'aucune nouveauté
N'ose le consoler de ma déloyauté;
Ne pouvant être à moi, qu'il ne soit à personne,
Ou qu'il souffre du moins que mon seul choix le donne.
Je veux penser encor que j'en puis disposer,
Et c'est de quoi la paix me va désabuser.
Juge si j'aurai lieu d'en être satisfaite,
Et par ce que je crains vois ce que je souhaite.
Mais Éryxe déjà commence mon malheur,
Et me vient par sa joie avancer ma douleur.

SCÈNE III. — SOPHONISBE, ÉRYXE, HERMINIE, BARCÉE.

ÉRYXE.

Madame, une captive oseroit-elle prendre
Quelque part au bonheur que l'on nous vient d'apprendre?

SOPHONISBE.

Le bonheur n'est pas grand tant qu'il est incertain.

ÉRYXE.

On me dit que le roi tient la paix en sa main;
Et je n'ose douter qu'il ne l'ait résolue.

SOPHONISBE.

Pour être proposée, elle n'est pas conclue;
Et les grands intérêts qu'il y faut ajuster
Demandent plus d'une heure à les bien concerter.

ÉRYXE.

Alors que des deux chefs la volonté conspire....

SOPHONISBE.

Que sert la volonté d'un chef qu'on peut dédire?
Il faut l'aveu de Rome, et que d'autre côté
Le sénat de Carthage accepte le traité.

ÉRYXE.

Lélius le propose; et l'on ne doit pas croire
Qu'au désaveu de Rome il hasarde sa gloire.
Quant à votre sénat, le roi n'en dépend point.

SOPHONISBE.

Le roi n'a pas une âme infidèle à ce point;
Il sait à quoi l'honneur, à quoi sa foi l'engage;
Et je l'en dédirois, s'il traitoit sans Carthage.

ÉRYXE.

On ne m'avoit pas dit qu'il fallût votre aveu.

SOPHONISBE.

Qu'on vous l'ait dit ou non, il m'importe assez peu.

ÉRYXE.

Je le crois; mais enfin donnez votre suffrage,
Et je vous répondrai de celui de Carthage.

SOPHONISBE.

Avez-vous en ces lieux quelque commerce?

ÉRYXE.

Aucun.

SOPHONISBE.

D'où le savez-vous donc?

ÉRYXE.

D'un peu de sens commun.
On y doit être las de perdre des batailles,
Et d'avoir à trembler pour ses propres murailles.

SOPHONISBE.

Rome nous auroit donc appris l'art de trembler.
Annibal....

ÉRYXE.

Annibal a pensé l'accabler:
Mais ce temps-là n'est plus, et la valeur d'un homme....

SOPHONISBE.

On ne voit point d'ici ce qui se passe à Rome.
En ce même moment peut-être qu'Annibal
Lui fait tout de nouveau craindre un assaut fatal,
Et que c'est pour sortir enfin de ces alarmes
Qu'elle nous fait parler de mettre bas les armes.

ÉRYXE.

Ce seroit pour Carthage un bonheur signalé.
Mais, madame, les dieux vous l'ont-ils révélé?
A moins que de leur voix, l'âme la plus crédule
D'un miracle pareil feroit quelque scrupule.

SOPHONISBE.

Des miracles pareils arrivent quelquefois:
J'ai vu Rome en état de tomber sous nos lois;
La guerre est journalière, et sa vicissitude
Laisse tout l'avenir dedans l'incertitude.

ÉRYXE.

Le passé le prépare, et le soldat vainqueur
Porte aux nouveaux combats plus de force et de cœur.

SOPHONISBE.

Et, si j'en étois crue, on auroit le courage
De ne rien écouter sur ce désavantage,
Et d'attendre un succès hautement emporté
Qui remît notre gloire en plus d'égalité.

ÉRYXE.

On pourroit fort attendre.

SOPHONISBE.

Et durant cette attente
Vous pourriez n'avoir pas l'âme la plus contente.

ÉRYXE.

J'ai déjà grand chagrin de voir que de vos mains
Mon sceptre a su passer en celles des Romains :
Et qu'aujourd'hui, de l'air dont s'y prend Massinisse,
Le vôtre a grand besoin que la paix l'affermisse.

SOPHONISBE.

Quand de pareils chagrins voudront paroître au jour,
Si l'honneur vous est cher, cachez tout votre amour;
Et voyez à quel point votre gloire est flétrie
D'aimer un ennemi de sa propre patrie,
Qui sert des étrangers dont par un juste accord
Il pouvoit nous aider à repousser l'effort.

ÉRYXE.

Dépouillé par votre ordre, ou par votre artifice,
Il sert vos ennemis pour s'en faire justice;
Mais, si de les servir il doit être honteux,
Syphax sert, comme lui, des étrangers comme eux.
Si nous les voulions tous bannir de notre Afrique,
Il faudroit commencer par votre république,
Et renvoyer à Tyr, d'où vous êtes sortis,
Ceux par qui nos climats sont presque assujettis.
Nous avons lieu d'avoir pareille jalousie
Des peuples de l'Europe et de ceux de l'Asie;
Ou, si le temps a pu vous naturaliser,
Le même cours du temps les peut favoriser.
J'ose vous dire plus. Si le destin s'obstine
A vouloir qu'en ces lieux leur victoire domine,
Comme vos Tyriens passent pour Africains,
Au milieu de l'Afrique il naîtra des Romains :
Et, si de ce qu'on voit nous croyons le présage,
Il en pourra bien naître au milieu de Carthage
Pour qui notre amitié n'aura rien de honteux,
Et qui sauront passer pour Africains comme eux.

SOPHONISBE.

Vous parlez un peu haut

ÉRYXE.

Je suis amante et reine.

SOPHONISBE.

Et captive, de plus.

ÉRYXE.

On va briser ma chaîne;
Et la captivité ne peut abattre un cœur
Qui se voit assuré de celui du vainqueur
Il est tel dans vos fers que sous mon diadème.

N'outragez plus ce prince, il a ma foi, je l'aime;
J'ai la sienne, et j'en sais soutenir l'intérêt.
Du reste, si la paix vous plaît, ou vous déplaît,
Ce n'est pas mon dessein d'en pénétrer la cause.
La bataille et la paix sont pour moi même chose.
L'une ou l'autre aujourd'hui finira mes ennuis;
Mais l'une vous peut mettre en l'état où je suis.

SOPHONISBE.

Je pardonne au chagrin d'un si long esclavage,
Qui peut avec raison vous aigrir le courage,
Et voudrois vous servir malgré ce grand courroux.

ÉRYXE.

Craignez que je ne puisse en dire autant de vous.
Mais le roi vient, adieu; je n'ai pas l'imprudence
De m'offrir pour troisième à votre conférence:
Et d'ailleurs, s'il vous vient demander votre aveu,
Soit qu'il l'obtienne, ou non, il m'importe fort peu.

SCÈNE IV.—SYPHAX, SOPHONISBE, HERMINIE, BOCCHAR

SOPHONISBE.

Eh bien! seigneur, la paix, l'avez-vous résolue?

SYPHAX.

Vous en êtes encor la maîtresse absolue,
Madame; et je n'ai pris trêve pour un moment,
Qu'afin de tout remettre à votre sentiment.
On m'offre le plein calme, on m'offre de me rendre
Ce que dans mes États la guerre a fait surprendre,
L'amitié des Romains que pour vous j'ai trahis.

SOPHONISBE.

Et que vous offre-t-on, seigneur, pour mon pays?

SYPHAX.

Loin d'exiger de moi que j'y porte mes armes,
On me laisse aujourd'hui tout entier à vos charmes;
On demande que, neutre en ces dissensions,
Je laisse aller le sort de vos deux nations.

SOPHONISBE.

Et ne pourroit-on point vous en faire l'arbitre?

SYPHAX.

Le ciel sembloit m'offrir un si glorieux titre,
Alors qu'on vit dans Cyrthe entrer d'un pas égal,
D'un côté Scipion, et de l'autre Asdrubal.
Je vis ces deux héros, jaloux de mon suffrage,
Le briguer, l'un pour Rome, et l'autre pour Carthage,
Je les vis à ma table, et sur un même lit;
Et comme ami commun, j'aurois eu tout crédit.
Votre beauté, madame, emporta la balance.

De Carthage pour vous j'embrassai l'alliance;
Et, comme on ne veut point d'arbitre intéressé,
C'est beaucoup aux vainqueurs d'oublier le passé.
En l'état où je suis, deux batailles perdues,
Mes villes la plupart surprises ou rendues,
Mon royaume d'argent et d'hommes affoibli,
C'est beaucoup de me voir tout d'un coup rétabli.
Je reçois sans combat le prix de la victoire;
Je rentre sans péril en ma première gloire;
Et ce qui plus que tout a lieu de m'être doux,
Il m'est permis enfin de vivre auprès de vous.

SOPHONISBE.

Quoi que vous résolviez, c'est à moi d'y souscrire;
J'oserai toutefois m'enhardir à vous dire
Qu'avec plus de plaisir je verrois ce traité,
Si j'y voyois pour vous, ou gloire, ou sûreté.
Mais, seigneur, m'aimez-vous encor?

SYPHAX.

Si je vous aime?

SOPHONISBE.

Oui, m'aimez-vous encor, seigneur?

SYPHAX.

Plus que moi-même.

SOPHONISBE.

Si mon amour égal rend vos jours fortunés,
Vous souvient-il encor de qui vous le tenez?

SYPHAX.

De vos bontés, madame.

SOPHONISBE.

Ah! cessez, je vous prie,
De faire en ma faveur outrage à ma patrie.
Un autre avoit le choix de mon père et le mien;
Elle seule pour vous rompit ce doux lien.
Je brûlois d'un beau feu, je promis de l'éteindre;
J'ai tenu ma parole, et j'ai su m'y contraindre.
Mais vous ne tenez pas, seigneur, à vos amis
Ce qu'acceptant leur don vous leur avez promis;
Et, pour ne pas user vers vous d'un mot trop rude,
Vous montrez pour Carthage un peu d'ingratitude.
Quoi! vous, qui lui devez ce bonheur de vos jours,
Vous, que mon hyménée engage à son secours,
Vous, que votre serment attache à sa défense,
Vous manquez de parole et de reconnoissance!
Et, pour remercîment de me voir en vos mains,
Vous la livrez vous-même en celles des Romains!
Vous brisez le pouvoir dont vous m'avez reçue,
Et je serai le prix d'une amitié rompue.

Moi qui, pour en étreindre à jamais les grands nœuds,
Ai d'un amour si juste éteint les plus beaux feux!
Moi, que vous protestez d'aimer plus que vous-même!
Ah! seigneur, le dirai-je? est-ce ainsi que l'on m'aime?

SYPHAX.

Si vous m'aimiez, madame, il vous seroit bien doux
De voir comme je veux ne vous devoir qu'à vous;
Vous ne vous plairiez pas à montrer dans votre âme
Les restes odieux d'une première flamme,
D'un amour dont l'hymen qu'on a vu nous unir
Devroit avoir éteint jusques au souvenir.
Vantez-moi vos appas, montrez avec courage
Ce prix impérieux dont m'achète Carthage;
Avec tant de hauteur prenez son intérêt,
Qu'il me faille en esclave agir comme il lui plaît;
Au moindre soin des miens traitez-moi d'infidèle,
Et ne me permettez de régner que sous elle :
Mais épargnez ce comble aux malheurs que je crains,
D'entendre aussi vanter ces beaux feux mal éteints,
Et de vous en voir l'âme encor toute obsédée
En ma présence même en caresser l'idée.

SOPHONISBE.

Je m'en souviens, seigneur, lorsque vous oubliez
Quels vœux mon changement vous a sacrifiés,
Et saurai l'oublier, quand vous ferez justice
A ceux qui vous ont fait un si grand sacrifice.
Au reste, pour ouvrir tout mon cœur avec vous,
Je n'aime point Carthage à l'égal d'un époux;
Mais, bien que moins soumise à son destin qu'au vôtre,
J'y crains également et pour l'un et pour l'autre;
Et ce que je vous suis ne sauroit empêcher
Que le plus malheureux ne me soit le plus cher.
Jouissez de la paix qui vous vient d'être offerte,
Tandis que j'irai plaindre et partager sa perte;
J'y mourrai sans regret, si mon dernier moment
Vous laisse en quelque état de régner sûrement.
Mais, Carthage détruite, avec quelle apparence
Oserez-vous garder cette fausse espérance?
Rome, qui vous redoute et vous flatte aujourd'hui,
Vous craindra-t-elle encor, vous voyant sans appui,
Elle qui de la paix ne jette les amorces
Que par le seul besoin de séparer vos forces,
Et qui dans Massinisse, et voisin, et jaloux,
Aura toujours de quoi se brouiller avec vous?
Tous deux vous devront tout. Carthage abandonnée
Vaut pour l'un et pour l'autre une grande journée.
Mais un esprit aigri n'est jamais satisfait

Qu'il n'ait vengé l'injure en dépit du bienfait.
Pensez-y : votre armée est la plus forte en nombre;
Les Romains ont tremblé dès qu'ils en ont vu l'ombre;
Utique à l'assiéger retient leur Scipion :
Un temps bien pris peut tout; pressez l'occasion.
De ce chef éloigné la valeur peu commune
Peut-être à sa personne attache leur fortune :
Il tient auprès de lui la fleur de leurs soldats.
En tout événement Cyrthe vous tend les bras;
Vous tiendrez, et longtemps, dedans cette retraite.
Mon père cependant répare sa défaite;
Hannon a de l'Espagne amené du secours;
Annibal vient lui-même ici dans peu de jours.
Si tout cela vous semble un léger avantage,
Renvoyez-moi, seigneur, me perdre avec Carthage:
J'y périrai sans vous; vous régnerez sans moi.
Vous préserve le ciel de ce que je prévoi!
Et daigne son courroux, me prenant seule en butte,
M'exempter par ma mort de pleurer votre chute!

SYPHAX.

A des charmes si forts joindre celui des pleurs!
Soulever contre moi ma gloire et vos douleurs!
C'est trop, c'est trop, madame; il faut vous satisfaire.
Le plus grand des malheurs seroit de vous déplaire,
Et tous mes sentimens veulent bien se trahir
A la douceur de vaincre ou de vous obéir.
La paix eût sur ma tête assuré ma couronne;
Il faut la refuser, Sophonisbe l'ordonne;
Il faut servir Carthage, et hasarder l'État.
Mais que deviendrez-vous, si je meurs au combat?
Qui sera votre appui, si le sort des batailles
Vous rend un corps sans vie au pied de nos murailles?

SOPHONISBE.

Je vous répondrois bien qu'après votre trépas
Ce que je deviendrai ne vous regarde pas :
Mais j'aime mieux, seigneur, pour vous tirer de peine,
Vous dire que je sais vivre et mourir en reine.

SYPHAX.

N'en parlons plus, madame. Adieu : pensez à moi.
Et je saurai, pour vous, vaincre ou mourir en roi.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — ÉRYXE, BARCÉE.

ÉRYXE.

Quel désordre, Barcée, ou plutôt quel supplice,
M'apprêtoit la victoire à revoir Massinisse!
Et que de mon destin l'obscure trahison
Sur mes souhaits remplis a versé de poison!
Syphax est prisonnier; Cyrthe toute éperdue
A ce triste spectacle aussitôt s'est rendue.
Sophonisbe, en dépit de toute sa fierté,
Va gémir à son tour dans la captivité :
Le ciel finit la mienne, et je n'ai plus de chaînes
Que celles qu'avec gloire on voit porter aux reines;
Et, lorsqu'aux mêmes fers je crois voir mon vainqueur,
Je doute, en le voyant, si j'ai part en son cœur!
En vain l'impatience à le chercher m'emporte,
En vain de ce palais je cours jusqu'à la porte,
Et m'ose figurer, en cet heureux moment,
Sa flamme impatiente et forte également :
Je l'ai vu, mais surpris, mais troublé de ma vue;
Il n'étoit point lui-même alors qu'il m'a reçue;
Et ses yeux égarés marquoient un embarras
A faire assez juger qu'il ne me cherchoit pas.
J'ai vanté sa victoire, et je me suis flattée
Jusqu'à m'imaginer que j'étois écoutée :
Mais, quand pour me répondre il s'est fait un effort,
Son compliment au mien n'a point eu de rapport;
Et j'ai trop vu par là qu'un si profond silence
Attachoit sa pensée ailleurs qu'à ma présence,
Et que l'emportement d'un entretien secret
Sous un front attentif cachoit l'esprit distrait.

BARCÉE.

Les soins d'un conquérant vous donnent trop d'alarmes.
C'est peu que devant lui Cyrthe ait mis bas les armes,
Qu'elle se soit rendue, et qu'un commun effroi
L'ait fait à tout son peuple accepter pour son roi :
Il lui faut s'assurer des places et des portes,
Pour en demeurer maître y poster ses cohortes :
Ce devoir se préfère aux soucis les plus doux;
Et, s'il en étoit quitte, il seroit tout à vous.

ÉRYXE.

Il me l'a dit lui-même alors qu'il m'a quittée;
Mais j'ai trop vu d'ailleurs son âme inquiétée;

Et, de quelque couleur que tu couvres ses soins,
Sa nouvelle conquête en occupe le moins.
Sophonisbe, en un mot, et captive et pleurante,
L'emporte sur Éryxe et reine et triomphante;
Et, si je m'en rapporte à l'accueil différent,
Sa disgrâce peut plus qu'un sceptre qu'on me rend.
Tu l'as pu remarquer. Du moment qu'il l'a vue,
Ses troubles ont cessé, sa joie est revenue :
Ces charmes à Carthage autrefois adorés
Ont soudain réuni ses regards égarés.
Tu l'as vue étonnée, et tout ensemble altière,
Lui demander l'honneur d'être sa prisonnière,
Le prier fièrement qu'elle pût en ses mains
Éviter le triomphe et les fers des Romains.
Son orgueil, que ses pleurs sembloient vouloir dédire,
Trouvoit l'art en pleurant d'augmenter son empire;
Et sûre du succès, dont cet art répondoit,
Elle prioit bien moins qu'elle ne commandoit.
Aussi sans balancer il a donné parole
Qu'elle ne seroit point traînée au Capitole,
Qu'il en sauroit trouver un moyen assuré;
En lui tendant la main sur l'heure il l'a juré,
Et n'eût pas borné là son ardeur renaissante,
Mais il s'est souvenu qu'enfin j'étois présente;
Et les ordres qu'aux siens il avoit à donner
Ont servi de prétexte à nous abandonner.
Que dis-je? pour moi seule affectant cette fuite,
Jusqu'au fond du palais des yeux il l'a conduite;
Et, si tu t'en souviens, j'ai toujours soupçonné
Que cet amour jamais ne fut déraciné.
Chez moi, dans Hyarbée, où le mien trop facile
Prêtoit à sa déroute un favorable asile,
Détrôné, vagabond, et sans appui que moi,
Quand j'ai voulu parler contre ce cœur sans foi,
Et qu'à cette infidèle imputant sa misère,
J'ai cru surprendre un mot de haine ou de colère,
Jamais son feu secret n'a manqué de détours
Pour me forcer moi-même à changer de discours;
Ou, si je m'obstinois à le faire répondre,
J'en tirois pour tout fruit de quoi mieux me confondre,
Et je n'en arrachois que de profonds hélas,
Et qu'enfin son amour ne la méritoit pas.
Juge, par ces soupirs que produisoit l'absence,
Ce qu'à leur entrevue a produit la présence.

BARCÉE.

Elle a produit sans doute un effet de pitié
Où se mêle peut-être une ombre d'amitié.

Vous savez qu'un cœur noble et vraiment magnanime,
Quand il bannit l'amour, aime à garder l'estime;
Et que, bien qu'offensé par le choix d'un mari,
Il n'insulte jamais à ce qu'il a chéri.
Mais, quand bien vous auriez tout lieu de vous en plaindre,
Sophonisbe, après tout, n'est point pour vous à craindre,
Fût-elle tout son cœur, elle l'auroit en vain,
Puisqu'elle est hors d'état de recevoir sa main.
Il vous la doit, madame.

ÉRYXE.

Il me la doit, Barcée :
Mais que sert une main par le devoir forcée?
Et qu'en auroit le don pour moi de précieux,
S'il faut que son esclave ait son cœur à mes yeux?
Je sais bien que des rois la fière destinée
Souffre peu que l'amour règle leur hyménée,
Et que leur union, souvent pour leur malheur,
N'est que du sceptre au sceptre, et non du cœur au cœur :
Mais je suis au-dessus de cette erreur commune;
J'aime en lui sa personne autant que sa fortune;
Et je n'en exigeai qu'il reprît ses États
Que de peur que mon peuple en fît trop peu de cas.
Des actions des rois ce téméraire arbitre
Dédaigne insolemment ceux qui n'ont que le titre.
Jamais d'un roi sans trône il n'eût souffert la loi,
Et ce mépris peut-être eût passé jusqu'à moi.
Il falloit qu'il lui vît sa couronne à la tête,
Et que ma main devînt sa dernière conquête,
Si nous voulions régner avec l'autorité
Que le juste respect doit à la dignité.
J'aime donc Massinisse, et je prétends qu'il m'aime :
Je l'adore, et je veux qu'il m'adore de même;
Et pour moi son hymen seroit un long ennui,
S'il n'étoit tout à moi, comme moi toute à lui.
Ne t'étonne donc point de cette jalousie
Dont, à ce froid abord, mon âme s'est saisie;
Laisse-la-moi souffrir, sans me la reprocher;
Sers-la, si tu le peux, et m'aide à la cacher.
Pour juste aux yeux de tous qu'en puisse être la cause,
Une femme jalouse à cent mépris s'expose;
Plus elle fait de bruit, moins on en fait d'état,
Et jamais ses soupçons n'ont qu'un honteux éclat.
Je veux donner aux miens une route diverse,
A ces amans suspects laisser libre commerce,
D'un œil indifferent en regarder le cours,
Fuir toute occasion de troubler leurs discours,
Et d'un hymen douteux éviter le supplice,

Tant que je douterai du cœur de Massinisse.
Le voici : nous verrons, par son empressement,
Si je me suis trompée en ce pressentiment.

SCÈNE II. — MASSINISSE, ÉRYXE, BARCÉE, MÉZÉTULLE

MASSINISSE.

Enfin, maître absolu des murs et de la ville,
Je puis vous rapporter un esprit plus tranquille,
Madame, et voir céder en ce reste du jour
Les soins de la victoire aux douceurs de l'amour.
Je n'aurois plus de lieu d'aucune inquiétude,
N'étoit que je ne puis sortir d'ingratitude,
Et que dans mon bonheur il n'est pas bien en moi
De m'acquitter jamais de ce que je vous doi.
Les forces qu'en mes mains vos bontés ont remises,
Vous ont laissée en proie à de lâches surprises,
Et me rendoient ailleurs ce qu'on m'avoit ôté,
Tandis qu'on vous ôtoit et sceptre et liberté.
Ma première victoire a fait votre esclavage;
Celle-ci, qui le brise, est encor votre ouvrage;
Mes bons destins par vous ont eu tout leur effet,
Et je suis seulement ce que vous m'avez fait.
Que peut donc tout l'effort de ma reconnoissance,
Lorsque je tiens de vous ma gloire et ma puissance?
Et que vous puis-je offrir que votre propre bien,
Quand je vous offrirai votre sceptre et le mien?

ÉRYXE.

Quoi qu'on puisse devoir, aisément on s'acquitte,
Seigneur, quand on se donne avec tant de mérite :
C'est un rare présent qu'un véritable roi
Qu'a rendu sa victoire enfin digne de moi.
Si dans quelques malheurs pour vous je suis tombée,
Nous pourrons en parler un jour dans Hyarbée,
Lorsqu'on nous y verra dans un rang souverain,
La couronne à la tête, et le sceptre à la main.
Ici nous ne savons encor ce que nous sommes :
Je tiens tout fort douteux tant qu'il dépend des hommes,
Et n'ose m'assurer que nos amis jaloux
Consentent l'union de deux trônes en nous.
Ce qu'avec leurs héros vous avez de pratique
Vous a dû mieux qu'à moi montrer leur politique.
Je ne vous en dis rien : un souci plus pressant,
Et, si je l'ose dire, assez embarrassant,
Où même ainsi que vous la pitié m'intéresse,
Vous doit inquiéter touchant votre promesse.
Dérober Sophonisbe au pouvoir des Romains,

C'est un pénible ouvrage, et digne de vos mains;
Vous devez y penser.

MASSINISSE.

Un peu trop téméraire,
Peut-être ai-je promis plus que je ne puis faire.
Les pleurs de Sophonisbe ont surpris ma raison.
L'opprobre du triomphe est pour elle un poison;
Et j'ai cru que le ciel l'avoit assez punie,
Sans la livrer moi-même à tant d'ignominie.
Madame, il est bien dur de voir déshonorer
L'autel où tant de fois on s'est plu d'adorer,
Et l'âme ouverte aux biens que le ciel lui renvoie
Ne peut rien refuser dans ce comble de joie.
Mais, quoi que ma promesse ait de difficultés,
L'effet en est aisé, si vous y consentez.

ÉRYXE.

Si j'y consens! bien plus, seigneur, je vous en prie.
Voyez s'il faut agir de force ou d'industrie;
Et concertez ensemble en toute liberté
Ce que dans votre esprit vous avez projeté.
Elle vous cherche exprès.

SCÈNE III. — MASSINISSE, SOPHONISBE, ÉRYXE, BARCÉE, HERMINIE, MÉZÉTULLE.

ÉRYXE.

Tout a changé de face,
Madame, et les destins vous ont mise en ma place.
Vous me deviez servir malgré tout mon courroux,
Et je fais à présent même chose pour vous :
Je vous l'avois promis, et je vous tiens parole.

SOPHONISBE.

Je vous suis obligée; et ce qui m'en console,
C'est que tout peut changer une seconde fois;
Et je vous rendrai lors tout ce que je vous dois.

ÉRYXE.

Si le ciel jusque-là vous en laisse incapable,
Vous pourrez quelque temps être ma redevable,
Non tant d'avoir parlé, d'avoir prié pour vous,
Comme de vous céder un entretien si doux.
Voyez si c'est vous rendre un fort méchant office
Que vous abandonner le prince Massinisse.

SOPHONISBE.

Ce n'est pas mon dessein de vous le dérober.

ÉRYXE.

Peut-être en ce dessein pourriez-vous succomber.
Mais, seigneur, quel qu'il soit, je n'y mets point d'obstacles:

Un héros, comme un dieu, peut faire des miracles :
Et, s'il faut mon aveu pour en venir à bout,
Soyez sûr de nouveau que je consens à tout.
Adieu.

SCÈNE IV. — MASSINISSE, SOPHONISBE, HERMINIE, MÉZÉTULLE.

SOPHONISBE.

Pardonnez-vous à cette inquiétude
Que fait de mon destin la triste incertitude,
Seigneur? et cet espoir que vous m'avez donné
Vous fera-t-il aimer d'en être importuné?
Je suis Carthaginoise, et d'un sang que vous-même
N'avez que trop jugé digne du diadème :
Jugez par là l'excès de ma confusion
A me voir attachée au char de Scipion;
Et si ce qu'entre nous on vit d'intelligence
Ne vous convaincra pas d'une indigne vengeance,
Si vous écoutez plus de vieux ressentimens
Que le sacré respect de vos derniers sermens.
Je fus ambitieuse, inconstante et parjure :
Plus votre amour fut grand, plus grande en est l'injure;
Mais plus il a paru, plus il vous fait de lois
Pour défendre l'honneur de votre premier choix;
Et plus l'injure est grande, et d'autant mieux éclate
La générosité de servir une ingrate
Que votre bras lui-même a mise hors d'état
D'en pouvoir dignement reconnoître l'éclat.

MASSINISSE.

Ah! si vous m'en devez quelque reconnoissance,
Cessez de vous en faire une fausse impuissance :
De quelque dur revers que vous sentiez les coups,
Vous pouvez plus pour moi que je ne puis pour vous.
Je dis plus : je ne puis pour vous aucune chose,
A moins qu'à m'y servir ce revers vous dispose.
J'ai promis, mais sans vous j'aurai promis en vain;
J'ai juré, mais l'effet dépend de votre main;
Autre qu'elle en ces lieux ne peut briser vos chaînes :
En un mot le triomphe est un supplice aux reines;
La femme du vaincu ne le peut éviter,
Mais celle du vainqueur n'a rien à redouter.
De l'une il est aisé que vous deveniez l'autre;
Votre main par mon sort peut relever le vôtre :
Mais vous n'avez qu'une heure, ou plutôt qu'un moment,
Pour résoudre votre âme à ce grand changement.
Demain Lélius entre, et je ne suis plus maître;
Et, quelque amour en moi que vous voyiez renaître,

Quelques charmes en vous qui puissent me ravir,
Je ne puis que vous plaindre, et non pas vous servir.
C'est vous parler sans doute avec trop de franchise;
Mais le péril....

SOPHONISBE.

De grâce, excusez ma surprise.
Syphax encor vivant voulez-vous qu'aujourd'hui....

MASSINISSE.

Vous me fûtes promise auparavant qu'à lui;
Et cette foi donnée et reçue à Carthage,
Quand vous voudrez m'aimer, d'avec lui vous dégage.
Si de votre personne il s'est vu possesseur,
Il en fut moins l'époux que l'heureux ravisseur;
Et sa captivité qui rompt cet hyménée
Laisse votre main libre et la sienne enchaînée.
Rendez-vous à vous-même; et s'il vous peut venir
De notre amour passé quelque doux souvenir,
Si ce doux souvenir peut avoir quelque force....

SOPHONISBE.

Quoi! vous pourriez m'aimer après un tel divorce,
Seigneur, et recevoir de ma légèreté
Ce que vous déroba tant d'infidélité?

MASSINISSE.

N'attendez point, madame, ici que je vous die
Que je ne vous impute aucune perfidie;
Que mon peu de mérite et mon trop de malheur
Ont seuls forcé Carthage à forcer votre cœur;
Que votre changement n'éteignit point ma flamme,
Qu'il ne vous ôta point l'empire de mon âme;
Et que, si j'ai porté la guerre en vos États,
Vous étiez la conquête où prétendoit mon bras.
Quand le temps est trop cher pour le perdre en paroles,
Toutes ces vérités sont des discours frivoles :
Il faut ménager mieux ce moment de pouvoir.
Demain Lélius entre; il le peut dès ce soir :
Avant son arrivée assurez votre empire.
Je vous aime, madame, et c'est assez vous dire.
Je n'examine point quels sentimens pour moi
Me rendront les effets d'une première foi :
Que votre ambition, que votre amour choisisse;
L'opprobre est d'un côté, de l'autre Massinisse.
Il faut aller à Rome, ou me donner la main :
Ce grand choix ne se peut différer à demain,
Le péril presse autant que mon impatience;
Et, quoi que mes succès m'offrent de confiance,
Avec tout mon amour, je ne puis rien pour vous,
Si demain Rome en moi ne trouve votre époux.

SOPHONISBE.

Il faut donc qu'à mon tour je parle avec franchise,
Puisqu'un péril si grand ne veut point de remise.
L'hymen que vous m'offrez peut rallumer mes feux,
Et pour briser mes fers rompre tous autres nœuds;
Mais, avant qu'il vous rende à votre prisonnière,
Je veux que vous voyiez son âme tout entière,
Et ne puissiez un jour vous plaindre avec sujet
De n'avoir pas bien vu ce que vous aurez fait.
Quand j'épousai Syphax, je n'y fus point forcée;
De quelques traits pour vous que l'amour m'eût blessée,
Je vous quittai sans peine, et tous mes vœux trahis
Cédèrent avec joie au bien de mon pays.
En un mot, j'ai reçu du ciel pour mon partage
L'aversion de Rome et l'amour de Carthage.
Vous aimez Lélius, vous aimez Scipion,
Vous avez lieu d'aimer toute leur nation;
Aimez-la, j'y consens, mais laissez-moi ma haine.
Tant que vous serez roi, souffrez que je sois reine,
Avec la liberté d'aimer et de haïr,
Et sans nécessité de craindre ou d'obéir.
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être.
J'accepte votre hymen, mais pour vivre sans maître:
Et ne quitterois point l'époux que j'avois pris,
Si Rome se pouvoit éviter qu'à ce prix.
A ces conditions me voulez-vous pour femme?

MASSINISSE.

A ces conditions prenez toute mon âme;
Et s'il vous faut encor quelques nouveaux sermens....

SOPHONISBE.

Ne perdez point, seigneur, ces précieux momens;
Et, puisque sans contrainte il m'est permis de vivre,
Faites tout préparer; je m'apprête à vous suivre.

MASSINISSE.

J'y vais; mais de nouveau gardez que Lélius....

SOPHONISBE.

Cessez de vous gêner par des soins superflus;
J'en connois l'importance, et vous rejoins au temple.

SCÈNE V. — SOPHONISBE, HERMINIE.

SOPHONISBE.

Tu vois, mon bonheur passe et l'espoir et l'exemple;
Et c'est, pour peu qu'on aime, une extrême douceur
De pouvoir accorder sa gloire avec son cœur:
Mais c'en est une ici bien autre, et sans égale,
D'enlever, et sitôt, ce prince à ma rivale,

De lui faire tomber le triomphe des mains,
Et prendre sa conquête aux yeux de ses Romains.
Peut-être avec le temps j'en aurai l'avantage
De l'arracher à Rome, et le rendre à Carthage;
Je m'en réponds déjà sur le don de sa foi :
Il est à mon pays, puisqu'il est tout à moi.
A ce nouvel hymen c'est ce qui me convie,
Non l'amour, non la peur de me voir asservie :
L'esclavage aux grands cœurs n'est point à redouter:
Alors qu'on sait mourir, on sait tout éviter :
Mais, comme enfin la vie est bonne à quelque chose,
Ma patrie elle-même à ce trépas s'oppose,
Et m'en désavoueroit si j'osois me ravir
Les moyens que l'amour m'offre de la servir.
Le bonheur surprenant de cette préférence
M'en donne une assez juste et flatteuse espérance.
Que ne pourrai-je point si, dès qu'il m'a pu voir,
Mes yeux d'une autre reine ont détruit le pouvoir!
Tu l'as vu comme moi, qu'aucun retour vers elle
N'a montré qu'avec peine il lui fût infidèle:
Il ne l'a point nommée, et pas même un soupir
N'en a fait soupçonner le moindre souvenir.

HERMINIE.

Ce sont grandes douceurs que le ciel vous renvoie :
Mais il manque le comble à cet excès de joie,
Dont vous vous sentiriez encor bien mieux saisir,
Si vous voyiez qu'Éryxe en eût du déplaisir.
Elle est indifférente, ou plutôt insensible :
A vous servir contre elle elle fait son possible :
Quand vous prenez plaisir à troubler son discours,
Elle en prend à laisser au vôtre un libre cours;
Et ce héros enfin que votre soin obsède
Semble ne vous offrir que ce qu'elle vous cède.
Je voudrois qu'elle vît un peu plus son malheur,
Qu'elle en fît hautement éclater la douleur;
Que l'espoir inquiet de se voir son épouse
Jetât un plein désordre en son âme jalouse;
Que son amour pour lui fût sans bonté pour vous.

SOPHONISBE.

Que tu te connois mal en sentimens jaloux!
Alors qu'on l'est si peu qu'on ne pense pas l'être,
On n'y réfléchit point, on laisse tout paroître;
Mais quand on l'est assez pour s'en apercevoir,
On met tout son possible à n'en laisser rien voir.
Éryxe qui connoît et qui hait sa foiblesse
La renferme au dedans, et s'en rend la maîtresse;
Mais cette indifférence où tant d'orgueil se joint

Ne part que d'un dépit jaloux au dernier point;
Et sa fausse bonté se trahit elle-même
Par l'effort qu'elle fait à se montrer extrême :
Elle est étudiée, et ne l'est pas assez
Pour échapper entière aux yeux intéressés.
Allons sans perdre de temps l'empêcher de nous nuire,
Et prévenir l'effet qu'elle pourroit produire.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — MASSINISSE, MÉZÉTULLE.

MÉZÉTULLE.

Oui, seigneur, j'ai donné vos ordres à la porte
Que jusques à demain aucun n'entre, ne sorte,
A moins que Lélius vous dépêche quelqu'un.
Au reste, votre hymen fait le bonheur commun.
Cette illustre conquête est une autre victoire,
Que prennent les vainqueurs pour un surcroît de gloire,
Et qui fait aux vaincus bannir tout leur effroi,
Voyant régner leur reine avec leur nouveau roi.
Cette union à tous promet des biens solides,
Et réunit sous vous tous les cœurs des Numides.

MASSINISSE.

Mais Éryxe?

MÉZÉTULLE.

J'ai mis des gens à l'observer,
Et suis allé moi-même après eux la trouver,
De peur qu'un contre-temps de jalouse colère
Allât jusqu'aux autels en troubler le mystère.
D'abord qu'elle a tout su, son visage étonné
Aux troubles du dedans sans doute a trop donné;
Du moins à ce grand coup elle a paru surprise :
Mais un moment après, entièrement remise,
Elle a voulu sourire, et m'a dit froidement :
« Le roi n'use pas mal de mon consentement;
Allez, et dites-lui que pour reconnoissance.... »
Mais, seigneur, devers vous elle-même s'avance,
Et vous expliquera mieux que je n'aurois fait
Ce qu'elle ne m'a pas expliqué tout à fait.

MASSINISSE.

Cependant cours au temple, et presse un peu la reine
D'y terminer des vœux dont la longueur me gène;
Et dis-lui que c'est trop importuner les dieux,
En un temps où sa vue est si chère à mes yeux.

SCÈNE II. — MASSINISSE, ÉRYXE, BARCÉE.

ÉRYXE.

Comme avec vous, seigneur, je ne sus jamais feindre,
Souffrez pour un moment que j'ose ici m'en plaindre,
Non d'un amour éteint, ni d'un espoir déçu,
L'un fut mal allumé, l'autre fut mal conçu;
Mais d'avoir cru mon âme et si foible et si basse,
Qu'elle pût m'imputer votre hymen à disgrâce,
Et d'avoir envié cette joie à mes yeux
D'en être les témoins aussi bien que les dieux.
Ce plein aveu promis avec tant de franchise
Me préparoit assez à voir tout sans surprise;
Et, sûr que vous étiez de mon consentement,
Vous me deviez ma part en cet heureux moment.
J'aurois un peu plus tôt été désabusée;
Et, près du précipice où j'étois exposée,
Il m'eût été, seigneur, et m'est encor bien doux
D'avoir pu vous connoître avant que d'être à vous.
Aussi n'attendez point de reproche ou d'injure.
Je ne vous nommerai ni lâche, ni parjure.
Quel outrage m'a fait votre manque de foi,
De me voler un cœur qui n'étoit pas à moi?
J'en connois le haut prix, j'en vois tout le mérite,
Mais jamais un tel vol n'aura rien qui m'irrite;
Et vous vivrez sans trouble en vos contentemens,
S'ils n'ont à redouter que mes ressentimens.

MASSINISSE.

J'avois assez prévu qu'il vous seroit facile
De garder dans ma perte un esprit si tranquille :
Le peu d'ardeur pour moi que vos désirs ont eu
Doit s'accorder sans peine avec cette vertu.
Vous avez feint d'aimer, et permis l'espérance;
Mais cet amour traînant n'avoit que l'apparence;
Et, quand par votre hymen vous pouviez m'acquérir,
Vous m'avez renvoyé pour vaincre, ou pour périr.
J'ai vaincu par votre ordre, et vois avec surprise
Que je n'en ai pour fruit qu'une froide remise,
Et quelque espoir douteux d'obtenir votre choix
Quand nous serons chez vous l'un et l'autre en vrais rois.
Dites-moi donc, madame, aimiez-vous ma personne,
Ou le pompeux éclat d'une double couronne?
Et, lorsque vous prêtiez des forces à mon bras,
Étoit-ce pour unir nos mains, ou nos États?
Je vous l'ai déjà dit, que toute ma vaillance
Tient d'un si grand secours sa gloire et sa puissance

Je saurai m'acquitter de ce qui vous est dû,
Et je vous rendrai plus que vous n'avez perdu :
Mais comme en mon malheur ce favorable office
En vouloit à mon sceptre, et non à Massinisse,
Vous pouvez sans chagrin, dans mes destins meilleurs,
Voir mon sceptre en vos mains, et Massinisse ailleurs.
Prenez ce sceptre aimé pour l'attacher au vôtre;
Ma main tant refusée est bonne pour une autre;
Et son ambition a de quoi s'arrêter
En celui de Syphax qu'elle vient d'emporter.
Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas eu honte
D'en montrer une estime et plus haute et plus prompte,
Ni craint de ravaler l'honneur de votre rang
Pour trop considérer le mérite et le sang.
La naissance suffit quand la personne est chère.
Un prince détrôné garde son caractère :
Mais, à vos yeux charmés par de plus forts appas,
Ce n'est point être roi que de ne régner pas.
Vous en vouliez en moi l'effet comme le titre;
Et, quand de votre amour la fortune est l'arbitre,
Le mien, au-dessus d'elle et de tous ses revers,
Reconnoît son objet dans les pleurs, dans les fers.
Après m'être fait roi pour plaire à votre envie,
Aux dépens de mon sang, aux périls de ma vie,
Mon sceptre reconquis me met en liberté
De vous laisser un bien que j'ai trop acheté;
Et ce seroit trahir les droits du diadème,
Que sur le haut d'un trône être esclave moi-même.
Un roi doit pouvoir tout: et je ne suis pas roi,
S'il ne m'est pas permis de disposer de moi.

ÉRYXE.

Il est beau de trancher du roi comme vous faites;
Mais n'a-t-on aucun lieu de douter si vous l'êtes?
Et n'est-ce point, seigneur, vous y prendre un peu mal,
Que d'en faire l'épreuve en gendre d'Asdrubal?
Je sais que les Romains vous rendront la couronne,
Vous en avez parole, et leur parole est bonne;
Ils vous nommeront roi : mais vous devez savoir
Qu'ils sont plus libéraux du nom que du pouvoir;
Et que, sous leur appui, ce plein droit de tout faire
N'est que pour qui ne veut que ce qui doit leur plaire.
Vous verrez qu'ils auront pour vous trop d'amitié
Pour vous laisser méprendre au choix d'une moitié.
Ils ont pris trop de part en votre destinée
Pour ne pas l'affranchir d'un pareil hyménée;
Et ne se croiroient pas assez de vos amis,
S'ils n'en désavouoient les dieux qui l'ont permis

MASSINISSE.

Je m'en dédis, madame; et s'il vous est facile
De garder dans ma perte un cœur vraiment tranquille,
Du moins votre grande âme avec tous ses efforts,
N'en conserve pas bien les fastueux dehors.
Lorsque vous étouffez l'injure et la menace,
Vos illustres froideurs laissent rompre leur glace;
Et cette fermeté de sentimens contraints
S'échappe adroitement du côté des Romains.
Si tant de retenue a pour vous quelque gêne,
Allez jusqu'en leur camp solliciter leur haine;
Traitez-y mon hymen de lâche et noir forfait;
N'épargnez point les pleurs pour en rompre l'effet;
Nommez-y-moi cent fois ingrat, parjure, traître :
J'ai mes raisons pour eux, et je les dois connoître.

ÉRYXE.

Je les connois, seigneur, sans doute moins que vous,
Et les connois assez pour craindre leur courroux.
Ce grand titre de roi que seul je considère,
Étend sur moi l'affront qu'en vous ils vont lui faire;
Et rien ici n'échappe à ma tranquillité
Que par les intérêts de notre dignité.
Dans votre peu de foi c'est tout ce qui me blesse.
Vous allez hautement montrer notre foiblesse,
Dévoiler notre honte, et faire voir à tous
Quels fantômes d'État on fait régner en nous.
Oui, vous allez forcer nos peuples de connoître
Qu'ils n'ont que le sénat pour véritable maître;
Et que ceux qu'avec pompe ils ont vu couronner
En reçoivent les lois qu'ils semblent leur donner.
C'est là mon déplaisir. Si je n'étois pas reine,
Ce que je perds en vous me feroit peu de peine :
Mais je ne puis souffrir qu'un si dangereux choix
Détruise en un moment ce peu qui reste aux rois,
Et qu'en un si grand cœur l'impuissance de l'être
Ait ménagé si mal l'honneur de le paroître.
Mais voici cet objet si charmant à vos yeux,
Dont le cher entretien vous divertira mieux.

SCÈNE III. — MASSINISSE, SOPHONISBE, ÉRYXE, MÉZÉTULLE, HERMINIE, BARCÉE.

ÉRYXE.

Une seconde fois tout a changé de face,
Madame, et c'est a moi de vous quitter la place.
Vous n'aviez pas dessein de me le dérober?

SOPHONISBE.

L'occasion qui plaît souvent fait succomber

Vous puis-je en cet état rendre quelque service?

ÉRYXE.

L'occasion qui plaît semble toujours propice;
Mais ce qui vous et moi nous doit mettre en souci,
C'est que ni vous ni moi ne commandons ici.

SOPHONISBE.

Si vous y commandiez, je pourrois être à plaindre.

ÉRYXE.

Peut-être en auriez-vous quelque peu moins à craindre
Ceux dont avant deux jours nous y prendrons des lois
Regardent d'un autre œil la majesté des rois.
Étant ce que je suis, je redoute un exemple;
Et reine, c'est mon sort en vous que je contemple.

SOPHONISBE.

Vous avez du crédit, le roi n'en manque point;
Et si chez les Romains l'un à l'autre se joint....

ÉRYXE.

Votre félicité sera longtemps parfaite,
S'ils la laissent durer autant que je souhaite.
Seigneur, en cet adieu recevez-en ma foi,
Ou me donnez quelqu'un qui réponde de moi.
La gloire de mon rang, qu'en vous deux je respecte,
Ne sauroit consentir que je vous sois suspecte.
Faites-moi donc justice, et ne m'imputez rien
Si le ciel à mes vœux ne s'accorde pas bien.

SCÈNE IV. — MASSINISSE, SOPHONISBE, MÉZÉTULLE, HERMINIE.

MASSINISSE.

Comme elle voit ma perte aisément réparable,
Sa jalousie est foible, et son dépit traitable.
Aucun ressentiment n'éclate en ses discours.

SOPHONISBE.

Non; mais le fond du cœur n'éclate pas toujours.
Qui n'est point irritée, ayant trop de quoi l'être,
L'est souvent d'autant plus qu'on le voit moins paroître,
Et, cachant son dessein pour le mieux assurer,
Cherche à prendre ce temps qu'on perd à murmurer.
Ce grand calme prépare un dangereux orage.
Prévenez les effets de sa secrète rage;
Prévenez de Syphax l'emportement jaloux,
Avant qu'il ait aigri vos Romains contre vous;
Et portez dans leur camp la première nouvelle
De ce que vient de faire un amour si fidèle.
Vous n'y hasardez rien, s'ils respectent en vous,
Comme nous l'espérons, le nom de mon époux;

Mais je m'attirerois la dernière infamie,
S'ils brisoient malgré vous le saint nœud qui nous lie,
Et qu'ils pussent noircir de quelque indignité
Mon trop de confiance en votre autorité.
Si dès qu'ils paroîtront vous n'êtes plus le maître,
C'est d'eux qu'il faut savoir ce que je vous puis être;
Et puisque Lélius doit entrer dès demain....

MASSINISSE.

Ah! je n'ai pas reçu le cœur avec la main....
Si votre amour....

SOPHONISBE.

Seigneur, je parle avec franchise.
Vous m'avez épousée. et je vous suis acquise :
Voyons si vous pourrez me garder plus d'un jour.
Je me rends au pouvoir et non pas à l'amour;
Et, de quelque façon qu'à présent je vous nomme,
Je ne suis point à vous, s'il faut aller à Rome.

MASSINISSE.

A qui donc? à Syphax, madame?

SOPHONISBE.

D'aujourd'hui,
Puisqu'il porte des fers, je ne suis plus à lui.
En dépit des Romains on voit que je vous aime :
Mais jusqu'à leur aveu je suis toute à moi-même;
Et, pour obtenir plus que mon cœur et ma foi,
Il faut m'obtenir d'eux aussi bien que de moi.
Le nom d'époux suffit pour me tenir parole,
Pour me faire éviter l'aspect du Capitole :
N'exigez rien de plus; perdez quelques momens
Pour mettre en sûreté l'effet de vos sermens :
Afin que vos lauriers me sauvent du tonnerre,
Allez aux dieux du ciel joindre ceux de la terre.
Mais que nous veut Syphax que ce Romain conduit?

SCÈNE V. — SYPHAX, MASSINISSE, SOPHONISBE, LÉPIDE, HERMINIE, MÉZÉTULLE, GARDES.

LÉPIDE.

Touché de cet excès du malheur qui le suit,
Madame, par pitié Lélius vous l'envoie,
Et donne à ses douleurs ce mélange de joie
Avant qu'on le conduise au camp de Scipion.

MASSINISSE.

J'aurai pour ses malheurs même compassion.
Adieu : cet entretien ne veut point ma présence;
J'en attendrai l'issue avec impatience;
Et j'ose en espérer quelques plus douces lois
Quand vous aurez mieux vu le destin des deux rois.

SOPHONISBE.

Je sais ce que je suis et ce que je dois faire,
Et prends pour seul objet ma gloire à satisfaire.

SCÈNE VI. — SYPHAX, SOPHONISBE, LÉPIDE, HERMINIE, GARDES.

SYPHAX.

Madame, à cet excès de générosité,
Je n'ai presque plus d'yeux pour ma captivité;
Et malgré de mon sort la disgrâce éclatante,
Je suis encore heureux quand je vous vois constante.
Un rival triomphant veut place en votre cœur,
Et vous osez pour moi dédaigner ce vainqueur!
Vous préférez mes fers à toute sa victoire,
Et savez hautement soutenir votre gloire!
Je ne vous dirai point aussi que vos conseils
M'ont fait choir de ce rang si cher à nos pareils,
Ni que pour les Romains votre haine implacable
A rendu ma déroute à jamais déplorable.
Puisqu'en vain Massinisse attaque votre foi,
Je règne dans votre âme, et c'est assez pour moi.

SOPHONISBE.

Qui vous dit qu'à ses yeux vous y régniez encore?
Que pour vous je dédaigne un vainqueur qui m'adore?
Et quelle indigne loi m'y pourroit obliger,
Lorsque vous m'apportez des fers à partager?

SYPHAX.

Ce soin de votre gloire, et de lui satisfaire....

SOPHONISBE.

Quand vous l'entendrez bien, vous dira le contraire.
Ma gloire est d'éviter les fers que vous portez,
D'éviter le triomphe où vous vous soumettez.
Ma naissance ne voit que cette honte à craindre.
Enfin détrompez-vous, il siéroit mal de feindre :
Je suis à Massinisse, et le peuple en ces lieux
Vient de voir notre hymen à la face des dieux;
Nous sortons de leur temple.

SYPHAX.

Ah! que m'osez-vous dire?

SOPHONISBE.

Que Rome sur mes jours n'aura jamais d'empire.
J'ai su m'en affranchir par une autre union;
Et vous suivrez sans moi le char de Scipion.

SYPHAX.

Le croirai-je, grands dieux! et le voudra-t-on croire,
Alors que l'avenir en apprendra l'histoire?

Sophonisbe servie avec tant de respect,
Elle que j'adorai dès le premier aspect,
Qui s'est vue à toute heure et partout obéie,
Insulte lâchement à ma gloire trahie,
Met le comble à mes maux par sa déloyauté,
Et d'un crime si noir fait encor vanité!

SOPHONISBE.

Le crime n'est pas grand d'avoir l'âme assez haute
Pour conserver un rang que le destin vous ôte :
Ce n'est point un honneur qui rebute en deux jours;
Et qui règne un moment aime à régner toujours :
Mais si l'essai du trône en fait durer l'envie
Dans l'âme la plus haute à l'égal de la vie,
Un roi né pour la gloire, et digne de son sort,
A la honte des fers sait préférer la mort;
Et vous m'aviez promis en partant....

SYPHAX.

Ah! madame,
Qu'une telle promesse étoit douce à votre âme!
Ma mort faisoit dès lors vos plus ardens souhaits.

SOPHONISBE.

Non; mais je vous tiens mieux ce que je vous promets :
Je vis encore en reine, et je mourrai de même.

SYPHAX.

Dites que votre foi tient toute au diadème,
Que les plus saintes lois ne peuvent rien sur vous.

SOPHONISBE.

Ne m'attachez point tant au destin d'un époux,
Seigneur; les lois de Rome et celles de Carthage
Vous diront que l'hymen se rompt par l'esclavage,
Que vos chaînes du nôtre ont brisé le lien,
Et qu'étant dans les fers vous ne m'êtes plus rien.
Ainsi par les lois même en mon pouvoir remise,
Je me donne au monarque à qui je fus promise,
Et m'acquitte envers lui d'une première foi
Qu'il reçut avant vous de mon père et de moi.
Ainsi mon changement n'a point de perfidie;
J'étois et suis encore au roi de Numidie,
Et laisse à votre sort son flux et son reflux,
Pour régner malgré lui quand vous ne régnez plus.

SYPHAX.

Ah! s'il est quelques lois qui souffrent qu'on étale
Cet illustre mépris de la foi conjugale,
Cette hauteur, madame, a d'étranges effets
Après m'avoir forcé de refuser la paix.
Me le promettiez-vous, alors qu'à ma défaite
Vous montriez dans Cyrthe une sûre retraite,

Et qu'outre le secours de votre général
Vous me vantiez celui d'Hannon et d'Annibal?
Pour vous avoir trop crue, hélas! et trop aimée,
Je me vois sans États, je me vois sans armée;
Et, par l'indignité d'un soudain changement,
La cause de ma chute en fait l'accablement.

SOPHONISBE.

Puisque je vous montrois dans Cyrthe une retraite,
Vous deviez vous y rendre après votre défaite :
S'il eût fallu périr sous un fameux debris.
Je l'eusse appris de vous, ou je vous l'eusse appris,
Moi qui, sans m'ébranler du sort de deux batailles,
Venois de m'enfermer exprès dans ces murailles,
Prête à souffrir un siége, et soutenir pour vous
Quoi que du ciel injuste eût osé le courroux.
Pour mettre en sûreté quelques restes de vie,
Vous avez du triomphe accepté l'infamie;
Et ce peuple déçu qui vous tendoit les mains
N'a revu dans son roi qu'un captif des Romains.
Vos fers, en leur faveur plus forts que leurs cohortes,
Ont abattu les cœurs, ont fait ouvrir les portes,
Et réduit votre femme à la nécessité
De chercher tous moyens d'en fuir l'indignité,
Quand vos sujets ont cru que sans devenir traîtres
Ils pouvoient après vous se livrer à vos maîtres.
Votre exemple est ma loi, vous vivez et je vi;
Et si vous fussiez mort je vous aurois suivi :
Mais si je vis encor, ce n'est pas pour vous suivre,
Je vis pour vous punir de trop aimer à vivre;
Je vis peut-être encor pour quelque autre raison
Qui se justifiera dans une autre saison.
Un Romain nous écoute; et, quoi qu'on veuille en croire
Quand il en sera temps je mourrai pour ma gloire.
Cependant, bien qu'un autre ait le titre d'époux,
Sauvez-moi des Romains, je suis encore à vous;
Et je croirai régner malgré votre esclavage,
Si vous pouvez m'ouvrir les chemins de Carthage.
Obtenez de vos dieux ce miracle pour moi,
Et je romps avec lui pour vous rendre ma foi.
Je l'aimai; mais ce feu, dont je fus la maîtresse,
Ne met point dans mon cœur de honteuse tendresse;
Toute ma passion est pour la liberté,
Et toute mon horreur pour la captivité.
Seigneur, après cela je n'ai rien à vous dire :
Par ce nouvel hymen vous voyez où j'aspire;
Vous savez les moyens d'en rompre le lien :
Réglez-vous là-dessus sans vous plaindre de rien.

SCÈNE VII. — SYPHAX, LÉPIDE, GARDES.

SYPHAX.

A-t-on vu sous le ciel plus infâme injustice?
Ma déroute la jette au lit de Massinisse;
Et, pour justifier ses lâches trahisons,
Les maux qu'elle a causés lui servent de raisons

LÉPIDE.

Si c'est avec chagrin que vous souffrez sa perte,
Seigneur, quelque espérance encor vous est offerte;
Si je l'ai bien compris, cet hymen imparfait
N'est encor qu'en parole, et n'a point eu d'effet;
Et comme nos Romains le verront avec peine,
Ils pourront mal répondre aux souhaits de la reine.
Je vais m'assurer d'elle, et vous dirai de plus
Que j'en viens d'envoyer avis à Lélius;
J'en attends nouvel ordre, et dans peu je l'espère.

SYPHAX.

Quoi! prendre tant de soin d'adoucir ma misère!
Lépide, il n'appartient qu'à de vrais généreux
D'avoir cette pitié des princes malheureux;
Autres que les Romains n'en chercheroient la gloire.

LÉPIDE.

Lélius fera voir ce qu'il vous en faut croire.
Vous autres, attendant quel est son sentiment,
Allez garder le roi dans cet appartement.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — SYPHAX, LÉPIDE.

LÉPIDE.

Lélius est dans Cyrthe, et s'en est rendu maître :
Bientôt dans ce palais vous le verrez paroître;
Et, si vous espérez que parmi vos malheurs
Sa présence ait de quoi soulager vos douleurs,
Vous n'avez avec moi qu'à l'attendre au passage.

SYPHAX.

Lépide, que dit-il touchant ce mariage?
En rompra-t-il les nœuds? en sera-t-il d'accord?
Fera-t-il mon rival arbitre de mon sort?

LÉPIDE.

Je ne vous réponds point que sur cette matière
Il veuille vous ouvrir son âme tout entière;
Mais vous pouvez juger que, puisqu'il vient ici,

Cet hymen comme à vous lui donne du souci.
Sachez-le de lui-même; il entre, et vous regarde.

SCÈNE II. — LÉLIUS, SYPHAX, LÉPIDE.

LÉLIUS.

Détachez-lui ses fers, il suffit qu'on le garde.
Prince, je vous ai vu tantôt comme ennemi,
Et vous vois maintenant comme ancien ami.
Le fameux Scipion, de qui vous fûtes l'hôte,
Ne s'offensera point des fers que je vous ôte,
Et feroit encor plus, s'il nous étoit permis
De vous remettre au rang de nos plus chers amis.

SYPHAX.

Ah! ne rejetez point dans ma triste mémoire
Le cuisant souvenir de l'excès de ma gloire;
Et ne reprochez point à mon cœur désolé,
A force de bontés, ce qu'il a violé.
Je fus l'ami de Rome, et de ce grand courage
Qu'opposent nos destins aux destins de Carthage;
Toutes deux, et ce fut le plus beau de mes jours,
Par leurs plus grands héros briguèrent mon secours.
J'eus des yeux assez bons pour remplir votre attente;
Mais que sert un bon choix dans une âme inconstante?
Et que peuvent les droits de l'hospitalité
Sur un cœur si facile à l'infidélité?
J'en suis assez puni par un revers si rude,
Seigneur, sans m'accabler de mon ingratitude;
Il suffit des malheurs qu'on voit fondre sur moi,
Sans me convaincre encor d'avoir manqué de foi,
Et me faire avouer que le sort qui m'opprime,
Pour cruel qu'il me soit, rend justice à mon crime.

LÉLIUS.

Je ne vous parle aussi qu'avec cette pitié
Que nous laisse pour vous un reste d'amitié :
Elle n'est pas éteinte, et toutes vos défaites
Ont rempli nos succès d'amertumes secrètes.
Nous ne saurions voir même aujourd'hui qu'à regret
Ce gouffre de malheurs que vous vous êtes fait.
Le ciel m'en est témoin, et vos propres murailles,
Qui nous voyoient enflés du gain de deux batailles,
Ont vu cette amitié porter tous nos souhaits
A regagner la vôtre, et vous rendre la paix.
Par quel motif de haine obstinée à vous nuire
Nous avez-vous forcés vous-même à vous détruire?
Quel astre, de votre heur et du nôtre jaloux,
Vous a précipité jusqu'à rompre avec nous?

SYPHAX.

Pourrez-vous pardonner, seigneur, à ma vieillesse,
Si je vous fais l'aveu de toute sa foiblesse?
Lorsque je vous aimai, j'étois maître de moi;
Et tant que je le fus je vous gardai ma foi :
Mais dès que Sophonisbe avec son hyménée
S'empara de mon âme et de ma destinée,
Je suivis de ses yeux le pouvoir absolu,
Et n'ai voulu depuis que ce qu'elle a voulu.
Que c'est un imbécile et sévère esclavage
Que celui d'un époux sur le penchant de l'âge,
Quand sous un front ridé qu'on a droit de haïr
Il croit se faire aimer à force d'obéir!
De ce mourant amour les ardeurs ramassées
Jettent un feu plus vif dans nos veines glacées,
Et pensent racheter l'horreur des cheveux gris
Par le présent d'un cœur au dernier point soumis.
Sophonisbe par là devint ma souveraine,
Régla mes amitiés, disposa de ma haine,
M'anima de sa rage, et versa dans mon sein
De toutes ses fureurs l'implacable dessein.
Sous ces dehors charmans qui paroient son visage,
C'étoit une Alecton que déchaînoit Carthage :
Elle avoit tout mon cœur, Carthage tout le sien;
Hors de ses intérêts elle n'écoutoit rien;
Et, malgré cette paix que vous m'avez offerte,
Elle a voulu pour eux me livrer à ma perte.
Vous voyez son ouvrage en ma captivité,
Voyez-en un plus rare en sa déloyauté.
Vous trouverez, seigneur, cette même furie
Qui seule m'a perdu pour l'avoir trop chérie,
Vous la trouverez, dis-je, au lit d'un autre roi,
Qu'elle saura séduire et perdre comme moi.
Si vous ne le savez, c'est votre Massinisse,
Qui croit par cet hymen se bien faire justice,
Et que l'infâme vol d'une telle moitié
Le venge pleinement de notre inimitié :
Mais, pour peu de pouvoir qu'elle ait sur son courage,
Ce vainqueur avec elle épousera Carthage;
L'air qu'un si cher objet se plaît à respirer
A des charmes trop forts pour n'y pas attirer :
Dans ce dernier malheur, c'est ce qui me console.
Je lui cède avec joie un poison qu'il me vole,
Et ne vois point de don si propre à m'acquitter
De tout ce que ma haine ose lui souhaiter.

LÉLIUS.

Je connois Massinisse, et ne vois rien à craindre

D'un amour que lui-même il prendra soin d'éteindre :
Il en sait l'importance : et, quoi qu'il ait osé,
Si l'hymen fut trop prompt, le divorce est aisé.
Sophonisbe envers vous l'ayant mis en usage
Le recevra de lui sans changer de visage,
Et ne se promet pas de ce nouvel époux
Plus d'amour ou de foi qu'elle n'en eut pour vous.
Vous, puisque cet hymen satisfait votre haine,
De ce qui le suivra ne soyez point en peine,
Et, sans en augurer pour nous ni bien, ni mal,
Attendez sans souci la perte d'un rival,
Et laissez-nous celui de voir quel avantage
Pourroit avec le temps en recevoir Carthage.

SYPHAX.

Seigneur, s'il est permis de parler aux vaincus,
Souffrez encore un mot, et je ne parle plus.
Massinisse de soi pourroit fort peu de chose ;
Il n'a qu'un camp volant dont le hasard dispose :
Mais joint à vos Romains, joint aux Carthaginois,
Il met dans la balance un redoutable poids,
Et par ma chute enfin sa fortune enhardie
Va traîner après lui toute la Numidie.
Je le hais fortement, mais non pas à l'égal
Des murs que ma perfide eut pour séjour natal.
Le déplaisir de voir que ma ruine en vienne
Craint qu'ils ne durent trop, s'il faut qu'il les soutienne
Puisse-t-il, ce rival, périr, dès aujourd'hui !
Mais puissé-je les voir trébucher avant lui !
Prévenez donc, seigneur, l'appui qu'on leur prépare ;
Vengez-moi de Carthage avant qu'il se déclare :
Pressez en ma faveur votre propre courroux,
Et gardez jusque-là Massinisse pour vous.
Je n'ai plus rien à dire, et vous en laisse faire.

LÉLIUS.

Nous saurons profiter d'un avis salutaire.
Allez m'attendre au camp ; je vous suivrai de près.
Je dois ici l'oreille à d'autres intérêts ;
Et ceux de Massinisse....

SYPHAX.

Il osera vous dire....

LÉLIUS.

Ce que vous avez dit, seigneur, vous doit suffire.
Encore un coup, allez, sans vous inquiéter ;
Ce n'est pas devant vous que je dois l'écouter.

SCÈNE III. — MASSINISSE, LÉLIUS, MÉZÉTULLE.

MASSINISSE.

L'avez-vous commandé, seigneur, qu'en ma présence
Vos tribuns vers la reine usent de violence?

LÉLIUS.

Leur ordre est d'emmener au camp les prisonniers;
Et comme elle et Syphax s'en trouvent les premiers,
Ils ont suivi cet ordre en commençant par elle.
Mais par quel intérêt prenez-vous sa querelle?

MASSINISSE.

Syphax vous l'aura dit, puisqu'il sort d'avec vous.
Seigneur, elle a reçu son véritable époux;
Et j'ai repris sa foi par force violée
Sur un usurpateur qui me l'avoit volée.
Son père et son amour m'en avoient fait le don.

LÉLIUS.

Ce don pour tout effet n'eut qu'un lâche abandon.
Dès que Syphax parut, cet amour sans puissance....

MASSINISSE.

J'étois lors en Espagne, et durant mon absence
Carthage la força d'accepter ce parti :
Mais à présent Carthage en a le démenti.
En reprenant mon bien j'ai détruit son ouvrage,
Et vous fais dès ici triompher de Carthage.

LÉLIUS.

Commencer avant nous un triomphe si haut,
Seigneur, c'est la braver un peu plus qu'il ne faut,
Et mettre entre elle et Rome une étrange balance,
Que de confondre ainsi l'une et l'autre alliance,
Notre ami tout ensemble et gendre d'Asdrubal.
Croyez-moi, ces deux noms s'accordent assez mal;
Et, quelque grand dessein que puisse être le vôtre,
Vous ne pourrez longtemps conserver l'un et l'autre.
Ne vous figurez point qu'une telle moitié
Soit jamais compatible avec notre amitié,
Ni que nous attendions que le même artifice
Qui nous ôta Syphax nous vole Massinisse.
Nous aimons nos amis, et même en dépit d'eux
Nous savons les tirer de ce pas dangereux.
Ne nous forcez à rien qui vous puisse déplaire.

MASSINISSE.

Ne m'ordonnez donc rien que je ne puisse faire;
Et montrez cette ardeur de servir vos amis,
A tenir hautement ce qu'on leur a promis.
Du consul et de vous j'ai la parole expresse;
Et ce grand jour a fait que tout obstacle cesse.

Tout ce qui m'appartient me doit être rendu.

LÉLIUS.

Et par où cet espoir vous est-il défendu?

MASSINISSE.

Quel ridicule espoir en garderoit mon âme,
Si votre dureté me refuse ma femme?
Est-il rien plus à moi, rien moins à balancer?
Et du reste par là que me faut-il penser?
Puis-je faire aucun fonds sur la foi qu'on me donne,
Et traité comme esclave attendre ma couronne?

LÉLIUS.

Nous en avons ici les ordres du sénat,
Et même de Syphax il y joint tout l'État:
Mais nous n'en avons point touchant cette captive;
Syphax est son époux, il faut qu'elle le suive.

MASSINISSE.

Syphax est son époux! et que suis-je, seigneur?

LÉLIUS.

Consultez la raison plutôt que votre cœur;
Et, voyant mon devoir, souffrez que je le fasse.

MASSINISSE.

Chargez, chargez-moi donc de vos fers en sa place;
Au lieu d'un conquérant par vos mains couronné,
Traînez à votre Rome un vainqueur enchaîné.
Je suis à Sophonisbe, et mon amour fidèle
Dédaigne et diadème et liberté sans elle;
Je ne veux ni régner, ni vivre qu'en ses bras:
Non, je ne veux....

LÉLIUS.

Seigneur, ne vous emportez pas.

MASSINISSE.

Résolus à ma perte, hélas! que vous importe
Si ma juste douleur se retient ou s'emporte?
Mes pleurs et mes soupirs vous fléchiront-ils mieux?
Et faut-il à genoux vous parler comme aux dieux?
Que j'ai mal employé mon sang et mes services,
Quand je les ai prêtés à vos astres propices,
Si j'ai pu tant de fois hâter votre destin,
Sans pouvoir mériter cette part au butin!

LÉLIUS.

Si vous avez, seigneur, hâté notre fortune,
Je veux bien que la proie entre nous soit commune;
Mais pour la partager, est-ce à vous de choisir?
Est-ce avant notre aveu qu'il vous en faut saisir?

MASSINISSE.

Ah! si vous aviez fait la moindre expérience
De ce qu'un digne amour donne d'impatience,

Vous sauriez.... Mais pourquoi n'en auriez-vous pas fait?
Pour aimer à notre âge en est-on moins parfait?
Les héros des Romains ne sont-ils jamais hommes?
Leur Mars a tant de fois été ce que nous sommes!
Et le maître des dieux, des rois, et des amans,
En ma place auroit eu mêmes empressemens.
J'aimois, on l'agréoit, j'étois ici le maître;
Vous m'aimiez, ou du moins vous le faisiez paroître.
L'amour en cet état daigne-t-il hésiter,
Faute d'un mot d'aveu dont il n'ose douter?
Voir son bien en sa main et ne le point reprendre,
Seigneur, c'est un respect bien difficile à rendre.
Un roi se souvient-il en des momens si doux
Qu'il a dans votre camp des maîtres parmi vous?
Je l'ai dû toutefois, et je m'en tiens coupable.
Ce crime est-il si grand qu'il soit irréparable?
Et sans considérer mes services passés,
Sans excuser l'amour par qui nos cœurs forcés....

LÉLIUS.

Vous parlez tant d'amour, qu'il faut que je confesse
Que j'ai honte pour vous de voir tant de foiblesse.
N'alléguez point les dieux; si l'on voit quelquefois
Leur flamme s'emporter en faveur de leur choix,
Ce n'est qu'à leurs pareils à suivre leurs exemples;
Et vous ferez comme eux quand vous aurez des temples:
Comme ils sont dans le ciel au-dessus du danger,
Ils n'ont là rien à craindre et rien à ménager.
Du reste, je sais bien que souvent il arrive
Qu'un vainqueur s'adoucit auprès de sa captive.
Les droits de la victoire ont quelque liberté
Qui ne sauroit déplaire à notre âge indompté:
Mais quand à cette ardeur un monarque défère,
Il s'en fait un plaisir et non pas une affaire;
Il repousse l'amour comme un lâche attentat,
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'État;
Et son cœur, au-dessus de ces basses amorces,
Laisse à cette raison toujours toutes ses forces.
Quand l'amour avec elle a de quoi s'accorder,
Tout est beau, tout succède, on n'a qu'à demander;
Mais, pour peu qu'elle en soit ou doive être alarmée,
Son feu qu'elle dédit doit tourner en fumée.
Je vous en parle en vain: cet amour décevant
Dans votre cœur surpris a passé trop avant;
Vos feux vous plaisent trop pour les vouloir éteindre:
Et tout ce que je puis, seigneur, c'est de vous plaindre.

MASSINISSE.

Me plaindre tout ensemble et me tyranniser!

LÉLIUS.

Vous l'avouerez un jour, c'est vous favoriser.

MASSINISSE.

Quelle faveur, grands dieux! qui tient lieu de supplice!

LÉLIUS.

Quand vous serez à vous, vous lui ferez justice.

MASSINISSE.

Ah! que cette justice est dure à concevoir!

LÉLIUS.

Je la connois assez pour suivre mon devoir.

SCÈNE IV. — LÉLIUS, MASSINISSE, MÉZETULLE, ALBIN.

ALBIN.

Scipion vient, seigneur, d'arriver dans vos tentes,
Ravi du grand succès qui prévient ses attentes;
Et, ne vous croyant pas maître en si peu de jours,
Il vous venoit lui-même amener du secours,
Tandis que le blocus laissé devant Utique
Répond de cette place à notre république.
Il me donne ordre exprès de vous en avertir.

LÉLIUS, *à Massinisse.*

Allez à votre hymen le faire consentir :
Allez le voir sans moi; je l'en laisse seul juge.

MASSINISSE.

Oui, contre vos rigueurs il sera mon refuge,
Et j'en rapporterai d'autres ordres pour vous.

LÉLIUS.

Je les suivrai, seigneur, sans en être jaloux.

MASSINISSE.

Mais avant mon retour si l'on saisit la reine....

LÉLIUS.

J'en réponds jusque-là, n'en soyez point en peine.
Qu'on la fasse venir. Vous pouvez lui parler,
Pour prendre ses conseils, et pour la consoler.
Gardes, que sans témoins on le laisse avec elle.
Vous, pour dernier avis d'une amitié fidèle,
Perdez fort peu de temps en ce doux entretien,
Et jusques au retour ne vous vantez de rien.

SCÈNE V. — MASSINISSE, SOPHONISBE, MÉZÉTULLE, HERMINIE.

MASSINISSE.

Voyez-la donc, seigneur, voyez tout son mérite,
Voyez s'il est aisé qu'un héros.... Il me quitte,
Et d'un premier éclat le barbare alarmé
N'ose exposer son cœur aux yeux qui m'ont charmé.

Il veut être inflexible, et craint de ne plus l'être,
Pour peu qu'il se permît de voir et de connoître.
Allons, allons, madame, essayer aujourd'hui
Sur le grand Scipion ce qu'il a craint pour lui.
Il vient d'entrer au camp; venez-y par vos charmes
Appuyer mes soupirs, et secourir mes larmes;
Et que ces mêmes yeux qui m'ont fait tout oser,
Si j'en suis criminel, servent à m'excuser.
Puissent-ils, et sur l'heure, avoir là tant de force,
Que pour prendre ma place il m'ordonne un divorce,
Qu'il veuille conserver mon bien en me l'ôtant!
J'en mourrai de douleur, mais je mourrai content.
Mon amour, pour vous faire un destin si propice,
Se prépare avec joie à ce grand sacrifice.
Si c'est vous bien servir, l'honneur m'en suffira;
Et si c'est mal aimer, mon bras m'en punira.

SOPHONISBE.

Le trouble de vos sens, dont vous n'êtes plus maître,
Vous a fait oublier, seigneur, à me connoître.
Quoi! j'irois mendier jusqu'au camp des Romains
La pitié de leur chef qui m'auroit en ses mains!
J'irois déshonorer, par un honteux hommage,
Le trône où j'ai pris place, et le sang de Carthage;
Et l'on verroit gémir la fille d'Asdrubal
Aux pieds de l'ennemi pour eux le plus fatal!
Je ne sais si mes yeux auroient là tant de force,
Qu'en sa faveur sur l'heure il pressât un divorce;
Mais je ne me vois pas en état d'obéir,
S'il osoit jusque-là cesser de me haïr.
La vieille antipathie entre Rome et Carthage
N'est pas prête à finir par un tel assemblage.
Ne vous préparez point à rien sacrifier
A l'honneur qu'il auroit de vous justifier.
Pour effet de vos feux et de votre parole,
Je ne veux qu'éviter l'aspect du Capitole;
Que ce soit par l'hymen ou par d'autres moyens,
Que je vive avec vous ou chez nos citoyens,
La chose m'est égale, et je vous tiendrai quitte,
Qu'on nous sépare ou non, pourvu que je l'évite.
Mon amour voudroit plus; mais je règne sur lui,
Et n'ai changé d'époux que pour prendre un appui.
Vous m'avez demandé la faveur de ce titre
Pour soustraire mon sort à son injuste arbitre;
Et, puisqu'à m'affranchir il faut que j'aide un roi,
C'est là tout le secours que vous aurez de moi.
Ajoutez-y des pleurs, mêlez-y des bassesses,
Mais laissez-moi, de grâce, ignorer vos foiblesses;

Et, si vous souhaitez que l'effet m'en soit doux,
Ne me donnez point lieu d'en rougir après vous.
Je ne vous cèle point que je serois ravie
D'unir à vos destins les restes de ma vie;
Mais si Rome en vous-même ose braver les rois,
S'il faut d'autres secours, laissez-les à mon choix.
J'en trouverai, seigneur, et j'en sais qui peut-être
N'auront à redouter ni maîtresse ni maître :
Mais mon amour préfère à cette sûreté
Le bien de vous devoir toute ma liberté.

MASSINISSE.

Ah! si je vous pouvois offrir même assurance,
Que je serois heureux de cette préférence!

SOPHONISBE.

Syphax et Lélius pourront vous prévenir,
Si vous perdez ici le temps de l'obtenir.
Partez.

MASSINISSE.

M'enviez-vous le seul bien qu'à ma flamme
A souffert jusqu'ici la grandeur de votre âme?
Madame, je vous laisse aux mains de Lélius.
Vous avez pu vous-même entendre ses refus;
Et mon amour ne sait ce qu'il peut se promettre
De celles du consul, où je vais me remettre.
L'un et l'autre est Romain; et peut-être en ce lieu
Ce peu que je vous dis est le dernier adieu.
Je ne vois rien de sûr que cette triste joie;
Ne me l'enviez plus, souffrez que je vous voie;
Souffrez que je vous parle, et vous puisse exprimer
Quelque part des malheurs où l'on peut m'abîmer,
Quelques informes traits de la secrète rage
Que déjà dans mon cœur forme leur sombre image;
Non que je désespère : on m'aime; mais, hélas!
On m'estime, on m'honore, et l'on ne me craint pas.
M'éloigner de vos yeux en cette incertitude,
Pour un cœur tout à vous c'est un tourment bien rude;
Et, si j'en ose croire un noir pressentiment,
C'est vous perdre à jamais que vous perdre un moment.
Madame, au nom des dieux, rassurez mon courage;
Dites que vous m'aimez, j'en pourrai davantage;
J'en deviendrai plus fort auprès de Scipion :
Montrez pour mon bonheur un peu de passion,
Montrez que votre flamme au même bien aspire:
Ne régnez plus sur elle, et laissez-lui me dire....

SOPHONISBE.

Allez, seigneur, allez; je vous aime en époux,
Et serois à mon tour aussi foible que vous.

MASSINISSE.

Faites, faites-moi voir cette illustre foiblesse;
Que ses douceurs.....

SOPHONISBE.

Ma gloire en est encor maîtresse.
Adieu. Ce qui m'échappe en faveur de vos feux
Est moins que je ne sens, et plus que je ne veux
(*Elle rentre.*)

MÉZÉTULLE.

Douterez-vous encor, seigneur, qu'elle vous aime?

MASSINISSE.

Mézétulle, il est vrai, son amour est extrême;
Mais cet extrême amour, au lieu de me flatter,
Ne sauroit me servir qu'à mieux me tourmenter;
Ce qu'elle m'en fait voir redouble ma souffrance.
Reprenons toutefois un moment de constance:
En faveur de sa flamme espérons jusqu'au bout,
Et pour tout obtenir allons hasarder tout.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — SOPHONISBE, HERMINIE.

SOPHONISBE.

Cesse de me flatter d'une espérance vaine.
Auprès de Scipion ce prince perd sa peine.
S'il l'avoit pu toucher, il seroit revenu;
Et, puisqu'il tarde tant, il n'a rien obtenu.

HERMINIE.

Si tant d'amour pour vous s'impute à trop d'audace,
Il faut un peu de temps pour en obtenir grâce:
Moins on la rend facile, et plus elle a de poids.
Scipion s'en fera prier plus d'une fois;
Et peut-être son âme encore irresolue....

SOPHONISBE.

Sur moi, quoi qu'il en soit, je me rends absolue;
Contre sa dureté j'ai du secours tout prêt,
Et ferai malgré lui moi seule mon arrêt.
Cependant de mon feu l'importune tendresse
Aussi bien que ma gloire en mon sort s'intéresse,
Veut régner en mon cœur contre ma liberté,
Et n'ose l'avouer de toute sa fierté.
Quelle bassesse d'âme! ô ma gloire! ô Carthage!
Faut-il qu'avec vous deux un homme la partage?
Et l'amour de la vie en faveur d'un époux

Doit-il être en ce cœur aussi puissant que vous?
Ce héros a trop fait de m'avoir épousée;
De sa seule pitié s'il m'eût favorisée,
Cette pitié peut-être en ce triste et grand jour
Auroit plus fait pour moi que cet excès d'amour.
Il devoit voir que Rome en juste défiance....

HERMINIE.

Mais vous lui témoigniez pareille impatience;
Et vos feux rallumés montroient de leur côté
Pour ce nouvel hymen égale avidité.

SOPHONISBE.

Ce n'étoit point l'amour qui la rendoit égale;
C'étoit la folle ardeur de braver ma rivale;
J'en faisois mon suprême et mon unique bien.
Tous les cœurs ont leur foible, et c'étoit là le mien.
La présence d'Éryxe aujourd'hui m'a perdue;
Je me serois sans elle un peu mieux défendue;
J'aurois su mieux choisir et les temps et les lieux.
Mais ce vainqueur vers elle eût pu tourner les yeux :
Tout mon orgueil disoit à mon âme jalouse
Qu'une heure de remise en eût fait son épouse,
Et que, pour me braver à son tour hautement,
Son feu se fût saisi de ce retardement.
Cet orgueil dure encore, et c'est lui qui l'invite,
Par un message exprès à me rendre visite,
Pour reprendre à ses yeux un si cher conquérant,
Ou, s'il me faut mourir, la braver en mourant.
Mais je vois Mézétulle; en cette conjoncture,
Son retour sans ce prince est d'un mauvais augure.
Raffermis-toi, mon âme, et prends des sentimens
A te mettre au-dessus de tous événemens.

SCÈNE II. — SOPHONISBE, MÉZÉTULLE, HERMINIE.

SOPHONISBE.

Quand reviendra le roi?

MÉZÉTULLE.

Pourrai-je bien vous dire
A quelle extrémité le porte un dur empire?
Et si je vous le dis, pourrez-vous concevoir
Quel est son déplaisir, quel est son désespoir?
Scipion ne veut pas même qu'il vous revoie.

SOPHONISBE.

J'ai donc peu de raison d'attendre cette joie;
Quand son maître a parlé, c'est à lui d'obéir.
Il lui commandera bientôt de me haïr :
Et, dès qu'il recevra cette loi souveraine

Je ne dois pas douter un moment de sa haine.

MÉZÉTULLE.

Si vous pouviez douter encor de son ardeur,
Si vous n'aviez pas vu jusqu'au fond de son cœur,
Je vous dirois....

SOPHONISBE.

Que Rome à présent l'intimide?

MÉZÉTULLE.

Madame, vous savez....

SOPHONISBE.

Je sais qu'il est Numide.
Toute sa nation est sujette à l'amour;
Mais cet amour s'allume et s'éteint en un jour :
J'aurois tort de vouloir qu'il en eût davantage.

MÉZÉTULLE.

Que peut en cet état le plus ferme courage?
Scipion ou l'obsède ou le fait observer;
Dès demain vers Utique il le veut enlever....

SOPHONISBE.

N'avez-vous de sa part autre chose à me dire?

MÉZÉTULLE.

Par grâce on a souffert qu'il ait pu vous écrire,
Qu'il l'ait fait sans témoins; et par ce peu de mots,
Qu'ont arrosés ses pleurs, qu'ont suivis ses sanglots,
Il vous fera juger....

SOPHONISBE.

Donnez.

MÉZÉTULLE.

Avec sa lettre.
Voilà ce qu'en vos mains j'ai charge de remettre.

BILLET DE MASSINISSE A SOPHONISBE.

SOPHONISBE *lit.*

Il ne m'est pas permis de vivre votre époux;
Mais enfin je vous tiens parole,
Et vous éviterez l'aspect du Capitole,
Si vous êtes digne de vous.
Ce poison que je vous envoie
En est la seule et triste voie;
Et c'est tout ce que peut un déplorable roi
Pour dégager sa foi.

(*Après avoir lu.*)

Voilà de son amour une preuve assez ample.
Mais, s'il m'aimoit encore, il me devoit l'exemple :
Plus esclave en son camp que je ne suis ici,
Il devoit de son sort prendre même souci.
Quel présent nuptial d'un époux à sa femme!
Qu'au jour d'un hyménée il lui marque de flamme!

Reportez. Mézétulle, à votre illustre roi
Un secours dont lui-même a plus besoin que moi;
Il ne manquera pas d'en faire un digne usage
Dès qu'il aura des yeux à voir son esclavage.
Si tous les rois d'Afrique en sont toujours pourvus
Pour dérober leur gloire aux malheurs imprévus,
Comme eux et comme lui j'en dois être munie;
Et, quand il me plaira de sortir de la vie,
De montrer qu'une femme a plus de cœur que lui,
On ne me verra point emprunter rien d'autrui.

SCÈNE III. — SOPHONISBE, ÉRYXE, PAGE, HERMINIE, BARCÉE.

SOPHONISBE, *au page.*

Éryxe viendra-t-elle? As-tu vu cette reine?

LE PAGE.

Madame, elle est déjà dans la chambre prochaine,
Surprise d'avoir su que vous la vouliez voir.
Vous la voyez, elle entre.

SOPHONISBE.

Elle va plus savoir.
(*A Éryxe.*)
Si vous avez connu le prince Massinisse....

ÉRYXE.

N'en parlons plus, madame; il vous a fait justice.

SOPHONISBE.

Vous n'avez pas connu tout à fait son esprit;
Pour le connoître mieux, lisez ce qu'il m'écrit.

ÉRYXE.

(*Elle lit bas.*)
Du côté des Romains je ne suis point surprise;
Mais ce qui me surprend, c'est qu'il les autorise,
Qu'il passe plus avant qu'ils ne voudroient aller.

SOPHONISBE.

Que voulez-vous, madame? il faut s'en consoler.
(*A Mézétulle.*)
Allez, et dites-lui que je m'apprête à vivre,
En faveur du triomphe, en dessein de le suivre;
Que, puisque son amour ne sait pas mieux agir,
Je m'y réserve exprès pour l'en faire rougir.
Je lui dois cette honte; et Rome, son amie,
En verra sur son front rejaillir l'infamie:
Elle y verra marcher, ce qu'on n'a jamais vu,
La femme du vainqueur à côte du vaincu,
Et mes pas chancelans sous ces pompes cruelles
Couvrir ses plus hauts faits de taches éternelles

Portez-lui ma réponse; allez.

MÉZÉTULLE.

Dans ses ennuis....

SOPHONISBE.

C'est trop m'importuner en l'état où je suis.
Ne vous a-t-il chargé de rien dire à la reine?

MÉZÉTULLE.

Non, madame.

SOPHONISBE.

Allez donc; et sans vous mettre en peine
De ce qu'il me plaira croire ou ne croire pas,
Laissez en mon pouvoir ma vie et mon trépas.

SCÈNE IV. — SOPHONISBE, ÉRYXE, HERMINIE, BARCÉE.

SOPHONISBE.

Une troisième fois mon sort change de face,
Madame, et c'est mon tour de vous quitter la place.
Je ne m'en défends point, et quel que soit le prix
De ce rare trésor que je vous avois pris,
Quelques marques d'amour que ce héros m'envoie,
Ce que j'en eus pour lui vous le rend avec joie.
Vous le conserverez plus dignement que moi.

ÉRYXE.

Madame, pour le moins j'ai su garder ma foi;
Et ce que mon espoir en a reçu d'outrage
N'a pu jusqu'à la plainte emporter mon courage.
Aucun de nos Romains sur mes ressentimens....

SOPHONISBE.

Je ne demande point ces éclaircissemens,
Et m'en rapporte aux dieux qui savent toutes choses.
Quand l'effet est certain, il n'importe des causes.
Que ce soit mon malheur, que ce soient nos tyrans,
Que ce soit vous, ou lui, je l'ai pris, je le rends.
Il est vrai que l'état où j'ai su vous le prendre
N'est pas du tout le même où je vais vous le rendre :
Je vous l'ai pris vaillant, généreux, plein d'honneur,
Et je vous le rends lâche, ingrat, empoisonneur;
Je l'ai pris magnanime, et vous le rends perfide;
Je vous le rends sans cœur, et l'ai pris intrépide;
Je l'ai pris le plus grand des princes africains,
Et le rends, pour tout dire, esclave des Romains.

ÉRYXE.

Qui me le rend ainsi n'a pas beaucoup d'envie
Que j'attache à l'aimer le bonheur de ma vie.

SOPHONISBE.

Ce n'est pas là, madame, où je prends intérêt.

Acceptez, refusez, aimez-le tel qu'il est,
Dédaignez son mérite, estimez sa foiblesse;
De tout votre destin vous êtes la maîtresse:
Je la serai du mien, et j'ai cru vous devoir
Ce mot d'avis sincère avant que d'y pourvoir.
S'il part d'un sentiment qui flatte mal les vôtres,
Lélius, que je vois, vous en peut donner d'autres;
Souffrez que je l'évite, et que dans mon malheur
Je m'ose de sa vue épargner la douleur.

SCÈNE V. — LÉLIUS, ÉRYXE, LÉPIDE, BARCÉE.

LÉLIUS.

Lépide, ma présence est pour elle un supplice.

ÉRYXE.

Vous a-t-on dit, seigneur, ce qu'a fait Massinisse?

LÉLIUS.

J'ai su que pour sortir d'une témérité
Dans une autre plus grande il s'est précipité.
Au bas de l'escalier j'ai trouvé Mézétulle;
Sur ce qu'a dit la reine il est un peu crédule:
Pour braver Massinisse elle a quelque raison
De refuser de lui le secours du poison;
Mais ce refus pourroit n'être qu'un stratagème,
Pour faire, malgré nous, son destin elle-même.
Allez l'en empêcher, Lépide; et dites-lui
Que le grand Scipion veut lui servir d'appui,
Que Rome en sa faveur voudra lui faire grâce,
Qu'un si prompt désespoir sentiroit l'âme basse,
Que le temps fait souvent plus qu'on ne s'est promis,
Que nous ferons pour elle agir tous nos amis;
Enfin, avec douceur tâchez de la réduire
A venir dans le camp, à s'y laisser conduire,
A se rendre à Syphax, qui même en ce moment
L'aime et l'adore encor malgré son changement.
Nous attendrons ici l'effet de votre adresse;
N'y perdez point de temps.

SCÈNE VI. — LÉLIUS, ÉRYXE, BARCÉE.

LÉLIUS.

Et vous, grande princesse
Si des restes d'amour ont surpris un vainqueur,
Quand il devoit au vôtre et son trône et son cœur,
Nous vous en avons fait assez prompte justice,
Pour obtenir de vous que ce trouble finisse,
Et que vous fassiez grâce à ce prince inconstant,
Qui se vouloit trahir lui-même en vous quittant.

ÉRYXE.

Vous auroit-il prié, seigneur, de me le dire?

LÉLIUS.

De l'effort qu'il s'est fait il gémit, il soupire;
Et je crois que son cœur, encore outré d'ennui,
Pour retourner à vous n'est pas assez à lui :
Mais si cette bonté qu'eut pour lui votre flamme
Aidoit à sa raison à rentrer dans son âme,
Nous aurions peu de peine à rallumer des feux
Que n'a pas bien éteints cette erreur de ses vœux.

ÉRYXE.

Quand d'une telle erreur vous punissez l'audace,
Il vous sied mal pour lui de me demander grâce :
Non que je la refuse à ce perfide tour;
L'hymen des rois doit être au-dessus de l'amour;
Et je sais qu'en un prince heureux et magnanime
Mille infidélités ne sauroient faire un crime :
Mais, si tout inconstant il est digne de moi,
Il a cessé de l'être en cessant d'être roi.

LÉLIUS.

Ne l'est-il plus, madame? et si la Gétulie
Par votre illustre hymen à son trône s'allie,
Si celui de Syphax s'y joint dès aujourd'hui,
En est-il sur la terre un plus puissant que lui?

ÉRYXE.

Et de quel front, seigneur, prend-il une couronne
S'il ne peut disposer de sa propre personne,
S'il lui faut pour aimer attendre votre choix,
Et que jusqu'en son lit vous lui fassiez des lois?
Un sceptre compatible avec un joug si rude
N'a rien à me donner que de la servitude;
Et si votre prudence ose en faire un vrai roi,
Il est à Sophonisbe, et ne peut être à moi.
Jalouse seulement de la grandeur royale,
Je la regarde en reine, et non pas en rivale;
Je vois dans son destin le mien enveloppé,
Et du coup qui la perd tout mon cœur est frappé.
Par votre ordre on la quitte; et cet ami fidèle
Me pourroit, au même ordre, abandonner comme elle.
Disposez de mon sceptre, il est entre vos mains :
Je veux bien le porter au gré de vos Romains.
Je suis femme; et mon sexe accablé d'impuissance
Ne reçoit point d'affront par cette dépendance;
Mais je n'aurai jamais à rougir d'un époux
Qu'on voie ainsi que moi ne régner que sous vous.

LÉLIUS.

Détrompez-vous, madame; et voyez dans l'Asie

Nos dignes alliés régner sans jalousie,
Avec l'indépendance, avec l'autorité
Qu'exige de leur rang toute la majesté.
Regardez Prusias, considérez Attale,
Et ce que souffre en eux la dignité royale :
Massinisse avec vous, et toute autre moitié,
Recevra même honneur et pareille amitié.
Mais quant à Sophonisbe, il m'est permis de dire
Qu'elle est Carthaginoise ; et ce mot doit suffire.
Je dirois qu'à la prendre ainsi sans notre aveu,
Tout notre ami qu'il est, il nous bravoit un peu ;
Mais, comme je lui veux conserver votre estime,
Autant que je le puis je déguise son crime,
Et nomme seulement imprudence d'État
Ce que nous aurions droit de nommer attentat.

SCÈNE VII. — LÉLIUS, ÉRYXE, LÉPIDE, BARCÉE.

LÉLIUS.

Mais Lépide déjà revient de chez la reine.
Qu'avez-vous obtenu de cette âme hautaine?

LÉPIDE.

Elle avoit trop d'orgueil pour en rien obtenir :
De sa haine pour nous elle a su se punir.

LÉLIUS.

Je l'avois bien prévu, je vous l'ai dit moi-même,
Que ce dessein de vivre étoit un stratagème,
Qu'elle voudroit mourir : mais ne pouviez-vous pas....

LÉPIDE.

Ma présence n'a fait que hâter son trépas.
A peine elle m'a vu, que d'un regard farouche,
Portant je ne sais quoi de sa main à sa bouche :
« Parlez, m'a-t-elle dit, je suis en sûreté,
Et recevrai votre ordre avec tranquillité. »
Surpris d'un tel discours, je l'ai pourtant flattée ;
J'ai dit qu'en grande reine elle seroit traitée,
Que Scipion et vous en prendriez souci ;
Et j'en voyois déjà son regard adouci,
Quand d'un souris amer me coupant la parole :
« Qu'aisément, reprend-elle, une âme se console !
Je sens vers cet espoir tout mon cœur s'échapper,
Mais il est hors d'état de se laisser tromper ;
Et d'un poison ami le secourable office
Vient de fermer la porte à tout votre artifice.
Dites à Scipion qu'il peut dès ce moment
Chercher à son triomphe un plus rare ornement.
Pour voir de deux grands rois la lâcheté punie,

J'ai dû livrer leur femme à cette ignominie;
C'est ce que méritoit leur amour conjugal :
Mais j'en ai dû sauver la fille d'Asdrubal.
Leur bassesse aujourd'hui de tous deux me dégage;
Et, n'étant plus qu'à moi, je meurs toute à Carthage :
Digne sang d'un tel père, et digne de régner,
Si la rigueur du sort eût voulu m'épargner! »
A ces mots, la sueur lui montant au visage,
Les sanglots de sa voix saisissent le passage;
Une morte pâleur s'empare de son front;
Son orgueil s'applaudit d'un remède si prompt :
De sa haine aux abois la fierté se redouble;
Elle meurt à mes yeux, mais elle meurt sans trouble,
Et soutient en mourant la pompe d'un courroux
Qui semble moins mourir que triompher de nous.

ÉRYXE.

Le dirai-je, seigneur? je la plains et l'admire.
Une telle fierté méritoit un empire;
Et j'aurois en sa place eu même aversion
De me voir attachée au char de Scipion.
La fortune jalouse et l'amour infidèle
Ne lui laissoient ici que son grand cœur pour elle :
Il a pris le dessus de toutes les rigueurs,
Et son dernier soupir fait honte à ses vainqueurs.

LÉLIUS.

Je dirai plus, madame, en dépit de sa haine,
Une telle fierté devoit naître romaine.
Mais allons consoler un prince généreux,
Que sa seule imprudence a rendu malheureux.
Allons voir Scipion, allons voir Massinisse;
Souffrez qu'en sa faveur le temps vous adoucisse;
Et préparez votre âme à le moins dédaigner,
Lorsque vous aurez vu comme il saura régner.

ÉRYXE.

En l'état où je suis, je fais ce qu'on m'ordonne.
Mais ne disposez point, seigneur, de ma personne;
Et si de ce héros les désirs inconstans....

LÉLIUS.

Madame, encore un coup, laissons-en faire au temps.

FIN DE SOPHONISBE.

OTHON.

TRAGÉDIE.

1664.

AU LECTEUR.

Si mes amis ne me trompent, cette pièce égale ou passe la meilleure des miennes. Quantité de suffrages illustres et solides se sont déclarés pour elle; et, si j'ose y mêler le mien, je vous dirai que vous y trouverez quelque justesse dans la conduite, et un peu de bon sens dans le raisonnement. Quant aux vers, on n'en a point vu de moi que j'aie travaillés avec plus de soin. Le sujet est tiré de Tacite, qui commence ses *Histoires* par celle-ci; et je n'en ai encore mis aucune sur le théâtre à qui j'aie gardé plus de fidélité, et prêté plus d'invention. Les caractères de ceux que j'y fais parler y sont les mêmes que chez cet incomparable auteur, que j'ai traduit tant qu'il m'a été possible. J'ai tâché de faire paroître les vertus de mon héros en tout leur éclat, sans en dissimuler les vices, non plus que lui; et je me suis contenté de les attribuer à une politique de cour, où, quand le souverain se plonge dans les débauches, et que sa faveur n'est qu'à ce prix, il y a presse à qui sera de la partie. J'y ai conservé les événemens, et pris la liberté de changer la manière dont ils arrivent, pour en jeter tout le crime sur un méchant homme, qu'on soupçonna dès lors d'avoir donné des ordres secrets pour la mort de Vinius, tant leur inimitié étoit forte et déclarée! Othon avoit promis à ce consul d'épouser sa fille, s'il le pouvoit faire choisir à Galba pour successeur; et comme il se vit empereur sans son ministère, il se crut dégagé de cette promesse, et ne l'épousa point. Je n'ai pas voulu aller plus loin que l'histoire; et je puis dire qu'on n'a point encore vu de pièce où il se propose tant de mariages pour n'en conclure aucun. Ce sont intrigues de cabinet qui se détruisent les unes les autres. J'en dirai davantage quand mes libraires joindront celle-ci aux recueils qu'ils ont faits de celles de ma façon qui l'ont précédée.

PERSONNAGES.

GALBA, empereur de Rome.
VINIUS, consul.
OTHON, sénateur romain, amant de Plautine.
LACUS, préfet du prétoire.
CAMILLE, nièce de Galba.
PLAUTINE, fille de Vinius, amante d'Othon.
MARTIAN, affranchi de Galba.
ALBIN, ami d'Othon.
ALBIANE, sœur d'Albin, et dame d'honneur de Camille.
FLAVIE, amie de Plautine.
ATTICUS, RUTILE, } soldats romains.

La scène est à Rome, dans le palais impérial.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I[1]. — OTHON, ALBIN.

ALBIN.

Notre amitié, seigneur, me rendra téméraire :
J'en abuse, et je sais que je vais vous déplaire,
Que vous condamnerez ma curiosité;
Mais je croirois vous faire une infidélité,
Si je vous cachois rien de ce que j'entends dire
De votre amour nouveau sous ce nouvel empire.
On s'étonne de voir qu'un homme tel qu'Othon,
Othon, dont les hauts faits soutiennent le grand nom,
Daigne d'un Vinius se réduire à la fille,
S'attache à ce consul, qui ravage, qui pille,
Qui peut tout, je l'avoue, auprès de l'empereur,
Mais dont tout le pouvoir ne sert qu'à faire horreur,
Et détruit d'autant plus, que plus on le voit croître,
Ce que l'on doit d'amour aux vertus de son maître.

OTHON.

Ceux qu'on voit s'étonner de ce nouvel amour
N'ont jamais bien conçu ce que c'est que la cour.
Un homme tel que moi jamais ne s'en détache;
Il n'est point de retraite ou d'ombre qui le cache;
Et, si du souverain la faveur n'est pour lui,
Il faut, ou qu'il périsse, ou qu'il prenne un appui.
Quand le monarque agit par sa propre conduite,
Mes pareils sans péril se rangent à sa suite;
Le mérite et le sang nous y font discerner :
Mais quand le potentat se laisse gouverner,
Et que de son pouvoir les grands dépositaires
N'ont pour raison d'État que leurs propres affaires,
Ces lâches ennemis de tous les gens de cœur
Cherchent à nous pousser avec toute rigueur,
A moins que notre adroite et prompte servitude
Nous dérobe aux fureurs de leur inquiétude.
Sitôt que de Galba le sénat eut fait choix,
Dans mon gouvernement j'en établis les lois,
Et je fus le premier qu'on vit au nouveau prince
Donner toute une armée et toute une province :
Ainsi je me comptois de ses premiers suivans.

1. Il y a peu de pièces qui commencent plus heureusement que celle-ci ; je crois même que, de toutes les expositions, celle d'Othon peut passer pour la plus belle ; et je ne connais que l'exposition de *Bajazet* qui lui soit supérieure. (*Voltaire.*)

Mais déjà Vinius avoit pris les devans;
Martian l'affranchi, dont tu vois les pillages,
Avoit avec Lacus fermé tous les passages:
On n'approchoit de lui que sous leur bon plaisir.
J'eus donc pour m'y produire un des trois à choisir.
Je les voyois tous trois se hâter sous un maître
Qui, chargé d'un long âge, a peu de temps à l'être,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
A qui dévoreroit ce règne d'un moment.
J'eus horreur des appuis qui restoient seuls à prendre,
J'espérai quelque temps de m'en pouvoir défendre;
Mais quand Nymphidius dans Rome assassiné
Fit place au favori qui l'avoit condamné,
Que Lacus par sa mort fut préfet du prétoire,
Que pour couronnement d'une action si noire
Les mêmes assassins furent encor percer
Varron, Turpilian, Capiton, et Macer,
Je vis qu'il étoit temps de prendre mes mesures,
Qu'on perdoit de Néron toutes les créatures,
Et que, demeuré seul de toute cette cour,
A moins d'un protecteur j'aurois bientôt mon tour.
Je choisis Vinius dans cette défiance;
Pour plus de sûreté j'en cherchai l'alliance.
Les autres n'ont ni sœur ni fille à me donner;
Et d'eux sans ce grand nœud tout est à soupçonner.

ALBIN.

Vos vœux furent reçus?

OTHON.

Oui; déjà l'hyménée
Auroit avec Plautine uni ma destinée,
Si ces rivaux d'État n'en savoient divertir
Un maître qui sans eux n'ose rien consentir.

ALBIN.

Ainsi tout votre amour n'est qu'une politique,
Et le cœur ne sent point ce que la bouche explique?

OTHON.

Il ne le sentit pas, Albin, du premier jour;
Mais cette politique est devenue amour :
Tout m'en plaît, tout m'en charme, et mes premiers scrupules
Près d'un si cher objet passent pour ridicules.
Vinius est consul, Vinius est puissant:
Il a de la naissance; et, s'il est agissant,
S'il suit des favoris la pente trop commune,
Plautine hait en lui ces soins de la fortune :
Son cœur est noble et grand.

ALBIN.

Quoi qu'elle ait de vertu.

Vous devriez dans l'âme être un peu combattu.
La nièce de Galba pour dot aura l'empire,
Et vaut bien que pour elle à ce prix on soupire :
Son oncle doit bientôt lui choisir un époux.
Le mérite et le sang font un éclat en vous,
Qui pour y joindre encor celui du diadème....

OTHON.

Quand mon cœur se pourroit soustraire à ce que j'aime,
Et que pour moi Camille auroit tant de bonté
Que je dusse espérer de m'en voir écouté,
Si, comme tu le dis, sa main doit faire un maître,
Aucun de nos tyrans n'est encor las de l'être;
Et ce seroit tous trois les attirer sur moi,
Qu'aspirer sans leur ordre à recevoir sa foi.
Surtout de Vinius le sensible courage
Feroit tout pour me perdre après un tel outrage,
Et se vengeroit même à la face des dieux,
Si j'avois sur Camille osé tourner les yeux.

ALBIN.

Pensez-y toutefois : ma sœur est auprès d'elle;
Je puis vous y servir; l'occasion est belle;
Tout autre amant que vous s'en laisseroit charmer;
Et je vous dirois plus, si vous osiez l'aimer.

OTHON.

Porte à d'autres qu'à moi cette amorce inutile;
Mon cœur, tout à Plautine, est fermé pour Camille.
La beauté de l'objet, la honte de changer,
Le succès incertain, l'infaillible danger,
Tout fait à tes projets d'invincibles obstacles.

ALBIN.

Seigneur, en moins de rien il se fait des miracles :
A ces deux grands rivaux peut-être il seroit doux
D'ôter à Vinius un gendre tel que vous;
Et si l'un par bonheur à Galba vous propose....
Ce n'est pas qu'après tout j'en sache aucune chose;
Je leur suis trop suspect pour s'en ouvrir à moi :
Mais si je vous puis dire enfin ce que j'en croi,
Je vous proposerois, si j'étois en leur place.

OTHON.

Aucun d'eux ne fera ce que tu veux qu'il fasse;
Et s'ils peuvent jamais trouver quelque douceur
A faire que Galba choisisse un successeur,
Ils voudront par ce choix se mettre en assurance,
Et n'en proposeront que de leur dépendance.
Je sais.... Mais Vinius que j'aperçois venir....
Laissez-nous seuls Albin; je veux l'entretenir.

SCÈNE II[1]. — VINIUS, OTHON.

VINIUS.

Je crois que vous m'aimez, seigneur, et que ma fille
Vous fait prendre intérêt en toute ma famille.
Il en faut une preuve, et non pas seulement
Qui consiste aux devoirs dont s'empresse un amant;
Il la faut plus solide, il la faut d'un grand homme,
D'un cœur digne en effet de commander à Rome.
Il ne faut plus l'aimer.

OTHON.

Ouoi! pour preuve d'amour....

VINIUS.

Il faut faire encor plus, seigneur, en ce grand jour;
Il faut aimer ailleurs.

OTHON.

Ah! que m'osez-vous dire?

VINIUS.

Je sais qu'à son hymen tout votre cœur aspire;
Mais elle, et vous, et moi, nous allons tous périr;
Et votre change seul nous peut tous secourir.
Vous me devez, seigneur, peut-être quelque chose :
Sans moi, sans mon crédit qu'à leurs desseins j'oppose,
Lacus et Martian vous auroient peu souffert;
Il faut à votre tour rompre un coup qui me perd,
Et qui, si votre cœur ne s'arrache à Plautine,
Vous enveloppera tous deux en ma ruine.

OTHON.

Dans le plus doux espoir de mes vœux acceptés,
M'ordonner que je change! et vous-même!

VINIUS.

Écoutez.
L'honneur que nous feroit votre illustre hyménée
Des deux que j'ai nommés tient l'âme si gênée,
Que jusqu'ici Galba, qu'ils obsèdent tous deux,
A refusé son ordre à l'effet de nos vœux.
L'obstacle qu'ils y font vous peut montrer sans peine
Quelle est pour vous et moi leur envie et leur haine;
Et qu'aujourd'hui, de l'air dont nous nous regardons,
Ils nous perdront bientôt si nous ne les perdons.
C'est une vérité qu'on voit trop manifeste;
Et sur ce fondement, seigneur, je passe au reste.
Galba, vieil et cassé, qui se voit sans enfans,

1. La pièce commence à faiblir dès cette seconde scène. On voit trop que la tragédie ne sera qu'une intrigue de cour, une cabale pour donner un successeur à Galba. (*Voltaire.*)

Croit qu'on méprise en lui la foiblesse des ans,
Et qu'on ne peut aimer à servir sous un maître
Qui n'aura pas loisir de le bien reconnoître.
Il voit de toutes parts du tumulte excité :
Le soldat en Syrie est presque révolté;
Vitellius avance avec la force unie
Des troupes de la Gaule et de la Germanie;
Ce qu'il a de vieux corps le souffre avec ennui;
Tous les prétoriens murmurent contre lui.
De leur Nymphidius l'indigne sacrifice
De qui se l'immola leur demande justice :
Il le sait, et prétend par un jeune empereur
Ramener les esprits, et calmer leur fureur.
Il espère un pouvoir ferme, plein, et tranquille,
S'il nomme pour César un époux de Camille;
Mais il balance encor sur ce choix d'un époux,
Et je ne puis, seigneur, m'assurer que sur vous.
J'ai donc pour ce grand choix vanté votre courage,
Et Lacus à Pison a donné son suffrage.
Martian n'a parlé qu'en termes ambigus,
Mais sans doute il ira du côté de Lacus,
Et l'unique remède est de gagner Camille :
Si sa voix est pour nous, la leur est inutile.
Nous serons pareil nombre, et dans l'égalité,
Galba pour cette nièce aura de la bonté.
Il a remis exprès à tantôt d'en résoudre.
De nos têtes sur eux détournez cette foudre;
Je vous le dis encor, contre ces grands jaloux
Je ne me puis, seigneur, assurer que sur vous.
De votre premier choix quoi que je doive attendre,
Je vous aime encor mieux pour maître que pour gendre:
Et je ne vois pour nous qu'un naufrage certain,
S'il nous faut recevoir un prince de leur main.

OTHON.

Ah! seigneur, sur ce point c'est trop de confiance;
C'est vous tenir trop sûr de mon obéissance.
Je ne prends plus de lois que de ma passion;
Plautine est l'objet seul de mon ambition;
Et, si votre amitié me veut détacher d'elle,
La haine de Lacus me seroit moins cruelle.
Que m'importe, après tout, si tel est mon malheur,
De mourir par son ordre, ou mourir de douleur?

VINIUS.

Seigneur, un grand courage, à quelque point qu'il aime
Sait toujours au besoin se posséder soi-même.
Poppée avoit pour vous du moins autant d'appas·
Et quand on vous l'ôta vous n'en mourûtes pas.

OTHON.

Non, seigneur; mais Poppée étoit une infidèle,
Qui n'en vouloit qu'au trône, et qui m'aimoit moins qu'elle;
Ce peu qu'elle eut d'amour ne fit du lit d'Othon
Qu'un degré pour monter à celui de Néron;
Elle ne m'épousa qu'afin de s'y produire,
D'y ménager sa place au hasard de me nuire :
Aussi j'en fus banni sous un titre d'honneur;
Et pour ne me plus voir on me fit gouverneur.
Mais j'adore Plautine, et je règne en son âme :
Nous ordonner d'éteindre une si belle flamme,
C'est.... je n'ose le dire. Il est d'autres Romains,
Seigneur, qui sauront mieux appuyer vos desseins;
Il en est dont le cœur pour Camille soupire,
Et qui seront ravis de vous devoir l'empire.

VINIUS.

Je veux que cet espoir à d'autres soit permis;
Mais êtes-vous fort sûr qu'ils soient de nos amis?
Savez-vous mieux que moi s'ils plairont à Camille?

OTHON.

Et croyez-vous pour moi qu'elle soit plus facile?
Pour moi, que d'autres vœux....

VINIUS.

A ne vous rien celer.
Sortant d'avec Galba, j'ai voulu lui parler;
J'ai voulu sur ce point pressentir sa pensée;
J'en ai nommé plusieurs pour qui je l'ai pressée.
A leurs noms, un grand froid, un front triste, un œil bas,
M'ont fait voir aussitôt qu'ils ne lui plaisoient pas :
Au vôtre elle a rougi, puis s'est mise à sourire,
Et m'a soudain quitté sans me vouloir rien dire.
C'est à vous, qui savez ce que c'est que d'aimer,
A juger de son cœur ce qu'on doit présumer.

OTHON.

Je n'en veux rien juger, seigneur; et sans Plautine
L'amour m'est un poison, le bonheur m'assassine;
Et toutes les douceurs du pouvoir souverain
Me sont d'affreux tourmens, s'il m'en coûte sa main.

VINIUS.

De tant de fermeté j'aurois l'âme ravie,
Si cet excès d'amour nous assuroit la vie:
Mais il nous faut le trône, ou renoncer au jour;
Et quand nous périrons, que servira l'amour?

OTHON.

A de vaines frayeurs un noir soupçon vous livre,
Pison n'est point cruel et nous laissera vivre.

VINIUS.

Il nous laissera vivre, et je vous ai nommé!
Si de nous voir dans Rome il n'est point alarmé,
Nos communs ennemis, qui prendront sa conduite,
En préviendront pour lui la dangereuse suite.
Seigneur, quand pour l'empire on s'est vu désigner,
Il faut, quoi qu'il arrive, ou périr, ou régner.
Le posthume Agrippa vécut peu sous Tibère;
Néron n'épargna point le sang de son beau-frère;
Et Pison vous perdra par la même raison,
Si vous ne vous hâtez de prévenir Pison.
Il n'est point de milieu qu'en saine politique....

OTHON.

Et l'amour est la seule où tout mon cœur s'applique.
Rien ne vous a servi, seigneur, de me nommer :
Vous voulez que je règne, et je ne sais qu'aimer.
Je pourrois savoir plus, si l'astre qui domine
Me vouloit faire un jour régner avec Plautine;
Mais dérober son âme à de si doux appas,
Pour attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas!

VINIUS.

Eh bien, si cet amour a sur vous tant de force,
Régnez : qui fait des lois peut bien faire un divorce.
Du trône on considère enfin ses vrais amis;
Et quand vous pourrez tout, tout vous sera permis.

SCÈNE III. — VINIUS, OTHON, PLAUTINE.

PLAUTINE.

Non pas, seigneur, non pas : quoi que le ciel m'envoie,
Je ne veux rien tenir d'une honteuse voie;
Et cette lâcheté qui me rendroit son cœur,
Sentiroit le tyran, et non pas l'empereur.
A votre sûreté, puisque le péril presse,
J'immolerai ma flamme et toute ma tendresse;
Et je vaincrai l'horreur d'un si cruel devoir
Pour conserver le jour à qui me l'a fait voir :
Mais ce qu'à mes désirs je fais de violence
Fuit les honteux appas d'une indigne espérance;
Et la vertu qui dompte et bannit mon amour
N'en souffrira jamais qu'un vertueux retour.

OTHON.

Ah! que cette vertu m'apprête un dur supplice,
Seigneur! et le moyen que je vous obéisse?
Voyez; et, s'il se peut, pour voir tout mon tourment,
Quittez vos yeux de père, et prenez-en d'amant.

VINIUS.

L'estime de mon sang ne m'est pas interdite;
Je lui vois des attraits, je lui vois du mérite;
Je crois qu'elle en a même assez pour engager,
Si quelqu'un nous perdoit, quelque autre à nous venger
Par là nos ennemis la tiendront redoutable;
Et sa perte par là devient inévitable.
Je vois de plus, seigneur, que je n'obtiendrai rien,
Tant que votre œil blessé rencontrera le sien,
Que le temps se va perdre en répliques frivoles;
Et pour les éviter j'achève en trois paroles.
Si vous manquez le trône, il faut périr tous trois.
Prévenez, attendez cet ordre à votre choix.
Je me remets à vous de ce qui vous regarde;
Mais en ma fille et moi ma gloire se hasarde;
De ses jours et des miens je suis maître absolu;
Et j'en disposerai comme j'ai résolu.
Je ne crains point la mort, mais je hais l'infamie
D'en recevoir la loi d'une main ennemie;
Et je saurai verser tout mon sang en Romain,
Si le choix que j'attends ne me retient la main.
C'est dans une heure ou deux que Galba se déclare.
Vous savez l'un et l'autre à quoi je me prépare,
Résolvez-en ensemble.

SCÈNE IV. — OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

Arrêtez donc, seigneur;
Et, s'il faut prévenir ce mortel deshonneur,
Recevez-en l'exemple, et jugez si la honte....

PLAUTINE.

Quoi! seigneur, à mes yeux une fureur si prompte!
Ce noble désespoir, si digne des Romains,
Tant qu'ils ont du courage est toujours en leurs mains;
Et pour vous et pour moi, fût-il digne d'un temple,
Il n'est pas encor temps de m'en donner l'exemple.
Il faut vivre, et l'amour nous y doit obliger,
Pour me sauver un père, et pour me protéger.
Quand vous voyez ma vie à la vôtre attachée,
Faut-il que malgré moi votre âme effarouchée
Pour m'ouvrir le tombeau hâte votre trépas,
Et m'avance un destin où je ne consens pas?

OTHON.

Quand il faut m'arracher tout cet amour de l'âme,
Puis-je que dans mon sang en éteindre la flamme?
Puis-je sans le trépas

PLAUTINE.

Et vous ai-je ordonné
D'éteindre tout l'amour que je vous ai donné?
Si l'injuste rigueur de notre destinée
Ne permet plus l'espoir d'un heureux hyménée,
Il est un autre amour dont les vœux innocens
S'élèvent au-dessus du commerce des sens.
Plus la flamme en est pure, et plus elle est durable.
Il rend de son objet le cœur inséparable;
Il a de vrais plaisirs dont son cœur est charmé,
Et n'aspire qu'au bien d'aimer et d'être aimé.

OTHON.

Qu'un tel épurement demande un grand courage!
Qu'il est même aux plus grands d'un difficile usage!
Madame, permettez que je die à mon tour
Que tout ce que l'honneur peut souffrir à l'amour,
Un amant le souhaite, il en veut l'espérance,
Et se croit mal aimé s'il n'en a l'assurance.

PLAUTINE.

Aimez-moi toutefois sans l'attendre de moi,
Et ne m'enviez pas l'honneur que j'en reçoi.
Quelle gloire à Plautine, ô ciel! de pouvoir dire
Que le choix de son cœur fut digne de l'empire;
Qu'un héros destiné pour maître à l'univers
Voulut borner ses vœux à vivre dans ses fers;
Et qu'à moins que d'un ordre absolu d'elle-même
Il auroit renoncé pour elle au diadème!

OTHON.

Ah! qu'il faut aimer peu pour faire son bonheur,
Pour tirer vanité d'un si fatal honneur!
Si vous m'aimiez, madame, il vous seroit sensible
De voir qu'à d'autres vœux mon cœur fût accessible,
Et la nécessité de le porter ailleurs
Vous auroit fait déjà partager mes douleurs.
Mais tout mon désespoir n'a rien qui vous alarme.
Vous pouvez perdre Othon sans verser une larme.
Vous en témoignez joie, et vous-même aspirez
A tout l'excès des maux qui me sont préparés.

PLAUTINE.

Que votre aveuglement a pour moi d'injustice!
Pour épargner vos maux j'augmente mon supplice;
Je souffre, et c'est pour vous que j'ose m'imposer
La gêne de souffrir, et de le déguiser.
Tout ce que vous sentez, je le sens dans mon âme;
J'ai même déplaisir comme j'ai même flamme;
J'ai même désespoir: mais je sais les cacher,
Et paroître insensible afin de moins toucher.

Faites à vos désirs pareille violence,
Retenez-en l'éclat, sauvez-en l'apparence;
Au péril qui nous presse immolez le dehors,
Et pour vous faire aimer montrez d'autres transports.
Je ne vous défends point une douleur muette,
Pourvu que votre front n'en soit point l'interprète,
Et que de votre cœur vos yeux indépendans
Triomphent comme moi des troubles du dedans.
Suivez, passez l'exemple, et portez à Camille
Un visage content, un visage tranquille,
Qui lui laisse accepter ce que vous offrirez,
Et ne démente rien de ce que vous direz.

OTHON.

Hélas! madame, hélas! que pourrois-je lui dire?

PLAUTINE.

Il y va de ma vie, il y va de l'empire;
Réglez-vous là-dessus. Le temps se perd, seigneur.
Adieu : donnez la main, mais gardez-moi le cœur;
Ou, si c'est trop pour moi, donnez et l'un et l'autre,
Emportez mon amour, et retirez le vôtre :
Mais, dans ce triste état si je vous fais pitié,
Conservez-moi toujours l'estime et l'amitié;
Et n'oubliez jamais, quand vous serez le maître,
Que c'est moi qui vous force et qui vous aide à l'être.

OTHON, *seul.*

Que ne m'est-il permis d'éviter par ma mort
Les barbares rigueurs d'un si cruel effort!

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE.

Dis-moi donc, lorsque Othon s'est offert à Camille,
A-t-il paru contraint? a-t-elle été facile?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
Comment l'a-t-elle pris, et comment l'a-t-il fait?

FLAVIE.

J'ai tout vu : mais enfin votre humeur curieuse
A vous faire un supplice est trop ingénieuse.
Quelque reste d'amour qui vous parle d'Othon,
Madame, oubliez-en, s'il se peut, jusqu'au nom.
Vous vous êtes vaincue en faveur de sa gloire,
Goûtez un plein triomphe après votre victoire :
Le dangereux récit que vous me commandez

Est un nouveau combat où vous vous hasardez.
Votre âme n'en est pas encor si détachée
Qu'il puisse aimer ailleurs sans qu'elle en soit touchée.
Prenez moins d'intérêt à l'y voir réussir,
Et fuyez le chagrin de vous en éclaircir.

PLAUTINE.

Je le force moi-même à se montrer volage;
Et, regardant son change ainsi que mon ouvrage,
J'y prends un intérêt qui n'a rien de jaloux :
Qu'on l'accepte, qu'il règne, et tout m'en sera doux.

FLAVIE.

J'en doute; et rarement une flamme si forte
Souffre qu'à notre gré ses ardeurs....

PLAUTINE.

Que t'importe?
Laisse-m'en le hasard; et, sans dissimuler,
Dis de quelle manière il a su lui parler.

FLAVIE.

N'imputez donc qu'à vous si votre âme inquiète
En ressent malgré moi quelque gêne secrète.
Othon à la princesse a fait un compliment,
Plus en homme de cour qu'en véritable amant.
Son éloquence accorte, enchaînant avec grâce
L'excuse du silence à celle de l'audace,
En termes trop choisis accusoit le respect
D'avoir tant retardé cet hommage suspect.
Ses gestes concertés, ses regards de mesure
N'y laissoient aucun mot aller à l'aventure :
On ne voyoit que pompe en tout ce qu'il peignoit;
Jusque dans ses soupirs la justesse régnoit,
Et suivoit pas à pas un effort de mémoire
Qu'il étoit plus aisé d'admirer que de croire.
Camille sembloit même assez de cet avis;
Elle auroit mieux goûté des discours moins suivis;
Je l'ai vu dans ses yeux : mais cette défiance
Avoit avec son cœur trop peu d'intelligence.
De ses justes soupçons ses souhaits indignés
Les ont tout aussitôt détruits ou dédaignés;
Elle a voulu tout croire; et, quelque retenue
Qu'ait su garder l'amour dont elle est prévenue,
On a vu, par ce peu qu'il laissoit échapper,
Qu'elle prenoit plaisir à se laisser tromper;
Et que si quelquefois l'horreur de la contrainte
Forçoit le triste Othon à soupirer sans feinte,
Soudain l'avidité de régner sur son cœur
Imputoit à l'amour ces soupirs de douleur.

PLAUTINE.

Et sa réponse enfin?

FLAVIE.

Elle a paru civile;
Mais la civilité n'est qu'amour en Camille,
Comme en Othon l'amour n'est que civilité.

PLAUTINE.

Et n'a-t-elle rien dit de sa légèreté,
Rien de la foi qu'il semble avoir si mal gardée?

FLAVIE.

Elle a su rejeter cette fâcheuse idée,
Et n'a pas témoigné qu'elle sût seulement
Qu'on l'eût vu pour vos yeux soupirer un moment.

PLAUTINE.

Mais qu'a-t-elle promis?

FLAVIE.

Que son devoir fidèle
Suivroit ce que Galba voudroit ordonner d'elle;
Et, de peur d'en trop dire et d'ouvrir trop son cœur,
Elle l'a renvoyé soudain vers l'empereur.
Il lui parle à présent. Qu'en dites-vous, madame,
Et de cet entretien que souhaite votre âme?
Voulez-vous qu'on l'accepte, ou qu'il n'obtienne rien?

PLAUTINE.

Moi-même, à dire vrai, je ne le sais pas bien.
Comme des deux côtés le coup me sera rude,
J'aimerois à jouir de cette inquiétude,
Et tiendrois à bonheur le reste de mes jours
De n'en sortir jamais, et de douter toujours.

FLAVIE.

Mais il faut se résoudre, et vouloir quelque chose.

PLAUTINE.

Souffre sans m'alarmer que le ciel en dispose:
Quand son ordre une fois en aura résolu,
Il nous faudra vouloir ce qu'il aura voulu.
Ma raison cependant cède Othon à l'empire:
Il est de mon honneur de ne m'en pas dédire;
Et, soit ce grand souhait volontaire ou forcé,
Il est beau d'achever comme on a commencé.
Mais je vois Martian.

SCÈNE II. — MARTIAN, PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE.

Que venez-vous m'apprendre?

MARTIAN.

Que de votre seul choix l'empire va dépendre,
Madame.

PLAUTINE.

Quoi! Galba voudroit suivre mon choix?

MARTIAN.

Non : mais de son conseil nous ne sommes que trois :
Et si pour votre Othon vous voulez mon suffrage,
Je vous le viens offrir avec un humble hommage.

PLAUTINE.

Avec?

MARTIAN.

Avec des vœux sincères et soumis,
Qui feront encor plus si l'espoir m'est permis.

PLAUTINE.

Quels vœux, et quel espoir?

MARTIAN.

Cet important service,
Qu'un si profond respect vous offre en sacrifice....

PLAUTINE.

Eh bien, il remplira mes désirs les plus doux;
Mais pour reconnoissance enfin que voulez-vous?

MARTIAN.

La gloire d'être aimé.

PLAUTINE.

De qui?

MARTIAN.

De vous, madame.

PLAUTINE.

De moi-même?

MARTIAN.

De vous : j'ai des yeux; et mon âme....

PLAUTINE.

Votre âme, en me faisant cette civilité,
Devroit l'accompagner de plus de vérité.
On n'a pas grande foi pour tant de déférence,
Lorsqu'on voit que la suite a si peu d'apparence.
L'offre sans doute est belle, et bien digne d'un prix;
Mais en le choisissant vous vous êtes mépris.
Si vous me connoissiez, vous feriez mieux paroître....

MARTIAN.

Hélas! mon mal ne vient que de vous trop connoître.
Mais vous-même, après tout, ne vous connoissez pas,
Quand vous croyez si peu l'effet de vos appas.
Si vous daigniez savoir quel est votre mérite,
Vous ne douteriez point de l'amour qu'il excite.
Othon m'en sert de preuve : il n'avoit rien aimé
Depuis que de Poppée il s'étoit vu charmé;
Bien que d'entre ses bras Néron l'eût enlevée,
L'image dans son cœur s'en étoit conservée;
La mort même, la mort n'avoit pu l'en chasser.

A vous seule étoit dû l'honneur de l'effacer.
Vous seule d'un coup d'œil emportâtes la gloire
D'en faire évanouir la plus douce mémoire,
Et d'avoir su réduire à de nouveaux souhaits
Ce cœur impénétrable aux plus charmans objets.
Et vous vous étonnez que pour vous je soupire!

PLAUTINE.

Je m'étonne bien plus que vous me l'osiez dire;
Je m'étonne de voir qu'il ne vous souvient plus
Que l'heureux Martian fut l'esclave Icélus,
Qu'il a changé de nom sans changer de visage.

MARTIAN.

C'est ce crime du sort qui m'enfle le courage.
Lorsqu'en dépit de lui je suis ce que je suis,
On voit ce que je vaux, voyant ce que je puis.
Un pur hasard sans nous règle notre naissance;
Mais comme le mérite est en notre puissance,
La honte d'un destin qu'on vit mal assorti
Fait d'autant plus d'honneur quand on en est sorti.
Quelque tache en mon sang que laissent mes ancêtres,
Depuis que nos Romains ont accepté des maîtres,
Ces maîtres ont toujours fait choix de mes pareils
Pour les premiers emplois et les secrets conseils:
Ils ont mis en nos mains la fortune publique;
Ils ont soumis la terre à notre politique;
Patrobe, Polyclète, et Narcisse, et Pallas,
Ont déposé des rois, et donné des États.
On nous élève au trône au sortir de nos chaînes;
Sous Claude on vit Félix le mari de trois reines:
Et, quand l'amour en moi vous présente un époux,
Vous me traitez d'esclave, et d'indigne de vous!
Madame, en quelque rang que vous ayez pu naître,
C'est beaucoup que d'avoir l'oreille du grand maître.
Vinius est consul, et Lacus est préfet;
Je ne suis l'un ni l'autre, et suis plus en effet;
Et de ces consulats, et de ces préfectures,
Je puis quand il me plaît faire des créatures:
Galba m'écoute enfin; et c'est être aujourd'hui,
Quoique sans ces grands noms, le premier d'après lui.

PLAUTINE.

Pardonnez donc, seigneur, si je me suis méprise:
Mon orgueil dans vos fers n'a rien qui l'autorise.
Je viens de me connoître, et me vois à mon tour
Indigne des honneurs qui suivent votre amour.
Avoir brisé ces fers fait un degré de gloire
Au-dessus des consuls, des préfets du prétoire;
Et si de cet amour je n'ose être le prix,

Le respect m'en empêche et non plus le mépris.
On m'avoit dit pourtant que souvent la nature
Gardoit en vos pareils sa première teinture,
Que ceux de nos Césars qui les ont écoutés
Ont tous souillé leurs noms par quelques lâchetés,
Et que pour dérober l'empire à cette honte
L'univers a besoin qu'un vrai héros y monte.
C'est ce qui me faisoit y souhaiter Othon :
Mais à ce que j'apprends ce souhait n'est pas bon.
Laissons-en faire aux dieux, et faites-vous justice;
D'un cœur vraiment romain dédaignez le caprice.
Cent reines à l'envi vous prendront pour époux;
Félix en eut bien trois, et valoit moins que vous.

MARTIAN.

Madame, encore un coup, souffrez que je vous aime.
Songez que dans ma main j'ai le pouvoir suprême,
Qu'entre Othon et Pison mon suffrage incertain,
Suivant qu'il penchera va faire un souverain.
Je n'ai fait jusqu'ici qu'empêcher l'hyménée
Qui d'Othon avec vous eût joint la destinée :
J'aurois pu hasarder quelque chose de plus;
Ne m'y contraignez point à force de refus.
Quand vous cédez Othon, me souffrir en sa place,
Peut-être ce sera faire plus d'une grâce :
Car de vous voir à lui ne l'espérez jamais.

SCÈNE III. — PLAUTINE, LACUS, MARTIAN, FLAVIE.

LACUS.

Madame, enfin Galba s'accorde à vos souhaits;
Et j'ai tant fait sur lui, que, dès cette journée,
De vous avec Othon il consent l'hyménée.

PLAUTINE, *à Martian.*

Qu'en dites-vous, seigneur? Pourrez-vous bien souffrir
Cet hymen que Lacus de sa part vient m'offrir?
Le grand maître a parlé, voudrez-vous l'en dédire,
Vous qu'on voit après lui le premier de l'empire?
Dois-je me ravaler jusques à cet époux?
Ou dois-je par votre ordre aspirer jusqu'à vous?

LACUS.

Quel énigme est-ce-ci, madame?

PLAUTINE.

Sa grande âme
Me faisoit tout à l'heure un présent de sa flamme;
Il m'assuroit qu'Othon jamais ne m'obtiendroit,
Et disoit à demi qu'un refus nous perdroit.
Vous m'osez cependant assurer du contraire;

Et je ne sais pas bien quelle réponse y faire.
Comme en de certains temps il fait bon s'expliquer,
En d'autres il vaut mieux ne s'y point embarquer.
Grands ministres d'État, accordez-vous ensemble,
Et je pourrai vous dire après ce qui m'en semble.

SCÈNE IV. — LACUS, MARTIAN.

LACUS.

Vous aimez donc Plautine, et c'est là cette foi
Qui contre Vinius vous attachoit à moi?

MARTIAN

Si les yeux de Plautine ont pour moi quelque charme,
Y trouvez-vous, seigneur, quelque sujet d'alarme?
Le moment bienheureux qui m'en feroit l'époux
Réuniroit par moi Vinius avec vous.
Par là de nos trois cœurs l'amitié ressaisie,
En déracineroit et haïne et jalousie.
Le pouvoir de tous trois, par tous trois affermi,
Auroit pour nœud commun son gendre en votre ami :
Et quoi que contre vous il osât entreprendre....

LACUS.

Vous seriez mon ami, mais vous seriez son gendre;
Et c'est un foible appui des intérêts de cour
Qu'une vieille amitié contre un nouvel amour.
Quoi que veuille exiger une femme adorée,
La résistance est vaine ou de peu de durée;
Elle choisit ses temps, et les choisit si bien,
Qu'on se voit hors d'état de lui refuser rien.
Vous-même êtes-vous sûr que ce nœud la retienne
D'ajouter, s'il le faut, votre perte à la mienne?
Apprenez que des cœurs séparés à regret
Trouvent de se rejoindre aisément le secret.
Othon n'a pas pour elle éteint toutes ses flammes;
Il sait comme aux maris on arrache les femmes;
Cet art sur son exemple est commun aujourd'hui,
Et son maître Néron l'avoit appris de lui.
Après tout, je me trompe, ou près de cette belle....

MARTIAN.

J'espère en Vinius, si je n'espère en elle;
Et l'offre pour Othon de lui donner ma voix
Soudain en ma faveur emportera son choix.

LACUS.

Quoi! vous nous donneriez vous-même Othon pour maître'

MARTIAN.

Et quel autre dans Rome est plus digne de l'être?

LACUS.

Ah! pour en être digne, il l'est, et plus que tous,
Mais aussi, pour tout dire, il en sait trop pour nous.
Il sait trop ménager ses vertus et ses vices.
Il étoit sous Néron de toutes ses délices;
Et la Lusitanie a vu ce même Othon
Gouverner en César et juger en Caton.
Tout favori dans Rome, et tout maître en province,
De lâche courtisan il s'y montra grand prince;
Et son âme ployante, attendant l'avenir,
Sait faire également sa cour, et la tenir.
Sous un tel souverain nous sommes peu de chose;
Son soin jamais sur nous tout à fait ne repose :
Sa main seule départ ses libéralités;
Son choix seul distribue États et dignités.
Du timon qu'il embrasse il se fait le seul guide,
Consulte et résout seul, écoute et seul décide;
Et, quoi que nos emplois puissent faire de bruit,
Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.
Voyez d'ailleurs Galba, quel pouvoir il nous laisse,
En quel poste sous lui nous a mis sa foiblesse.
Nos ordres règlent tout, nous donnons, retranchons;
Rien n'est exécuté dès que nous l'empêchons :
Comme par un de nous il faut que tout s'obtienne,
Nous voyons notre cour plus grosse que la sienne;
Et notre indépendance iroit au dernier point,
Si l'heureux Vinius ne la partageoit point :
Notre unique chagrin est qu'il nous la dispute.
L'âge met cependant Galba près de sa chute;
De peur qu'il nous entraîne il faut un autre appui,
Mais il le faut pour nous aussi foible que lui.
Il nous en faut prendre un qui, satisfait des titres,
Nous laisse du pouvoir les suprêmes arbitres.
Pison a l'âme simple et l'esprit abattu;
S'il a grande naissance, il a peu de vertu :
Non de cette vertu qui déteste le crime;
Sa probité sévère est digne qu'on l'estime;
Elle a tout ce qui fait un grand homme de bien :
Mais en un souverain c'est peu de chose, ou rien.
Il faut de la prudence, il faut de la lumière,
Il faut de la vigueur adroite autant que fière,
Qui pénètre, éblouisse, et sème des appas....
Il faut mille vertus enfin qu'il n'aura pas.
Lui-même il nous priera d'avoir soin de l'empire,
Et saura seulement ce qu'il nous plaira dire :
Plus nous l'y tiendrons bas, plus il nous mettra haut;
Et c'est là justement le maître qu'il nous faut.

MARTIAN.

Mais, seigneur, sur le trône élever un tel homme,
C'est mal servir l'État, et faire opprobre à Rome.

LACUS.

Et qu'importe à tous deux de Rome et de l'État?
Qu'importe qu'on leur voie ou plus ou moins d'éclat?
Faisons nos sûretés, et moquons-nous du reste.
Point, point de bien public s'il nous devient funeste.
De notre grandeur seule ayons des cœurs jaloux;
Ne vivons que pour nous, et ne pensons qu'à nous.
Je vous le dis encor : mettre Othon sur nos têtes,
C'est nous livrer tous deux à d'horribles tempêtes.
Si nous l'en voulons croire, il nous devra le tout :
Mais de ce grand projet s'il vient par nous à bout,
Vinius en aura lui seul tout l'avantage.
Comme il l'a proposé, ce sera son ouvrage;
Et la mort, ou l'exil, ou les abaissemens,
Seront pour vous et moi ses vrais remercîmens.

MARTIAN.

Oui, notre sûreté veut que Pison domine :
Obtenez-en pour moi qu'il m'assure Plautine;
Je vous promets pour lui mon suffrage à ce prix.
La violence est juste après de tels mépris.
Commençons à jouir par là de son empire,
Et voyons s'il est homme à nous oser dédire.

LACUS.

Quoi! votre amour toujours fera son capital
Des attraits de Plautine et du nœud conjugal?
Eh bien! il faudra voir qui sera plus utile
D'en croire.... Mais voici la princesse Camille.

SCÈNE V. — CAMILLE, LACUS, MARTIAN, ALBIANE

CAMILLE.

Je vous rencontre ensemble ici fort à propos,
Et voulois à tous deux vous dire quatre mots.
Si j'en crois certain bruit que je ne puis vous taire,
Vous poussez un peu loin l'orgueil du ministère :
On dit que sur mon rang vous étendez sa loi,
Et que vous vous mêlez de disposer de moi.

MARTIAN.

Nous, madame?

CAMILLE.

Faut-il que je vous obéisse,
Moi, dont Galba prétend faire une impératrice?

LACUS.

L'un et l'autre sait trop quel respect vous est dû.

CAMILLE.

Le crime en est plus grand si vous l'avez perdu.
Parlez, qu'avez-vous dit à Galba l'un et l'autre?

MARTIAN.

Sa pensée a voulu s'assurer sur la nôtre;
Et s'étant proposé le choix d'un successeur,
Pour laisser à l'empire un digne possesseur,
Sur ce don imprévu qu'il fait du diadème,
Vinius a parlé, Lacus a fait de même.

CAMILLE.

Et ne savez-vous point, et Vinius, et vous,
Que ce grand successeur doit être mon époux?
Que le don de ma main suit ce don de l'empire?
Galba, par vos conseils, voudroit-il s'en dédire?

LACUS.

Il est toujours le même, et nous avons parlé
Suivant ce qu'à tous deux le ciel a révélé :
En ces occasions, lui qui tient les couronnes
Inspire les avis sur le choix des personnes.
Nous avons cru d'ailleurs pouvoir sans attentat
Faire vos intérêts de ceux de tout l'État.
Vous ne voudriez pas en avoir de contraires.

CAMILLE.

Vous n'avez, vous ni lui, pensé qu'à vos affaires;
Et nous offrir Pison, c'est assez témoigner....

LACUS.

Le trouvez-vous, madame, indigne de régner?
Il a de la vertu, de l'esprit, du courage;
Il a de plus....

CAMILLE.

De plus, il a votre suffrage,
Et c'est assez de quoi mériter mes refus.
Par respect de son sang, je ne dis rien de plus.

MARTIAN.

Aimeriez-vous, Othon, que Vinius propose,
Othon, dont vous savez que Plautine dispose,
Et qui n'aspire ici qu'à lui donner sa foi?

CAMILLE.

Qu'il brûle encor pour elle, ou la quitte pour moi,
Ce n'est pas votre affaire; et votre exactitude
Se charge en ma faveur de trop d'inquiétude.

LACUS.

Mais l'empereur consent qu'il l'épouse aujourd'hui;
Et moi-même je viens de l'obtenir pour lui.

CAMILLE.

Vous en a-t-il prié? dites, ou si l'envie....

LACUS.

Un véritable ami n'attend point qu'on le prie.

CAMILLE.

Cette amitié me charme, et je dois avouer
Qu'Othon a jusqu'ici tout lieu de s'en louer,
Que l'heureux contre-temps d'un si rare service....

LACUS.

Madame....

CAMILLE.

Croyez-moi, mettez bas l'artifice.
Ne vous hasardez point à faire un empereur.
Galba connoît l'empire, et je connois mon cœur :
Je sais ce qui m'est propre; il voit ce qu'il doit faire,
Et quel prince à l'État est le plus salutaire.
Si le ciel vous inspire, il aura soin de nous.
Et saura sur ce point nous accorder sans vous.

LACUS.

Si Pison vous déplaît, il en est quelques autres....

CAMILLE.

N'attachez point ici mes intérêts aux vôtres.
Vous avez de l'esprit, mais j'ai des yeux perçans.
Je vois qu'il vous est doux d'être les tout-puissans;
Et je n'empêche point qu'on ne vous continue
Votre toute-puissance au point qu'elle est venue;
Mais quant à cet époux, vous me ferez plaisir
De trouver bon qu'enfin je puisse le choisir.
Je m'aime un peu moi-même, et n'ai pas grande envie
De vous sacrifier le repos de ma vie.

MARTIAN.

Puisqu'il doit avec vous régir tout l'univers....

CAMILLE.

Faut-il vous dire encor que j'ai des yeux ouverts?
Je vois jusqu'en vos cœurs, et m'obstine à me taire;
Mais je pourrois enfin dévoiler le mystère.

MARTIAN.

Si l'empereur nous croit....

CAMILLE.

Sans doute il vous croira.
Sans doute je prendrai l'époux qu'il m'offrira,
Soit qu'il plaise à mes yeux, soit qu'il me choque en l'âme
Il sera votre maître, et je serai sa femme;
Le temps me donnera sur lui quelque pouvoir,
Et vous pourrez alors vous en apercevoir.
Voilà les quatre mots que j'avois à vous dire,
Pensez-y.

SCÈNE VI. — LACUS, MARTIAN.

MARTIAN.

Ce courroux que Pison nous attire....

LACUS.

Vous vous en alarmez? Laissons-la discourir,
Et ne nous perdons pas de crainte de périr.

MARTIAN.

Vous voyez quel orgueil contre nous l'intéresse.

LACUS.

Plus elle m'en fait voir, plus je vois sa foiblesse.
Faisons régner Pison; et, malgré ce courroux,
Vous verrez qu'elle-même aura besoin de nous.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — CAMILLE, ALBIANE.

CAMILLE.

Ton frère te l'a dit, Albiane?

ALBIANE.

Oui, madame;
Galba choisit Pison, et vous êtes sa femme,
Ou, pour en mieux parler, l'esclave de Lacus,
A moins d'un éclatant et généreux refus.

CAMILLE.

Et que devient Othon?

ALBIANE.

Vous allez voir sa tête
De vos trois ennemis affermir la conquête;
Je veux dire assurer votre main à Pison,
Et l'empire aux tyrans qui font régner son nom.
Car, comme il n'a pour lui qu'une suite d'ancêtres,
Lacus et Martian vont être nos vrais maîtres;
Et Pison ne sera qu'un idole sacré[1]
Qu'ils tiendront sur l'autel pour répondre à leur gré.
Sa probité stupide autant comme farouche
A prononcer leurs lois asservira sa bouche;
Et le premier arrêt qu'ils lui feront donner
Les défera d'Othon qui les peut détrôner.

CAMILLE.

O dieux! que je le plains!

ALBIANE.

Il est sans doute à plaindre

1. « Une idole sacrée. »

Si vous l'abandonnez à tout ce qu'il doit craindre;
Mais comme enfin la mort finira son ennui,
Je crains fort de vous voir plus à plaindre que lui

CAMILLE.

L'hymen sur un époux donne quelque puissance.

ALBIANE.

Octavie a péri sur cette confiance.
Son sang qui fume encor vous montre à quel destin
Peut exposer vos jours un nouveau Tigellin.
Ce grand choix vous en donne à craindre deux ensemble;
Et pour moi, plus j'y songe, et plus pour vous je tremble.

CAMILLE.

Quel remède, Albiane?

ALBIANE.

Aimer. et faire voir....

CAMILLE.

Que l'amour est sur moi plus fort que le devoir?

ALBIANE.

Songez moins à Galba qu'à Lacus qui vous brave,
Et qui vous fait encor braver par un esclave.
Songez à vos périls, et peut-être à son tour
Ce devoir passera du côté de l'amour.
Bien que nous devions tout aux puissances suprêmes,
Madame, nous devons quelque chose à nous-mêmes,
Surtout quand nous voyons des ordres dangereux,
Sous ces grands souverains, partir d'autres que d'eux.

CAMILLE.

Mais Othon m'aime-t-il?

ALBIANE.

S'il vous aime? ah, madame!

CAMILLE.

On a cru que Plautine avoit toute son âme.

ALBIANE.

On l'a dû croire aussi. mais on s'est abusé;
Autrement, Vinius l'auroit-il proposé?
Auroit-il pu trahir l'espoir d'en faire un gendre?

CAMILLE.

En feignant de l'aimer que pouvoit-il prétendre?

ALBIANE.

De s'approcher de vous, et se faire en la cour
Un accès libre et sûr pour un plus digne amour
De Vinius par là gagnant la bienveillance,
Il a su le jeter dans une autre espérance,
Et le flatter d'un rang plus haut et plus certain,
S'il devenoit par vous empereur de sa main.
Vous voyez à ces soins que Vinius s'applique,
En même temps qu'Othon auprès de vous s'explique.

CAMILLE.

Mais à se déclarer il a bien attendu.

ALBIANE.

Mon frère jusque-là vous en a répondu.

CAMILLE.

Tandis, tu m'as réduite à faire un peu d'avance,
A consentir qu'Albin combattît son silence,
Et même Vinius, dès qu'il me l'a nommé,
A pu voir aisément qu'il pourroit être aimé.

ALBIANE.

C'est la gêne où réduit celles de votre sorte
La scrupuleuse loi du respect qu'on leur porte.
Il arrête les vœux, captive les désirs,
Abaisse les regards, étouffe les soupirs,
Dans le milieu du cœur enchaîne la tendresse;
Et tel est en aimant le sort d'une princesse,
Que, quelque amour qu'elle ait et qu'elle ait pu donner,
Il faut qu'elle devine, et force à deviner.
Quelque peu qu'on lui die, on craint de lui trop dire;
A peine on se hasarde à jurer qu'on l'admire;
Et, pour apprivoiser ce respect ennemi,
Il faut qu'en dépit d'elle elle s'offre à demi.
Voyez-vous comme Othon sauroit encor se taire,
Si je ne l'avois fait enhardir par mon frere?

CAMILLE.

Tu le crois donc, qu'il m'aime?

ALBIANE.

Et qu'il lui seroit doux
Que vous eussiez pour lui l'amour qu'il a pour vous.

CAMILLE.

Hélas! que cet amour croit tôt ce qu'il souhaite!
En vain la raison parle, en vain elle inquiète,
En vain la défiance ose ce qu'elle peut;
Il veut croire, et ne croit que parce qu'il le veut.
Pour Plautine ou pour moi je vois du stratagème,
Et m'obstine avec joie à m'aveugler moi-même.
Je plains cette abusée, et c'est moi qui la suis
Peut-être, et qui me livre à d'éternels ennuis;
Peut-être, en ce moment qu'il m'est doux de te croire,
De ses vœux à Plautine il assure la gloire :
Peut-être....

SCÈNE II. — CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

ALBIN.

L'empereur vient ici vous trouver
Pour vous dire son choix, et le faire approuver.
S'il vous déplaît, madame, il faut de la constance;

Il faut une fidèle et noble résistance;
Il faut....

CAMILLE.

De mon devoir je saurai prendre soin
Allez chercher Othon pour en être témoin.

SCÈNE III. — GALBA, CAMILLE, ALBIANE.

GALBA.

Quand la mort de mes fils désola ma famille,
Ma nièce, mon amour vous prit dès lors pour fille;
Et, regardant en vous les restes de mon sang,
Je flattai ma douleur en vous donnant leur rang.
Rome, qui m'a depuis chargé de son empire,
Quand sous le poids de l'âge à peine je respire,
A vu ce même amour me le faire accepter,
Moins pour me seoir si haut, que pour vous y porter.
Non que si jusque-là Rome pouvoit renaître,
Qu'elle fût en état de se passer de maître,
Je ne me crusse digne, en cet heureux moment,
De commencer par moi son rétablissement :
Mais cet empire immense est trop vaste pour elle :
A moins que d'une tête un si grand corps chancelle;
Et pour le nom des rois son invincible horreur
S'est d'ailleurs si bien faite aux lois d'un empereur,
Qu'elle ne peut souffrir, après cette habitude,
Ni pleine liberté, ni pleine servitude.
Elle veut donc un maître, et Néron condamné
Fait voir ce qu'elle veut en un front couronné.
Vindex, Rufus, ni moi, n'avons causé sa perte;
Ses crimes seuls l'ont faite, et le ciel l'a soufferte,
Pour marque aux souverains qu'ils doivent par l'effet
Répondre dignement au grand choix qu'il en fait.
Jusques à ce grand coup, un honteux esclavage
D'une seule maison nous faisoit l'héritage.
Rome n'en a repris, au lieu de liberté,
Qu'un droit de mettre ailleurs la souveraineté;
Et laisser après moi dans le trône un grand homme,
C'est tout ce qu'aujourd'hui je puis faire pour Rome.
Prendre un si noble soin, c'est en prendre de vous.
Ce maître qu'il lui faut vous est dû pour époux;
Et mon zèle s'unit à l'amour paternelle
Pour vous en donner un digne de vous et d'elle.
Jule et le grand Auguste ont choisi dans leur sang,
Ou dans leur alliance, à qui laisser ce rang.
Moi, sans considérer aucun nœud domestique,
J'ai fait ce choix comme eux, mais dans la république :

Je l'ai fait de Pison; c'est le sang de Crassus,
C'est celui de Pompée, il en a les vertus,
Et ces fameux héros dont il suivra la trace
Joindront de si grands noms aux grands noms de ma race,
Qu'il n'est point d'hyménée en qui l'égalité
Puisse élever l'empire à plus de dignité.

CAMILLE.

J'ai tâché de répondre à cet amour de père
Par un tendre respect qui chérit et révère,
Seigneur; et je vois mieux encor par ce grand choix,
Et combien vous m'aimez, et combien je vous dois.
Je sais ce qu'est Pison et quelle est sa noblesse;
Mais, si j'ose à vos yeux montrer quelque foiblesse,
Quelque digne qu'il soit et de Rome et de moi,
Je tremble à lui promettre et mon cœur et ma foi;
Et j'avouerai, seigneur, que pour mon hyménée
Je crois tenir un peu de Rome où je suis née.
Je ne demande point la pleine liberté,
Puisqu'elle en a mis bas l'intrépide fierté;
Mais si vous m'imposez la pleine servitude,
J'y trouverai, comme elle, un joug un peu bien rude.
Je suis trop ignorante en matière d'État
Pour savoir quel doit être un si grand potentat;
Mais Rome dans ses murs n'a-t-elle qu'un seul homme,
N'a-t-elle que Pison qui soit digne de Rome?
Et dans tous ses États n'en sauroit-on voir deux
Que puissent vos bontés hasarder à mes vœux?
Néron fit aux vertus une cruelle guerre,
S'il en a dépeuplé les trois parts de la terre,
Et si, pour nous donner de dignes empereurs,
Pison seul avec vous échappe à ses fureurs.
Il est d'autres héros dans un si vaste empire;
Il en est qu'après vous on se plairoit d'élire,
Et qui sauroient mêler, sans vous faire rougir,
L'art de gagner les cœurs au grand art de régir.
D'une vertu sauvage on craint un dur empire,
Souvent on s'en dégoûte au moment qu'on l'admire;
Et, puisque ce grand choix me doit faire un époux,
Il seroit bon qu'il eût quelque chose de doux,
Qu'on vît en sa personne également paroître
Les grâces d'un amant, et les hauteurs d'un maître,
Et qu'il fût aussi propre à donner de l'amour
Qu'à faire ici trembler sous lui toute sa cour.
Souvent un peu d'amour dans les cœurs des monarques
Accompagne assez bien leurs plus illustres marques.
Ce n'est pas qu'après tout je pense à résister;
J'aime à vous obéir, seigneur, sans contester.

Pour prix d'un sacrifice où mon cœur se dispose,
Permettez qu'un époux me doive quelque chose
Dans cette servitude où se plaît mon désir,
C'est quelque liberté qu'un ou deux à choisir.
Votre Pison peut-être aura de quoi me plaire
Quand il ne sera plus un mari nécessaire;
Et son amour pour moi sera plus assuré,
S'il voit à quels rivaux je l'aurai préféré.

GALBA.

Ce long raisonnement dans sa délicatesse
A vos tendres respects mêle beaucoup d'adresse.
Si le refus n'est juste, il est doux et civil.
Parlez donc, et sans feinte, Othon vous plairoit-il?
On me l'a proposé, qu'y trouvez-vous à dire?

CAMILLE.

L'avez-vous cru d'abord indigne de l'empire,
Seigneur?

GALBA.

Non : mais depuis, consultant ma raison,
J'ai trouvé qu'il falloit lui préférer Pison.
Sa vertu plus solide et toute inébranlable
Nous fera, comme Auguste, un siècle incomparable,
Où l'autre, par Néron dans le vice abîmé,
Ramènera ce luxe où sa main l'a formé,
Et tous les attentats de l'infâme licence
Dont il osa souiller la suprême puissance.

CAMILLE.

Othon près d'un tel maître a su se ménager,
Jusqu'à ce que le temps ait pu l'en dégager.
Qui sait faire sa cour se fait aux mœurs du prince;
Mais il fut tout à soi quand il fut en province;
Et sa haute vertu par d'illustres effets
Y dissipa soudain ces vices contrefaits.
Chaque jour a sous vous grossi sa renommée;
Mais Pison n'eut jamais de charge ni d'armée;
Et comme il a vécu jusqu'ici sans emploi,
On ne sait ce qu'il vaut que sur sa bonne foi.
Je veux croire en faveur des héros de sa race,
Qu'il en a les vertus, qu'il en suivra la trace,
Qu'il en égalera les plus illustres noms;
Mais j'en croirois bien mieux de grandes actions.
Si dans un long exil il a paru sans vice,
La vertu des bannis souvent n'est qu'artifice.
Sans vous avoir servi vous l'avez ramené :
Mais l'autre est le premier qui vous ait couronné;
Dès qu'il vit deux partis, il se rangea du vôtre :
Ainsi l'un vous doit tout, et vous devez à l'autre.

GALBA.

Vous prendrez donc le soin de m'acquitter vers lui;
Et comme pour l'empire il faut un autre appui,
Vous croirez que Pison est plus digne de Rome;
Pour ne plus en douter suffit que je le nomme.

CAMILLE.

Pour Rome et son empire, après vous je le croi;
Mais je doute si l'autre est moins digne de moi.

GALBA.

Doutez-en: un tel doute est bien digne d'une âme
Qui voudroit de Néron revoir le siècle infâme,
Et qui voyant qu'Othon lui ressemble le mieux....

CAMILLE.

Choisissez de vous-même, et je ferme les yeux.
Que vos seules bontés de tout mon sort ordonnent:
Je me donne en aveugle à qui qu'elles me donnent.
Mais quand vous consultez Lacus et Martian,
Un époux de leur main me paroît un tyran;
Et, si j'ose tout dire en cette conjoncture,
Je regarde Pison comme leur créature,
Qui, régnant par leur ordre et leur prêtant sa voix,
Me forcera moi-même à recevoir leurs lois.
Je ne veux point d'un trône où je sois leur captive,
Où leur pouvoir m'enchaîne, et, quoi qu'il en arrive,
J'aime mieux un mari qui sache être empereur,
Qu'un mari qui le soit et souffre un gouverneur.

GALBA.

Ce n'est pas mon dessein de contraindre les âmes.
N'en parlons plus : dans Rome il sera d'autres femmes
A qui Pison en vain n'offrira pas sa foi.
Votre main est à vous, mais l'empire est à moi.

SCÈNE IV. — GALBA, OTHON, CAMILLE, ALBIN, ALBIANE

GALBA.

Othon, est-il bien vrai que vous aimiez Camille?

OTHON.

Cette témérité m'est sans doute inutile:
Mais si j'osois, seigneur, dans mon sort adouci....

GALBA.

Non, non; si vous l'aimez, elle vous aime aussi.
Son amour près de moi vous rend de tels offices,
Que je vous en fais don pour prix de vos services.
Ainsi, bien qu'à Lacus j'aie accordé pour vous
Qu'aujourd'hui de Plautine on vous verra l'époux,
L'illustre et digne ardeur d'une flamme si belle
M'en fait révoquer l'ordre, et vous obtient pour elle.

OTHON.

Vous m'en voyez de joie interdit et confus.
Quand je me prononçois moi-même un prompt refus,
Que j'attendois l'effet d'une juste colère,
Je suis assez heureux pour ne vous pas déplaire!
Et loin de condamner des vœux trop élevés....

GALBA.

Vous savez mal encor combien vous lui devez.
Son cœur de telle force à votre hymen aspire,
Que pour mieux être à vous il renonce à l'empire.
Choisissez donc ensemble, à communs sentimens,
Des charges dans ma cour, ou des gouvernemens;
Vous n'avez qu'à parler.

OTHON.

Seigneur, si la princesse....

GALBA.

Pison n'en voudra pas dédire ma promesse.
Je l'ai nommé César, pour le faire empereur :
Vous savez ses vertus, je réponds de son cœur.
Adieu. Pour observer la forme accoutumée,
Je le vais de ma main présenter à l'armée.
Pour Camille, en faveur de cet heureux lien,
Tenez-vous assuré qu'elle aura tout mon bien :
Je la fais dès ce jour mon unique héritière.

SCÈNE V. — OTHON, CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

CAMILLE.

Vous pouvez voir par là mon âme tout entière,
Seigneur; et je voudrois en vain la déguiser
Après ce que pour vous l'amour m'a fait oser.
Ce que Galba pour moi prend le soin de vous dire....

OTHON.

Quoi donc, madame! Othon vous coûteroit l'empire?
Il sait mieux ce qu'il vaut, et n'est pas d'un tel prix
Qu'il le faille acheter par ce noble mépris.
Il se doit opposer à cet effort d'estime
Où s'abaisse pour lui ce cœur trop magnanime,
Et, par un même effort de magnanimité,
Rendre une âme si haute au trône mérité.
D'un si parfait amour quelles que soient les causes....

CAMILLE.

Je ne sais point, seigneur, faire valoir les choses :
Et, dans ce prompt succès dont nos cœurs sont charmés,
Vous me devez bien moins que vous ne présumez.
Il semble que pour vous je renonce à l'empire,
Et qu'un amour aveugle ait su me le prescrire.

Je vous aime, il est vrai; mais si l'empire est doux,
Je crois m'en assurer quand je me donne à vous.
Tant que vivra Galba, le respect de son âge,
Du moins apparemment, soutiendra son suffrage;
Pison croira régner : mais peut-être qu'un jour
Rome se permettra de choisir à son tour.
A faire un empereur alors quoi qui l'excite,
Qu'elle en veuille la race, ou cherche le mérite,
Notre union aura des voix de tous côtés,
Puisque j'en ai le sang, et vous les qualités.
Sous un nom si fameux qui vous rend préférable,
L'héritier de Galba sera considérable;
On aimera ce titre en un si digne époux,
Et l'empire est à moi si l'on me voit à vous.

OTHON.

Ah, madame! quittez cette vaine espérance
De nous voir quelque jour remettre en la balance·
S'il faut que de Pison on accepte la loi,
Rome, tant qu'il vivra, n'aura plus d'yeux pour moi.
Elle a beau murmurer contre un indigne maître;
Elle en souffre, pour lâche ou méchant qu'il puisse être
Tibère étoit cruel, Caligule brutal,
Claude foible, Néron en forfaits sans égal.
Il se perdit lui-même à force de grands crimes;
Mais le reste a passé pour princes légitimes.
Claude même, ce Claude et sans cœur et sans yeux,
A peine les ouvrit qu'il devient furieux;
Et Narcisse et Pallas l'ayant mis en furie,
Firent sous son aveu régner la barbarie.
Il régna toutefois, bien qu'il se fît haïr,
Jusqu'à ce que Néron se fâchât d'obéir;
Et ce monstre ennemi de la vertu romaine
N'a succombé que tard sous la commune haine.
Par ce qu'ils ont osé, jugez sur vos refus
Ce qu'osera Pison gouverné par Lacus.
Il aura peine à voir, lui qui pour vous soupire,
Que votre hymen chez moi laisse un droit à l'empire.
Chacun sur ce penchant voudra faire sa cour;
Et le pouvoir suprême enhardit bien l'amour.
Si Nèron qui m'aimoit osa m'ôter Pòppée,
Jugez. pour ressaisir votre main usurpée,
Quel scrupule on aura du plus noir attentat
Contre un rival ensemble et d'amour et d'État.
Il n'est point ni d'exil, ni de Lusitanie,
Qui dérobe à Pison le reste de ma vie;
Et je sais trop la cour pour douter un moment,
Ou des soins de sa haine, ou de l'événement.

CAMILLE.

Et c'est là ce grand cœur qu'on croyoit intrépide!
Le péril, comme un autre, à mes yeux l'intimide!
Et pour monter au trône, et pour me posséder,
Son espoir le plus beau n'ose rien hasarder!
Il redoute Pison! Dites-moi donc, de grâce,
Si d'aimer en lieu même on vous a vu l'audace,
Si pour vous et pour lui le trône eut même appas,
Êtes-vous moins rivaux pour ne m'épouser pas?
A quel droit voulez-vous que cette haine cesse
Pour qui lui disputa ce trône et sa maîtresse,
Et qu'il veuille oublier, se voyant souverain,
Que vous pouvez dans l'âme en garder le dessein?
Ne vous y trompez plus: il a vu dans cette âme
Et votre ambition et toute votre flamme,
Et peut tout contre vous, à moins que contre lui
Mon hymen chez Galba vous assure un appui.

OTHON.

Eh bien, il me perdra pour vous avoir aimée;
Sa haine sera douce à mon âme enflammée;
Et tout mon sang n'a rien que je veuille épargner,
Si ce n'est que par là que vous pouvez régner.
Permettez cependant à cet amour sincère
De vous redire encor ce qu'il n'ose vous taire.
En l'état qu'est Pison, il vous faut aujourd'hui
Renoncer à l'empire, ou le prendre avec lui.
Avant qu'en décider, pensez-y bien, madame;
C'est votre intérêt seul qui fait parler ma flamme.
Il est mille douceurs dans un grade si haut
Où peut-être avez-vous moins pensé qu'il ne faut.
Peut-être en un moment serez-vous détrompée;
Et si j'osois encor vous parler de Poppée,
Je dirois que sans doute elle m'aimoit un peu,
Et qu'un trône alluma bientôt un autre feu.
Le ciel vous a fait l'âme et plus grande et plus belle;
Mais vous êtes princesse, et femme enfin comme elle.
L'horreur de voir une autre au rang qui vous est dû,
Et le juste chagrin d'avoir trop descendu,
Presseront en secret cette âme de se rendre
Même au plus foible espoir de le pouvoir reprendre.
Les yeux ne veulent pas en tout temps se fermer;
Mais l'empire en tout temps a de quoi les charmer.
L'amour passe, ou languit: et, pour fort qu'il puisse être,
De la soif de régner il n'est pas toujours maître.

CAMILLE.

Je ne sais quel amour je vous ai pu donner,
Seigneur; mais sur l'empire il aime à raisonner

Je l'y trouve assez fort, et même d'une force
A montrer qu'il connoît tout ce qu'il a d'amorce,
Et qu'à ce qu'il me dit touchant un si grand choix,
Il a daigné penser un peu plus d'une fois.
Je veux croire avec vous qu'il est ferme et sincère,
Qu'il me dit seulement ce qu'il n'ose me taire;
Mais, à parler sans feinte....

OTHON.

Ah, madame! croyez....

CAMILLE.

Oui, j'en croirai Pison à qui vous m'envoyez;
Et vous, pour vous donner quelque peu plus de joie,
Vous en croirez Plautine à qui je vous renvoie.
Je n'en suis point jalouse, et le dis sans courroux :
Vous n'aimez que l'empire, et je n'aimois que vous.
N'en appréhendez rien, je suis femme, et princesse,
Sans en avoir pourtant l'orgueil ni la foiblesse;
Et votre aveuglement me fait trop de pitié
Pour l'accabler encor de mon inimitié.

(*Camille et Albiane sortent.*)

OTHON.

Que je vois d'appareils, Albin, pour ma ruine!

ALBIN.

Seigneur, tout est perdu, si vous voyez Plautine.

OTHON.

Allons-y toutefois : le trouble où je me voi
Ne peut souffrir d'avis que d'un cœur tout à moi.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — OTHON, PLAUTINE.

PLAUTINE.

Que voulez-vous, seigneur, qu'enfin je vous conseille?
Je sens un trouble égal d'une douleur pareille;
Et mon cœur tout à vous n'est pas assez à soi
Pour trouver un remède aux maux que je prévoi.
Je ne sais que pleurer, je ne sais que vous plaindre.
Le seul choix de Pison nous donne tout à craindre.
Mon père vous a dit qu'il ne laisse à tous trois
Que l'espoir de mourir ensemble à notre choix;
Et nous craignons de plus une amante irritée
D'une offre en moins d'un jour reçue et rétractée,
D'un hommage où la suite a si peu répondu,
Et d'un trône qu'en vain pour vous elle a perdu.

Pour vous avec ce trône elle étoit adorable,
Pour vous elle y renonce, et n'a plus rien d'aimable.
Où ne portera point un si juste courroux
La honte de se voir sans l'empire et sans vous?
Honte d'autant plus grande, et d'autant plus sensible,
Qu'elle s'y promettoit un retour infaillible,
Et que sa main par vous croyoit tôt regagner
Ce que son cœur pour vous paroissoit dédaigner!

OTHON.

Je n'ai donc qu'à mourir. Je l'ai voulu, madame,
Quand je l'ai pu sans crime, en faveur de ma flamme;
Et je le dois vouloir, quand votre arrêt cruel
Pour mourir justement m'a rendu criminel.
Vous m'avez commandé de m'offrir à Camille;
Grâces à nos malheurs ce crime est inutile.
Je mourrai tout à vous; et si pour obéir
J'ai paru mal aimer, j'ai semblé vous trahir,
Ma main, par ce même ordre à vos yeux enhardie,
Lavera dans mon sang ma fausse perfidie.
N'enviez pas, madame, à mon sort inhumain
La gloire de finir du moins en vrai Romain,
Après qu'il vous a plu de me rendre incapable
Des douceurs de mourir en amant véritable.

PLAUTINE.

Bien loin d'en condamner la noble passion,
J'y veux borner ma joie et mon ambition.
Pour de moindres malheurs on renonce à la vie.
Soyez sûr de ma part de l'exemple d'Arrie;
J'ai la main aussi ferme et le cœur aussi grand,
Et quand il le faudra, je sais comme on s'y prend.
Si vous daigniez, seigneur, jusque-là vous contraindre,
Peut-être espérerois-je en voyant tout à craindre.
Camille est irritée et se peut apaiser.

OTHON.

Me condamneriez-vous, madame, à l'épouser?

PLAUTINE.

Que n'y puis-je moi-même opposer ma défense!
Mais si vos jours enfin n'ont point d'autre assurance,
S'il n'est point d'autre asile....

OTHON.

Ah! courons à la mort;
Ou, si pour l'éviter il nous faut faire effort,
Subissons de Lacus toute la tyrannie,
Avant que me soumettre à cette ignominie.
J'en saurai préférer les plus barbares coups
A l'affront de me voir sans l'empire et sans vous,
Aux hontes d'un hymen qui me rendroit infâme,

Puisqu'on fait pour Camille un crime de sa flamme,
Et qu'on lui vole un trône en haine d'une foi
Qu'a voulu son amour ne promettre qu'à moi.
Non que pour moi sans vous ce trône eût aucuns charmes;
Pour vous je le cherchois, mais non pas sans alarmes :
Et si tantôt Galba ne m'eût point dédaigné,
J'aurois porté le sceptre, et vous auriez régné;
Vos seules volontés, mes dignes souveraines,
D'un empire si vaste auroient tenu les rênes.
Vos lois....

PLAUTINE.

C'est donc à moi de vous faire empereur.
Je l'ai pu : les moyens d'abord m'ont fait horreur;
Mais je saurai la vaincre, et, me donnant moi-même,
Vous assurer ensemble et vie et diadème,
Et réparer par là le crime d'un orgueil
Qui vous dérobe un trône, et vous ouvre un cercueil.
De Martian pour vous j'aurois eu le suffrage,
Si j'avois pu souffrir son insolent hommage.
Son amour....

OTHON.

Martian se connoîtroit si peu
Que d'oser....

PLAUTINE.

Il n'a pas encore éteint son feu;
Et du choix de Pison quelles que soient les causes,
Je n'ai qu'à dire un mot pour brouiller bien des choses.

OTHON.

Vous vous ravaleriez jusques à l'écouter?

PLAUTINE.

Pour vous j'irai, seigneur, jusques à l'accepter.

OTHON.

Consultez votre gloire, elle saura vous dire....

PLAUTINE.

Qu'il est de mon devoir de vous rendre l'empire.

OTHON.

Qu'un front encor marqué des fers qu'il a portés...

PLAUTINE.

A droit de me charmer, s'il fait vos sûretés.

OTHON.

En concevez-vous bien toute l'ignominie?

PLAUTINE.

Je n'en puis voir, seigneur, à vous sauver la vie.

OTHON.

L'épouser à ma vue! et pour comble d'ennui....

PLAUTINE.

Donnez-vous à Camille, ou je m'en donne à lui.

OTHON.

Périssons, périssons, madame, l'un pour l'autre,
Avec toute ma gloire, avec toute la vôtre.
Pour nous faire un trépas dont les dieux soient jaloux,
Rendez-vous toute à moi, comme moi tout à vous;
Ou si, pour conserver en vous tout ce que j'aime,
Mon malheur vous obstine à vous donner vous-même,
Du moins de votre gloire ayez un soin égal,
Et ne me préférez qu'un illustre rival.
J'en mourrai de douleur; mais je mourrois de rage,
Si vous me préfériez un reste d'esclavage.

SCÈNE II. — VINIUS, OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

Ah! seigneur, empêchez que Plautine....

VINIUS.

Seigneur,
Vous empêcherez tout si vous avez du cœur.
Malgré de nos destins la rigueur importune,
Le ciel met en vos mains toute notre fortune.

PLAUTINE.

Seigneur, que dites-vous?

VINIUS.

Ce que je viens de voir,
Que pour être empereur il n'a qu'à le vouloir.

OTHON.

Ah! seigneur, plus d'empire, à moins qu'avec Plautine.

VINIUS.

Saisissez-vous d'un trône où le ciel vous destine;
Et pour choisir vous-même avec qui le remplir,
A vos heureux destins aidez à s'accomplir.
L'armée a vu Pison, mais avec un murmure
Qui sembloit mal goûter ce qu'on vous fait d'injure.
Galba ne l'a produit qu'avec sévérité,
Sans faire aucun espoir de libéralité.
Il pouvoit, sous l'appât d'une feinte promesse,
Jeter dans les soldats un moment d'allégresse;
Mais il a mieux aimé hautement protester
Qu'il savoit les choisir, et non les acheter.
Ces hautes duretés, à contre-temps poussées,
Ont rappelé l'horreur des cruautés passées,
Lorsque d'Espagne à Rome il sema son chemin
De Romains immolés à son nouveau destin,
Et qu'ayant de leur sang souillé chaque contrée,
Par un nouveau carnage il y fit son entrée.
Aussi, durant le temps qu'a harangué Pison,
Ils ont de rang en rang fait courir votre nom.

Quatre des plus zélés sont venus me le dire,
Et m'ont promis pour vous les troupes et l'empire.
Courez donc à la place, où vous les trouverez;
Suivez-les dans leur camp, et vous en assurez:
Un temps bien pris peut tout.

OTHON.

Si cet astre contraire
Qui m'a....

VINIUS.

Sans discourir, faites ce qu'il faut faire;
Un moment de séjour peut tout déconcerter,
Et le moindre soupçon vous va faire arrêter

OTHON.

Avant que de partir souffrez que je proteste....

VINIUS.

Partez; en empereur vous nous direz le reste.

SCÈNE III. — VINIUS, PLAUTINE.

VINIUS.

Ce n'est pas tout, ma fille, un bonheur plus certain,
Quoi qu'il puisse arriver, met l'empire en ta main.

PLAUTINE.

Flatteriez-vous Othon d'une vaine chimère?

VINIUS.

Non; tout ce que j'ai dit n'est qu'un rapport sincère.
Je crois te voir régner avec ce cher Othon:
Mais n'espère pas moins du côté de Pison;
Galba te donne à lui. Piqué contre Camille,
Dont l'amour a rendu son projet inutile,
Il veut que cet hymen, punissant ses refus,
Réunisse avec moi Martian et Lacus,
Et trompe heureusement les présages sinistres
De la division qu'il voit en ses ministres.
Ainsi des deux côtés on combattra pour toi.
Le plus heureux des chefs t'apportera sa foi.
Sans part à ses périls tu l'auras à sa gloire,
Et verras à tes pieds l'une ou l'autre victoire

PLAUTINE.

Quoi! mon cœur, par vous-même à ce héros donné,
Pourroit ne l'aimer plus s'il n'est point couronné;
Et s'il faut qu'à Pison son mauvais sort nous livre,
Pour ce même Pison je pourrois vouloir vivre?

VINIUS.

Si nos communs souhaits ont un contraire effet,
Tu te peux faire encor l'effort que tu t'es fait;
Et qui vient de donner Othon au diadème,

Pour régner à son tour, peut se donner soi-même.

PLAUTINE.

Si pour le couronner j'ai fait un noble effort,
Dois-je en faire un honteux pour jouir de sa mort?
Je me privois de lui sans me vendre à personne,
Et vous voulez, seigneur, que son trépas me donne,
Que mon cœur, entraîné par la splendeur du rang,
Vole après une main fumante de son sang,
Et que de ses malheurs triomphante et ravie
Je sois l'infâme prix d'avoir tranché sa vie!
Non, seigneur : nous aurons même sort aujourd'hui;
Vous me verrez régner ou périr avec lui;
Ce n'est qu'à l'un des deux que tout ce cœur aspire.

VINIUS.

Que tu vois mal encor ce que c'est que l'empire!
Si deux jours seulement tu pouvois l'essayer,
Tu ne croirois jamais le pouvoir trop payer;
Et tu verrois périr mille amans avec joie,
S'il falloit tout leur sang pour t'y faire une voie.
Aime Othon, si tu peux t'en faire un sûr appui;
Mais, s'il en est besoin, aime-toi plus que lui,
Et, sans t'inquiéter où fondra la tempête,
Laisse aux dieux à leur choix écraser une tête.
Prends le sceptre aux dépens de qui succombera,
Et règne sans scrupule avec qui régnera.

PLAUTINE.

Que votre politique a d'étranges maximes!
Mon amour, s'il l'osoit, y trouveroit des crimes.
Je sais aimer, seigneur, je sais garder ma foi,
Je sais pour un amant faire ce que je doi,
Je sais à son bonheur m'offrir en sacrifice,
Et je saurai mourir si je vois qu'il périsse :
Mais je ne sais point l'art de forcer ma douleur
A pouvoir recueillir les fruits de son malheur.

VINIUS.

Tiens pourtant l'âme prête à le mettre en usage;
Change de sentimens, ou du moins de langage;
Et, pour mettre d'accord ta fortune et ton cœur,
Souhaite pour l'amant, et te garde au vainqueur.
Adieu : je vois entrer la princesse Camille.
Quelque trouble où tu sois, montre une âme tranquille,
Profite de sa faute, et tiens l'œil mieux ouvert
Au vif et doux éclat du trône qu'elle perd.

SCÈNE IV. — CAMILLE, PLAUTINE, ALBIANE.

CAMILLE.

Agréerez-vous, madame, un fidèle service
Dont je viens faire hommage à mon impératrice?

PLAUTINE.

Je crois n'avoir pas droit de vous en empêcher;
Mais ce n'est pas ici qu'il vous la faut chercher.

CAMILLE.

Lorsque Galba vous donne à Pison pour épouse....

PLAUTINE.

Il n'est pas encor temps de vous en voir jalouse.

CAMILLE.

Si j'aimois toutefois ou l'empire ou Pison,
Je pourrois déjà l'être avec quelque raison.

PLAUTINE.

Et si j'aimois, madame, ou Pison ou l'empire,
J'aurois quelque raison de ne m'en pas dédire.
Mais votre exemple apprend aux cœurs comme le mien
Qu'un généreux mépris quelquefois leur sied bien.

CAMILLE.

Quoi! l'empire et Pison n'ont rien pour vous d'aimable?

PLAUTINE.

Ce que vous dédaignez, je le tiens méprisable;
Ce qui plaît à vos yeux aux miens semble aussi doux:
Tant je trouve de gloire à me régler sur vous!

CAMILLE.

Donc si j'aimois Othon....

PLAUTINE.

Je l'aimerois de même,
Si ma main avec moi donnoit le diadème.

CAMILLE.

Ne peut-on sans le trône être digne de lui?

PLAUTINE.

Je m'en rapporte à vous qu'il aime d'aujourd'hui.

CAMILLE.

Vous pouvez mieux qu'une autre en dire des nouvelles
Et comme vos ardeurs ont été mutuelles,
Votre exemple ne laisse à personne à douter
Qu'à moins de la couronne on peut le mériter.

PLAUTINE.

Mon exemple ne laisse à douter à personne
Qu'il pourra vous quitter à moins de la couronne.

CAMILLE.

Il a trouvé sans elle à vos yeux tant d'appas....

PLAUTINE.

Toutes les passions ne se ressemblent pas.

CAMILLE.

En effet, vous avez un mérite si rare....

PLAUTINE.

Mérite à part, l'amour est quelquefois bizarre;
Selon l'objet divers le goût est différent :
Aux unes on se donne, aux autres on se vend.

CAMILLE.

Qui connoissoit Othon pouvoit à la pareille
M'en donner en amie un avis à l'oreille.

PLAUTINE.

Et qui l'estime assez pour l'élever si haut
Peut, quand il lui plaira, m'apprendre ce qu'il vaut;
Afin que si mes feux ont ordre de renaître....

CAMILLE.

J'en ai fait quelque estime avant que le connoître,
Et vous l'ai renvoyé dès que je l'ai connu.

PLAUTINE.

Qui vient de votre part est toujours bienvenu.
J'accepte le présent, et crois pouvoir sans honte,
L'ayant de votre main, en tenir quelque compte.

CAMILLE.

Pour vous rendre son âme il vous est venu voir?

PLAUTINE.

Pour négliger votre ordre il sait trop son devoir.

CAMILLE.

Il vous a tôt quittée, et son ingratitude....

PLAUTINE.

Vous met-elle, madame, en quelque inquiétude?

CAMILLE.

Non; mais j'aime à savoir comment on m'obéit.

PLAUTINE.

La curiosité quelquefois nous trahit;
Et par un demi-mot que du cœur elle tire,
Souvent elle dit plus qu'elle ne pense dire.

CAMILLE.

La mienne ne dit pas tout ce que vous pensez.

PLAUTINE.

Sur tout ce que je pense elle s'explique assez.

CAMILLE.

Souvent trop d'intérêt que l'amour force à prendre
Entend plus qu'on ne dit et qu'on ne doit entendre.
Si vous saviez quel est mon plus ardent désir....

PLAUTINE.

D'Othon et de Pison je vous donne à choisir.
Mon peu d'ambition vous rend l'un avec joie :
Et, pour l'autre, s'il faut que je vous le renvoie,
Mon amour, je l'avoue, en pourra murmurer;

Mais vous savez qu'au vôtre il aime à déférer.

CAMILLE.

Je pourrai me passer de cette déférence.

PLAUTINE.

Sans doute; et, toutefois, si j'en crois l'apparence....

CAMILLE.

Brisons là; ce discours deviendroit ennuyeux.

PLAUTINE.

Martian que je vois vous entretiendra mieux.
Agréez ma retraite, et souffrez que j'évite
Un esclave insolent de qui l'amour m'irrite.

SCÈNE V. — CAMILLE, MARTIAN, ALBIANE.

CAMILLE.

A ce qu'elle me dit, Martian, vous l'aimez?

MARTIAN.

Malgré ses fiers mépris mes yeux en sont charmés.
Cependant pour l'empire, il est à vous encore :
Galba s'est laissé vaincre, et Pison vous adore.

CAMILLE.

De votre haut crédit c'est donc un pur effet?

MARTIAN.

Ne désavouez point ce que mon zèle a fait.
Mes soins de l'empereur ont fléchi la colère,
Et renvoyé Plautine obéir chez son père.
Notre nouveau César la vouloit épouser;
Mais j'ai su le résoudre à s'en désabuser;
Et Galba, que le sang presse pour sa famille,
Permet à Vinius de mettre ailleurs sa fille.
L'un vous rend la couronne, et l'autre tout son cœur.
Voyez mieux quelle en est la gloire et la douceur,
Quelle félicité vous vous êtes ôtée
Par une aversion un peu précipitée;
Et pour vos intérêts daignez considérer....

CAMILLE.

Je vois quelle est ma faute, et puis la réparer;
Mais je veux, car jamais on ne m'a vue ingrate,
Que ma reconnoissance auparavant éclate,
Et n'accorderai rien qu'on ne vous fasse heureux.
Vous aimez, dites-vous, cet objet rigoureux;
Et Pison dans sa main ne verra point la mienne
Qu'il n'ait réduit Plautine à vous donner la sienne,
Si pourtant le mépris qu'elle fait de vos feux
Ne vous a pu contraindre à former d'autres vœux.

MARTIAN.

Ah! madame, l'hymen a de si douces chaînes

Qu'il lui faut peu de temps pour calmer bien des haines;
Et du moins mon bonheur sauroit avec éclat
Vous venger de Plautine et punir un ingrat.

CAMILLE.

Je l'avois préféré, cet ingrat, à l'empire;
Je l'ai dit, et trop haut pour m'en pouvoir dédire;
Et l'amour, qui m'apprend le foible des amans,
Unit vos plus doux vœux à mes ressentimens,
Pour me faire ébaucher ma vengeance en Plautine,
Et l'achever bientôt par sa propre ruine.

MARTIAN.

Ah! si vous la voulez, je sais des bras tout prêts;
Et j'ai tant de chaleur pour tous vos intérêts....

CAMILLE.

Ah! que c'est me donner une sensible joie!
Ces bras que vous m'offrez, faites que je les voie,
Que je leur donne l'ordre et prescrive le temps.
Je veux qu'aux yeux d'Othon vos désirs soient contens,
Que lui-même il ait vu l'hymen de sa maîtresse
Livrer entre vos bras l'objet de sa tendresse,
Qu'il ait ce désespoir avant que de mourir :
Après, à son trépas vous me verrez courir.
Jusque-là gardez-vous de rien faire entreprendre.
Du pouvoir qu'on me rend vous devez tout attendre.
Allez vous préparer à ces heureux momens;
Mais n'exécutez rien sans mes commandemens.

SCÈNE VI. — CAMILLE, ALBIANE.

ALBIANE.

Vous voulez perdre Othon! vous le pouvez, madame

CAMILLE.

Que tu pénètres mal dans le fond de mon âme!
De son lâche rival voyant le noir projet,
J'ai su par cette adresse en arrêter l'effet,
M'en rendre la maîtresse; et je serai ravie
S'il peut savoir les soins que je prends de sa vie.
Va me chercher ton frère, et fais que de ma part
Il apprenne par lui ce qu'il court de hasard,
A quoi va l'exposer son aveugle conduite,
Et qu'il n'est plus pour lui de salut qu'en la fuite.
C'est tout ce qu'à l'amour peut souffrir mon courroux.

ALBIANE.

Du courroux à l'amour le retour seroit doux.

SCÈNE VII. — CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

RUTILE.

Ah! madame, apprenez quel malheur nous menace.
Quinze ou vingt révoltés au milieu de la place
Viennent de proclamer Othon pour empereur.

CAMILLE.

Et de leur insolence Othon n'a point d'horreur,
Lui qui sait qu'aussitôt ces tumultes avortent?

RUTILE.

Ils le mènent au camp, ou plutôt ils l'y portent:
Et ce qu'on voit de peuple autour d'eux s'amasser
Frémit de leur audace, et les laisse passer.

CAMILLE.

L'empereur le sait-il?

RUTILE.

Oui, madame; il vous mande
Et pour un prompt remède à ce qu'on appréhende,
Pison de ces mutins va courir sur les pas
Avec ce qu'on pourra lui trouver de soldats.

CAMILLE.

Puisque Othon veut périr, consentons qu'il périsse;
Allons presser Galba pour son juste supplice.
Du courroux à l'amour si le retour est doux,
On repasse aisément de l'amour au courroux.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — GALBA, CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

GALBA.

Je vous le dis encor, redoutez ma vengeance,
Pour peu que vous soyez de son intelligence.
On ne pardonne point en matière d'État;
Plus on chérit la main, plus on hait l'attentat;
Et, lorsque la fureur va jusqu'au sacrilége,
Le sexe ni le sang n'ont point de privilége.

CAMILLE.

Cet indigne soupçon seroit bientôt détruit,
Si vous voyiez du crime où doit aller le fruit.
Othon, qui pour Plautine au fond du cœur soupire,
Othon, qui me dédaigne à moins que de l'empire,
S'il en fait sa conquête, et vous peut détrôner,
Laquelle de nous deux voudra-t-il couronner?
Pourrois je de Pison conspirer la ruine,

Qui m'arrachant du trône y porteroit Plautine?
Croyez mes intérêts, si vous doutez de moi;
Et, sur de tels garans, assuré de ma foi,
Tournez sur Vinius toute la défiance
Dont veut ternir ma gloire une injuste croyance.

GALBA.

Vinius par son zèle est trop justifié.
Voyez ce qu'en un jour il m'a sacrifié :
Il m'offre Othon pour vous qu'il souhaitoit pour gendre:
Je le rends à sa fille, il aime à le reprendre:
Je la veux pour Pison, mon vouloir est suivi;
Je vous mets en sa place, et l'en trouve ravi;
Son ami se révolte, il presse ma colère;
Il donne à Martian Plautine à ma prière :
Et je soupçonnerois un crime dans les vœux
D'un homme qui s'attache à tout ce que je veux?

CAMILLE.

Qui veut également tout ce qu'on lui propose,
Dans le secret du cœur souvent veut autre chose,
Et, maître de son âme, il n'a point d'autre foi
Que celle qu'en soi-même il ne donne qu'à soi.

GALBA.

Cet hymen toutefois est l'épreuve dernière
D'une foi toujours pure, inviolable, entière

CAMILLE.

Vous verrez à l'effet comment elle agira,
Seigneur, et comme enfin Plautine obéira.
Sûr de sa résistance, et se flattant peut-être
De voir bientôt ici son cher Othon le maître,
Dans l'état où pour vous il a mis l'avenir,
Il promet aisément plus qu'il ne veut tenir.

GALBA.

Le devoir désunit l'amitié la plus forte,
Mais l'amour aisément sur ce devoir l'emporte;
Et son feu, qui jamais ne s'éteint qu'à demi,
Intéresse un amant autrement qu'un ami.
J'aperçois Vinius. Qu'on m'amène sa fille :
J'en punirai le crime en toute la famille,
Si jamais je puis voir par où n'en point douter;
Mais aussi jusque-là j'aurois tort d'éclater.

SCÈNE II. — GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS, ALBIANE.

GALBA.

Je vois d'ailleurs Lacus. Eh bien! quelles nouvelles?
Qu'apprenez-vous tous deux du camp de nos rebelles?

VINIUS.

Que ceux de la marine et les Illyriens
Se sont avec chaleur joints aux prétoriens,
Et que des bords du Nil les troupes rappelées
Seules par leurs fureurs ne sont point ébranlées.

LACUS.

Tous ces mutins ne sont que de simples soldats;
Aucun des chefs ne trempe en leurs vains attentats :
Ainsi ne craignez rien d'une masse d'armée
Où déjà la discorde est peut-être allumée.
Sitôt qu'on y saura que le peuple à grands cris
Veut que de ces complots les auteurs soient proscrits,
Que du perfide Othon il demande la tête,
La consternation calmera la tempête;
Et vous n'avez, seigneur, qu'à vous y faire voir
Pour rendre d'un coup d'œil chacun à son devoir.

GALBA.

Irons-nous, Vinius, hâter par ma présence
L'effet d'une si douce et si juste espérance?

VINIUS.

Ne hasardez, seigneur, que dans l'extrémité,
Le redoutable effet de votre autorité.
Alors qu'il réussit, tout fait jour, tout lui cède;
Mais aussi quand il manque, il n'est plus de remède.
Il faut, pour déployer le souverain pouvoir,
Sûreté tout entière, ou profond désespoir;
Et nous ne sommes pas, seigneur, à ne rien feindre,
En état d'oser tout, non plus que de tout craindre.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Laissez-en ralentir l'impétuosité :
D'elle-même elle avorte, et la peur des supplices
Arme contre le chef ses plus zélés complices.
Un salutaire avis agit avec lenteur.

LACUS.

Un véritable prince agit avec hauteur :
Et je ne conçois point cet avis salutaire,
Quand on couronne Othon, de le regarder faire.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Il en faut réprimer l'impétuosité
Avant que les esprits, qu'un juste effroi balance,
S'y puissent enhardir sur notre nonchalance,
Et prennent le dessus de ces conseils prudens,
Dont on cherche l'effet quand il n'en est plus temps.

VINIUS.

Vous détruirez toujours mes conseils par les vôtres;
Le seul ton de ma voix vous en inspire d'autres;
Et, tant que vous aurez ce rare et haut crédit,

Je n'aurai qu'à parler pour être contredit.
Pison, dont l'heureux choix est votre digne ouvrage,
Ne seroit que Pison s'il eût eu mon suffrage.
Vous n'avez soulevé Martian contre Othon
Que parce que ma bouche a proféré son nom;
Et verriez comme un autre une preuve assez claire
De combien votre avis est le plus salutaire,
Si vous n'aviez fait vœu d'être jusqu'au trépas
L'ennemi des conseils que vous ne donnez pas.

LACUS.

Et vous l'ami d'Othon, c'est tout dire; et peut-être
Qui le vouloit pour gendre et l'a choisi pour maître,
Ne fait encor des vœux qu'en faveur de ce choix,
Pour l'avoir et pour maître et pour gendre à la fois.

VINIUS.

J'étois l'ami d'Othon, et le tenois à gloire
Jusqu'à l'indignité d'une action si noire,
Que d'autres nommeront l'effet du désespoir
Où l'a, malgré mes soins, plongé votre pouvoir.
Je l'ai voulu pour gendre, et choisi pour l'empire;
A l'un ni l'autre choix vous n'avez pu souscrire.
Par là de tout l'État le bonheur s'agrandit:
Et vous voyez aussi comme il vous applaudit.

GALBA.

Qu'un prince est malheureux quand de ceux qu'il écoute
Le zèle cherche à prendre une diverse route,
Et que l'attachement qu'ils ont au propre sens
Pousse jusqu'à l'aigreur des conseils différens!
Ne me trompé-je point? et puis-je nommer zèle
Cette haine à tous deux obstinément fidèle,
Qui peut-être, en dépit des maux qu'elle prévoit,
Seule en mes intérêts se consulte et se croit?
Faites mieux; et croyez, en ce péril extrême,
Vous, que Lacus me sert, vous, que Vinius m'aime :
Ne haïssez qu'Othon, et songez qu'aujourd'hui
Vous n'avez à parler tous deux que contre lui.

VINIUS.

J'ose donc vous redire, en serviteur sincere,
Qu'il fait mauvais pousser tant de gens en colère,
Qu'il faut donner aux bons, pour s'entre-soutenir,
Le temps de se remettre et de se réunir,
Et laisser aux méchans celui de reconnoître
Quelle est l'impiété de se prendre à son maître.
Pison peut cependant amuser leur fureur,
De vos ressentimens leur donner la terreur,
Y joindre avec adresse un espoir de clemence
Au moindre repentir d'une telle insolence;

Et, s'il vous faut enfin aller à son secours,
Ce qu'on veut à présent on le pourra toujours.

LACUS.

J'en doute, et crois parler en serviteur sincère,
Moi qui n'ai point d'amis dans le parti contraire.
Attendrons-nous, seigneur, que Pison repoussé
Nous vienne ensevelir sous l'État renversé,
Qu'on descende en la place en bataille rangée,
Qu'on tienne en ce palais votre cour assiégée,
Que jusqu'au Capitole Othon aille à vos yeux
De l'empire usurpé rendre grâces aux dieux,
Et que, le front paré de votre diadème,
Ce traître trop heureux ordonne de vous-même?
Allons, allons, seigneur, les armes à la main,
Soutenir le sénat et le peuple romain :
Cherchons aux yeux d'Othon un trépas à leur tête,
Pour lui plus odieux, et pour nous plus honnête;
Et par un noble effort allons lui témoigner....

GALBA.

Eh bien, ma nièce, eh bien, est-il doux de régner?
Est-il doux de tenir le timon d'un empire,
Pour en voir les soutiens toujours se contredire?

CAMILLE.

Plus on voit aux avis de contrariétés,
Plus à faire un bon choix on reçoit de clartés.
C'est ce que je dirois, si je n'étois suspecte :
Mais je suis à Pison, seigneur, et vous respecte.
Et ne puis toutefois retenir ces deux mots,
Que si l'on m'avoit crue on seroit en repos.
Plautine qu'on amène aura même pensée :
D'une vive douleur elle paroît blessée....

SCÈNE III. — GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS, PLAUTINE, RUTILE, ALBIANE.

PLAUTINE.

Je ne m'en défends point, madame. Othon est mort;
De quiconque entre ici c'est le commun rapport;
Et son trepas pour vous n'aura pas tant de charmes,
Qu'à vos yeux comme aux miens il n'en coûte des larmes.

GALBA.

Dit-elle vrai, Rutile, ou m'en flatté-je en vain?

RUTILE.

Seigneur, le bruit est grand, et l'auteur incertain.
Tous veulent qu'il soit mort, et c'est la voix publique;
Mais comment et par qui, c'est ce qu'aucun n'explique.

GALBA.

Allez, allez, Lacus, vous-même prendre soin
De nous en faire voir un assuré témoin,
Et si de ce grand coup l'auteur se peut connoître....

SCÈNE IV. — GALBA, VINIUS, LACUS, CAMILLE, PLAUTINE, MARTIAN, ATTICUS, RUTILE, ALBIANE.

MARTIAN.

Qu'on ne le cherche plus, vous le voyez paroître.
Seigneur, c'est par sa main qu'un rebelle puni....

GALBA.

Par celle d'Atticus ce grand trouble a fini!

ATTICUS.

Mon zèle l'a poussée, et les dieux l'ont conduite;
Et c'est à vous, seigneur, d'en arrêter la suite,
D'empêcher le désordre, et borner les rigueurs
Où contre des vaincus s'emportent des vainqueurs.

GALBA.

Courons-y. Cependant consolez-vous, Plautine;
Ne pensez qu'à l'époux que mon choix vous destine;
Vinius vous le donne, et vous l'accepterez
Quand vos premiers soupirs seront évaporés.
C'est à vous, Martian, que je la laisse en garde:
Comme c'est votre main que son hymen regarde,
Ménagez son esprit, et ne l'aigrissez pas.
Vous pouvez, Vinius, ne suivre point mes pas;
Et la vieille amitié, pour peu qu'il vous en reste....

VINIUS.

Ah! c'est une amitié, seigneur, que je déteste.
Mon cœur est tout à vous, et n'a point eu d'amis
Qu'autant qu'on les a vus à vos ordres soumis.

GALBA.

Suivez; mais gardez-vous de trop de complaisance.

CAMILLE.

L'entretien des amans hait toute autre présence,
Madame; et je retourne en mon appartement
Rendre grâces aux dieux d'un tel événement.

SCÈNE V. — MARTIAN, PLAUTINE, ATTICUS, SOLDATS.

PLAUTINE.

Allez-y renfermer les pleurs qui vous échappent;
Les désastres d'Othon ainsi que moi vous frappent;
Et, si l'on avoit cru vos souhaits les plus doux,
Ce grand jour le verroit couronner avec vous.
Voilà, voilà le fruit de m'avoir trop aimée;
Voilà quel est l'effet....

MARTIAN.

Si votre âme enflammée....

PLAUTINE.

Vil esclave, est-ce à toi de troubler ma douleur?
Est-ce à toi de vouloir adoucir mon malheur,
A toi, de qui l'amour m'ose en offrir un pire?

MARTIAN.

Il est juste d'abord qu'un si grand cœur soupire;
Mais il est juste aussi de ne pas trop pleurer
Une perte facile et prête à réparer.
Il est temps qu'un sujet à son prince fidèle
Remplisse heureusement la place d'un rebelle :
Un monarque le veut; un père en est d'accord.
Vous devez pour tous deux vous faire un peu d'effort,
Et bannir de ce cœur la honteuse mémoire
D'un amour criminel qui souille votre gloire.

PLAUTINE.

Lâche! tu ne vaux pas que pour te démentir
Je daigne m'abaisser jusqu'à te repartir.
Tais-toi : laisse en repos une âme possédée
D'une plus agréable encor que triste idée;
N'interromps plus mes pleurs.

MARTIAN.

Tournez vers moi les yeux :
Après la mort d'Othon, que pouvez-vous de mieux?

PLAUTINE, *cependant que deux soldats entrent et parlent à Atticus à l'oreille.*

Quelque insolent espoir qu'ait ta folle arrogance,
Apprends que j'en saurai punir l'extravagance,
Et percer de ma main ou ton cœur ou le mien,
Plutôt que de souffrir cet infâme lien.
Connois-toi, si tu peux, ou connois-moi.

ATTICUS.

De grâce,
Souffrez...

PLAUTINE.

De me parler tu prends aussi l'audace,
Assassin d'un héros que je verrois sans toi
Donner des lois au monde, et les prendre de moi?
Toi, dont la main sanglante au désespoir me livre?

ATTICUS.

Si vous aimez Othon, madame, il va revivre;
Et vous verrez longtemps sa vie en sûreté,
S'il ne meurt que des coups dont je me suis vanté.

PLAUTINE

Othon vivroit encore?

ATTICUS.

Il triomphe, madame:
Et, maître de l'État, comme vous de son âme,
Vous l'allez bientôt voir lui-même à vos genoux
Vous faire offre d'un sort qu'il n'aime que pour vous,
Et dont sa passion dédaigneroit la gloire,
Si vous ne vous faisiez le prix de sa victoire.
L'armée à son mérite enfin a fait raison;
On porte devant lui la tête de Pison;
Et Camille tient mal ce qu'elle vient de dire,
Ou rend grâces pour vous aux dieux d'un autre empire,
Et fatigue le ciel par des vœux superflus
En faveur d'un parti qu'il ne regarde plus.

MARTIAN.

Exécrable! ainsi donc ta promesse frivole....

ATTICUS.

Qui promet de trahir peut manquer de parole.
Si je n'eusse promis ce lâche assassinat,
Un autre par ton ordre eût commis l'attentat;
Et tout ce que j'ai dit n'étoit qu'un stratagème
Pour livrer en ses mains Lacus et Galba même.
Galba n'a rien à craindre : on respecte son nom,
Et ce n'est que sous lui que veut régner Othon.
Quant à Lacus et toi, je vois peu d'apparence
Que vos jours à tous deux soient en même assurance,
Si ce n'est que madame ait assez de bonté
Pour fléchir un vainqueur justement irrité.
Autour de ce palais nous avions deux cohortes
Qui déjà pour Othon en ont saisi les portes;
J'y commande, madame; et mon ordre aujourd'hui
Est de vous obéir, et m'assurer de lui.
Qu'on l'emmène, soldats! il blesse ici la vue.

MARTIAN.

Fut-il jamais disgrâce, ô dieux! plus imprévue?

PLAUTINE, *seule.*

Je me trouble, et ne sais par quel pressentiment
Mon cœur n'ose goûter ce bonheur pleinement;
Il semble avec chagrin se livrer à la joie;
Et bien qu'en ses douceurs mon déplaisir se noie,
Je ne passe de l'une à l'autre extrémité
Qu'avec un reste obscur d'esprit inquiété.
Je sens.... Mais que me veut Flavie épouvantée?

SCÈNE VI. — PLAUTINE, FLAVIE.

FLAVIE.

Vous dire que du ciel la colère irritée,
Ou plutôt du destin la jalouse fureur....

PLAUTINE.

Auroient-ils mis Othon aux fers de l'empereur?
Et dans ce grand succès la fortune inconstante
Auroit-elle trompé notre plus douce attente?

FLAVIE.

Othon est libre, il règne; et toutefois, hélas!...

PLAUTINE.

Seroit-il si blessé qu'on craignît son trépas?

FLAVIE.

Non, partout à sa vue on a mis bas les armes;
Mais enfin son bonheur vous va coûter des larmes.

PLAUTINE.

Explique, explique donc ce que je dois pleurer.

FLAVIE.

Vous voyez que je tremble à vous le déclarer.

PLAUTINE.

Le mal est-il si grand?

FLAVIE.

D'un balcon, chez mon frère,
J'ai vu.... Que ne peut-on, madame, vous le taire?
Ou qu'à voir ma douleur n'avez-vous deviné
Que Vinius....

PLAUTINE.

Eh bien?

FLAVIE.

Vient d'être assassiné!

PLAUTINE.

Juste ciel!

FLAVIE.

De Lacus l'inimitié cruelle....

PLAUTINE.

O d'un trouble inconnu présage trop fidèle!
Lacus....

FLAVIE.

C'est de sa main que part ce coup fatal.
Tous deux près de Galba marchoient d'un pas égal,
Lorsque, tournant ensemble à la première rue,
Ils découvrent Othon maître de l'avenue.
Cet effroi ne les fait reculer quelques pas
Que pour voir ce palais saisi par vos soldats;
Et Lacus aussitôt, étincelant de rage
De voir qu'Othon partout leur ferme le passage,
Lance sur Vinius un furieux regard,
L'approche sans parler, et, tirant un poignard...

PLAUTINE.

Le traître! Hélas! Flavie, où me vois-je réduite!

FLAVIE.

Vous m'entendez, madame; et je passe à la suite.

Ce lâche sur Galba portant même fureur :
« Mourez, seigneur, dit-il, mais mourez empereur;
Et recevez ce coup comme un dernier hommage
Que doit à votre gloire un généreux courage. »
Galba tombe; et ce monstre, enfin s'ouvrant le flanc,
Mêle un sang détestable à leur illustre sang.
En vain le triste Othon, à cet affreux spectacle,
Précipite ses pas pour y mettre un obstacle;
Tout ce que peut l'effort de ce cher conquérant,
C'est de verser des pleurs sur Vinius mourant,
De l'embrasser tout mort. Mais le voilà, madame,
Qui vous fera mieux voir les troubles de son âme.

SCÈNE VII. — OTHON, PLAUTINE, FLAVIE.

OTHON.

Madame, savez-vous les crimes de Lacus?

PLAUTINE.

J'apprends en ce moment que mon père n'est plus.
Fuyez, seigneur, fuyez un objet de tristesse;
D'un jour si beau pour vous goûtez mieux l'allégresse.
Vous êtes empereur, épargnez-vous l'ennui
De voir qu'un père....

OTHON.

Hélas! je suis plus mort que lui:
Et si votre bonté ne me rend une vie
Qu'en lui perçant le cœur un traître m'a ravie,
Je ne reviens ici qu'en malheureux amant,
Faire hommage à vos yeux de mon dernier moment
Mon amour pour vous seule a cherché la victoire;
Ce même amour sans vous n'en peut souffrir la gloire,
Et n'accepte le nom de maître des Romains,
Que pour mettre avec moi l'univers en vos mains.
C'est à vous d'ordonner ce qui lui reste à faire.

PLAUTINE.

C'est à moi de gémir, et de pleurer mon père.
Non que je vous impute, en ma vive douleur,
Les crimes de Lacus et de notre malheur;
Mais enfin....

OTHON.

Achevez, s'il se peut, en amante:
Nos feux....

PLAUTINE.

Ne pressez point un trouble qui s'augmente.
Vous voyez mon devoir, et connoissez ma foi :
En ce funeste état répondez-vous pour moi.
Adieu, seigneur.

OTHON.

De grâce, encore une parole,
Madame.

SCÈNE VIII. — OTHON, ALBIN.

ALBIN.

On vous attend, seigneur, au Capitole;
Et le sénat en corps vient exprès d'y monter
Pour jurer sur vos lois aux yeux de Jupiter.

OTHON.

J'y cours: mais quelque honneur, Albin, qu'on m'y destine,
Comme il n'auroit pour moi rien de doux sans Plautine,
Souffrez du moins que j'aille, en faveur de mon feu,
Prendre pour y courir son ordre ou son aveu;
Afin qu'à mon retour, l'âme un peu plus tranquille,
Je puisse faire effort à consoler Camille,
Et lui jurer moi-même, en ce malheureux jour,
Une amitié fidèle au défaut de l'amour.

FIN D'OTHON.

AGÉSILAS.

TRAGÉDIE [1].

1666.

AU LECTEUR.

Il ne faut que parcourir les vies d'Agésilas et de Lysander chez Plutarque, pour démêler ce qu'il y a d'historique dans cette tragédie. La manière dont je l'ai traitée n'a point d'exemple parmi nos François, ni dans ces précieux restes de l'antiquité qui sont venus jusqu'à nous; et c'est ce qui me l'a fait choisir. Les premiers qui ont travaillé pour le théâtre, ont travaillé sans exemple; et ceux qui les ont suivis y ont fait voir quelques nouveautés de temps en temps. Nous n'avons pas moins de privilège. Aussi notre Horace, qui nous recommande tant la lecture des poëtes grecs par ces paroles :

Vos exemplaria Græca
Nocturna versate manu, versate diurna,

ne laisse pas de louer hautement les Romains d'avoir osé quitter les traces de ces mêmes Grecs, et pris d'autres routes :

Nil intentatum nostri liquere poetæ;
Nec minimum meruere decus, vestigia Græca
Ausi deserere.

Leurs règles sont bonnes; mais leur méthode n'est pas de notre siècle : et qui s'attacheroit à ne marcher que sur leurs pas, feroit sans doute peu de progrès, et divertiroit mal son auditoire. On court, à la vérité, quelque risque de s'égarer, et même on s'égare assez souvent, quand on s'écarte du chemin battu; mais on ne s'égare pas toutes les fois qu'on s'en écarte : quelques-uns en arrivent plus tôt ou ils prétendent, et chacun peut hasarder à ses périls.

PERSONNAGES.

AGÉSILAS, roi de Sparte.
LYSANDER, fameux capitaine de Sparte.
COTYS, roi de Paphlagonie.
SPITRIDATE, grand seigneur persan.
MANDANE, sœur de Spitridate.
ELPINICE, } filles de Lysander.
AGLATIDE, }
XÉNOCLÈS, lieutenant d'Agésilas.
CLÉON, orateur grec, natif d'Halicarnasse.

La scène est à Éphèse.

1. *Agésilas* n'est guère connu dans le monde que par le mot de Despréaux :

J'ai vu l'*Agésilas* :
Hélas!

Il eut tort sans doute de faire imprimer dans ses ouvrages ce mot qui n'en valait pas la peine; mais il n'eut pas tort de le dire. (*Voltaire.*)

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — ELPINICE, AGLATIDE.

AGLATIDE.

Ma sœur, depuis un mois nous voilà dans Éphèse,
Prêtes à recevoir ces illustres époux
Que Lysander, mon père, a su choisir pour nous;
Et ce choix bienheureux n'a rien qui ne vous plaise.
Dites-moi toutefois, et parlons librement :
Vous semble-t-il que votre amant
Cherche avec grande ardeur votre chère présence?
Et trouvez-vous qu'il montre, attendant ce grand jour,
Cette obligeante impatience
Que donne, à ce qu'on dit, le véritable amour?

ELPINICE.

Cotys est roi, ma sœur; et comme sa couronne
Parle suffisamment pour lui,
Assuré de mon cœur, que son trône lui donne,
De le trop demander il s'épargne l'ennui.
Ce me doit être assez qu'en secret il soupire,
Que je puis deviner ce qu'il craint de trop dire,
Et que moins son amour a d'importunité,
Plus il a de sincérité.
Mais vous ne dites rien de votre Spitridate;
Prend-il autant de peine à mériter vos feux
Que l'autre à retenir mes vœux?

AGLATIDE.

C'est environ ainsi que son amour éclate :
Il m'obsède à peu près comme l'autre vous sert.
On diroit que tous deux agissent de concert,
Qu'ils ont juré de n'être importuns l'un ni l'autre :
Ils en font grand scrupule; et la sincérité
Dont mon amant se pique, à l'exemple du vôtre,
Ne met pas son bonheur en l'assiduité.
Ce n'est pas qu'à vrai dire il ne soit excusable.
Je préparai pour lui, dès Sparte, une froideur
Qui, dès l'abord, étoit capable
D'éteindre la plus vive ardeur;
Et j'avoue entre nous qu'alors qu'il me néglige,
Qu'il se montre à son tour si froid, si retenu,
Loin de m'offenser, il m'oblige,
Et me remet un cœur qu'il n'eût pas obtenu.

ELPINICE.

J'admire cette antipathie

Qui vous l'a fait haïr avant que de le voir,
Et croirois que sa vue auroit eu le pouvoir
D'en dissiper une partie.
Car enfin Spitridate a l'entretien charmant,
L'œil vif, l'esprit aisé, le cœur bon, l'âme belle.
A tant de qualités s'il joignoit un vrai zèle....

AGLATIDE.

Ma sœur, il n'est pas roi, comme l'est votre amant.

ELPINICE.

Mais au parti des Grecs il unit deux provinces;
Et ce Perse vaut bien la plupart de nos princes.

AGLATIDE.

Il n'est pas roi, vous dis-je, et c'est un grand défaut.
Ce n'est point avec vous que je le dissimule,
J'ai peut-être le cœur trop haut;
Mais aussi bien que vous je sors du sang d'Hercule;
Et lorsqu'on vous destine un roi pour votre époux,
J'en veux un aussi bien que vous.
J'aurois quelque chagrin à vous traiter de reine,
A vous voir dans un trône assise en souveraine,
S'il me falloit ramper dans un degré plus bas;
Et je porte une âme assez vaine
Pour vouloir jusque-là vous suivre pas à pas.
Vous êtes mon aînée, et c'est un avantage
Qui me fait vous devoir grande civilité;
Aussi veux-je céder le pas-devant à l'âge,
Mais je ne puis souffrir autre inégalité.

ELPINICE.

Vous êtes donc jalouse, et ce trône vous gêne
Où la main de Cotys a droit de me placer!
Mais si je renonçois au rang de souveraine,
Voudriez-vous y renoncer?

AGLATIDE.

Non, pas si tôt; j'ai quelque vue
Qui me peut encore amuser.
Mariez-vous, ma sœur; quand vous serez pourvue,
On trouvera peut-être un roi pour m'épouser.
J'en aurois un déjà, n'étoit ce rang d'aînée
Qui demandoit pour vous ce qu'il vouloit m'offrir,
Ou s'il eût reconnu qu'un père eût pu souffrir
Qu'à l'hymen avant vous on me vît destinée.
Si ce roi jusqu'ici ne s'est point déclaré,
Peut-être qu'après tout il n'a que différé,
Qu'il attend votre hymen pour rompre son silence.
Je pense avoir encor ce qui le sut charmer;
Et s'il faut vous en faire entière confidence,
Agésilas m'aimoit, et peut encor m'aimer

ELPINICE.

Que dites-vous, ma sœur? Agésilas vous aime!

AGLATIDE.

Je vous dis qu'il m'aimoit, et que sa passion
Pourroit bien être encor la même;
Mais cet amusement de mon ambition
Peut n'être qu'une illusion.
Ce prince tient son trône et sa haute puissance
De ce même héros dont nous tenons le jour;
Et si ce n'étoit lors que par reconnoissance
Qu'il me témoignoit de l'amour,
Puis-je être sans inquiétude
Quand il n'a plus pour lui que de l'ingratitude,
Qu'il n'ecoute plus rien qui vienne de sa part?
Je ne sais si sa flamme est pour moi foible ou forte;
Mais, la reconnoissance morte,
L'amour doit courir grand hasard.

ELPINICE.

Ah! s'il n'avoit voulu que par reconnoissance
Être gendre de Lysander,
Son choix auroit suivi l'ordre de la naissance,
Et Sparte au lieu de vous l'eût vu me demander;
Mais pour mettre chez nous l'éclat de sa couronne
Attendre que l'hymen m'ait engagée ailleurs,
C'est montrer que le cœur s'attache à la personne;
Ayez, ayez pour lui des sentimens meilleurs.
Ce cœur qu'il vous donna, ce choix qui considère
Autant et plus encor la fille que le père,
Feront que le devoir aura bientôt son tour;
Et pour vous faire seoir où vos désirs aspirent,
Vous verrez, et dans peu, comme pour vous conspirent
La reconnoissance et l'amour.

AGLATIDE.

Vous voyez cependant qu'à peine il me regarde;
Depuis notre arrivée il ne m'a point parlé;
Et quand ses yeux vers moi se tournent par mégarde....

ELPINICE.

Comme avec lui mon père a quelque démêlé,
Cette petite négligence,
Qui vous fait douter de sa foi,
Vient de leur mésintelligence,
Et dans le fond de l'âme il vit sous votre loi.

AGLATIDE.

A tous hasards, ma sœur, comme j'en suis mal sûre,
Si vous me pouviez faire un don de votre amant,
Je crois que je pourrois l'accepter sans murmure.
Vous venez de parler du mien si dignement....

ELPINICE.

Aimeriez-vous Cotys, ma sœur?

AGLATIDE.

Moi? nullement.

ELPINICE.

Pourquoi donc vouloir qu'il vous aime?

AGLATIDE.

Les hommages qu'Agésilas
Daigna rendre en secret au peu que j'ai d'appas,
M'ont si bien imprimé l'amour du diadème,
Que, pourvu qu'un amant soit roi,
Il est trop aimable pour moi.
Mais sans trône on perd temps : c'est la première idée
Qu'à l'amour en mon cœur il ait plu de tracer;
Il l'a fidèlement gardée,
Et rien ne peut plus l'effacer.

ELPINICE.

Chacune a son humeur : la grandeur souveraine,
Quelque main qui vous l'offre, est digne de vos feux;
Et vous ne ferez point d'heureux
Qui de vous ne fasse une reine.
Moi, je m'éblouis moins de la splendeur du rang;
Son éclat au respect plus qu'à l'amour m'invite :
Cet heureux avantage ou du sort ou du sang
Ne tombe pas toujours sur le plus de mérite.
Si mon cœur, si mes yeux en étoient consultés,
Leur choix iroit à la personne,
Et les hautes vertus, les rares qualités,
L'emporteroient sur la couronne.

AGLATIDE.

Avouez tout, ma sœur; Spitridate vous plaît.

ELPINICE.

Un peu plus que Cotys; et si votre intérêt
Vous pouvoit résoudre à l'échange....

AGLATIDE.

Qu'en pouvons-nous ici résoudre vous et moi?
En l'état où le ciel nous range,
Il faut l'ordre d'un père, il faut l'aveu d'un roi,
Que je plaise à Cotys, et vous à Spitridate.

ELPINICE.

Pour l'un je ne sais quoi m'en flatte,
Pour l'autre je n'en réponds pas;
Et je craindrois fort que Mandane,
Cette incomparable Persane,
N'eût pour lui des attraits plus forts que vos appas.

AGLATIDE.

Ma sœur, Spitridate est son frère,

Et si jamais sur lui vous aviez du pouvoir....

ELPINICE.

Le voilà qui nous considère.

AGLATIDE.

Est-ce vous ou moi qu'il vient voir?
Voulez-vous que je vous le laisse?

ELPINICE.

Ma sœur, auparavant, engagez l'entretien;
Et s'il s'en offre lieu, jouez d'un peu d'adresse,
Pour votre intérêt et le mien.

AGLATIDE.

Il est juste en effet, puisqu'il n'a su me plaire,
Que je vous aide à m'en défaire.

SCÈNE II. — SPITRIDATE, ELPINICE, AGLATIDE.

ELPINICE.

Seigneur, je me retire; entre les vrais amans
Leur amour seul a droit d'être de confidence,
Et l'on ne peut mêler d'agréable présence
A de si précieux momens.

SPITRIDATE.

Un vertueux amour n'a rien d'incompatible
Avec les regards d'une sœur.
Ne m'enviez point la douceur
De pouvoir à vos yeux convaincre une insensible;
Soyez juge et témoin de l'indigne succès
Qui se prépare pour ma flamme;
Voyez jusqu'au fond de mon âme
D'une si pure ardeur où va le digne excès;
Voyez tout mon espoir au bord du précipice;
Voyez des maux sans nombre et hors de guérison;
Et quand vous aurez vu toute cette injustice,
Faites-m'en un peu de raison.

AGLATIDE.

Si vous me permettez, seigneur, de vous entendre,
De l'air dont votre amour commence à m'accuser,
Je crains que pour en bien user
Je ne me doive mal défendre.
Je sais bien que j'ai tort, j'avoue et hautement
Que ma froideur doit vous déplaire;
Mais en cette froideur un heureux changement
Pourroit-il fort vous satisfaire?

SPITRIDATE.

En doutez-vous, madame, et peut-on concevoir?...

AGLATIDE.

Je vous entends, seigneur, et vois ce qu'il faut voir :

Un aveu plus précis est d'une conséquence
Qui pourroit vous embarrasser;
Et même à notre sexe il est de bienséance
De ne pas trop vous en presser.
A Lysander mon père il vous plut de promettre
D'unir par notre hymen votre sang et le sien;
La raison, à peu près, seigneur, je la pénètre,
Bien qu'aux raisons d'État je ne connoisse rien.
Vous ne m'aviez point vue, et facile ou cruelle,
Petite ou grande, laide ou belle,
Qu'à votre humeur ou non je pusse m'accorder,
La chose étoit égale à votre ardeur nouvelle,
Pourvu que vous fussiez gendre de Lysander.
Ma sœur vous auroit plu s'il vous l'eût proposée;
J'eusse agréé Cotys s'il me l'eût proposé :
Vous trouvâtes tous deux la politique aisée;
Nous crûmes toutes deux notre devoir aisé.
Comme à traiter cette alliance
Les tendresses des cœurs n'eurent aucune part,
Le vôtre avec le mien a peu d'intelligence,
Et l'amour en tous deux pourra naître un peu tard.
Quand il faudra que je vous aime,
Que je l'aurai promis à la face des dieux,
Vous deviendrez cher à mes yeux;
Et j'espère de vous le même :
Jusque-là votre amour assez mal se fait voir :
Celui que je vous garde encor plus mal s'explique;
Vous attendez le temps de votre politique,
Et moi celui de mon devoir.
Voilà, seigneur, quel est mon crime;
Vous m'en vouliez convaincre, il n'en est plus besoin;
J'en ai fait comme vous ma sœur juge et témoin :
Que ma froideur lui semble injuste ou légitime,
La raison que vous peut en faire sa bonté
Je consens qu'elle vous la fasse;
Et pour vous en laisser tous deux en liberté,
Je veux bien lui quitter la place.

SCÈNE III. — SPITRIDATE, ELPINICE.

SPITRIDATE.

Elle ne s'y fait pas, madame, un grand effort,
Et feroit grâce entière à mon peu de mérite,
Si votre âme avec elle étoit assez d'accord
Pour se vouloir saisir de ce qu'elle vous quitte.
Pour peu que vous daigniez écouter la raison,
Vous me devez cette justice,

Et prendre autant de part à voir ma guérison,
Qu'en ont eu vos attraits à faire mon supplice.

ELPINICE.

Quoi! seigneur, j'aurois part....

SPITRIDATE.

C'est trop dissimuler
La cause et la grandeur du mal qui me possède;
Et je me dois, madame, au défaut du remède,
La vaine douceur d'en parler.
Oui, vos yeux ont part à ma peine,
Ils en font plus de la moitié;
Et s'il n'est point d'amour pour en finir la gêne,
Il est pour l'adoucir des regards de pitié.
Quand je quittai la Perse, et brisai l'esclavage
Où, m'envoyant un jour, le ciel m'avoit soumis,
Je crus qu'il me falloit parmi ses ennemis
D'un protecteur puissant assurer l'avantage.
Cotys eut, comme moi, besoin de Lysander;
Et quand pour l'attacher lui-même à nos familles
Nous demandâmes ses deux filles,
Ce fut les obtenir que de les demander.
Par déférence au trône il lui promit l'aînée;
La jeune me fut destinée :
Comme nous ne cherchions tous deux que son appui,
Nous acceptâmes tout sans regarder que lui.
J'avois su qu'Aglatide étoit des plus aimables,
On m'avoit dit qu'à Sparte elle savoit charmer;
Et sur des bruits si favorables
Je me répondois de l'aimer.
Que l'amour aime peu ces folles confiances!
Et que, pour affermir son empire en tous lieux,
Il laisse choir souvent de cruelles vengeances
Sur qui promet son cœur sans l'aveu de ses yeux!
Ce sont les conseillers fidèles
Dont il prend les avis pour ajuster ses coups;
Leur rapport inégal vous fait plus ou moins belles,
Et les plus beaux objets ne le sont pas pour tous.
A ce moment fatal qui nous permit la vue
Et de vous et de cette sœur,
Mon âme devint toute émue,
Et le trouble aussitôt s'empara de mon cœur;
Je le sentis pour elle tout de glace,
Je le sentis tout de flamme pour vous;
Vous y régnâtes en sa place,
Et ses regards aux miens n'offrirent rien de doux.
Il faut pourtant l'aimer, du moins il faut le feindre;
Il faut vous voir aimer ailleurs :

Voyez s'il fut jamais un amant plus à plaindre,
Un cœur plus accablé de mortelles douleurs.
C'est un malheur sans doute égal au trépas même
Que d'attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas;
Et voir en d'autres mains passer tout ce qu'on aime,
C'est un malheur encor plus grand que le trépas.

ELPINICE.

Je vous en plains, seigneur, et ne puis davantage.
Je ne sais aimer ni haïr;
Mais dès qu'un père parle, il porte en mon courage
Toute l'impression qu'il faut pour obéir.
Voyez avec Cotys si ses vœux les plus tendres
Voudroient rendre à ma sœur l'hommage qu'il me rend.
Tout doit être à mon père assez indifférent,
Pourvu que vous et lui vous demeuriez ses gendres.
Mais, à vous dire tout, je crains qu'Agésilas
N'y refuse l'aveu qui vous est nécessaire :
C'est notre souverain.

SPITRIDATE.

S'il en dédit un père,
Peut-être ai-je une sœur qu'il n'en dédira pas.
Ce grand prince pour elle a tant de complaisance,
Qu'à sa moindre prière il ne refuse rien;
Et si son cœur vouloit s'entendre avec le mien....

ELPINICE.

Reposez-vous, seigneur, sur mon obéissance,
Et contentez-vous de savoir
Qu'aussi bien que ma sœur j'écoute mon devoir.
Allez trouver Cotys, et sans aucun scrupule....

SPITRIDATE.

Perdriez-vous pour moi son trône sans ennui?

ELPINICE.

Le voilà qui paroît. Quelque ardeur qui vous brûle,
Mettez d'accord mon père, Agésilas et lui.

SCÈNE IV. — COTYS, SPITRIDATE.

COTYS.

Vous voyez de quel air Elpinice me traite,
Comme elle disparoît, seigneur, à mon abord.

SPITRIDATE.

Si votre âme, seigneur, en est mal satisfaite,
Mon sort est bien à plaindre autant que votre sort.

COTYS.

Ah! s'il n'étoit honteux de manquer de promesse!

SPITRIDATE.

Si la foi sans rougir pouvoit se dégager,

COTYS.

Qu'une autre de mon cœur seroit bientôt maîtresse!

SPITRIDATE.

Que je serois ravi, comme vous, de changer!

COTYS.

Elpinice pour moi montre une telle glace,
Que je me tiendrois seur[1] de son consentement.

SPITRIDATE.

glatide verroit qu'une autre prît sa place
Sans en murmurer un moment.

COTYS.

Que nous sert qu'en secret l'une et l'autre engagée
Peut-être ainsi que nous porte son cœur ailleurs?
Pour voir notre infortune entre elles partagée,
Nos destins n'en sont pas meilleurs.

SPITRIDATE.

Elles aiment ailleurs, ces belles dédaigneuses;
Et peut-être, en dépit du sort,
Il seroit un moyen et de les rendre heureuses,
Et de nous rendre heureux par un commun accord.

COTYS.

Souffrez donc qu'avec vous tout mon cœur se déploie.
Ah! si vous le vouliez, que mon sort seroit doux!
Vous seul me pouvez mettre au comble de ma joie.

SPITRIDATE.

Et ma félicité dépend toute de vous.

COTYS.

Vous me pouvez donner l'objet qui me possède.

SPITRIDATE.

Vous me pouvez donner celui de tous mes vœux :
Elpinice me charme.

COTYS.

Et si je vous la cède?

SPITRIDATE.

Je céderai de même Aglatide à vos feux.

COTYS.

Aglatide, seigneur! Ce n'est pas là m'entendre,
Et vous ne feriez rien pour moi.

SPITRIDATE.

Ne vous devez-vous pas à Lysandér pour gendre?

COTYS.

Oui; mais l'amour ici me fait une autre loi.

SPITRIDATE.

L'amour! il n'en faut point écouter qui le blesse,
Et qui nous ôte son appui.

1. « Sûr. »

L'échange des deux sœurs n'a rien qui l'intéresse,
Nous n'en serons pas moins à lui;
Mais de porter ailleurs la main qui leur est due,
Seigneur, au dernier point ce sera l'irriter,
Et, sa protection perdue,
N'avons-nous rien à redouter?

COTYS.

Si je n'en juge mal, sa faveur n'est pas grande,
Seigneur, auprès d'Agésilas;
Il n'obtient presque rien de quoi qu'il lui demande.

SPITRIDATE.

Je vois qu'assez souvent il ne l'écoute pas :
Mais pour un différend frivole
Dont nous ignorons le secret,
Ce prince avoueroit-il un amour indiscret
D'un tel manquement de parole?
Lui qui lui doit son trône, et cet illustre rang
D'unique général des troupes de la Grèce,
Pourroit-il le haïr avec tant de bassesse,
Qu'il pût autoriser ce mépris de son sang?
Si nous manquons de foi, qu'aura-t-il lieu de croire?
En aurions-nous pour lui plus que pour Lysander?
Pensez-y bien, seigneur, avant qu'y hasarder
Nos sûretés, et votre gloire.

COTYS.

Et si ce différend, que vous craignez si peu,
Lui fait pour notre hymen refuser un aveu?

SPITRIDATE.

Ma sœur n'a qu'à parler, je m'en tiens seur par elle.

COTYS.

Seigneur, l'aimeroit-il?

SPITRIDATE.

Il la trouve assez belle,
Il en parle avec joie, et se plaît à la voir :
Je tâche d'affermir ces douces apparences :
Et si vous voulez tout savoir,
Je pense avoir de quoi flatter mes espérances.
Prenez-y part, seigneur, pour l'interêt commun.
Quand nous aurons tous deux Lysander pour beau-père,
Ce roi s'allie à vous, s'il devient mon beau-frère;
Et nous aurons ainsi deux appuis au lieu d'un.

COTYS.

Et Mandane y consent?

SPITRIDATE.

Mandane est trop bien née
Pour dédire un devoir qui la met sous ma loi.

COTYS.

Et vous avez donné pour elle votre foi?

SPITRIDATE.

Non; mais, à dire vrai, je la tiens pour donnée.

COTYS.

Ah! ne la donnez point, seigneur, si vous m'aimez,
Ou si vous aimez Elpinice.
Mandane a tout mon cœur, mes yeux en sont charmés;
Et ce n'est qu'à ce prix que je vous rends justice.

SPITRIDATE.

Elpinice ne rend votre foi qu'à sa sœur,
Et ce n'est qu'à ce prix qu'elle-même se donne.

COTYS.

Hélas! et si l'amour autrement en ordonne,
Le moyen d'y forcer mon cœur?

SPITRIDATE.

Rendez-vous-en le maître.

COTYS.

Et l'êtes-vous du vôtre?

SPITRIDATE.

J'y ferai mon effort, si je vous parle en vain;
Et du moins, si ma sœur vous dérobe à toute autre,
Je serai maître de ma main.

COTYS.

Je ne le puis celer, qui que l'on me propose,
Toute autre que Mandane est pour moi même chose.

SPITRIDATE.

Il vous est donc facile, et doit même être doux,
Puisque enfin Elpinice aime un autre que vous,
De lui préférer qui vous aime;
Et du moins vous auriez l'honneur,
Par un peu d'effort sur vous-même,
De faire le commun bonheur.

COTYS.

Je ferois trois heureux qui m'empêchent de l'être!
J'ose, j'ose vous faire une plus juste loi :
Ou faites mon bonheur dont vous êtes le maître,
Ou demeurez tous trois malheureux comme moi.

SPITRIDATE.

Eh bien, épousez Elpinice;
Je renonce à tout mon bonheur,
Plutôt que de me voir complice
D'un manquement de foi qui vous perdroit d'honneur.

COTYS.

Rendez-vous à votre Aglatide,
Puisque votre cœur endurci
Veut suivre obstinément un faux devoir pour guide.
Je serai malheureux, vous le serez aussi.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — SPITRIDATE, MANDANE

SPITRIDATE.

Que nous avons, ma sœur, brisé de rudes chaînes.
En Perse il n'est point de sujets;
Ce ne sont qu'esclaves abjects,
Qu'écrasent d'un coup d'œil les têtes souveraines :
Le monarque, ou plutôt le tyran général,
N'y suit pour loi que son caprice,
N'y veut point d'autre règle et point d'autre justice,
Et souvent même impute à crime capital
Le plus rare mérite et le plus grand service;
Il abat à ses pieds les plus hautes vertus,
S'immole insolemment les plus illustres vies,
Et ne laisse aujourd'hui que les cœurs abattus
A couvert de ses tyrannies.
Vous autres, s'il vous daigne honorer de son lit,
Ce sont indignités égales;
La gloire s'en partage entre tant de rivales,
Qu'elle est moins un honneur qu'un sujet de dépit.
Toutes n'ont pas le nom de reines,
Mais toutes portent mêmes chaînes,
Et toutes, à parler sans fard,
Servent à ses plaisirs sans part à son empire;
Et même en ses plaisirs elles n'ont d'autre part
Que celle qu'à son cœur brutalement inspire
Ou le caprice, ou le hasard.
Voilà, ma sœur, à quoi vous avoit destinée,
A quel infâme honneur vous avoit condamnée
Pharnabaze son lieutenant :
Il auroit fait de vous un présent à son prince,
Si pour nous affranchir mon soin le prévenant
N'eût à sa tyrannie arraché ma province.
La Grèce a de plus saintes lois,
Elle a des peuples et des rois
Qui gouvernent avec justice :
La raison y préside, et la sage équité;
Le pouvoir souverain par elles limité,
N'y laisse aucun droit de caprice.
L'hymen de ses rois même y donne cœur pour cœur
Et si vous aviez le bonheur
Que l'un d'eux vous offrît son trône avec son âme,
Vous seriez, par ce nœud charmant,

Et reine véritablement,
Et véritablement sa femme.

MANDANE.

Je veux bien l'espérer, tout est facile aux dieux;
Et peut-être que de bons yeux
En auroient déjà vu quelque flatteuse marque;
Mais il en faut de bons pour faire un si grand choix.
Si le roi dans la Perse est un peu trop monarque,
En Grèce il est des rois qui ne sont pas trop rois :
Il en est dont le peuple est le suprême arbitre;
Il en est d'attachés aux ordres d'un sénat;
Il en est qui ne sont enfin, sous ce grand titre,
Que premiers sujets de l'État.
Je ne sais si le ciel pour régner m'a fait naître,
Et, quoi qu'en ma faveur j'aie encor vu paroître,
Je doute si l'on m'aime ou non;
Mais je pourrois être assez vaine
Pour dédaigner le nom de reine
Que m'offriroit un roi qui n'en eût que le nom.

SPITRIDATE.

Vous en savez beaucoup, ma sœur, et vos mérites
Vous ouvrent fort les yeux sur ce que vous valez.

MANDANE.

Je réponds simplement à ce que vous me dites,
Et parle en général comme vous me parlez.

SPITRIDATE.

Cependant et des rois et de leur différence
Je vous trouve en effet plus instruite que moi.

MANDANE.

Puisque vous m'ordonnez qu'ici j'espère un roi,
Il est juste, seigneur, que quelquefois j'y pense.

SPITRIDATE.

N'y pensez-vous point trop?

MANDANE.

Je sais que c'est à vous
A régler mes désirs sur le choix d'un époux:
Mon devoir n'en fera point d'autre;
Mais, quand vous daignerez choisir pour une sœur,
Daignez songer, de grâce, à faire son bonheur
Mieux que vous n'avez fait le vôtre.
D'un choix que vous m'aviez vous-même tant loué,
Votre cœur et vos yeux vous ont désavoué;
Et si j'ai, comme vous, quelques pentes secrètes,
Seigneur, si c'est ainsi que vous les rencontrez,
Jugez, par le trouble où vous êtes,
De l'état où vous me mettrez.

SPITRIDATE.

Je le vois bien, ma sœur, il faut vous laisser faire :
Qui choisit mal pour soi choisit mal pour autrui;
Et votre cœur, instruit par le malheur d'un frère,
A déjà fait son choix sans lui.

MANDANE.

Peut-être; mais enfin vous suis-je nécessaire?
Parlez: il n'est désirs ni tendres sentimens
Que je ne sacrifie à vos contentemens.
Faut-il donner ma main pour celle d'Elpinice?

SPITRIDATE.

Que sert de m'en offrir un entier sacrifice,
Si je n'ose et ne puis même déterminer
A qui pour mon bonheur vous devez la donner?
Cotys me la demande, Agésilas l'espère.

MANDANE.

Agésilas, seigneur! Et le savez-vous bien?

SPITRIDATE.

Parler de vous sans cesse, aimer votre entretien,
Vous donner tout crédit, ne chercher qu'à vous plaire....

MANDANE.

Ce sont civilités envers une étrangère
Qui font beaucoup d'éclat, et ne produisent rien.
Il jette par là des amorces
A ceux qui, comme nous, voudront grossir ses forces;
Mais, quelque haut crédit qu'il me donne en sa cour,
De toute sa conduite il est si bien le maître,
Qu'au simple nom d'hymen vous verriez disparoître
Tout ce qu'en ses faveurs vous prenez pour amour.

SPITRIDATE.

Vous penchez vers Cotys, et savez qu'Elpinice
Ne veut point être à moi qu'il ne soit à sa sœur!

MANDANE.

Je vous réponds de tout, si vous avez son cœur.

SPITRIDATE.

Et Lysander pourra souffrir cette injustice?

MANDANE.

Lysander est si mal auprès d'Agésilas,
Que ce sera beaucoup s'il en obtient un gendre;
Et peut-être sans moi ne l'obtiendra-t-il pas :
Pour deux, il auroit tort, s'il osoit y prétendre.
Mais, seigneur, le voici: tâchez de pressentir
Ce qu'en votre faveur il pourroit consentir.

SPITRIDATE.

Ma sœur, vous êtes plus adroite;
Souffrez que je ménage un moment de retraite.

J'aurois trop à rougir, pour peu que devant moi
Vous fissiez deviner de ce manque de foi.

SCÈNE II. — LYSANDER, SPITRIDATE, MANDANE, CLÉON.

LYSANDER.

Quoique, en matière d'hyménées,
L'importune longueur des affaires traînées
Attire assez souvent de fâcheux embarras.
J'ai voulu qu'à loisir vous puissiez voir mes filles
Avant que demander l'aveu d'Agésilas
Sur l'union de nos familles.
Dites-moi donc, seigneur, ce qu'en jugent vos yeux,
S'ils laissent votre cœur d'accord de vos promesses,
Et si vous y sentez plus d'aimables tendresses
Que de justes désirs de pouvoir choisir mieux.
Parlez avec franchise avant que je m'expose
A des refus presque assurés,
Que j'estimerai peu de chose
Quand vous serez plus déclarés :
Et n'appréhendez point l'emportement d'un père;
Je sais trop que l'amour de ses droits est jaloux,
Qu'il dispose de nous sans nous,
Que les plus beaux objets ne sont pas sûrs de plaire :
L'aveugle sympathie est ce qui fait agir
La plupart des feux qu'il excite;
Il ne l'attache pas toujours au vrai mérite;
Et, quand il la dénie, on n'a point à rougir.

SPITRIDATE.

Puisque vous le voulez, je ne puis me défendre,
Seigneur, de vous parler avec sincérité.
Ma seule ambition est d'être votre gendre:
Mais apprenez, de grâce, une autre vérité :
Ce bonheur que j'attends, cette gloire où j'aspire,
Et qui rendroit mon sort égal au sort des dieux,
N'a pour objet.... Seigneur, je tremble à vous le dire;
Ma sœur vous l'expliquera mieux.

SCÈNE III. — LYSANDER, MANDANE, CLÉON

LYSANDER.

Que veut dire, madame, une telle retraite?
Se plaint-il d'Aglatide, et la jeune indiscrète
Répondroit-elle mal aux honneurs qu'il lui fait?

MANDANE.

Elle y répond, seigneur, ainsi qu'il le souhaite,
Et je l'en vois fort satisfait;
Mais je ne vois pas bien que par les sympathies

Dont vous venez de nous parler,
Leurs âmes soient fort assorties,
Ni que l'amour encore ait daigné s'en mêler.
Ce n'est pas qu'il n'aspire à se voir votre gendre,
Qu'il n'y mette sa gloire, et borne ses plaisirs;
Mais, puisque par son ordre il me faut vous l'apprendre,
Elpinice est l'objet de ses plus chers désirs.

LYSANDER.

Elpinice! Et sa main n'est plus en ma puissance.

MANDANE.

Je sais qu'il n'est plus temps de vous la demander;
Mais je vous répondrois de son obéissance,
Si Cotys la vouloit céder.
Que sait-on si l'amour, dont la bizarrerie
Se joue assez souvent du fond de notre cœur,
N'aura point fait au sien même supercherie?
S'il n'y préfère point Aglatide à sa sœur?
Cet échange, seigneur, pourroit-il vous déplaire,
S'il les rendoit tous quatre heureux?

LYSANDER.

Madame, doutez-vous de la bonté d'un père?

MANDANE.

Voyez donc si Cotys sera plus rigoureux :
Je vous laisse avec lui, de peur que ma présence
N'empêche une sincère et pleine confiance.
(*A Cotys.*)
Seigneur, ne cachez plus le véritable amour
Dont l'idée en secret vous flatte.
J'ai dit à Lysander celui de Spitridate;
Dites le vôtre à votre tour.

SCÈNE IV. — LYSANDER, COTYS, CLÉON.

COTYS.

Puisqu'elle vous l'a dit, pourrois-je vous le taire?
Jugez, seigneur, de mes ennuis;
Une autre qu'Elpinice à mes yeux a su plaire;
Et l'aimer est un crime en l'état où je suis.

LYSANDER.

Ne traitez point, seigneur, ce nouveau feu de crime:
Le choix que font les yeux est le plus légitime;
Et comme un beau désir ne peut bien s'allumer,
S'ils n'instruisent le cœur de ce qu'il doit aimer,
C'est ôter à l'amour tout ce qu'il a d'aimable,
Que les tenir captifs sous une aveugle foi;
Et le don le plus favorable

Que ce cœur sans leur ordre ose faire de soi
Ne fut jamais irrévocable.

COTYS.

Seigneur, ce n'est point par mépris,
Ce n'est point qu'Elpinice aux miens n'ait paru belle;
Mais enfin, le dirai-je? oui, seigneur, on m'a pris,
On m'a volé ce cœur que j'apportois pour elle;
D'autres yeux, malgré moi, s'en sont faits les tyrans,
Et ma foi s'est armée en vain pour ma défense;
Ce lâche, qui s'est mis de leur intelligence,
Les a soudain reçus en justes conquérans.

LYSANDER.

Laissez-leur garder leur conquête.
Peut-être qu'Elpinice avec plaisir s'apprête
A vous laisser ailleurs trouver un sort plus doux;
Quand un autre pour elle a d'autres yeux que vous,
Qu'elle cède ce cœur à celle qui le vole,
Et qu'en ce même instant qu'on vous le surprenoit,
Un pareil attentat sur sa propre parole
Lui déroboit celui qu'elle vous destinoit.
Surtout ne craignez rien du côté d'Aglatide :
Je puis répondre d'elle, et quand j'aurai parlé,
Vous verrez tout son cœur, où mon pouvoir préside,
Vous payer de celui qu'elle vous a volé.

COTYS.

Ah! seigneur, pour ce vol je ne me plains pas d'elle.

LYSANDER.

Et de qui donc?

COTYS.

L'amour s'y sert d'une autre main.

LYSANDER.

L'amour!

COTYS.

Oui, cet amour qui me rend infidèle....

LYSANDER.

Seigneur, du nom d'amour n'abusons point en vain,
Dites d'Agésilas la haine insatiable;
C'est elle dont l'aigreur auprès de vous m'accable,
Et qui de jour en jour s'animant contre moi,
Pour me perdre d'honneur m'enlève votre foi.

COTYS.

Ah! s'il y va de votre gloire,
Ma parole est donnée, et dussé-je en mourir,
Je la tiendrai, seigneur, jusqu'au dernier soupir:
Mais, quoi que la surprise ait pu vous faire croire,
N'accusez point Agésilas
D'un crime de mon cœur que même il ne sait pas.

Mandane, qui m'ordonne à vos yeux de le dire.
Vous montre assez par là quel souverain empire
L'amour lui donne sur ce cœur.
Ne considérez point si j'aime ou si l'on m'aime;
En matière d'honneur ne voyez que vous-même,
Et disposez de moi comme veut cet honneur.

LYSANDER.

L'amour le fera mieux; ce que j'en viens d'apprendre
M'offre un sujet de joie où j'en voyois d'ennui :
Épouser la sœur de mon gendre,
C'est le devenir comme lui.
Aglatide d'ailleurs n'est pas si délaissée
Que votre exemple n'aide à lui trouver un roi;
Et, pour peu que le ciel réponde à ma pensée,
Ce sera plus de gloire et plus d'appui pour moi.
Aussi ferai-je plus : je veux que de moi-même
Vous teniez cet objet qui vous fait soupirer;
Et Spitridate, à moins que de m'en assurer,
N'obtiendra jamais ce qu'il aime.
Je veux dès aujourd'hui savoir d'Agésilas
S'il pourra consentir à ce double hyménée,
Dont ma parole étoit donnée.
Sa haine apparemment ne m'en avouera pas :
Si pourtant par bonheur il m'en laisse le maître,
J'en userai, seigneur, comme je le promets;
Sinon, vous lui ferez connoître
Vous-même quels sont vos souhaits.

COTYS.

Ah! que Mandane et moi n'avons-nous mille vies,
Seigneur, pour vous les immoler!
Car, je ne saurois plus vous le dissimuler,
Nos âmes en seront également ravies.
Souffrez-lui donc sa part en ces ravissemens,
Et pardonnez, de grâce, à mon impatience....

LYSANDER.

Allez : on m'a vu jeune, et par expérience
Je sais ce qui se passe au cœur des vrais amans.

SCÈNE V. — LYSANDER, CLÉON.

CLÉON.

Seigneur, n'êtes-vous point d'une humeur bien facile
D'applaudir à Cotys sur son manque de foi?

LYSANDER.

Je prends pour l'attacher à moi
Ce qui s'offre de plus utile
D'un emportement indiscret

Je ne voyois rien à prétendre;
Vouloir par force en faire un gendre,
Ce n'est qu'en vouloir faire un ennemi secret.
Je veux me l'acquérir; je veux, s'il m'est possible,
A force d'amitiés si bien le ménager,
Que, quand je voudrai me venger,
J'en tire un secours infaillible.
Ainsi je flatte ses désirs,
J'applaudis, je défère à ses nouveaux soupirs,
Je me fais l'auteur de sa joie.
Je sers sa passion, et sous cette couleur
Je m'ouvre dans son âme une infaillible voie
A m'en faire à mon tour servir avec chaleur.

CLÉON.

Oui; mais Agésilas, seigneur, aime Mandane;
Du moins toute sa cour ose le deviner:
Et promettre à Cotys cette illustre Persane,
C'est lui promettre tout pour ne lui rien donner.

LYSANDER.

Qu'à ses vœux mon tyran l'accorde ou la refuse,
De la manière dont j'en use,
Il ne peut m'ôter son appui;
Et de quelque façon que la chose se passe,
Ou je fais la première grâce,
Ou j'aigris puissamment ce rival contre lui.
J'ai même à souhaiter que son feu se déclare.
Comme de notre Sparte il choquera les lois,
C'est une occasion que lui-même il prépare,
Et qui peut la résoudre à mieux choisir ses rois.
Nous avons trop longtemps asservi sa couronne
A la vaine splendeur du sang;
Il est juste à son tour que la vertu la donne,
Et que le seul mérite ait droit à ce haut rang.
Ma ligue est déjà forte, et ta harangue est prête
A faire éclater la tempête,
Sitôt qu'il aura mis ma patience à bout:
Si pourtant je voyois sa haine enfin bornée
Ne mettre aucun obstacle à ce double hyménée,
Je crois que je pourrois encore oublier tout.
En perdant cet ingrat, je détruis mon ouvrage;
Je vois dans sa grandeur le prix de mon courage,
Le fruit de mes travaux, l'effet de mon crédit.
Un reste d'amitié tient mon âme en balance;
Quand je veux le haïr je me fais violence,
Et me force à regret à ce que je t'ai dit.
Il faut, il faut enfin qu'avec lui je m'explique,
Que j'en sache qui peut causer

Cette haine si lâche, et qu'il rend si publique,
Et fasse un digne effort à le désabuser.

CLÉON.

Il n'appartient qu'à vous de former ces pensées;
Mais vous ne songez point avec quels sentimens
Vos deux filles intéressées
Apprendront de tels changemens.

LYSANDER.

Aglatide est d'humeur à rire de sa perte,
Son esprit enjoué ne s'ébranle de rien :
Pour l'autre, elle a, de vrai, l'âme un peu moins ouverte,
Mais elle n'eut jamais de vouloir que le mien.
Ainsi je me tiens sûr de leur obéissance.

CLÉON.

Quand cette obéissance a fait un digne choix,
Le cœur, tombé par là sous une autre puissance,
N'obéit pas toujours une seconde fois.

LYSANDER.

Les voici : laisse-nous, afin qu'avec franchise
Leurs âmes s'en ouvrent à moi.

SCÈNE VI. — LYSANDER, ELPINICE, AGLATIDE

LYSANDER.

J'apprends avec quelque surprise,
Mes filles, qu'on vous manque à toutes deux de foi;
Cotys aime en secret une autre qu'Elpinice,
Spitridate n'en fait pas moins.

ELPINICE.

Si l'on nous fait quelque injustice,
Seigneur, notre devoir s'en remet à vos soins.
Je ne sais qu'obéir.

AGLATIDE.

J'en sais donc davantage;
Je sais que Spitridate adore d'autres yeux;
Je sais que c'est ma sœur à qui va cet hommage,
Et quelque chose encor qu'elle vous diroit mieux.

ELPINICE.

Ma sœur, qu'aurois-je à dire?

AGLATIDE.

A quoi bon ce mystère?
Dites ce qu'à ce nom le cœur vous dit tout bas,
Ou je dirai tout haut qu'il ne vous déplaît pas.

ELPINICE.

Moi, je pourrois l'aimer, et sans l'ordre d'un père!

AGLATIDE.

Vous ne savez que c'est d'aimer ou de haïr,

Mais vous seriez pour lui fort aise d'obéir.

ELPINICE.

Qu'il faut souffrir de vous, ma sœur!

AGLATIDE.

Le grand supplice
De voir qu'en dépit d'elle on lui rend du service!

LYSANDER.

Rendez-lui la pareille. Aime-t-elle Cotys?
Et s'il falloit changer entre vous de partis....

AGLATIDE.

Je n'ai pas besoin d'interprète,
Et vous en dirai plus, seigneur, qu'elle n'en sait.
Cotys pourroit me plaire, et plairoit en effet,
Si pour toucher son cœur j'étois assez bien faite;
Mais je suis fort trompée, ou cet illustre cœur
N'est pas plus à moi qu'à ma sœur.

LYSANDER.

Peut-être ce malheur d'assez près te menace.

AGLATIDE.

J'en connois plus de vingt qui mourroient en ma place,
Ou qui sauroient du moins hautement quereller
L'injustice de la fortune:
Mais pour moi, qui n'ai pas une âme si commune,
Je sais l'art de m'en consoler.
Il est d'autres rois dans l'Asie
Qui seront trop heureux de prendre votre appui;
Et déjà je ne sais par quelle fantaisie
J'en crois voir à mes pieds de plus puissans que lui.

LYSANDER.

Donc à moins que d'un roi tu ne veux plus te rendre?

AGLATIDE.

Je crois pour Spitridate avoir déjà fait voir
Que ma sœur n'a rien à m'apprendre
Sur le chapitre du devoir.
Elle sait obéir, et je le sais comme elle :
C'est l'ordre; et je lui garde un cœur assez fidèle
Pour en subir toutes les lois:
Mais pour régler ma destinée,
Si vous vous abaissiez jusqu'à prendre ma voix,
Vous arrêteriez votre choix
Sur une tête couronnée,
Et ne m'offririez que des rois.

LYSANDER.

C'est mettre un peu haut ta conquête.

AGLATIDE.

La couronne, seigneur, orne bien une tête.
Je me la figurois sur celle de ma sœur,

Lorsque Cotys devoit l'y mettre;
Et, quand j'en contemplois la gloire et la douceur,
Que je ne pouvois me promettre,
Un peu de jalousie et de confusion
Mutinoit mes désirs et me soulevoit l'âme;
Et comme en cette occasion
Mon devoir pour agir n'attendoit point ma flamme....

ELPINICE.

La gloire d'obéir à votre grand regret
Vous faisoit pester en secret :
C'est l'ordre; et du devoir la scrupuleuse idée....

AGLATIDE.

Que dites-vous, ma sœur? qu'osez-vous hasarder,
Vous qui tantôt....

ELPINICE.

Ma sœur, laissez-moi vous aider,
Ainsi que vous m'avez aidée.

AGLATIDE.

Pour bien m'aider à dire ici mes sentimens,
Vous vous prenez trop mal aux vôtres;
Et, si je suis jamais réduite aux truchemens,
Il m'en faudra bien chercher d'autres.
Seigneur, quoi qu'il en soit, voilà quelle je suis.
J'acceptois Spitridate avec quelques ennuis;
De ce petit chagrin le ciel m'a dégagée
Sans que mon âme soit changée.
Mon devoir règne encor sur mon ambition;
Quoi que vous m'ordonniez, j'obéirai sans peine :
Mais, de mon inclination,
Je mourrai fille, ou vivrai reine.

ELPINICE.

Achevez donc, ma sœur; dites qu'Agésilas....

AGLATIDE.

Ah! seigneur, ne l'écoutez pas :
Ce qu'elle vous veut dire est une bagatelle;
Et même, s'il le faut, je le dirai mieux qu'elle.

LYSANDER.

Dis donc. Agésilas...?

AGLATIDE.

M'aimoit jadis un peu,
Du moins lui-même à Sparte il m'en fit confidence;
Et, s'il me disoit vrai, sa noble impatience
De vous en demander l'aveu
N'attendoit qu'après l'hyménée
De cette aimable et chère aînée.
Mais s'il attendoit là que mon tour arrivé
Autorisât à ma conquête

La flamme qu'en réserve il tenoit toute prête,
Son amour est encore ici plus réservé;
Et, soit que dans Éphèse un autre objet me passe,
Soit que par complaisance il cède à son rival,
Il me fait à présent la grâce
De ne m'en dire bien ni mal.

LYSANDER.

D'un pareil changement ne cherche point la cause :
Sa haine pour ton père à cet amour s'oppose.
Mais n'importe, il est bon que j'en sois averti :
J'agirai d'autre sorte avec cette lumière;
Et, suivant qu'aujourd'hui nous l'aurons plus entière,
Nous verrons à prendre parti.

SCÈNE VII. — ELPINICE, AGLATIDE.

ELPINICE.

Ma sœur, je vous admire, et ne saurois comprendre
Cet inépuisable enjouement,
Qui d'un chagrin trop juste a de quoi vous défendre,
Quand vous êtes si près de vous voir sans amant.

AGLATIDE.

Il est aisé pourtant d'en deviner les causes.
Je sais comme il faut vivre, et m'en trouve fort bien.
La joie est bonne à mille choses,
Mais le chagrin n'est bon à rien.
Ne perds-je[1] pas assez, sans doubler l'infortune,
Et perdre encor le bien d'avoir l'esprit égal?
Perte sur perte est importune,
Et je m'aime un peu trop pour me traiter si mal.
Soupirer quand le sort nous rend une injustice,
C'est lui prêter une aide à nous faire un supplice.
Pour moi, qui ne lui puis souffrir tant de pouvoir,
Le bien que je me veux met sa haine à pis faire.
Mais allons rejoindre mon père;
J'ai quelque chose encore à lui faire savoir.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — AGÉSILAS, LYSANDER, XÉNOCLÈS.

LYSANDER.

Je ne suis point surpris qu'à ces deux hyménées
Vous refusiez, seigneur, votre consentement;

1. « Ne perdé-je. »

J'aurois eu tort d'attendre un meilleur traitement
Pour le sang odieux dont mes filles sont nées.
Il est le sang d'Hercule en elles comme en vous,
Et méritoit par là quelque destin plus doux :
Mais s'il vous peut donner un titre légitime,
Pour être leur maître et leur roi,
C'est pour l'une et pour l'autre une espèce de crime
Que de l'avoir reçu de moi.
J'avois cru toutefois que l'exil volontaire
Où l'amour paternel près d'elles m'eût réduit,
Moi qui de mes travaux ne vois plus autre fruit
Que le malheur de vous déplaire,
Comme il délivreroit vos yeux
D'une insupportable présence,
A mes jours presque usés obtiendroit la licence
D'aller finir sous d'autres cieux.
C'étoit là mon dessein; mais cette même envie,
Qui me fait près de vous un si malheureux sort,
Ne sauroit endurer ni l'éclat de ma vie,
Ni l'obscurité de ma mort.

AGÉSILAS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'envie et la haine
Ont persécuté les héros.
Hercule en sert d'exemple, et l'histoire en est pleine :
Nous ne pouvons souffrir qu'ils meurent en repos.
Cependant cet exil, ces retraites paisibles,
Cet unique souhait d'y terminer leurs jours,
Sont des mots bien choisis à remplir leurs discours;
Ils ont toujours leur grâce, ils sont toujours plausibles :
Mais ils ne sont pas vrais toujours;
Et souvent des périls, ou cachés ou visibles,
Forcent notre prudence à nous mieux assurer
Qu'ils ne veulent que figurer.
Je ne m'étonne point qu'avec tant de lumières
Vous ayez prévu mes refus;
Mais je m'étonne fort que, les ayant prévus,
Vous n'en ayez pu voir les raisons bien entières.
Vous êtes un grand homme, et de plus, mécontent :
J'avouerai plus encor, vous avez lieu de l'être.
Ainsi de ce repos où votre ennui prétend
Je dois prévoir en roi quel désordre peut naître,
Et regarde en quels lieux il vous plaît de porter
Des chagrins qu'en leur temps on peut voir éclater.
Ceux que prend pour exil ou choisit pour asile
Ce dessein d'une mort tranquille,
Des Perses et des Grecs séparent les États.
L'assiette en est heureuse, et l'accès difficile;

Leurs maîtres ont du cœur, leurs peuples ont des bras;
Ils viennent de nous joindre avec une puissance
A beaucoup espérer, à craindre beaucoup d'eux;
Et c'est mettre en leurs mains une étrange balance,
Que de mettre à leur tête un guerrier si fameux.
C'est vous qui les donnez l'un et l'autre à la Grèce :
L'un fut ami de Perse, et l'autre son sujet.
Le service est bien grand, mais aussi je confesse
Qu'on peut ne pas bien voir tout le fond du projet.
Votre intérêt s'y mêle en les prenant pour gendres;
Et si par des liens et si forts et si tendres
Vous pouvez aujourd'hui les attacher à vous,
Vous vous les donnez plus qu'à nous.
Si malgré le secours, si malgré les services
Qu'un ami doit à l'autre, un sujet à son roi,
Vous les avez tous deux arrachés à leur foi,
Sans aucun droit sur eux, sans aucuns bons offices,
Avec quelle facilité
N'immoleront-ils point une amitié nouvelle
A votre courage irrité,
Quand vous ferez agir toute l'autorité
De l'amour conjugale et de la paternelle,
Et que l'occasion aura d'heureux momens
Qui flattent vos ressentimens?
Vous ne nous laissez aucun gage;
Votre sang tout entier passe avec vous chez eux.
Voyez donc ce projet comme je l'envisage,
Et dites si pour nous il n'a rien de douteux.
Vous avez jusqu'ici fait paroître un vrai zèle,
Un cœur si généreux, une âme si fidèle,
Que par toute la Grèce on vous loue à l'envi :
Mais le temps quelquefois inspire une autre envie.
Comme vous, Thémistocle avoit fort bien servi,
Et dans la cour de Perse il a fini sa vie.

LYSANDER.

Si c'est avec raison que je suis mécontent,
Si vous-même avouez que j'ai lieu de me plaindre,
Et si jusqu'à ce point on me croit important
Que mes ressentimens puissent vous être à craindre,
Oserois-je vous demander
Ce que vous a fait Lysander
Pour leur donner ici chaque jour de quoi naître,
Seigneur? et s'il est vrai qu'un homme tel que moi,
Quand il est mécontent, peut desservir son roi,
Pourquoi me forcez-vous à l'être?
Quelque avis que je donne, il n'est point écouté:
Quelque emploi que j'embrasse, il m'est soudain ôté :

Me choisir pour appui, c'est courir à sa perte.
Vous changez en tous lieux les ordres que j'ai mis,
Et, comme s'il falloit agir à guerre ouverte,
Vous détruisez tous mes amis,
Ces amis dont pour vous je gagnai les suffrages
Quand il fallut aux Grecs élire un général,
Eux qui vous ont soumis les plus nobles courages,
Et fait ce haut pouvoir qui leur est si fatal:
Leur seul amour pour moi les livre à leur ruine;
Il leur coûte l'honneur, l'autorité, le bien;
Cependant plus j'y songe, et plus je m'examine,
Moins je trouve, seigneur, à me reprocher rien.

AGÉSILAS.

Dites tout: vous avez la mémoire trop bonne
Pour avoir oublié que vous me fîtes roi,
Lorsqu'on balança ma couronne
Entre Léotychide et moi.
Peut-être n'osez-vous me vanter un service
Qui ne me rendit que justice,
Puisque nos lois vouloient ce qu'il sut maintenir;
Mais moi qui l'ai reçu, je veux m'en souvenir.
Vous m'avez donc fait roi, vous m'avez de la Grèce
Contre celui de Perse établi général;
Et quand je sens dans l'âme une ardeur qui me presse
De ne m'en revancher pas mal,
A peine sommes-nous arrivés dans Éphèse,
Où de nos alliés j'ai mis le rendez-vous,
Que, sans considérer si j'en serai jaloux,
Ou s'il se peut que je m'en taise,
Vous vous saisissez par vos mains
De plus que votre récompense;
Et tirant toute à vous la suprême puissance,
Vous me laissez des titres vains.
On s'empresse à vous voir, on s'efforce à vous plaire,
On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on espère;
On pense avoir tout fait quand on vous a parlé
Mon palais près du vôtre est un lieu désolé;
Et le généralat comme le diadème
M'érige sous votre ordre en fantôme éclatant,
En colosse d'État qui de vous seul attend
L'âme qu'il n'a pas de lui-même,
Et que vous seul faites aller
Où pour vos intérêts il le faut étaler.
Général en idée, et monarque en peinture,
De ces illustres noms pourrois-je faire cas
S'il les falloit porter moins comme Agésilas
Que comme votre créature,

Et montrer avec pompe au reste des humains
En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains?
Si vous m'avez fait roi, Lysander, je veux l'être.
Soyez-moi bon sujet, je vous serai bon maître;
Mais ne prétendez plus partager avec moi
Ni la puissance ni l'emploi.
Si vous croyez qu'un sceptre accable qui le porte,
A moins qu'il prenne un aide à soutenir son poids,
Laissez discerner à mon choix
Quelle main à m'aider pourroit être assez forte.
Vous aurez bonne part à des emplois si doux
Quand vous pourrez m'en laisser faire;
Mais soyez sûr aussi d'un succès tout contraire,
Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous.
Je passe à vos amis qu'il m'a fallu détruire.
Si dans votre vrai rang je voulois vous réduire,
Et d'un pouvoir surpris saper les fondemens,
Ils étoient tout à vous; et par reconnoissance
D'en avoir reçu leur puissance,
Ils ne considéroient que vos commandemens.
Vous seul les aviez faits souverains dans leurs villes,
Et j'y verrois encor mes ordres inutiles,
A moins que d'avoir mis leur tyrannie à bas,
Et changé comme vous la face des États.
Chez tous nos Grecs asiatiques
Votre pouvoir naissant trouva des républiques,
Que sous votre cabale il vous plut asservir:
La vieille liberté, si chère à leurs ancêtres,
Y fut partout forcée à recevoir dix maîtres;
Et dès qu'on murmuroit de se la voir ravir,
On voyoit par votre ordre immoler les plus braves
A l'empire de vos esclaves.
J'ai tiré de ce joug les peuples opprimés:
En leur premier état j'ai remis toutes choses;
Et la gloire d'agir par de plus justes causes
A produit des effets plus doux et plus aimés.
J'ai fait, à votre exemple, ici des créatures,
Mais sans verser de sang, sans causer de murmures;
Et comme vos tyrans prenoient de vous la loi,
Comme ils étoient à vous, les peuples sont à moi.
Voilà quelles raisons ôtent à vos services
Ce qu'ils vous semblent mériter,
Et colorent ces injustices
Dont vous avez raison de vous mécontenter.
Si d'abord elles ont quelque chose d'étrange,
Repassez-les deux fois au fond de votre cœur:
Changez, si vous pouvez, de conduite et d'humeur;

Mais n'espérez pas que je change.

LYSANDER.

S'il ne m'est pas permis d'espérer rien de tel,
Du moins, grâces aux dieux, je ne vois dans vos plaintes
Que des raisons d'État et de jalouses craintes
Qui me font malheureux, et non pas criminel.
Non, seigneur, que je veuille être assez téméraire
Pour oser d'injustice accuser mes malheurs :
L'action la plus belle a diverses couleurs;
Et lorsqu'un roi prononce, un sujet doit se taire.
Je voudrois seulement vous faire souvenir
Que j'ai près de trente ans commandé nos armées
Sans avoir amassé que ces nobles fumées
Qui gardent les noms de finir.
Sparte, pour qui j'allois de victoire en victoire,
M'a toujours vu pour fruit n'en vouloir que la gloire,
Et faire en son épargne entrer tous les trésors
Des peuples subjugués par mes heureux efforts.
Vous-même le savez, que, quoi qu'on m'ait vu faire,
Mes filles n'ont pour dot que le nom de leur père;
Tant il est vrai, seigneur, qu'en un si long emploi
J'ai tout fait pour l'État, et n'ai rien fait pour moi.
Dans ce manque de bien Cotys et Spitridate,
L'un roi, l'autre en pouvoir égal peut-être aux rois,
M'ont assez estimé pour y borner leur choix;
Et, quand de les pourvoir un doux espoir me flatte
Vous semblez m'envier un bien
Qui fait ma récompense, et ne vous coûte rien.

AGÉSILAS.

Il nous seroit honteux que des mains étrangères
Vous payassent pour nous de ce qui vous est dû.
Tôt ou tard le mérite a ses justes salaires,
Et son prix croît souvent, plus il est attendu.
D'ailleurs n'auroit-on pas quelque lieu de vous dire,
Si je vous permettois d'accepter ces partis,
Qu'amenant avec nous Spitridate et Cotys,
Vous auriez fait pour vous plus que pour notre empire
Que vos seuls intérêts vous auroient fait agir?
Et pourriez-vous enfin l'entendre sans rougir?
Vos filles sont d'un sang que Sparte aime et révère
Assez pour les payer des services d'un père.
Je veux bien en répondre, et moi-même au besoin
J'en ferai mon affaire, et prendrai tout le soin.

LYSANDER.

Je n'attendois, seigneur, qu'un mot si favorable
Pour finir envers vous mes importunités;
Et je ne craindrai plus qu'aucun malheur m'accable,

Puisque vous avez ces bontés.
Aglatide surtout aura l'âme ravie
De perdre un époux à ce prix;
Et moi, pour me venger de vos plus durs mépris,
Je veux tout de nouveau vous consacrer ma vie.

SCÈNE II. — AGÉSILAS, XÉNOCLÈS

AGÉSILAS.

D'un peu d'amour que j'eus Aglatide a parlé;
Son père qui l'a su dans son âme s'en flatte;
Et sur ce vain espoir il part tout consolé
Du refus que j'en fais aux vœux de Spitridate.
Tu l'as vu, Xénoclès, tout d'un coup s'adoucir.

XÉNOCLÈS.

Oui: mais enfin, seigneur, il est temps de le dire,
Tout soumis qu'il paroît, apprenez qu'il conspire,
Et par où sa vengeance espère y réussir.
Ce confident choisi, Cléon d'Halicarnasse,
Dont l'éloquence a tant d'éclat,
Lui vend une harangue à renverser l'État,
Et le mettre bientôt lui-même en votre place.
En voici la copie, et je la viens d'avoir
D'un des siens sur qui l'or me donne tout pouvoir,
De l'esclave Damis, qui sert de secrétaire
A cet orateur mercenaire,
Et plus mercenaire que lui,
Pour être mieux payé vous la livre aujourd'hui.
On y soutient, seigneur, que notre république
Va bientôt voir ses rois devenir ses tyrans,
A moins que d'en choisir de trois ans en trois ans,
Et non plus suivant l'ordre antique
Qui règle ce choix par le sang;
Mais qu'indifféremment elle doit à ce rang
Élever le mérite et les rares services.
J'ignore quels sont les complices:
Mais il pourra d'Éphèse écrire à ses amis;
Et soudain le paquet entre vos mains remis
Vous instruira de toutes choses.
Cependant j'ai fait mon devoir.
Vous voyez le dessein, vous en savez les causes
Votre perte en dépend; c'est à vous d'y pourvoir

AGÉSILAS.

A te dire le vrai, l'affaire m'embarrasse;
J'ai peine à démêler ce qu'il faut que je fasse,
Tant la confusion de mes raisonnemens
Étonne mes ressentimens.

Lysander m'a servi; j'aurois une âme ingrate
Si je méconnoissois ce que je tiens de lui;
Il a servi l'État, et, si son crime éclate,
Il y trouvera de l'appui.
Je sens que ma reconnoissance
Ne cherche qu'un moyen de le mettre à couvert :
Mais enfin il y va de toute ma puissance;
Si je ne le perds, il me perd.
Ce que veut l'intérêt, la prudence ne l'ose;
Tu peux juger par là du désordre où je suis.
Je vois qu'il faut le perdre; et plus je m'y dispose,
Plus je doute si je le puis.
Sparte est un État populaire,
Qui ne donne à ses rois qu'un pouvoir limité;
On peut y tout dire et tout faire,
Sous ce grand nom de liberté.
Si je suis souverain en tête d'une armée,
Je n'ai que ma voix au sénat;
Il y faut rendre compte; et tant de renommée
Y peut avoir déjà quelque ligue formée
Pour autoriser l'attentat.
Ce prétexte flatteur de la cause publique,
Dont il le couvrira, si je le mets au jour,
Tournera bien des yeux vers cette politique
Qui met chacun en droit de régner à son tour.
Cet espoir y pourra toucher plus d'un courage;
Et, quand sur Lysander j'aurai fait choir l'orage,
Mille autres, comme lui jaloux ou mécontens,
Se promettront plus d'heur à mieux choisir leur temps.
Ainsi de toutes parts le péril m'environne.
Si je veux le punir, j'expose ma couronne;
Et si je lui fais grâce, ou veux dissimuler,
Je dois craindre....

XÉNOCLÈS.

Cotys, seigneur, veut vous parler.

AGÉSILAS.

Voyons quelle est sa flamme, avant que de résoudre
S'il nous faudra lancer ou retenir la foudre.

SCÈNE III. — AGÉSILAS, COTYS, XÉNOCLÈS.

AGÉSILAS.

Si vous n'êtes, seigneur, plus mon ami qu'amant,
Vous me voudrez du mal avec quelque justice;
Mais vous m'êtes trop cher, pour souffrir aisément
Que vous vous attachiez au père d'Elpinice :
Non qu'entre un si grand homme et moi

Ce qu'on voit de froideur prépare aucune haine;
Mais c'est assez pour voir cet hymen avec peine
Qu'un sujet déplaise à son roi.
D'ailleurs, je n'ai pas cru votre âme fort éprise :
Sans l'avoir jamais vue, elle vous fut promise:
Et la foi qui ne tient qu'à la raison d'État
Souvent n'est qu'un devoir qui gêne, tyrannise,
Et fait sur tout le cœur un secret attentat.

COTYS.

Seigneur, la personne est aimable :
Je promis de l'aimer avant que de la voir,
Et sentis à sa vue un accord agréable
Entre mon cœur et mon devoir.
La froideur toutefois que vous montrez au père
M'en donne un peu pour elle, et me la rend moins chère :
Non que j'ose après vos refus
Vous assurer encor que je ne l'aime plus :
Comme avec ma parole il nous falloit la vôtre,
Vous dégagez ma foi, mon devoir, mon honneur;
Mais, si vous en voulez dégager tout mon cœur,
Il faut l'engager à quelque autre.

AGÉSILAS.

Choisissez, choisissez, et s'il est quelque objet
A Sparte, ou dans toute la Grèce,
Qui puisse de ce cœur mériter la tendresse,
Tenez-vous sûr d'un prompt effet.
En est-il qui vous touche, en est-il qui vous plaise?

COTYS.

Il en est, oui, seigneur, il en est dans Éphèse;
Et, pour faire en ce cœur naître un nouvel amour,
Il ne faut point aller plus loin que votre cour;
L'éclat et les vertus de l'illustre Mandane....

AGÉSILAS.

Que dites-vous, seigneur? et quel est ce désir?
Quand par toute la Grèce on vous donne à choisir,
Vous choisissez une Persane!
Pensez-y bien, de grâce, et ne nous forcez pas,
Nous qui vous aimons, à connoître
Que, pressé d'un amour qui ne vient pas de naître,
Vous ne venez à moi que pour suivre ses pas.

COTYS.

Mon amour en ces lieux ne cherchoit qu'Elpinice;
Mes yeux ont rencontré Mandane par hasard;
Et quand ce même amour de vos froideurs complice
S'est voulu pour vous plaire attacher autre part,
Les siens ont attiré toute la déférence
Que j'ai cru devoir rendre à votre aversion;

Et je l'ai regardée, après votre alliance,
Bien moins Persane de naissance
Que Grecque par adoption.

AGÉSILAS.

Ce sont subtilités que l'amour vous suggère,
Dont nous voyons pour nous les succès incertains.
Ne pourriez-vous, seigneur, d'une amitié si chère
Mettre le grand dépôt en de plus sûres mains?
Pausanias et moi nous avons des parentes;
Et jamais un vrai roi ne fait un digne choix
S'il ne s'allie au sang des rois.

COTYS.

Quand on aime, on se fait des règles différentes.
Spitridate a du nom et de la qualité;
Sans trône, il a d'un roi le pouvoir en partage :
Votre Grèce en reçoit un pareil avantage;
Et le sang n'y met pas tant d'inégalité,
Que l'amour où sa sœur m'engage
Ravale fort ma dignité.
Se peut-il qu'en l'aimant ma gloire se hasarde
Après l'exemple d'un grand roi,
Qui, tout grand roi qu'il est, l'estime et la regarde
Avec les mêmes yeux que moi?
Si ce bruit n'est point faux, mon mal est sans remède;
Car enfin c'est un roi dont il me faut l'appui.
Adieu, seigneur : je la lui cède,
Mais je ne la cède qu'à lui.

SCÈNE IV. — AGÉSILAS, XÉNOCLÈS.

AGÉSILAS.

D'où sait-il, Xénoclès, d'où sait-il que je l'aime?
Je ne l'ai dit qu'à toi; m'aurois-tu découvert?

XÉNOCLÈS.

Si j'ose vous parler, seigneur, à cœur ouvert,
Il ne le sait que de vous-même.
L'éclat de ces faveurs dont vous enveloppez
De votre faux secret le chatouilleux mystère,
Dit si haut, malgré vous, ce que vous pensez taire,
Que vous êtes ici le seul que vous trompez :
De si brillans dehors font un grand jour dans l'âme;
Et, quelque illusion qui puisse vous flatter,
Plus ils déguisent votre flamme,
Plus au travers du voile ils la font éclater.

AGÉSILAS.

Quoi! la civilité, l'accueil, la déférence,
Ce que pour le beau sexe on a de complaisance,

Ce qu'on lui rend d'honneur, tout passe pour amour?

XÉNOCLÈS.

Il est bien malaisé qu'aux yeux de votre cour
Il passe pour indifférence;
Et c'est l'en avouer assez ouvertement
Que refuser Mandane aux vœux d'un autre amant.
Mais qu'importe, après tout? Si du plus grand courage
Le vrai mérite a droit d'attendre un plein hommage,
Seroit-il honteux de l'aimer?

AGÉSILAS.

Non, et même avec gloire on s'en laisse charmer:
Mais un roi, que son trône à d'autres soins engage,
Doit n'aimer qu'autant qu'il lui plaît
Et que de sa grandeur y consent l'intérêt.
Vois donc si ma peine est légère :
Sparte ne permet point aux fils d'une étrangere
De porter son sceptre en leur main;
Cependant à mes yeux Mandane a su trop plaire;
Je veux cacher ma flamme, et je le veux en vain.
Empêcher son hymen, c'est lui faire injustice;
L'épouser, c'est blesser nos lois;
Et même il n'est pas sûr que j'emporte son choix :
La donner à Cotys, c'est me faire un supplice;
M'opposer à ses vœux, c'est le joindre au parti
Que déjà contre moi Lysander a pu faire;
Et s'il a le bonheur de ne lui pas déplaire,
J'en recevrai peut-être un honteux démenti.
Que ma confusion, que mon trouble est extrême!
Je me défends d'aimer, et j'aime;
Et je sens tout mon cœur balancé nuit et jour
Entre l'orgueil du diadème
Et les doux espoirs de l'amour.
En qualité de roi, j'ai pour ma gloire à craindre;
En qualité d'amant, je vois mon sort à plaindre :
Mon trône avec mes vœux ne souffre aucun accord,
Et ce que je me dois me reproche sans cesse
Que je ne suis pas assez fort
Pour triompher de ma foiblesse.

XÉNOCLÈS.

Toutefois il est temps ou de vous déclarer,
Ou de cacher l'objet qui vous fait soupirer.

AGÉSILAS.

Le plus sûr, Xénoclès, n'est pas le plus facile.
Cherche-moi Spitridate, et l'amène en ce lieu;
Et nous verrons après s'il n'est point de milieu
Entre le charmant et l'utile.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — SPITRIDATE, ELPINICE.

SPITRIDATE.

Agésilas me mande; il est temps d'éclater.
Que me permettez-vous, madame, de lui dire?
Me désavouerez-vous si j'ose me vanter
Que c'est pour vous que je soupire,
Que je crois mes soupirs assez bien écoutés
Pour vous fermer le cœur et l'oreille à tous autres,
Et que dans vos regards je vois quelques bontés
Qui semblent m'assurer des vôtres?

ELPINICE.

Que serviroit, seigneur, de vous y hasarder?
Suis-je moins que ma sœur fille de Lysander?
Et la raison d'État qui rompt votre hyménée
Regarde-t-elle plus la jeune que l'aînée?
S'il n'eût point à Cotys refusé votre sœur,
J'eusse osé présumer qu'il eût aimé la mienne;
Et m'aurois dit moi-même, avec quelque douceur :
« Il se l'est réservée, et veut bien qu'on m'obtienne. »
Mais il aime Mandane; et ce prince, jaloux
De ce que peut ici le grand nom de mon père,
N'a pour lui qu'une haine obstinée et sévère
Qui ne lui peut souffrir de gendres tels que vous.

SPITRIDATE.

Puisqu'il aime ma sœur, cet amour est un gage
Qui me répond de son suffrage :
Ses désirs prendront loi de mes propres désirs;
Et son feu pour les satisfaire
N'a pas moins besoin de me plaire
Que j'en ai de lui voir approuver mes soupirs.
Madame, on est bien fort quand on parle soi-même,
Et qu'on peut dire au souverain :
« J'aime et je suis aimé, vous aimez comme j'aime;
Achevez mon bonheur, j'ai le vôtre en ma main. »

ELPINICE.

Vous ne songez qu'à vous, et, dans votre âme éprise,
Vos vœux se tiennent sûrs d'un prompt et plein effet.
Mais que fera Cotys, à qui je suis promise?
Me rendra-t-il ma foi s'il n'est point satisfait?

SPITRIDATE.

La perte de ma sœur lui servira de guide
A tourner ses désirs du côté d'Aglatide.

D'ailleurs que pourra-t-il, si contre Agésilas
Ce grand homme ni moi nous ne le servons pas?

ELPINICE.

Il a parole de mon père
Que vous n'obtiendrez rien à moins qu'il soit content;
Et mon père n'est pas un esprit inconstant
Qui donne une parole incertaine et légère.
Je vous le dis encor, seigneur, pensez-y bien :
Cotys aura Mandane, ou vous n'obtiendrez rien.

SPITRIDATE.

Dites, dites un mot, et ma flamme enhardie....

ELPINICE.

Que voulez-vous que je vous die?
Je suis sujette et fille, et j'ai promis ma foi;
Je dépends d'un amant, et d'un père, et d'un roi.

SPITRIDATE.

N'importe, ce grand mot produiroit des miracles.
Un amant avoué renverse tous obstacles;
Tout lui devient possible, il fléchit les parens,
Triomphe des rivaux, et brave les tyrans.
Dites donc, m'aimez-vous?

ELPINICE.

Que ma sœur est heureuse!

SPITRIDATE.

Quand mon amour pour vous la laisse sans amant,
Son destin est-il si charmant
Que vous en soyez envieuse?

ELPINICE.

Elle est indifférente, et ne s'attache à rien.

SPITRIDATE.

Et vous?

ELPINICE.

Que n'ai-je un cœur qui soit comme le sien!

SPITRIDATE.

Le vôtre est-il moins insensible?

ELPINICE.

S'il ne tenoit qu'à lui que tout vous fût possible,
Le devoir et l'amour....

SPITRIDATE.

Ah! madame, achevez :
Le devoir et l'amour, que vous feroient-ils faire?

ELPINICE.

Voyez le roi, voyez Cotys, voyez mon père;
Fléchissez, triomphez, bravez,
Seigneur, mais laissez-moi me taire.

SPITRIDATE, *à Mandane qui entre.*

Venez, ma sœur, venez aider mes tristes feux

A combattre un injuste et rigoureux silence.

ELPINICE.

Hélas! il est si bien de leur intelligence,
Qu'il vous dit plus que je ne veux.
J'en dois rougir. Adieu. Voyez avec madame
Le moyen le plus propre à servir votre flamme.
Des trois dont je dépends elle peut tout sur deux :
L'un hautement l'adore, et l'autre au fond de l'âme;
Et son destin lui-même, ainsi que notre sort,
Dépend de les mettre d'accord.

SCÈNE II. — SPITRIDATE, MANDANE.

SPITRIDATE.

Il est temps de résoudre avec quel artifice
Vous pourrez en venir à bout,
Vous, ma sœur, qui tantôt me répondiez de tout,
Si j'avois le cœur d'Elpinice.
Il est à moi ce cœur, son silence le dit,
Son adieu le fait voir, sa fuite le proteste;
Et, si je n'obtiens pas le reste,
Vous manquez de parole, ou du moins de crédit.

MANDANE.

Si le don de ma main vous peut donner la sienne,
Je vous sacrifierai tout ce que j'ai promis;
Mais vous, répondez-vous que ce don vous l'obtienne,
Et qu'il mette d'accord de si fiers ennemis?
Le roi qui vous refuse à Lysander pour gendre
Y consentira-t-il si vous m'offrez à lui?
Et, s'il peut à ce prix le permettre aujourd'hui,
Lysander voudra-t-il se rendre?
Lui qui ne vous remet votre première foi
Qu'en faveur de l'amour que Cotys fait paroître.
Ne vous fait-il pas cette loi
Que sans le rendre heureux vous ne le sauriez être?

SPITRIDATE.

Cotys de cet espoir ose en vain se flatter;
L'amour d'Agésilas à son amour s'oppose.

MANDANE.

Et, si vous ne pensez à le mieux écouter,
Lysander d'Elpinice en sa faveur dispose.

SPITRIDATE.

Ne me cachez rien, vous l'aimez.

MANDANE.

Comme vous aimez Elpinice.

SPITRIDATE.

Mais vous m'avez promis un entier sacrifice.

MANDANE.

Oui, s'il peut être utile aux vœux que vous formez.

SPITRIDATE.

Que ne peut point un roi ?

MANDANE.

Quels droits n'a point un père ?

SPITRIDATE.

Inexorable sœur !

MANDANE.

Impitoyable frère,
Qui voulez que j'éteigne un feu digne de moi,
Et ne sauriez vous faire une pareille loi !

SPITRIDATE.

Hélas ! considérez....

MANDANE.

Considérez vous-même....

SPITRIDATE.

Que j'aime, et que je suis aimé.

MANDANE.

Que je suis aimée, et que j'aime.

SPITRIDATE.

N'égalez point au mien un feu mal allumé.
Le sexe vous apprend à régner sur vos âmes.

MANDANE.

Dites qu'il nous apprend à renfermer nos flammes;
Dites que votre ardeur, à force d'éclater,
S'exhale, se dissipe, ou du moins s'exténue,
Quand la nôtre grossit sous cette retenue,
Dont le joug odieux ne sert qu'à l'irriter.
Je vous parle, seigneur, avec une âme ouverte;
Et si je vous voyois capable de raison,
Si quand l'amour domine elle étoit de saison....

SPITRIDATE.

Ah ! si quelque lumière enfin vous est offerte,
Expliquez-vous, de grâce, et pour le commun bien,
Vous ni moi ne négligeons rien.

MANDANE.

Notre amour à tous deux ne rencontre qu'obstacles
Presque impossibles à forcer;
Et si pour nous le ciel n'est prodigue en miracles,
Nous espérons en vain nous en débarrasser.
Tirons-nous une fois de cette servitude
Qui nous fait un destin si rude.
Bravons Agésilas, Cotys et Lysander;
Qu'ils s'accordent sans nous, s'ils peuvent s'accorder.
Dirai-je tout ? cessons d'aimer et de prétendre,
Et nous cesserons d'en dépendre.

SPITRIDATE.

N'aimer plus! Ah! ma sœur!

MANDANE.

J'en soupire à mon tour.
Mais un grand cœur doit être au-dessus de l'amour.
Quel qu'en soit le pouvoir, quelle qu'en soit l'atteinte,
Deux ou trois soupirs étouffés,
Un moment de murmure, une heure de contrainte,
Un orgueil noble et ferme, et vous en triomphez.
N'avons-nous secoué le joug de notre prince
Que pour choisir des fers dans une autre province?
Ne cherchons-nous ici que d'illustres tyrans,
Dont les chaînes plus glorieuses
Soumettent nos destins aux obscurs différends
De leurs haines mystérieuses?
Ne cherchons-nous ici que les occasions
De fournir de matière à leurs divisions,
Et de nous imposer un plus rude esclavage
Par la nécessité d'obtenir leur suffrage?
Puisque nous y cherchons tous deux la liberté,
Tâchons de la goûter, seigneur, en sûreté;
Réduisons nos souhaits à la cause publique,
N'aimons plus que par politique;
Et, dans la conjoncture où le ciel nous a mis,
Faisons des protecteurs, sans faire d'ennemis.
A quel propos aimer, quand ce n'est que déplaire
A qui nous peut nuire ou servir?
S'il nous en faut l'appui, pourquoi nous le ravir?
Pourquoi nous attirer sa haine et sa colère?

SPITRIDATE.

Oui, ma sœur, et j'en suis d'accord;
Agésilas, ici maître de notre sort,
Peut nous abandonner à la Perse irritée,
Et nous laisser rentrer, malgré tout notre effort,
Sous la captivité que nous avons quittée.
Cotys ni Lysander ne nous soutiendront pas,
S'il faut que sa colère à nous perdre s'applique.
Aimez, aimez-le donc, du moins par politique,
Ce redoutable Agésilas.

MANDANE.

Voulez-vous que je le prévienne,
Et qu'en dépit de la pudeur
D'un amour commandé l'obéissante ardeur
Fasse éclater ma flamme auparavant la sienne?
On dit que je lui plais, qu'il soupire en secret,
Qu'il retient, qu'il combat ses désirs à regret;
Et cette vanité qui nous est naturelle

Veut croire ainsi que vous qu'on en juge assez bien :
Mais enfin c'est un feu sans aucune étincelle :
J'en crois ce qu'on en dit, et n'en sais encor rien.
S'il m'aime, un tel silence est la marque certaine
Qu'il craint Sparte et ses dures lois;
Qu'il voit qu'en m'épousant, s'il peut m'y faire reine,
Il ne peut lui donner de rois;
Que sa gloire....

SPITRIDATE.

Ma sœur, l'amour vaincra sans doute;
Ce héros est à vous, quelques lois qu'il redoute;
Et, si par la prière il ne les peut fléchir,
Ses victoires auront de quoi l'en affranchir.
Ces lois, ces mêmes lois s'imposeront silence
A l'aspect de tant de vertus;
Ou Sparte l'avouera d'un peu de violence,
Après tant d'ennemis à ses pieds abattus.

MANDANE.

C'est vous flatter beaucoup en faveur d'Elpinice,
Que ce prince après tout ne vous peut accorder
Sans une éclatante injustice,
A moins que vous ayez l'aveu de Lysander.
D'ailleurs, en exiger un hymen qui le gêne,
Et lui faire des lois au milieu de sa cour,
N'est-ce point hautement lui demander sa haine,
Quand vous lui promettez l'objet de son amour?

SPITRIDATE.

Si vous saviez, ma sœur, aimer autant que j'aime....

MANDANE.

Si vous saviez, mon frère, aimer comme je fais,
Vous sauriez ce que c'est que s'immoler soi-même,
Et faire violence à de si doux souhaits.
Je vous en parle en vain. Allez, frère barbare
Voir à quoi Lysander se résoudra pour vous;
Et si d'Agésilas la flamme se déclare,
J'en mourrai, mais je m'y résous.

SCÈNE III. — SPITRIDATE, MANDANE, AGLATIDE

AGLATIDE.

Vous me quittez, seigneur; mais vous croyez-vous quitte
Et que ce soit assez que de me rendre à moi?

SPITRIDATE.

Après tant de froideurs pour mon peu de mérite,
Est-ce vous mal servir que reprendre ma foi?

AGLATIDE.

Non; mais le pouvez-vous, à moins que je la rende?

Et, si je vous la rends, savez-vous à quel prix?

SPITRIDATE.

Je ne crois pas pour vous cette perte si grande,
Que vous en souhaitiez d'autres que vos mépris.

AGLATIDE.

Moi, des mépris pour vous!

SPITRIDATE.

C'est ainsi que j'appelle
Un feu si bien promis, et si mal allumé.

AGLATIDE.

Si je ne vous aimois, je vous aurois aimé,
Mon devoir m'en étoit un garant trop fidèle.

SPITRIDATE.

Il ne vous répondoit que d'agir un peu tard,
Et laissoit beaucoup au hasard.
Votre ordre cependant vers une autre me chasse,
Et vous avez quitté la place à votre sœur.

AGLATIDE.

Si je vous ai donné de quoi remplir la place,
Ne me devez-vous point de quoi remplir mon cœur?

SPITRIDATE.

J'en suis au désespoir; mais je n'ai point de frère
Que je puisse à mon tour vous prier d'accepter.

AGLATIDE.

Si vous n'en avez point par qui me satisfaire,
Vous avez une sœur qui vous peut acquitter:
Elle a trop d'un amant; et si sa flamme heureuse
Me renvoyoit celui dont elle ne veut plus,
Je ne suis point d'humeur fâcheuse,
Et m'accommoderois bientôt de ses refus.

SPITRIDATE.

De tout mon cœur je l'en conjure:
Envoyez-lui Cotys, ou même Agésilas,
Ma sœur, et prenez soin d'apaiser ce murmure
Qui cherche à m'imputer des sentimens ingrats.
Je vous laisse entre vous faire ce grand partage,
Et vais chez Lysander voir quel sera le mien.
Madame, vous voyez, je ne puis davantage;
Et qui fait ce qu'il peut n'est plus garant de rien.

SCÈNE IV. — AGLATIDE, MANDANE.

AGLATIDE.

Vous pourrez-vous résoudre à payer pour ce frère,
Madame, et de deux rois daignant en choisir un,
Me donner en sa place, ou le plus importun,
Ou le moins digne de vous plaire?

MANDANE.

Hélas !

AGLATIDE.

Je n'entends pas des mieux
Comme il faut qu'un hélas s'explique;
Et lorsqu'on se retranche au langage des yeux,
Je suis muette à la réplique.

MANDANE.

Pourquoi mieux expliquer quel est mon déplaisir?
Il ne se fait que trop entendre.

AGLATIDE.

Si j'avois comme vous de deux rois à choisir,
Mes déplaisirs auroient peu de chose à prétendre.
Parlez donc, et de bonne foi;
Acquittez par ce choix Spitridate envers moi.
Ils sont tous deux à vous.

MANDANE.

Je n'y suis pas moi-même.

AGLATIDE.

Qui des deux est l'aimé?

MANDANE.

Qu'importe lequel j'aime,
Si le plus digne amour, de quoi qu'il soit d'accord,
Ne peut décider de mon sort?

AGLATIDE.

Ainsi je dois perdre espérance
D'obtenir de vous aucun d'eux?

MANDANE.

Donnez-moi votre indifférence,
Et je vous les donne tous deux.

AGLATIDE.

C'en seroit un peu trop : leur mérite est si rare,
Qu'il en faut être plus avare

MANDANE.

Il est grand, mais bien moins que la félicité
De votre insensibilité.

AGLATIDE.

Ne me prenez point tant pour une âme insensible :
Je l'ai tendre, et qui souffre aisément de beaux feux;
Mais je sais ne vouloir que ce qui m'est possible,
Quand je ne puis ce que je veux.

MANDANE.

Laissez donc faire au ciel, au temps, à la fortune :
Ne voulez que ce qu'ils voudront;
Et sans prendre d'attache, ou d'idée importune,
Attendez en repos les cœurs qui se rendront.

AGLATIDE.

Il m'en pourroit coûter mes plus belles années

Avant qu'ainsi deux rois en devinssent le prix;
Et j'aime mieux borner mes bonnes destinées
Au plus digne de vos mépris.

MANDANE.

Donnez-moi donc, madame, un cœur comme le vôtre
Et je vous les redonne une seconde fois;
Ou, si c'est trop de l'un et l'autre,
Laissez-m'en le rebut, et prenez-en le choix.

AGLATIDE.

Si vous leur ordonniez à tous deux de m'en croire,
Et que l'obéissance eût pour eux quelque appas,
Peut-être que mon choix satisferoit ma gloire,
Et qu'enfin mon rebut ne vous déplairoit pas.

MANDANE.

Qui peut vous assurer de cette obéissance?
Les rois même en amour savent mal obéir;
Et les plus enflammés s'efforcent de haïr
Sitôt qu'on prend sur eux un peu trop de puissance.

AGLATIDE.

Je vois bien ce que c'est, vous voulez tout garder.
Il est honteux de rendre une de vos conquêtes;
Et, quoi qu'au plus heureux le cœur veuille accorder,
L'œil règne avec plaisir sur deux si grandes têtes.
Mais craignez que je n'use aussi de tous mes droits.
Peut-être en ai-je encor de garder quelque empire
Sur l'un et l'autre de ces rois,
Bien qu'à l'envi pour vous l'un et l'autre soupire,
Et si j'en laisse faire à mon esprit jaloux,
Quoique la jalousie assez peu m'inquiète,
Je ne sais s'ils pourront l'un ni l'autre pour vous
Tout ce que votre cœur souhaite.
(*A Cotys qui entre.*)
Seigneur, vous le savez, ma sœur a votre foi,
Et ne vous la rend que pour moi.
Usez-en comme bon vous semble;
Mais sachez que je me promets
De ne vous la rendre jamais,
A moins d'un roi qui vous ressemble.

SCÈNE V. — COTYS, MANDANE.

MANDANE.

L'étrange contre-temps que prend sa belle humeur!
Et la froide galanterie
D'affecter par bravade à tourner son malheur
En importune raillerie!
Son cœur l'en désavoue; et, murmurant tout bas....

COTYS.

Que cette belle humeur soit véritable ou feinte,
Tout ce qu'elle en prétend ne m'alarmeroit pas,
Si le pouvoir d'Agésilas
Ne me portoit dans l'âme une plus juste crainte.
Pourrez-vous l'aimer?

MANDANE.

Non.

COTYS.

Pourrez-vous l'épouser?

MANDANE.

Vous-même, dites-moi, puis-je m'en excuser?
Et quel bras, quel secours appeler à mon aide,
Lorsqu'un frère me donne, et qu'un amant me cède?

COTYS.

N'imputez point à crime une civilité
Qu'ici de général vouloit l'autorité.

MANDANE.

Souffrez-moi donc, seigneur, la même déférence
Qu'ici de nos destins demande l'assurance.

COTYS.

Vous céder par dépit, et, d'un ton menaçant,
Faire voir qu'on pénètre au cœur du plus puissant,
Qu'on sait de ses refus la plus secrète cause,
Ce n'est pas tant céder l'objet de son amour,
Que presser un rival de paroître en plein jour,
Et montrer qu'à ses vœux hautement on s'oppose.

MANDANE.

Que sert de s'opposer aux vœux d'un tel rival,
Qui n'a qu'à nous protéger mal
Pour nous livrer à notre perte?
Seroit-il d'un grand cœur de chercher à périr,
Quand il voit une porte ouverte
A régner avec gloire aux dépens d'un soupir?

COTYS.

Ah! le change vous plaît.

MANDANE.

Non, seigneur, je vous aime:
Mais je dois à mon frère, à ma gloire, à vous-même.
D'un rival si puissant si nous perdons l'appui,
Pourrons-nous du Persan nous défendre sans lui?
L'espoir d'un renouement de la vieille alliance
Flatte en vain votre amour et vos nouveaux desseins.
Si vous ne remettez sa proie entre ses mains,
Oserez-vous y prendre aucune confiance?
Quant à mon frère et moi, si les dieux irrités
Nous font jamais rentrer dessous sa tyrannie,

Comme il nous traitera d'esclaves révoltés,
Le supplice l'attend, et moi l'ignominie.
C'est ce que je saurai prévenir par ma mort:
Mais jusque-là, seigneur, permettez-moi de vivre,
Et que par un illustre et rigoureux effort,
Acceptant les malheurs où mon destin me livre,
Un sacrifice entier de mes vœux les plus doux
Fasse la sûreté de mon frère et de vous.

COTYS.

Cette sûreté malheureuse
A qui vous immolez votre amour et le mien
Peut-elle être si précieuse
Qu'il faille l'acheter de mon unique bien?
Et faut-il que l'amour garde tant de mesure
Avec des intérêts qui lui font tant d'injure?
Laissez, laissez périr ce déplorable roi,
A qui ces intérêts dérobent votre foi.
Que sert que vous l'aimiez? et que fait votre flamme
Qu'augmenter son ardeur pour croître ses malheurs,
Si malgré le don de votre âme
Votre raison vous livre ailleurs?
Armez-vous de dédains; rendez, s'il est possible,
Votre perte pour lui moins grande ou moins sensible;
Et par pitié d'un cœur trop ardemment épris,
Éteignez-en la flamme à force de mépris.

MANDANE.

L'éteindre! Ah! se peut-il que vous m'ayez aimée?

COTYS.

Jamais si digne flamme en un cœur allumée....

MANDANE.

Non, non; vous m'en feriez des sermens superflus.
Vouloir ne plus aimer, c'est déjà n'aimer plus;
Et qui peut n'aimer plus ne fut jamais capable
D'une passion véritable.

COTYS.

L'amour au désespoir peut-il encor charmer?

MANDANE.

L'amour au désespoir fait gloire encor d'aimer;
Il en fait de souffrir, et souffre avec constance,
Voyant l'objet aimé partager la souffrance;
Il regarde ses maux comme un doux souvenir
De l'union des cœurs qui ne sauroit finir;
Et comme n'aimer plus quand l'espoir abandonne
C'est aimer ses plaisirs et non pas la personne,
Il fuit cette bassesse, et s'affermit si bien,
Que toute sa douleur ne se reproche rien.

COTYS.

Quel indigne tourment, quel injuste supplice
Succède au doux espoir qui m'osoit tout offrir !

MANDANE.

Et moi, seigneur, et moi, n'ai-je rien à souffrir?
Ou m'y condamne-t-on avec plus de justice?
Si vous perdez l'objet de votre passion,
Épousez-vous celui de votre aversion?
Attache-t-on vos jours à d'aussi rudes chaînes?
Et souffrez-vous enfin la moitié de mes peines?
Cependant mon amour aura tout son éclat
En dépit du supplice où je suis condamnée;
Et si notre tyran par maxime d'État
Ne s'interdit mon hyménée,
Je veux qu'il ait la joie, en recevant ma main,
D'entendre que du cœur vous êtes souverain,
Et que les déplaisirs dont ma flamme est suivie
Ne cesseront qu'avec ma vie.
Allez, seigneur, défendre aux vôtres de durer;
Ennuyez-vous de soupirer,
Craignez de trop souffrir, et trouvez en vous-même
L'art de ne plus aimer dès qu'on perd ce qu'on aime.
Je souffrirai pour vous, et ce nouveau malheur,
De tous mes maux le plus funeste,
D'un trait assez perçant armera ma douleur
Pour trancher de mes jours le déplorable reste.

COTYS.

Que dites-vous, madame? et par quel sentiment....

SCÈNE VI. — COTYS, MANDANE, CLÉON.

CLÉON.

Spitridate, seigneur, et Lysander vous prient
De vouloir avec eux conférer un moment.

MANDANE.

Allez, seigneur, allez, puisqu'ils vous en convient.
Aimez, cédez, souffrez, ou voyez si les dieux
Voudront vous inspirer quelque chose de mieux.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — AGÉSILAS, XÉNOCLÈS.

XÉNOCLÈS.

Je remets en vos mains et l'une et l'autre lettre
Que l'esclave Damis aux miennes vient de mettre.

Vous y verrez, seigneur, quels sont les attentats....
(*Il lui donne deux lettres, dont il lit l'inscription.*)

AGÉSILAS.

Au sénateur Cratès, à l'éphore Arsidas.
Spitridate et Cotys sont de l'intelligence?

XÉNOCLÈS.

Non; il s'est caché d'eux en cette conférence;
Il a plaint leur malheur, et de tout son pouvoir;
Mais sa prudence enfin tous deux vous les renvoie,
Sans leur donner aucun espoir
D'obtenir que de vous ce qui feroit leur joie.

AGÉSILAS.

Par cette déférence il croit les mieux aigrir;
Et rejetant sur moi ce qu'ils ont à souffrir..

XÉNOCLÈS.

Vous avez mandé Spitridate,
Il entre ici.

AGÉSILAS.

Gardons qu'à ses yeux rien n'éclate.

SCÈNE II. — AGÉSILAS, SPITRIDATE, XÉNOCLÈS.

AGÉSILAS.

Aglatide, seigneur, a-t-elle encor vos vœux?

SPITRIDATE.

Non, seigneur : mais enfin ils ne vont pas loin d'elle;
Et sa sœur a fait naître une flamme nouvelle
En la place des premiers feux.

AGÉSILAS.

Elpinice?

SPITRIDATE.

Elle-même

AGÉSILAS.

Ainsi toujours pour gendre
Vous vous donnez à Lysander?

SPITRIDATE.

Seigneur, contre l'amour peut-on bien se défendre?
A peine attaque-t-il qu'on brûle de se rendre.
Le plus ferme courage est ravi de céder;
Et j'ai trouvé ma foi plus facile à reprendre
Que mon cœur à redemander.

AGÉSILAS.

Si vous considériez....

SPITRIDATE.

Seigneur, que considère
Un cœur d'un vrai mérite heureusement charmé?
L'amour n'est plus amour sitôt qu'il délibère;
Et vous le sauriez trop si vous aviez aimé.

AGÉSILAS.

Seigneur, j'aimois à Sparte, et j'aime dans Éphèse.
L'un et l'autre objet est charmant;
Mais bien que l'un m'ait plu, bien que l'autre me plaise,
Ma raison m'en a su défendre également.

SPITRIDATE.

La mienne suivroit mieux un plus commun exemple.
Si vous aimez, seigneur, ne vous refusez rien,
Ou souffrez que je vous contemple
Comme un cœur au-dessus du mien.
Des climats différens la nature est diverse;
La Grèce a des vertus qu'on ne voit point en Perse.
Permettez qu'un Persan n'ose vous imiter,
Que sur votre partage il craigne d'attenter,
Qu'il se contente à moins de gloire,
Et trouve en sa foiblesse un destin assez doux
Pour ne point envier cette haute victoire,
Que vous seul avez droit de remporter sur vous.

AGÉSILAS.

Mais de mon ennemi rechercher l'alliance!

SPITRIDATE.

De votre ennemi!

AGÉSILAS.

Non, Lysander ne l'est pas :
Mais s'il faut vous le dire, il y court à grands pas.

SPITRIDATE.

C'en est assez; je dois me faire violence
Et renonce à plus croire ou mes yeux, ou mon cœur.
Ne m'ordonnez-vous rien sur l'hymen de ma sœur?
Cotys l'aime.

AGÉSILAS.

Il est roi, je ne suis pas son maître;
Et Mandane lui vous n'êtes pas mes sujets.
L'aime-t-elle?

SPITRIDATE.

Il se peut. Lui ferai-je connoître
Que vous auriez d'autres projets?

AGÉSILAS.

C'est me connoître mal; je ne contrains personne.

SPITRIDATE.

Peut-être qu'elle n'aime encor que sa couronne;
Et je ne sais pas bien où pencheroit son choix,
Si le ciel lui donnoit à choisir de deux rois.
Vous l'avez jusqu'ici de tant d'honneurs comblée,
De tant de faveurs accablée,
Qu'à vos ordres ses vœux sans peine assujettis....

AGÉSILAS.

L'ingrate!

SPITRIDATE.

Je réponds de sa reconnoissance,
Et qu'elle ne consent à l'espoir de Cotys
Que pour le maintenir dans votre dépendance.
Pourroit-elle, seigneur, davantage pour vous?

AGÉSILAS.

Non : mais qui la pressoit de choisir un époux?

SPITRIDATE.

L'occasion d'un roi, seigneur, est bien pressante.
Les plus dignes objets ne l'ont pas chaque jour;
Elle échappe à la moindre attente
Dont on veut éprouver l'amour.
A moins que de la prendre au moment qu'elle arrive,
On s'expose aux périls de l'accepter trop tard;
Et l'asile est si beau pour une fugitive,
Qu'elle ne peut sans crime en rien mettre au hasard.

AGÉSILAS.

Elle eût peu hasardé peut-être pour attendre.

SPITRIDATE.

Voyoit-elle en ces lieux un plus illustre espoir?

AGÉSILAS.

Comme l'amour n'entend que ce qu'il veut entendre,
Il ne voit que ce qu'il veut voir.
Si je l'ai jusqu'ici de tant d'honneurs comblée,
De tant de faveurs accablée,
Ces faveurs, ces honneurs ne lui disoient-ils rien?
Elle les entendoit trop bien en dépit d'elle :
Mais l'ingrate! mais la cruelle!...
Seigneur, à votre tour vous m'entendez trop bien.
Qu'elle aille chez Cotys partager sa couronne;
Je n'y mets point d'obstacle, et n'en veux rien savoir;
Soit que l'ambition, soit que l'amour la donne,
Vous avez tous deux tout pouvoir.
Si pourtant vous m'aimiez....

SPITRIDATE.

Soyez seur de mon zèle.
Ma parole à Cotys est encore à donner.
Mais si cet hyménée a de quoi vous gêner,
Mandane que deviendra-t-elle?

AGÉSILAS.

Allez, encore un coup, allez en d'autres lieux
Épargner par pitié cette gêne à mes yeux;
Sauvez-moi du chagrin de montrer que je l'aime.

SPITRIDATE.

Elle vient recevoir vos ordres elle-même.

SCÈNE III. — AGÉSILAS, SPITRIDATE, MANDANE, XÉNOCLÈS.

AGÉSILAS.

O vue! ô sur mon cœur regards trop absolus!
Que vous allez troubler mes vœux irrésolus!
Ne partez pas, madame. O ciel! j'en vais trop dire.

MANDANE.

Je conçois mal, seigneur, de quoi vous me parlez.
Moi partir?

AGÉSILAS.

Oui, partez, encor que j'en soupire.
Que ce mot ne peut-il suffire!

MANDANE.

Je conçois encor moins pourquoi vous m'exilez.

AGÉSILAS.

J'aime trop à vous voir et je vous ai trop vue;
C'est, madame, ce qui me tue.
Partez, partez, de grâce.

MANDANE.

Où me bannissez-vous?

AGÉSILAS.

Nommez-vous un exil le trône d'un époux?

MANDANE.

Quel trône, et quel époux?

AGÉSILAS.

Cotys....

MANDANE.

Je crois qu'il m'aime;
Mais si je vous regarde ici comme mon roi
Et comme un protecteur que j'ai choisi moi-même,
Puis-je sans votre aveu l'assurer de ma foi?
Après tant de bontés et de marques d'estime,
A vous moins déférer je croirois faire un crime;
Et mon âme....

AGÉSILAS.

Ah! c'est trop déférer, et trop peu.
Quoi! pour cet hyménée exiger mon aveu!

MANDANE.

Jusque-là mon bonheur n'aura qu'incertitude;
Et, bien qu'une couronne éblouisse aisément...

SPITRIDATE.

Ma sœur, il faut parler un peu plus clairement.
Le roi s'est plaint à moi de votre ingratitude.

MANDANE.

Et je me plains à lui des inégalités
Qu'il me force de voir lui-même en ses bontés.

Tout ce que pour un autre a voulu ma prière,
Vous me l'avez, seigneur, et sur l'heure accordé;
Et pour mes intérêts ce qu'on a demandé
Prête à de prompts refus une digne matière!

AGÉSILAS.

Si vous vouliez avoir des yeux
Pour voir de ces refus la véritable cause....

SPITRIDATE.

N'est-ce pas assez dire, et faut-il autre chose?
Voyez mieux sa pensée, ou répondez-y mieux.
Ces refus obligeans veulent qu'on les entende;
Ils sont de ses faveurs le comble, et la plus grande.
Tout roi qu'est votre amant, perdez-le sans ennui,
Lorsqu'on vous en destine un plus puissant que lui.
M'en désavouerez-vous, seigneur?

AGÉSILAS.

Non, Spitridate.
C'est inutilement que ma raison me flatte:
Comme vous j'ai mon foible, et j'avoue à mon tour
Qu'un si triste secours défend mal de l'amour.
Je vois par mon épreuve avec quelle injustice
Je vous refusois Elpinice:
Je cesse de vous faire une si dure loi.
Allez; elle est à vous, si Mandane est à moi.
Ce que pour Lysander je semble avoir de haine
Fera place aux douceurs de cette double chaîne
Dont vous serez le nœud commun;
Et cet heureux hymen, accompagné du vôtre,
Nous rendant entre nous garant de l'un vers l'autre,
Réduira nos trois cœurs en un.
Madame, parlez donc.

SPITRIDATE.

Seigneur, l'obéissance
S'exprime assez par le silence;
Trouvez bon que je puisse apprendre à Lysander
La grâce qu'à ma flamme il vous plaît d'accorder.

SCÈNE IV. — AGÉSILAS, MANDANE, XÉNOCLÈS

AGÉSILAS.

En puis-je pour la mienne espérer une égale,
Madame? ou ne sera-ce en effet qu'obéir?

MANDANE.

Seigneur, je croirois vous trahir
Et n'avoir pas pour vous une âme assez royale,
Si je vous cachois rien des justes sentimens
Que m'inspire le ciel pour deux rois mes amans.

J'ai vu que vous m'aimiez; et sans autre interprète
J'en ai cru vos faveurs qui m'ont si peu coûté;
J'en ai cru vos bontés, et l'assiduité
Qu'apporte à me chercher votre ardeur inquiète.
Ma gloire y vouloit consentir,
Mais ma reconnoissance a pris soin de la vôtre.
Vos feux la hasardoient, et pour les amortir
J'ai réduit mes désirs à pencher vers un autre.
Pour m'épouser, vous le pouvez,
Je ne saurois former de vœux plus élevés;
Mais, avant que juger ma conquête assez haute,
De l'œil dont il faut voir ce que vous vous devez,
Voyez ce qu'elle donne, ou plutôt ce qu'elle ôte.
Votre Sparte si haut porte sa royauté,
Que tout sang étranger la souille et la profane;
Jalouse de ce trône où vous êtes monté,
Y faire seoir une Persane,
C'est pour elle une étrange et dure nouveauté;
Et tout votre pouvoir ne peut m'y donner place
Que vous n'y renonciez pour toute votre race.
Vos éphores peut-être oseront encor plus;
Et si votre sénat avec eux se soulève,
Si de me voir leur reine indignés et confus,
Ils m'arrachent d'un trône où votre choix m'élève,
Pensez bien à la suite avant que d'achever,
Et si ce sont périls que vous deviez braver.
Vous les voyez si bien que j'ai mauvaise grâce
De vous en faire souvenir:
Mais mon zèle a voulu cette indiscrète audace,
Et moi je n'ai pas cru devoir la retenir.
Que la suite, après tout, vous flatte ou vous traverse,
Ma gloire est sans pareille aux yeux de l'univers,
S'il voit qu'une Persane au vainqueur de la Perse
Donne à son tour des lois, et l'arrête en ses fers.
Comme votre intérêt m'est plus considérable,
Je tâche de vous rendre à des destins meilleurs.
Mon amour peut vous perdre, et je m'attache ailleurs
Pour être pour vous moins aimable.
Voilà ce que devoit un cœur reconnoissant.
Quant au reste, parlez en maître,
Vous êtes ici tout-puissant.

AGÉSILAS.

Quand peut-on être ingrat, si c'est là reconnoître?
Et que puis-je sur vous si le cœur n'y consent?

MANDANE.

Seigneur, il est donné; la main n'est pas donnée;
Et l'inclination ne fait pas l'hyménée:

Au défaut de ce cœur, je vous offre une foi
Sincère, inviolable, et digne enfin de moi.
Voyez si ce partage aura pour vous des charmes.
Contre l'amour d'un roi c'est assez raisonner.
J'aime, et vais toutefois attendre sans alarmes
Ce qu'il lui plaira m'ordonner.
Je fais un sacrifice assez noble, assez ample,
S'il en veut un en ce grand jour;
Et, s'il peut se résoudre à vaincre son amour,
J'en donne à son grand cœur un assez haut exemple.
Qu'il écoute sa gloire ou suive son désir,
Qu'il se fasse grâce ou justice,
Je me tiens prête à tout, et lui laisse à choisir
De l'exemple ou du sacrifice.

SCÈNE V. — AGÉSILAS, XÉNOCLÈS.

AGÉSILAS.

Qu'une Persane m'ose offrir un si grand choix!
Parmi nous qui traitons la Perse de barbare,
Et méprisons jusqu'à ses rois,
Est-il plus haut mérite? est-il vertu plus rare?
Cependant mon destin à ce point est amer,
Que plus elle mérite, et moins je dois l'aimer;
Et que plus ses vertus sont dignes de l'hommage
Que rend toute mon âme à cet illustre objet,
Plus je la dois fermer à tout autre projet
Qu'à celui d'égaler sa grandeur de courage.

XÉNOCLÈS.

Du moins vous rendre heureux, ce n'est plus hasarder.
Puisqu'un si digne amour fait grâce à Lysander,
Il n'a plus lieu de se contraindre :
Vous devenez par là maître de tout l'État;
Et, ce grand homme à vous, vous n'avez plus à craindre
Ni d'éphores ni de sénat.

AGÉSILAS.

Je n'en suis pas encor d'accord avec moi-même.
J'aime; mais, après tout, je hais autant que j'aime;
Et ces deux passions qui règnent tour à tour
Ont au fond de mon cœur si peu d'intelligence,
Qu'à peine immole-t-il la vengeance à l'amour,
Qu'il voudroit immoler l'amour à la vengeance.
Entre ce digne objet et ce digne ennemi,
Mon âme incertaine et flottante,
Quoi que l'un me promette, et quoi que l'autre attente,
Ne se peut ni dompter, ni croire qu'à demi :
Et plus des deux côtés je la sens balancée,

Plus je vois clairement que si je veux régner,
Moi qui de Lysander vois toute la pensée,
Il le faut tout à fait ou perdre ou regagner;
Qu'il est temps de choisir.

XÉNOCLÈS.

Qu'il seroit magnanime
De vaincre et la vengeance et l'amour à la fois!

AGÉSILAS.

Il faudroit, Xénoclès, une âme plus sublime.

XÉNOCLÈS.

Il ne faut que vouloir : tout est possible aux rois.

AGÉSILAS.

Ah! si je pouvois tout, dans l'ardeur qui me presse,
Pour ces deux passions qui partagent mes vœux,
Peut-être aurois-je la foiblesse
D'obéir à toutes les deux.

SCÈNE VI. — AGÉSILAS, LYSANDER, XÉNOCLÈS.

LYSANDER.

Seigneur, il vous a plu disposer d'Elpinice:
Nous devons, elle et moi, beaucoup à vos bontés;
Et je serai ravi qu'elle vous obéisse,
Pourvu que de Cotys les vœux soient acceptés.
J'en ai donné parole, il y va de ma gloire.
Spitridate, sans lui, ne sauroit être heureux :
Et donner mon aveu, s'ils ne le sont tous deux,
C'est faire à mon honneur une tache trop noire.
Vous pouvez nous parler en roi.
Ma fille vous doit plus qu'à moi :
Commandez, elle est prête, et je saurai me taire.
N'exigez rien de plus d'un père.
Il a tenu toujours vos ordres à bonheur;
Mais rendez-lui cette justice
De souffrir qu'il emporte au tombeau cet honneur,
Qui fait l'unique prix de trente ans de service.

AGÉSILAS.

Oui, vous l'y porterez, et du moins de ma part
Ce précieux honneur ne court aucun hasard.
On a votre parole, et j'ai donné la mienne :
Et, pour faire aujourd'hui que l'une et l'autre tienne,
Il faut vaincre un amour qui m'étoit aussi doux
Que votre gloire l'est pour vous,
Un amour dont l'espoir ne voyoit plus d'obstacle.
Mais enfin il est beau de triompher de soi,
Et de s'accorder ce miracle,
Quand on peut hautement donner à tous la loi,

Et que le juste soin de combler notre gloire
Demande notre cœur pour dernière victoire.
Un roi né pour l'éclat des grandes actions
Dompte jusqu'à ses passions,
Et ne se croit point roi, s'il ne fait sur lui-même
Le plus illustre essai de son pouvoir suprême.
(*A Xénoclès.*)
Allez dire à Cotys que Mandane est à lui;
Que si mes feux aux siens ne l'ont pas accordée,
Pour venger son amour de ce moment d'ennui,
Je veux la lui céder comme il me l'a cédée.
Oyez de plus.
(*Il parle à l'oreille à Xénoclès, qui s'en va.*)

SCÈNE VII. — AGÉSILAS, LYSANDER.

AGÉSILAS.

Eh bien! vos mécontentemens
Me seront-ils encore à craindre?
Et vous souviendrez-vous des mauvais traitemens
Qui vous avoient donné tant de lieu de vous plaindre?

LYSANDER.

Je vous ai dit, seigneur, que j'étois tout à vous;
Et j'y suis d'autant plus, que, malgré l'apparence,
Je trouve des bontés qui passent l'espérance
Où je n'avois cru voir que des soupçons jaloux.

AGÉSILAS.

Et que va devenir cette docte harangue
Qui du fameux Cléon doit ennoblir la langue?

LYSANDER.

Seigneur....

AGÉSILAS.

Nous sommes seuls, j'ai chassé Xénoclès :
Parlons confidemment. Que venez-vous d'écrire
A l'éphore Arsidas, au sénateur Cratès?
Je vous défère assez pour n'en vouloir rien lire.
Avec moi n'appréhendez rien,
Tout est encor fermé. Voyez.

LYSANDER.

Je suis coupable,
Parce qu'on me trahit, que l'on vous sert trop bien,
Et que, par un effort de prudence admirable,
Vous avez su prévoir de quoi seroit capable,
Après tant de mépris, un cœur comme le mien.
Ce dessein toutefois ne passera pour crime
Que parce qu'il est sans effet;
Et ce qu'on va nommer forfait

N'a rien qu'un plein succès n'eût rendu légitime.
Tout devient glorieux pour qui peut l'obtenir,
Et qui le manque est à punir.

AGÉSILAS.

Non, non; j'aurois plus fait peut-être en votre place.
Il est naturel aux grands cœurs
De sentir vivement de pareilles rigueurs;
Et vous m'offenseriez de douter de ma grâce.
Comme roi, je la donne, et comme ami discret,
Je vous assure du secret.
Je remets en vos mains tout ce qui vous peut nuire.
Vous m'avez trop servi pour m'en trouver ingrat;
Et d'un trop grand soutien je priverois l'État
Pour des ressentimens où j'ai su vous réduire.
Ma puissance établie et mes droits conservés
Ne me laissent point d'yeux pour voir votre entreprise.
Dites-moi seulement avec même franchise,
Vous dois-je encor bien plus que vous ne me devez?

LYSANDER.

Avez-vous pu, seigneur, me devoir quelque chose?
Qui sert le mieux son roi ne fait que son devoir.
En vous de tout l'État j'ai défendu la cause
Quand je l'ai fait tomber dessous votre pouvoir.
Le zèle est tout de feu quand ce grand devoir presse:
Et, comme à le moins suivre on s'en acquitte mal,
Le mien vous servit moins qu'il ne servit la Grèce,
Quand j'en sus ménager les cœurs avec adresse
Pour vous en faire général.
Je vous dois cependant et la vie et ma gloire;
Et lorsqu'un dessein malheureux
Peut me coûter le jour et souiller ma mémoire,
La magnanimité de ce cœur généreux....

AGÉSILAS.

Reprochez-moi plutôt toutes mes injustices,
Que de plus ravaler de si rares services.
Elles ont fait le crime, et j'en tire ce bien,
Que j'ai pu m'acquitter et ne vous dois plus rie.
A présent que la gratitude
Ne peut passer pour dette en qui s'est acquitté,
Vos services, payés d'un traitement si rude,
Vont recevoir de moi ce qu'ils ont mérité.
S'ils ont su conserver un trône en ma famille,
J'y veux par mon hymen faire seoir votre fille.
C'est ainsi qu'avec vous je puis le partager.

LYSANDER.

Seigneur, à ces bontés que je n'osois attendre,
Que puis-je....

AGÉSILAS.

Jugez-en comme il en faut juger,
Et surtout commencez d'apprendre
Que les rois sont jaloux du souverain pouvoir,
Qu'ils aiment qu'on leur doive, et ne peuvent devoir;
Que rien à leurs sujets n'acquiert l'indépendance;
Qu'ils règlent à leur choix l'emploi des plus grands cœurs;
Qu'ils ont pour qui les sert des grâces, des faveurs,
Et qu'on n'a jamais droit sur leur reconnoissance.
Prenons dorénavant, vous et moi, pour objet,
Les devoirs qu'il faudra l'un à l'autre nous rendre :
N'oubliez pas ceux d'un sujet,
Et j'aurai soin de ceux d'un gendre.

SCÈNE VIII. — AGÉSILAS, LYSANDER, AGLATIDE *conduite par* XÉNOCLÈS.

AGLATIDE.

Sur un ordre, seigneur, reçu de votre part,
Je viens, étonnée et surprise
De voir que tout d'un coup un roi m'en favorise,
Qui me daignoit à peine honorer d'un regard.

AGÉSILAS.

Sortez d'étonnement. Les temps changent, madame,
Et l'on n'a pas toujours mêmes yeux ni même âme.
Pourriez-vous de ma main accepter un époux?

AGLATIDE.

Si mon père y consent, mon devoir me l'ordonne;
Ce me sera trop d'heur de le tenir de vous.
Mais avant que savoir quelle en est la personne,
Pourrois-je vous parler avec la liberté
Que me souffroit à Sparte un feu trop écouté,
Alors qu'il vous plaisoit, ou m'aimer, ou me dire
Qu'en votre cœur mes yeux s'étoient fait un empire?
Non que j'y pense encor: j'apprends de vous, seigneur,
Qu'on change avec le temps, d'âme, d'yeux, et de cœur.

AGÉSILAS.

Rappelez ces beaux jours pour me parler sans feindre;
Mais si vous le pouvez, madame, épargnez-moi.

AGLATIDE.

Ce seroit sans raison que j'oserois m'en plaindre :
L'amour doit être libre, et vous êtes mon roi.
Mais, puisque jusqu'à vous vous m'avez fait prétendre,
N'obligez point, seigneur, cet espoir à descendre,
Et ne me faites point de lois
Qui profanent l'honneur de votre premier choix.
J'y trouvois pour moi tant de gloire,

J'en chéris à tel point la flatteuse mémoire,
Que je regarderois comme un indigne époux
Quiconque m'offriroit un moindre rang que vous.
Si cet orgueil a quelque crime,
Il n'en faut accuser que votre trop d'estime;
Ce sont des sentimens que je ne puis trahir.
Après cela, parlez; c'est à moi d'obéir.

AGÉSILAS.

Je parlerai, madame, avec même franchise.
J'aime à voir cet orgueil que mon choix autorise
A dédaigner les vœux de tout autre qu'un roi :
J'aime cette hauteur en un jeune courage;
Et vous n'aurez point lieu de vous plaindre de moi,
Si votre heureux destin dépend de mon suffrage.

SCÈNE IX. — AGÉSILAS, LYSANDER, COTYS, SPITRIDATE, MANDANE, ELPINICE, AGLATIDE, XÉNOCLÈS.

COTYS.

Seigneur, à vos bontés nous venons consacrer,
Et Mandane et moi, notre vie.

SPITRIDATE.

De pareilles faveurs, seigneur, nous font rentrer
Pour vous faire voir même envie.

AGÉSILAS.

Je vous ai fait justice à tous,
Et je crois que ce jour vous doit être assez doux,
Qui de tous vos souhaits à votre gré décide;
Mais, pour le rendre encor plus doux et plus charmant,
Sachez que Sparte voit sa reine en Aglatide,
A qui le ciel en moi rend son premier amant.

AGLATIDE.

C'est me faire, seigneur, des surprises nouvelles.

AGÉSILAS.

Rendons nos cœurs, madame, à des flammes si belles;
Et tous ensemble allons préparer ce beau jour,
Qui par un triple hymen couronnera l'amour!

FIN D'AGÉSILAS.

ATTILA, ROI DES HUNS.

TRAGÉDIE.

1667.

AU LECTEUR.

Le nom d'Attila est assez connu; mais tout le monde n'en connoît pas tout le caractère. Il étoit plus homme de tête que de main, tâchoit à diviser ses ennemis, ravageoit les peuples indéfendus, pour donner de la terreur aux autres, et tirer tribut de leur épouvante, et s'étoit fait un tel empire sur les rois qui l'accompagnoient, que, quand même il leur eût commandé des parricides, ils n'eussent osé lui désobéir. Il est malaisé de savoir quelle étoit sa religion : le surnom de *Fléau de Dieu*, qu'il prenoit lui-même, montre qu'il n'en croyoit pas plusieurs. Je l'estimerois Arien, comme les Ostrogoths et les Gépides de son armée, n'étoit la pluralité des femmes, que je lui ai retranchée ici. Il croyoit fort aux devins, et c'étoit peut-être tout ce qu'il croyoit. Il envoya demander par deux fois à l'empereur Valentinian sa sœur Honorie avec de grandes menaces, et, en l'attendant, il épousa Ildione, dont tous les historiens marquent la beauté, sans parler de sa naissance. C'est ce qui m'a enhardi à la faire sœur d'un de nos premiers rois, afin d'opposer la France naissante au déclin de l'empire. Il est constant qu'il mourut la première nuit de son mariage avec elle. Marcellin dit qu'elle le tua elle-même, et je lui en ai voulu donner l'idée, quoique sans effet. Tous les autres rapportent qu'il avoit accoutumé de saigner du nez, et que les vapeurs du vin et des viandes dont il se chargea fermèrent le passage à ce sang, qui, après l'avoir étouffé, sortit avec violence par tous les conduits. Je les ai suivis sur la manière de sa mort: mais j'ai cru plus à propos d'en attribuer la cause à un excès de colère qu'à un excès d'intempérance.

Au reste, on m'a pressé de répondre ici par occasion aux invectives qu'on a publiées depuis quelque temps contre la comédie. Mais je me contenterai d'en dire deux choses, pour fermer la bouche à ces ennemis d'un divertissement si honnête et si utile : l'un[1], que je soumets tout ce que j'ai fait et ferai à l'avenir à la censure des puissances, tant ecclésiastiques que séculières, sous lesquelles Dieu me fait vivre : je ne sais s'ils en voudroient faire autant; l'autre, que la comédie est assez justifiée par cette célèbre traduction de la moitié de celles de Térence, que des personnes d'une piété exemplaire et rigide ont donnée au public, et ne l'auroient jamais fait, si elles n'eussent jugé qu'on peut innocemment mettre sur la scène des filles engrossées par leurs amans, et des marchands d'esclaves à prostituer[2]. La

1. « L'une. »

2. Traduction de Port-Royal, attribuée à Le Maistre de Sacy, et qui ne comprend que trois pièces : *l'Andrienne*, *les Adelphes* et le *Phormion*.

nôtre ne souffre point de tels ornemens. L'amour en est l'âme pour l'ordinaire; mais l'amour dans le malheur n'excite que la pitié, et est plus capable de purger en nous cette passion que de nous en faire envie.

Il n'y a point d'homme, au sortir de la représentation du *Cid*, qui voulût avoir tué, comme lui, le pere de sa maîtresse, pour en recevoir de pareilles douceurs, ni de fille qui souhaitât que son amant eût tué son père, pour avoir la joie de l'aimer en poursuivant sa mort. Les tendresses de l'amour content sont d'une autre nature; et c'est ce qui m'oblige à les éviter. J'espère un jour traiter cette matière plus au long, et faire voir quelle erreur c'est de dire qu'on peut faire parler sur le théâtre toutes sortes de gens, selon toute l'étendue de leurs caractères.

PERSONNAGES.

ATTILA, roi des Huns.
ARDARIC, roi des Gépides.
VALAMIR, roi des Ostrogoths.
HONORIE, sœur de l'empereur Valentinian.
ILDIONE, sœur de Méroüée, roi de France.
OCTAR, capitaine des gardes d'Attila.
FLAVIE, dame d'honneur d'Honorie.

La scène est au camp d'Attila, dans la Norique.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — ATTILA, OCTAR, SUITE.

ATTILA.

Ils ne sont pas venus, nos deux rois? qu'on leur dite
Qu'ils se font trop attendre, et qu'Attila s'ennuie;
Qu'alors que je les mande ils doivent se hâter.

OCTAR.

Mais, seigneur, quel besoin de les en consulter?
Pourquoi de votre hymen les prendre pour arbitres,
Eux qui n'ont de leur trône ici que de vains titres,
Et que vous ne laissez au nombre des vivans
Que pour traîner partout deux rois pour vos suivans?

ATTILA.

J'en puis résoudre seul, Octar, et les appelle,
Non sous aucun espoir de lumière nouvelle;
Je crois voir avant eux ce qu'ils m'éclairciront,
Et m'être déjà dit tout ce qu'ils me diront :
Mais de ces deux partis lequel que je préfère,
Sa gloire est un affront pour l'autre, et pour son frere;

Et je veux attirer d'un si juste courroux
Sur l'auteur du conseil les plus dangereux coups,
Assurer une excuse à ce manque d'estime,
Pouvoir, s'il est besoin, livrer une victime;
Et c'est ce qui m'oblige à consulter ces rois,
Pour faire à leurs périls éclater ce grand choix :
Car enfin j'aimerois un prétexte à leur perte;
J'en prendrois hautement l'occasion offerte.
Ce titre en eux me choque, et je ne sais pourquoi
Un roi que je commande ose se nommer roi.
Un nom si glorieux marque une indépendance
Que souille, que détruit la moindre obéissance;
Et je suis las de voir que du bandeau royal
Ils prennent droit tous deux de me traiter d'égal.

OCTAR.

Mais, seigneur, se peut-il que pour ces deux princesses
Vous ayez mêmes yeux et pareilles tendresses,
Que leur mérite égal dispose sans ennui
Votre âme irrésolue aux sentimens d'autrui?
Ou si vers l'une ou l'autre elle a pris quelque pente,
Dont prennent ces deux rois la route différente,
Voudra-t-elle, aux dépens de ses vœux les plus doux,
Préparer une excuse à ce juste courroux?
Et pour juste qu'il soit, est-il si fort à craindre
Que le grand Attila s'abaisse à se contraindre?

ATTILA.

Non : mais la noble ardeur d'envahir tant d'États
Doit combattre de tête encor plus que de bras,
Entre ses ennemis rompre l'intelligence,
Y jeter du désordre et de la défiance,
Et ne rien hasarder qu'on n'ait de toutes parts,
Autant qu'il est possible, enchaîné les hasards.
Nous étions aussi forts qu'à présent nous le sommes
Quand je fondis en Gaule avec cinq cent mille hommes.
Dès lors, s'il t'en souvient, je voulus, mais en vain,
D'avec le Visigoth détacher le Romain.
J'y perdis auprès d'eux des soins qui me perdirent;
Loin de se diviser, d'autant mieux ils s'unirent.
La terreur de mon nom pour nouveaux compagnons
Leur donna les Alains, les Francs, les Bourguignons;
Et, n'ayant pu semer entre eux aucuns divorces,
Je me vis en déroute avec toutes mes forces.
J'ai su les rétablir, et cherche à me venger;
Mais je cherche à le faire avec moins de danger.
De ces cinq nations contre moi trop heureuses,
J'envoie offrir la paix aux deux plus belliqueuses;
Je traite avec chacune; et comme toutes deux

De mon hymen offert ont accepté les nœuds,
Des princesses qu'ensuite elles en font le gage
L'une sera ma femme et l'autre mon otage.
Si j'offense par là l'un des deux souverains,
Il craindra pour sa sœur qui reste entre mes mains.
Ainsi je les tiendrai l'un et l'autre en contrainte,
L'un par mon alliance, et l'autre par la crainte,
Ou si le malheureux s'obstine à s'irriter,
L'heureux en ma faveur saura lui résister;
Tant que de nos vainqueurs terrassés l'un par l'autre
Les trônes ébranlés tombent au pied du nôtre.
Quant à l'amour, apprends que mon plus doux souci
N'est.... Mais Ardaric entre, et Valamir aussi.

SCÈNE II. — ATTILA, ARDARIC, VALAMIR, OCTAR.

ATTILA.

Rois, amis d'Attila, soutiens de ma puissance,
Qui rangez tant d'États sous mon obéissance
Et de qui les conseils, le grand cœur et la main,
Me rendent formidable à tout le genre humain,
Vous voyez en mon camp les éclatantes marques
Que de ce vaste effroi nous donnent deux monarques.
En Gaule Méroüée, à Rome l'empereur,
Ont cru par mon hymen éviter ma fureur.
La paix avec tous deux en même temps traitée
Se trouve avec tous deux à ce prix arrêtée;
Et presque sur les pas de mes ambassadeurs
Les leurs m'ont amené deux princesses leurs sœurs.
Le choix m'en embarrasse, il est temps de le faire;
Depuis leur arrivée en vain je le diffère;
Il faut enfin résoudre; et, quel que soit ce choix,
J'offense un empereur, ou le plus grand des rois.
Je le dis, le plus grand, non qu'encor la victoire
Ait porté Méroüée à ce comble de gloire;
Mais, si de nos devins l'oracle n'est point faux,
Sa grandeur doit atteindre aux degrés les plus hauts;
Et de ses successeurs l'empire inébranlable
Sera de siècle en siècle enfin si redoutable,
Qu'un jour toute la terre en recevra des lois,
Ou tremblera du moins au nom de leurs François.
Vous donc, qui connoissez de combien d'importance
Est pour nos grands projets l'une et l'autre alliance,
Prêtez-moi des clartés pour bien voir aujourd'hui
De laquelle ils auront ou plus ou moins d'appui;
Qui des deux, honoré par ces nœuds domestiques,
Nous vengera le mieux des champs catalauniques;

Et qui des deux enfin, déchu d'un tel espoir,
Sera le plus à craindre à qui veut tout pouvoir.

ARDARIC.

En l'état où le ciel a mis votre puissance,
Nous mettrions en vain les forces en balance :
Tout ce qu'on y peut voir ou de plus ou de moins
Ne vaut pas amuser le moindre de vos soins.
L'un et l'autre traité suffit pour nous instruire
Qu'ils vous craignent tous deux et n'osent plus vous nuire.
Ainsi, sans perdre temps à vous inquiéter,
Vous n'avez que vos yeux, seigneur, à consulter.
Laissez aller ce choix du côté du mérite
Pour qui, sur leur rapport, l'amour vous sollicite;
Croyez ce qu'avec eux votre cœur résoudra;
Et de ces potentats s'offense qui voudra.

ATTILA.

L'amour chez Attila n'est pas un bon suffrage;
Ce qu'on m'en donneroit me tiendroit lieu d'outrage,
Et tout exprès ailleurs je porterois ma foi,
De peur qu'on n'eût par là trop de pouvoir sur moi.
Les femmes qu'on adore usurpent un empire
Que jamais un mari n'ose ou ne peut dédire :
C'est au commun des rois à se plaire en leurs fers,
Non à ceux dont le nom fait trembler l'univers.
Que chacun de leurs yeux aime à se faire esclave;
Moi, je ne veux les voir qu'en tyrans que je brave :
Et par quelques attraits qu'ils captivent un cœur,
Le mien en dépit d'eux est tout à ma grandeur.
Parlez donc seulement du choix le plus utile,
Du courroux à dompter ou plus ou moins facile;
Et ne me dites point que de chaque côté
Vous voyez comme lui peu d'inégalité.
En matière d'État ne fût-ce qu'un atome,
Sa perte quelquefois importe d'un royaume;
Il n'est scrupule exact qu'il n'y faille garder,
Et le moindre avantage a droit de décider.

VALAMIR.

Seigneur, dans le penchant que prennent les affaires,
Les grands discours ici ne sont pas nécessaires;
Il ne faut que des yeux; et pour tout découvrir,
Pour décider de tout, on n'a qu'à les ouvrir.
Un grand destin commence, un grand destin s'achève :
L'empire est prêt à choir, et la France s'élève;
L'une peut avec elle affermir son appui,
Et l'autre en trébuchant l'ensevelir sous lui.
Vos devins vous l'ont dit; n'y mettez point d'obstacles,
Vous qui n'avez jamais douté de leurs oracles :

Soutenir un État chancelant et brisé,
C'est chercher par sa chute à se voir écrasé.
Appuyez donc la France, et laissez tomber Rome;
Aux grands ordres du ciel prêtez ceux d'un grand homme:
D'un si bel avenir avouez vos devins,
Avancez les succès, et hâtez les destins.

ARDARIC.

Oui, le ciel, par le choix de ces grands hyménées,
A mis entre vos mains le cours des destinées;
Mais s'il est glorieux, seigneur, de le hâter,
Il l'est, et plus encor, de si bien l'arrêter,
Que la France, en dépit d'un infaillible augure,
N'aille qu'à pas traînans vers sa grandeur future,
Et que l'aigle, accablé par ce destin nouveau,
Ne puisse trébucher que sur votre tombeau.
Seroit-il gloire égale à celle de suspendre
Ce que ces deux États du ciel doivent attendre,
Et de vous faire voir aux plus savans devins
Arbitre des succès et maître des destins?
J'ose vous dire plus. Tout ce qu'ils vous prédisent,
Avec pleine clarté dans le ciel ils le lisent;
Mais vous assurent-ils que quelque astre jaloux
N'ait point mis plus d'un siècle entre l'effet et vous?
Ces éclatans retours que font les destinées
Sont assez rarement l'œuvre de peu d'années;
Et ce qu'on vous prédit touchant ces deux États
Peut être un avenir qui ne vous touche pas.
Cependant regardez ce qu'est encor l'empire:
Il chancelle, il se brise, et chacun le déchire;
De ses entrailles même il produit les tyrans;
Mais il peut encor plus que tous ses conquérans.
Le moindre souvenir des champs catalauniques
En peut mettre à vos yeux des preuves trop publiques:
Singibar, Gondebaut, Méroüée, et Thierri,
Là, sans Aétius, tous quatre auroient péri.
Les Romains firent seuls cette grande journée:
Unissez-les à vous par un digne hyménée.
Puisque déjà sans eux vous pouvez presque tout,
Il n'est rien dont par eux vous ne veniez à bout.
Quand de ces nouveaux rois ils vous auront fait maître,
Vous verrez à loisir de qui vous voudrez l'être,
Et résoudrez vous seul avec tranquillité
Si vous leur souffrirez encor l'égalité.

VALAMIR.

L'empire, je l'avoue, est encor quelque chose;
Mais nous ne sommes plus au temps de Théodose;
Et comme dans sa race il ne revit pas bien,

L'empire est quelque chose et l'empereur n'est rien.
Ses deux fils n'ont rempli les trônes des deux Romes
Que d'idoles pompeux, que d'ombres au lieu d'hommes.
L'imbécile fierté de ces faux souverains,
Qui n'osoit à son aide appeler des Romains,
Parmi des nations qu'ils traitoient de barbares
Empruntoit pour régner des personnes plus rares;
Et d'un côté Gainas, de l'autre Stilicon,
A ces deux majestés ne laissant que le nom,
On voyoit dominer d'une hauteur égale
Un Goth dans un empire, et dans l'autre un Vandale.
Comme de tous côtés on s'en est indigné,
De tous côtés aussi pour eux on a régné.
Le second Théodose avoit pris leur modèle :
Sa sœur à cinquante ans le tenoit en tutelle,
Et fut, tant qu'il régna, l'âme de ce grand corps,
Dont elle fait encor mouvoir tous les ressorts.
Pour Valentinian, tant qu'a vécu sa mère
Il a semblé répondre à ce grand caractère;
Il a paru régner : mais on voit aujourd'hui
Qu'il régnoit par sa mère, ou sa mère pour lui;
Et depuis son trépas il a trop fait connoître
Que s'il est empereur, Aétius est maître;
Et c'en seroit la sœur qu'il faudroit obtenir,
Si jamais aux Romains vous vouliez vous unir.
Au reste, un prince foible, envieux, mol, stupide,
Qu'un heureux succès enfle, un douteux intimide,
Qui pour unique emploi s'attache à son plaisir,
Et laisse le pouvoir à qui s'en peut saisir.
Mais le grand Méroüée est un roi magnanime,
Amoureux de la gloire, ardent après l'estime,
Qui ne permet aux siens d'emploi ni de pouvoir,
Qu'autant que par son ordre ils en doivent avoir.
Il sait vaincre et régner: et depuis sa victoire,
S'il a déjà soumis et la Seine et la Loire,
Quand vous voudrez aux siens joindre vos combattans,
La Garonne et l'Arar ne tiendront pas longtemps.
Alors ces mêmes champs, témoins de notre honte,
En verront la vengeance et plus haute et plus prompte
Et, pour glorieux prix d'avoir su nous venger,
Vous aurez avec lui la Gaule à partager,
D'où vous ferez savoir à toute l'Italie
Que lorsque la prudence à la valeur s'allie,
Il n'est rien à l'épreuve, et qu'il est temps qu'enfin
Et du Tibre et du Pô vous fassiez le destin.

ARDARIC.

Prenez-en donc le droit des mains d'une princesse

Qui l'apporte pour dot à l'ardeur qui vous presse;
Et paroissez plutôt vous saisir de son bien,
Qu'usurper des États sur qui ne vous doit rien.
Sa mère eut tant de part à la toute-puissance,
Qu'elle fit à l'empire associer Constance;
Et si ce même empire a quelque attrait pour vous,
La fille a même droit en faveur d'un époux.
Allez, la force en main, demander ce partage,
Que d'un père mourant lui laissa le suffrage:
Sous ce prétexte heureux vous verrez les Romains
Se détacher de Rome, et vous tendre les mains.
Aétius n'est pas si maître qu'on veut croire,
Il a jusque chez lui des jaloux de sa gloire;
Et vous aurez pour vous tous ceux qui dans le cœu
Sont mécontens du prince, ou las du gouverneur.
Le débris de l'empire a de belles ruines;
S'il n'a plus de héros, il a des héroïnes.
Rome vous en offre une, et part à ce débris;
Pourriez-vous refuser votre main à ce prix?
Ildione n'apporte ici que sa personne,
Sa dot ne peut s'étendre aux droits d'une couronne,
Ses Francs n'admettent point de femme à dominer;
Mais les droits d'Honorie ont de quoi tout donner.
Attachez-les, seigneur, à vous, à votre race;
Du fameux Théodose assurez-vous la place:
Rome adore la sœur, le frère est sans pouvoir,
On hait Aétius, vous n'avez qu'à vouloir.

ATTILA.

Est-ce comme il me faut tirer d'inquiétude,
Que de plonger mon âme en plus d'incertitude?
Et pour vous prévaloir de mes perplexités,
Choisissez-vous exprès ces contrariétés?
Plus j'entends raisonner, et moins on détermine;
Chacun dans sa pensée également s'obstine;
Et quand par vous je cherche à ne plus balancer,
Vous cherchez l'un et l'autre à mieux m'embarrasser!
Je ne demande point de si diverses routes:
Il me faut des clartés et non de nouveaux doutes;
Et quand je vous confie un sort tel que le mien,
C'est m'offenser tous deux que ne résoudre rien.

VALAMIR.

Seigneur, chacun de nous vous parle comme il pense,
Chacun de ce grand choix vous fait voir l'importance;
Mais nous ne sommes point jaloux de nos avis.
Croyez-le, croyez-moi, nous en serons ravis;
Ils sont les purs effets d'une amitié fidèle,
De qui le zèle ardent....

ATTILA.

Unissez donc ce zèle,
Et ne me forcez point à voir dans vos débats
Plus que je ne veux voir, et.... Je n'achève pas.
Dites-moi seulement ce qui vous intéresse
A protéger ici l'une et l'autre princesse.
Leurs frères vous ont-ils, à force de présens,
Chacun de son côté, rendus leurs partisans?
Est-ce amitié pour l'une, est-ce haine pour l'autre,
Qui forme auprès de moi son avis et le vôtre?
Par quel dessein de plaire ou de vous agrandir....
Mais derechef je veux ne rien approfondir,
Et croire qu'où je suis on n'a pas tant d'audace.
Vous, si vous vous aimez, faites-vous une grâce;
Accordez-vous ensemble, et ne contestez plus,
Ou de l'une des deux ménagez un refus,
Afin que nous puissions en cette conjoncture
A son aversion imputer la rupture.
Employez-y tous deux ce zèle et cette ardeur
Que vous dites avoir tous deux pour ma grandeur.
J'en croirai les efforts qu'on fera pour me plaire,
Et veux bien jusque-là suspendre ma colère.

SCÈNE III. — ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC.

En serons-nous toujours les malheureux objets?
Et verrons-nous toujours qu'il nous traite en sujets?

VALAMIR.

Fermons les yeux, seigneur, sur de telles disgrâces;
Le ciel en doit un jour effacer jusqu'aux traces:
Mes devins me l'ont dit; et, s'il en est besoin,
Je dirai que ce jour peut-être n'est pas loin·
Ils en ont, disent-ils, un assuré présage.
Je vous confierai plus : ils m'ont dit davantage,
Et qu'un Théodoric qui doit sortir de moi
Commandera dans Rome, et s'en fera le roi;
Et c'est ce qui m'oblige à parler pour la France,
A presser Attila d'en choisir l'alliance,
D'épouser Ildione, afin que par ce choix
Il laisse à mon hymen Honorie et ses droits.
Ne vous opposez plus aux grandeurs d'Ildione,
Souffrez en ma faveur qu'elle monte à ce trône;
Et si jamais pour vous je puis en faire autant....

ARDARIC.

Vous le pouvez, seigneur, et dès ce même instant.
Souffrez qu'à votre exemple en deux mots je m'explique.

Vous aimez; mais ce n'est qu'un amour politique;
Et puisque je vous dois confidence à mon tour,
J'ai pour l'autre princesse un véritable amour;
Et c'est ce qui m'oblige à parler pour l'empire,
Afin qu'on m'abandonne un objet où j'aspire.
Une étroite amitié l'un à l'autre nous joint;
Mais enfin nos désirs ne compatissent point.
Voyons qui se doit vaincre, et s'il faut que mon âme
A votre ambition immole cette flamme;
Ou s'il n'est point plus beau que votre ambition
Elle-même s'immole à cette passion.

VALAMIR.

Ce seroit pour mon cœur un cruel sacrifice.

ARDARIC.

Et l'autre pour le mien seroit un dur supplice.
Vous aime-t-on?

VALAMIR.

Du moins j'ai lieu de m'en flatter.
Et vous, seigneur?

ARDARIC.

Du moins on daigne m'écouter.

VALAMIR.

Qu'un mutuel amour est un triste avantage,
Quand ce que nous aimons d'un autre est le partage!

ARDARIC.

Cependant le tyran prendra pour attentat
Cet amour qui fait seul tant de raisons d'État.
Nous n'avons que trop vu jusqu'où va sa colère,
Qui n'a pas épargné le sang même d'un frère,
Et combien après lui de rois ses alliés
A son orgueil barbare il a sacrifiés.

VALAMIR.

Les peuples qui suivoient ces illustres victimes
Suivent encor sous lui l'impunité des crimes;
Et ce ravage affreux qu'il permet aux soldats
Lui gagne tant de cœurs, lui donne tant de bras,
Que nos propres sujets sortis de nos provinces
Sont en dépit de nous plus à lui qu'à leurs princes.

ARDARIC.

Il semble à ses discours déjà nous soupçonner,
Et ce sont des soupçons qu'il nous faut détourner.
A ce refus qu'il veut disposons ma princesse.

VALAMIR.

Pour y porter la mienne il faudra peu d'adresse.

ARDARIC.

Si vous persuadez, quel malheur est le mien!

VALAMIR.

Et si l'on vous en croit, puis-je espérer plus rien?

ARDARIC.

Ah! que ne pouvons-nous être heureux l'un et l'autre!

VALAMIR.

Ah! que n'est mon bonheur plus compatible au vôtre!

ARDARIC.

Allons des deux côtés chacun faire un effort.

VALAMIR.

Allons, et du succès laissons-en faire au sort.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE.

Je ne m'en défends point : oui, madame, Octar m'aime;
Tout ce que je vous dis, je l'ai su de lui-même.
Ils sont rois, mais c'est tout : ce titre sans pouvoir
N'a rien presque en tous deux de ce qu'il doit avoir;
Et le fier Attila chaque jour fait connoître
Que s'il n'est pas leur roi, du moins il est leur maître,
Et qu'ils n'ont en sa cour le rang de ses amis
Qu'autant qu'à son orgueil ils s'y montrent soumis.
Tous deux ont grand mérite, et tous deux grand courage;
Mais ils sont, à vrai dire, ici comme en otage,
Tandis que leurs soldats en des camps éloignés
Prennent l'ordre sous lui de gens qu'il a gagnés;
Et si de le servir leurs troupes n'étoient prêtes,
Ces rois, tout rois qu'ils sont, répondroient de leurs têtes.
Son frère aîné Vléda, plus rempli d'équité,
Les traitoit malgré lui d'entière égalité;
Il n'a pu le souffrir, et sa jalouse envie,
Pour n'avoir plus d'égaux, s'est immolé sa vie.
Le sang qu'après avoir mis ce prince au tombeau
On lui voit chaque jour distiller du cerveau
Punit son parricide, et chaque jour vient faire
Un tribut étonnant à celui de ce frère :
Suivant même qu'il a plus ou moins de courroux,
Ce sang forme un supplice ou plus rude ou plus doux,
S'ouvre une plus féconde ou plus stérile veine;
Et chaque emportement porte avec lui sa peine.

HONORIE.

Que me sert donc qu'on m'aime, et pourquoi m'engager
A souffrir un amour qui ne peut me venger?
L'insolent Attila me donne une rivale;
Par ce choix qu'il balance il la fait mon égale:

Et quand pour l'en punir je crois prendre un grand roi,
Je ne prends qu'un grand nom qui ne peut rien pour moi
Juge que de chagrins au cœur d'une princesse
Qui hait également l'orgueil et la foiblesse;
Et de quel œil je puis regarder un amant
Qui n'aura que pitié de mon ressentiment,
Qui ne saura qu'aimer, et dont tout le service
Ne m'assure aucun bras à me faire justice.
Jusqu'à Rome Attila m'envoie offrir sa foi,
Pour douter dans son camp entre Ildione et moi.
Hélas! Flavie, hélas! si ce doute m'offense,
Que doit faire une indigne et haute préférence?
Et n'est-ce pas alors le dernier des malheurs,
Qu'un éclat impuissant d'inutiles douleurs?

FLAVIE.

Prévenez-le, madame; et montrez à sa honte
Combien de tant d'orgueil vous faites peu de compte.

HONORIE.

La bravade est aisée, un mot est bientôt dit :
Mais où fuir un tyran que la bravade aigrit?
Retournerai-je à Rome où j'ai laissé mon frère
Enflammé contre moi de haine et de colère,
Et qui, sans la terreur d'un nom si redouté,
Jamais n'eût mis de borne à ma captivité :
Moi qui prétends pour dot la moitié de l'empire....

FLAVIE.

Ce seroit d'un malheur vous jeter dans un pire.
Ne vous emportez pas contre vous jusque-là :
Il est d'autres moyens de braver Attila.
Épousez Valamir.

HONORIE.

Est-ce comme on le brave
Que d'épouser un roi dont il fait son esclave?

FLAVIE.

Mais vous l'aimez.

HONORIE.

Eh bien, si j'aime Valamir,
Je ne veux point de rois qu'on force d'obéir;
Et si tu me dis vrai, quelque rang que je tienne,
Cet hymen pourroit être et sa perte et la mienne.
Mais je veux qu'Attila, pressé d'un autre amour,
Endure un tel insulte[1] au milieu de sa cour :
Ildione par là me verroit à sa suite;
A de honteux respects je m'y verrois réduite;
Et le sang des Césars, qu'on adora toujours,

1. « Une telle insulte. »

Feroit hommage au sang d'un roi de quatre jours!
Dis-le-moi toutefois, pencheroit-il vers elle?
Que t'en a dit Octar?

FLAVIE.

Qu'il la trouve assez belle,
Qu'il en parle avec joie, et fuit à lui parler.

HONORIE.

Il me parle, et s'il faut ne rien dissimuler,
Ses discours me font voir du respect, de l'estime,
Et même quelque amour, sans que le nom s'exprime.

FLAVIE.

C'est un peu plus qu'à l'autre.

HONORIE.

Et peut-être bien moins.

FLAVIE.

Quoi! ce qu'à l'éviter il apporte de soins....

HONORIE.

Peut-être il ne la fuit que de peur de se rendre;
Et, s'il ne me fuit pas, il sait mieux s'en défendre.
Oui, sans doute, il la craint, et toute sa fierté
Ménage, pour choisir, un peu de liberté.

FLAVIE.

Mais laquelle des deux voulez-vous qu'il choisisse?

HONORIE.

Mon âme des deux parts attend même supplice:
Ainsi que mon amour, ma gloire a ses appas;
Je meurs s'il me choisit, ou ne me choisit pas;
Et.... Mais Valamir entre, et sa vue en mon âme
Fait trembler mon orgueil, enorgueillit ma flamme.
Flavie, il peut sur moi bien plus que je ne veux:
Pour peu que je l'écoute il aura tous mes vœux.
Dis-lui.... Mais il vaut mieux faire effort sur moi-même.

SCÈNE II. — VALAMIR, HONORIE, FLAVIE.

HONORIE.

Le savez-vous, seigneur, comment je veux qu'on m'aime?
Et puisque jusqu'à moi vous portez vos souhaits,
Avez-vous su connoître à quel prix je me mets?
Je parle avec franchise, et ne veux point vous taire
Que vos soins me plairoient s'il ne falloit que plaire:
Mais quand cent et cent fois ils seroient mieux reçus,
Il faut pour m'obtenir quelque chose de plus.
Attila m'est promis, j'en ai sa foi pour gage;
La princesse des Francs prétend même avantage;
Et bien que sur le choix il semble hésiter[1],

1. Le mot *hésiter* ne s'emploie plus avec *h* aspirée.

Étant ce que je suis j'aurois tort d'en douter.
Mais qui promet à deux outrage l'une et l'autre.
J'ai du cœur, on m'offense, examinez le vôtre.
Pourrez-vous m'en venger, pourrez-vous l'en punir?

VALAMIR.

N'est-ce que par le sang qu'on peut vous obtenir?
Et faut-il que ma flamme à ce grand cœur réponde
Par un assassinat du plus grand roi du monde,
D'un roi que vous avez souhaité pour époux?
Ne sauroit-on sans crime être digne de vous?

HONORIE.

Non, je ne vous dis pas qu'aux dépens de sa tête
Vous vous fassiez aimer, et payiez ma conquête.
De l'aimable façon qu'il vous traite aujourd'hui
Il a trop mérité ces tendresses pour lui.
D'ailleurs, s'il faut qu'on l'aime, il est bon qu'on le craigne
Mais c'est cet Attila qu'il faut que je dédaigne.
Pourrez-vous hautement me tirer de ses mains,
Et braver avec moi le plus fier des humains?

VALAMIR.

Il n'en est pas besoin, madame : il vous respecte,
Et, bien que sa fierté vous puisse être suspecte,
A vos moindres froideurs, à vos moindres dégoûts,
Je sais que ses respects me donneroient à vous.

HONORIE.

Que j'estime assez peu le sang de Théodose
Pour souffrir qu'en moi-même un tyran en dispose,
Qu'une main qu'il me doit me choisisse un mari,
Et me présente un roi comme son favori!
Pour peu que vous m'aimiez, seigneur, vous devez croire
Que rien ne m'est sensible à l'égal de ma gloire.
Régnez comme Attila, je vous préfère à lui;
Mais point d'époux qui n'ose en dédaigner l'appui,
Point d'époux qui m'abaisse au rang de ses sujettes.
Enfin, je veux un roi : regardez si vous l'êtes;
Et quoi que sur mon cœur vous ayez d'ascendant,
Sachez qu'il n'aimera qu'un prince indépendant.
Voyez à quoi, seigneur, on connoît les monarques :
Ne m'offrez plus de vœux qui n'en portent les marques;
Et soyez satisfait qu'on vous daigne assurer
Qu'à tous les rois ce cœur voudroit vous préférer

SCÈNE III. — VALAMIR, FLAVIE.

VALAMIR.

Quelle hauteur, Flavie, et que faut-il qu'espère
Un roi dont tous les vœux....

FLAVIE.

Seigneur, laissez-la faire,
L'amour sera le maître; et la même hauteur
Qui vous dispute ici l'empire de son cœur,
Vous donne en même temps le secours de la haine
Pour triompher bientôt de la fierté romaine.
L'orgueil qui vous dédaigne en dépit de ses feux
Fait haïr Attila de se promettre à deux.
Non que cette fierté n'en soit assez jalouse
Pour ne pouvoir souffrir qu'Ildione l'épouse.
A son frère, à ses Francs faites-la renvoyer;
Vous verrez tout ce cœur soudain se déployer,
Suivre ce qui lui plaît, braver ce qui l'irrite,
Et livrer hautement la victoire au mérite.
Ne vous rebutez point d'un peu d'emportement;
Quelquefois malgré nous il vient un bon moment.
L'amour fait des heureux lorsque moins on y pense;
Et je ne vous dis rien sans beaucoup d'apparence.
Ardaric vous apporte un entretien plus doux.
Adieu. Comme le cœur, le temps sera pour vous.

SCÈNE IV. — ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC.

Qu'avez-vous obtenu, seigneur, de la princesse?

VALAMIR.

Beaucoup, et rien. J'ai vu pour moi quelque tendresse;
Mais elle sait d'ailleurs si bien ce qu'elle vaut,
Que si celle des Francs a le cœur aussi haut,
Si c'est à même prix, seigneur, qu'elle se donne,
Vous lui pourrez longtemps offrir votre couronne.
Mon rival est haï, je n'en saurois douter,
Tout le cœur est à moi, j'ai lieu de m'en vanter;
Au reste des mortels je sais qu'on me préfère,
Et ne sais toutefois ce qu'il faut que j'espère.
Voyez votre Ildione; et puissiez-vous, seigneur,
Y trouver plus de jour à lire dans son cœur,
Une âme plus tournée à remplir votre attente,
Un esprit plus facile! Octar sort de sa tente.
Adieu.

SCÈNE V. — ARDARIC, OCTAR.

ARDARIC.

Pourrai-je voir la princesse à mon tour?

OCTAR.

Non, à moins qu'il vous plaise attendre son retour;
Mais, à ce que ses gens, seigneur, m'ont fait entendre,

Vous n'avez en ce lieu qu'un moment à l'attendre.

ARDARIC.

Dites-moi cependant : vous fûtes prisonnier
Du roi des Francs, son frère, en ce combat dernier?

OCTAR.

Le désordre, seigneur, des champs catalauniques
Me donna peu de part aux disgrâces publiques.
Si j'y fus prisonnier de ce roi généreux,
Il me fit dans sa cour un sort assez heureux :
Ma prison y fut libre; et j'y trouvai sans cesse
Une bonté si rare au cœur de la princesse,
Que de retour ici je pense lui devoir
Les plus sacrés respects qu'un sujet puisse avoir.

ARDARIC.

Qu'un monarque est heureux lorsque le ciel lui donne
La main d'une si belle et si rare personne!

OCTAR.

Vous savez toutefois qu'Attila ne l'est pas,
Et combien son trop d'heur lui cause d'embarras.

ARDARIC.

Ah! puisqu'il a des yeux, sans doute il la préfère.
Mais vous vous louez fort aussi du roi son frère;
Ne me déguisez rien. A-t-il des qualités
A se faire admirer ainsi de tous côtés?
Est-ce une vérité que ce que j'entends dire,
Ou si c'est sans raison que l'univers l'admire?

OCTAR.

Je ne sais pas, seigneur, ce qu'on vous en a dit;
Mais si pour l'admirer ce que j'ai vu suffit,
Je l'ai vu dans la paix, je l'ai vu dans la guerre[1],
Partout porter un front de maître de la terre.
J'ai vu plus d'une fois de fières nations
Désarmer son courroux par leurs soumissions.
J'ai vu tous les plaisirs de son âme héroïque
N'avoir rien que d'auguste et que de magnifique;
Et ses illustres soins ouvrir à ses sujets
L'école de la guerre au milieu de la paix.
Par ces délassemens sa noble inquiétude
De ses justes desseins faisoit l'heureux prélude;
Et, si j'ose le dire, il doit nous être doux
Que ce héros les tourne ailleurs que contre nous.
Je l'ai vu, tout couvert de poudre et de fumée,
Donner le grand exemple à toute son armée,
Semer par ses périls l'effroi de toutes parts,
Bouleverser les murs d'un seul de ses regards,

1. Allusion à Louis XIV et à son fils.

Et sur l'orgueil brisé des plus superbes têtes
De sa course rapide entasser les conquêtes.
Ne me commandez point de peindre un si grand roi;
Ce que j'en ai vu passe un homme tel que moi :
Mais je ne puis, seigneur, m'empêcher de vous dire
Combien son jeune prince est digne qu'on l'admire.
Il montre un cœur si haut sous un front délicat,
Que dans son premier lustre il est déjà soldat.
Le corps attend les ans, mais l'âme est toute prête.
D'un gros de cavaliers il se met à la tête,
Et, l'épée à la main, anime l'escadron
Qu'enorgueillit l'honneur de marcher sous son nom.
Tout ce qu'a d'éclatant la majesté du père,
Tout ce qu'ont de charmant les grâces de la mère,
Tout brille sur ce front, dont l'aimable fierté
Porte empreints et ce charme et cette majesté.
L'amour et le respect qu'un si jeune mérite....
Mais la princesse vient, seigneur, et je vous quitte.

SCÈNE VI. — ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.

On vous a consulté, seigneur; m'apprendrez-vous
Comment votre Attila dispose enfin de nous?

ARDARIC.

Comment disposez-vous vous-même de mon âme?
Attila va choisir; il faut parler, madame :
Si son choix est pour vous, que ferez-vous pour moi?

ILDIONE.

Tout ce que peut un cœur qu'engage ailleurs ma foi.
C'est devers vous qu'il penche; et si je ne vous aime,
Je vous plaindrai du moins à l'égal de moi-même;
J'aurai mêmes ennuis, j'aurai mêmes douleurs;
Mais je n'oublierai point que je me dois ailleurs.

ARDARIC.

Cette foi que peut-être on est près de vous rendre,
Si vous aviez du cœur, vous sauriez la reprendre.

ILDIONE.

J'en ai, s'il faut me vaincre, autant qu'on peut avoir,
Et n'en aurai jamais pour vaincre mon devoir.

ARDARIC.

Mais qui s'engage à deux dégage l'un et l'autre.

ILDIONE.

Ce seroit ma pensée aussi bien que la vôtre :
Et si je n'étois pas, seigneur, ce que je suis,
J'en prendrois quelque droit de finir mes ennuis.
Mais l'esclavage fier d'une haute naissance

Où toute autre peut tout, me tient dans l'impuissance;
Et, victime d'État, je dois sans reculer
Attendre aveuglément qu'on me daigne immoler.

ARDARIC.

Attendre qu'Attila, l'objet de votre haine,
Daigne vous immoler à la fierté romaine?

ILDIONE.

Qu'un pareil sacrifice auroit pour moi d'appas!
Et que je souffrirai s'il ne s'y résout pas!

ARDARIC.

Qu'il seroit glorieux de le faire vous-même,
D'en épargner la honte à votre diadème!
J'entends celui des Francs, qu'au lieu de maintenir....

ILDIONE.

C'est à mon frère alors de venger et punir;
Mais ce n'est point à moi de rompre une alliance
Dont il vient d'attacher vos Huns avec sa France,
Et me faire par là du gage de la paix
Le flambeau d'une guerre à ne finir jamais.
Il faut qu'Attila parle : et puisse être Honorie
La plus considérée, ou moi la moins chérie!
Puisse-t-il se résoudre à me manquer de foi!
C'est tout ce que je puis et pour vous et pour moi.
S'il vous faut des souhaits, je n'en suis point avare;
S'il vous faut des regrets tout mon cœur s'y prépare,
Et veut bien....

ARDARIC.

Que feront d'inutiles souhaits,
Que laisser à tous deux d'inutiles regrets?
Pouvez-vous espérer qu'Attila vous dédaigne?

ILDIONE.

Rome est encor puissante, il se peut qu'il la craigne.

ARDARIC.

A moins que pour appui Rome n'ait vos froideurs,
Vos yeux l'emporteront sur toutes ses grandeurs;
Je le sens en moi-même, et ne vois point d'empire
Qu'en mon cœur d'un regard ils ne puissent détruire.
Armez-les de rigueurs, madame, et, par pitié,
D'un charme si funeste ôtez-leur la moitié :
C'en sera trop encore, et pour peu qu'ils éclatent,
Il n'est aucun espoir dont mes désirs se flattent.
Faites donc davantage; allez jusqu'au refus,
Ou croyez qu'Ardaric déjà n'espère plus,
Qu'il ne vit déjà plus, et que votre hyménée
A déjà par vos mains tranché sa destinée.

ILDIONE.

Ai-je si peu de part en de tels déplaisirs,

Que pour m'y voir en prendre il faille vos soupirs?
Me voulez-vous forcer à la honte des larmes?

ARDARIC.

Si contre tant de maux vous m'enviez leurs charmes,
Faites quelque autre grâce à mes sens alarmés,
Madame, et pour le moins dites que vous m'aimez.

ILDIONE.

Ne vouloir pas m'en croire à moins d'un mot si rude,
C'est pour une belle âme un peu d'ingratitude.
De quelques traits pour vous que mon cœur soit frappé,
Ce grand mot jusqu'ici ne m'est point échappé;
Mais haïr un rival, endurer d'être aimée,
Comme vous de ce choix avoir l'âme alarmée,
A votre espoir flottant donner tous mes souhaits,
A votre espoir déçu donner tous mes regrets,
N'est-ce point dire trop ce qui sied mal à dire?

ARDARIC.

Mais vous épouserez Attila.

ILDIONE.

J'en soupire,
Et mon cœur....

ARDARIC.

Que fait-il, ce cœur, que m'abuser,
Si, même en n'osant rien, il craint de trop oser?
Non, si vous en aviez, vous sauriez la reprendre,
Cette foi que peut-être on est près de vous rendre.
Je ne m'en dédis point, et ma juste douleur
Ne peut vous dire assez que vous manquez de cœur.

ILDIONE.

Il faut donc qu'avec vous tout à fait je m'explique!
Écoutez; et surtout, seigneur, plus de réplique.
Je vous aime. Ce mot me coûte à prononcer;
Mais puisqu'il vous plaît tant, je veux bien m'y forcer.
Permettez toutefois que je vous die encore
Que, si votre Attila de ce grand choix m'honore,
Je recevrai sa main d'un œil aussi content
Que si je me donnois ce que mon cœur prétend :
Non que de son amour je ne prenne un tel gage
Pour le dernier supplice et le dernier outrage,
Et que le dur effort d'un si cruel moment
Ne redouble ma haine et mon ressentiment;
Mais enfin mon devoir veut une déférence
Où même il ne soupçonne aucune répugnance.
Je l'épouserai donc, et réserve pour moi
La gloire de répondre à ce que je me doi.
J'ai ma part, comme un autre, à la haine publique
Qu'aime à semer partout son orgueil tyrannique;

Et le hais d'autant plus, que son ambition
A voulu s'asservir toute ma nation;
Qu'en dépit des traités et de tout leur mystère
Un tyran qui déjà s'est immolé son frère,
Si jamais sa fureur ne redoutoit plus rien,
Auroit peut-être peine à faire grâce au mien.
Si donc ce triste choix m'arrache à ce que j'aime,
S'il me livre à l'horreur qu'il me fait de lui-même,
S'il m'attache à la main qui veut tout saccager,
Voyez que d'intérêts, que de maux à venger!
Mon amour, et ma haine, et la cause commune,
Crieront à la vengeance, en voudront trois pour une;
Et comme j'aurai lors sa vie entre mes mains,
Il a lieu de me craindre autant que je vous plains.
Assez d'autres tyrans ont péri par leurs femmes;
Cette gloire aisément touche les grandes âmes,
Et de ce même coup qui brisera mes fers,
Il est beau que ma main venge tout l'univers.
Voilà quelle je suis, voilà ce que je pense,
Voilà ce que l'amour prépare à qui l'offense.
Vous, faites-moi justice; et songez mieux, seigneur,
S'il faut me dire encor que je manque de cœur.

(*Elle s'en va*)

ARDARIC.

Vous préserve le ciel de l'épreuve cruelle
Où veut un cœur si grand mettre une âme si belle!
Et puisse Attila prendre un esprit assez doux
Pour vouloir qu'on vous doive autant à lui qu'à vous!

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — ATTILA, OCTAR.

ATTILA.

Octar, as-tu pris soin de redoubler ma garde?

OCTAR.

Oui, seigneur; et déjà chacun s'entre-regarde,
S'entre-demande à quoi ces ordres que j'ai mis....

ATTILA.

Quand on a deux rivaux, manque-t-on d'ennemis?

OCTAR.

Mais, seigneur, jusqu'ici vous en doutez encore.

ATTILA.

Et pour bien éclaircir ce qu'en effet j'ignore,
Je me mets à couvert de ce que de plus noir

Inspire à leurs pareils l'amour au désespoir;
Et, ne laissant pour arme à leur douleur pressante
Qu'une haine sans force, une rage impuissante,
Je m'assure un triomphe en ce glorieux jour
Sur leurs ressentimens, comme sur leur amour.
Qu'en disent nos deux rois?

OCTAR.

Leurs âmes, alarmées
De voir par ce renfort leurs tentes enfermées,
Affectent de montrer une tranquillité....

ATTILA.

De leur tente à la mienne ils ont la liberté.

OCTAR.

Oui, mais seuls, et sans suite; et quant aux deux princesses.
Que de leurs actions on laisse encor maîtresses,
On ne permet d'entrer chez elles qu'à leurs gens;
Et j'en bannis par là ces rois et leurs agens.
N'en ayez plus, seigneur, aucune inquiétude :
Je les fais observer avec exactitude;
Et de quelque côté qu'elles tournent leurs pas,
J'ai des yeux tout placés qui ne les manquent pas :
On vous rendra bon compte et des deux rois et d'elles.

ATTILA.

Il suffit sur ce point : apprends d'autres nouvelles.
Ce grand chef des Romains, l'illustre Aétius,
Le seul que je craignois, Octar, il ne vit plus.

OCTAR.

Qui vous en a défait?

ATTILA.

Valentinian même.
Craignant qu'il n'usurpât jusqu'à son diadème,
Et, pressé des soupçons où j'ai su l'engager,
Lui-même, à ses yeux même, il l'a fait égorger.
Rome perd en lui seul plus de quatre batailles;
Je me vois l'accès libre au pied de ses murailles;
Et, si j'y fais paroître Honorie et ses droits,
Contre un tel empereur j'aurai toutes les voix :
Tant l'effroi de mon nom, et la haine publique
Qu'attire sur sa tête une mort si tragique,
Sauront faire aisément, sans en venir aux mains,
De l'époux d'une sœur un maître des Romains.

OCTAR.

Ainsi donc votre choix tombe sur Honorie?

ATTILA.

J'y fais ce que je puis, et ma gloire m'en prie :
Mais d'ailleurs Ildione a pour moi tant d'attraits,
Que mon cœur étonné flotte plus que jamais

Je sens combattre encor dans ce cœur qui soupire
Les droits de la beauté contre ceux de l'empire.
L'effort de ma raison qui soutient mon orgueil
Ne peut non plus que lui soutenir un coup d'œil;
Et, quand de tout moi-même il m'a rendu le maître,
Pour me rendre à mes fers elle n'a qu'à paroître.
O beauté, qui te fais adorer en tous lieux,
Cruel poison de l'âme, et doux charme des yeux,
Que devient, quand tu veux, l'autorité suprême,
Si tu prends malgré moi l'empire de moi-même,
Et si cette fierté qui fait partout la loi
Ne peut me garantir de la prendre de toi?
Va la trouver pour moi, cette beauté charmante;
Du plus utile choix donne-lui l'épouvante;
Pour l'obliger à fuir, peins-lui bien tout l'affront
Que va mon hyménée imprimer sur mon front.
Ose plus: fais-lui peur d'une prison sévère
Qui me réponde ici du courroux de son frère,
Et retienne tous ceux que l'espoir de sa foi
Pourroit en un moment soulever contre moi.
Mais quelle âme en effet n'en seroit pas séduite?
Je vois trop de périls, Octar, en cette fuite;
Ses yeux, mes souverains, à qui tout est soumis,
Me sauroient d'un coup d'œil faire trop d'ennemis.
Pour en sauver mon cœur prends une autre manière.
Fais-m'en haïr, peins-moi d'une humeur noire et fière;
Dis-lui que j'aime ailleurs; et fais-lui prévenir
La gloire qu'Honorie est prête d'obtenir.
Fais qu'elle me dédaigne, et me préfère un autre
Qui n'ait pour tout pouvoir qu'un foible emprunt du nôtre
Ardaric, Valamir, ne m'importe des deux.
Mais voir en d'autres bras l'objet de tous mes vœux!
Vouloir qu'à mes yeux même un autre le possède!
Ah! le mal est encor plus doux que le remède.
Dis-lui, fais-lui savoir....

OCTAR.

Quoi, seigneur?

ATTILA.

Je ne sai :
Tout ce que j'imagine est d'un fâcheux essai.

OCTAR.

A quand remettez-vous, après tout, d'en résoudre?

ATTILA.

Octar, je l'aperçois. Quel nouveau coup de foudre!
O raison confondue, orgueil presque étouffé,
Avant ce coup fatal que n'as-tu triomphé!

SCÈNE II. — ILDIONE, ATTILA, OCTAR

ATTILA.

Venir jusqu'en ma tente enlever mes hommages,
Madame, c'est trop loin pousser vos avantages:
Ne vous suffit-il point que le cœur soit à vous?

ILDIONE.

C'est de quoi faire naître un espoir assez doux.
Ce n'est pas toutefois, seigneur, ce qui m'amène;
Ce sont des nouveautés dont j'ai lieu d'être en peine.
Votre garde est doublée, et par un ordre exprès
Je vois ici deux rois observés de fort près.

ATTILA.

Prenez-vous intérêt ou pour l'un ou pour l'autre?

ILDIONE.

Mon intérêt, seigneur, c'est d'avoir part au vôtre.
J'ai droit en vos périls de m'en mettre en souci,
Et de plus, je me trompe, ou l'on m'observe aussi.
Vous serois-je suspecte? Et de quoi?

ATTILA.

D'être aimée :
Madame, vos attraits, dont j'ai l'âme charmée,
Si j'en crois l'apparence, ont blessé plus d'un roi;
D'autres ont un cœur tendre et des yeux, comme moi;
Et pour vous et pour moi j'en préviens l'insolence,
Qui pourroit sur vous-même user de violence.

ILDIONE.

Il en est des moyens plus doux et plus aisés,
Si je vous charme autant que vous m'en accusez.

ATTILA.

Ah! vous me charmez trop, moi de qui l'âme altière
Cherche à voir sous mes pas trembler la terre entière :
Moi qui veux pouvoir tout, sitôt que je vous voi,
Malgré tout cet orgueil, je ne puis rien sur moi.
Je veux, je tâche en vain d'eviter par la fuite
Ce charme dominant qui marche à votre suite :
Mes plus heureux succès ne font qu'enfoncer mieux
L'inévitable trait dont me percent vos yeux.
Un regard imprévu leur fait une victoire;
Leur moindre souvenir l'emporte sur ma gloire;
Il s'empare et du cœur et des soins les plus doux;
Et j'oublie Attila dès que je pense à vous.
Que pourrai-je, madame, après que l'hyménée
Aura mis sous vos lois toute ma destinée?
Quand je voudrai punir, vous saurez pardonner;
Vous refuserez grâce où j'en voudrai donner :
Vous enverrez la paix où je voudrai la guerre;

Vous saurez par mes mains conduire le tonnerre;
Et tout mon amour tremble à s'accorder un bien
Qui me met en état de ne pouvoir plus rien.
Attentez un peu moins sur ce pouvoir suprême,
Madame, et pour un jour cessez d'être vous-même;
Cessez d'être adorable, et laissez-moi choisir
Un objet qui m'en laisse aisément ressaisir.
Défendez à vos yeux cet éclat invincible
Avec qui ma fierté devient incompatible :
Prêtez-moi des refus, prêtez-moi des mépris,
Et rendez-moi vous-même à moi-même à ce prix

ILDIONE.

Je croyois qu'on me dût préférer Honorie
Avec moins de douceurs et de galanterie;
Et je n'attendois pas une civilité
Qui malgré cette honte enflât ma vanité.
Ses honneurs près des miens ne sont qu'honneurs frivoles,
Ils n'ont que des effets, j'ai les belles paroles;
Et si de son côté vous tournez tous vos soins,
C'est qu'elle a moins d'attraits, et se fait craindre moins.
L'auroit-on jamais cru, qu'un Attila pût craindre
Qu'un si léger éclat eût de quoi l'y contraindre,
Et que de ce grand nom qui remplit tout d'effroi
Il n'osât hasarder tout l'orgueil contre moi?
Avant qu'il porte ailleurs ces timides hommages
Que jusqu'ici j'enlève avec tant d'avantages,
Apprenez-moi, seigneur, pour suivre vos desseins,
Comme il faut dédaigner le plus grand des humains;
Dites-moi quels mépris peuvent le satisfaire.
Ah! si je lui déplais à force de lui plaire,
Si de son trop d'amour sa haine est tout le fruit,
Alors qu'on la mérite, où se voit-on réduit?
Allez, seigneur, allez où tant d'orgueil aspire.
Honorie a pour dot la moitié de l'empire;
D'un mérite penchant c'est un ferme soutien;
Et cet heureux éclat efface tout le mien :
Je n'ai que ma personne.

ATTILA.

Et c'est plus que l'empire,
Plus qu'un droit souverain sur tout ce qui respire.
Tout ce qu'a cet empire ou de grand ou de doux,
Je veux mettre ma gloire à le tenir de vous.
Faites-moi l'accepter, et pour reconnoissance
Quels climats voulez-vous sous votre obéissance?
Si la Gaule vous plaît, vous la partagerez;
J'en offre la conquête à vos yeux adorés;
Et mon amour....

ILDIONE.

A quoi que cet amour s'apprête,
La main du conquérant vaut mieux que sa conquête.

ATTILA.

Quoi! vous pourriez m'aimer, madame, à votre tour?
Qui sème tant d'horreurs fait naître peu d'amour.
Qu'aimeriez-vous en moi? Je suis cruel, barbare;
Je n'ai que ma fierté, que ma fureur de rare;
On me craint, on me hait; on me nomme en tout lieu
La terreur des mortels, et le fléau de Dieu.
Aux refus que je veux c'est là trop de matière;
Et, si ce n'est assez d'y joindre la prière,
Si rien ne vous résout à dédaigner ma foi,
Appréhendez pour vous comme je fais pour moi.
Si vos tyrans d'appas retiennent ma franchise,
Je puis l'être comme eux de qui me tyrannise.
Souvenez-vous enfin que je suis Attila,
Et que c'est dire tout que d'aller jusque-là.

ILDIONE.

Il faut donc me résoudre? Eh bien! j'ose.... De grâce,
Dispensez-moi du reste, il y faut trop d'audace.
Je tremble comme un autre à l'aspect d'Attila,
Et ne me puis, seigneur, oublier jusque-là.
J'obéis : ce mot seul dit tout ce qu'il souhaite;
Si c'est m'expliquer mal, qu'il en soit l'interprète.
J'ai tous les sentimens qu'il lui plaît m'ordonner;
J'accepte cette dot qu'il vient de me donner;
Je partage déjà la Gaule avec mon frère,
Et veux tout ce qu'il faut pour ne vous plus déplaire.
Mais ne puis-je savoir, pour ne manquer à rien,
A qui vous me donnez, quand j'obéis si bien?

ATTILA.

Je n'ose le résoudre, et de nouveau je tremble
Sitôt que je conçois tant de chagrins ensemble.
C'est trop que de vous perdre et vous donner ailleurs.
Madame, laissez-moi séparer mes douleurs:
Souffrez qu'un déplaisir me prépare pour l'autre.
Après mon hyménée on aura soin du vôtre :
Ce grand effort déjà n'est que trop rigoureux,
Sans y joindre celui de faire un autre heureux.
Souvent un peu de temps fait plus qu'on n'ose attendre.

ILDIONE.

J'oserai plus que vous, seigneur, et sans en prendre;
Et puisque de son bien chacun peut ordonner,
Votre cœur est à moi, j'oserai le donner;
Mais je ne le mettrai qu'en la main qu'il souhaite.
Vous, traitez-moi, de grâce, ainsi que je vous traite;

Et, quand ce coup pour vous sera moins rigoureux,
Avant de me donner consultez-en mes vœux.

ATTILA.

Vous aimeriez quelqu'un !

ILDIONE.

Jusqu'à votre hyménée
Mon cœur est au monarque à qui l'on m'a donnée;
Mais quand par ce grand choix j'en perdrai tout espoir,
J'ai des yeux qui verront ce qu'il me faudra voir.

SCÈNE III. — HONORIE, ATTILA, ILDIONE, OCTAR.

HONORIE.

Ce grand choix est donc fait, seigneur, et pour le faire
Vous avez à tel point redouté ma colère,
Que vous n'avez pas cru vous en pouvoir sauver
Sans doubler votre garde, et me faire observer?
Je ne me jugeois pas en ces lieux tant à craindre:
Et d'un tel attentat j'aurois tort de me plaindre,
Quand je vois que la peur de mes ressentimens
En commence déjà les justes châtimens.

ILDIONE.

Que ces ordres nouveaux ne troublent point votre âme :
C'étoit moi qu'on craignoit, et non pas vous, madame;
Et ce glorieux choix qui vous met en courroux
Ne tombe pas sur moi, madame, c'est sur vous.
Il est vrai que sans moi vous n'y pouviez prétendre;
Son cœur, tant qu'il m'eût plu, s'en auroit su défendre;
Il étoit tout à moi. Ne vous alarmez pas
D'apprendre qu'il étoit au peu que j'ai d'appas;
Je vous en fais un don; recevez-le pour gage
Ou de mes amitiés ou d'un parfait hommage;
Et, forte désormais de vos droits et des miens,
Donnez à ce grand cœur de plus dignes liens.

HONORIE.

C'est donc de votre main qu'il passe dans la mienne,
Madame, et c'est de vous qu'il faut que je le tienne?

ILDIONE.

Si vous ne le voulez aujourd'hui de ma main,
Craignez qu'il soit trop tard de le vouloir demain.
Elle l'aimera mieux sans doute de la vôtre,
Seigneur, ou vous ferez ce présent à quelque autre.
Pour lui porter ce cœur que je vous avois pris,
Vous m'avez commandé des refus, des mépris;
Souffrez que des mépris le respect me dispense,
Et voyez pour le reste entière obéissance.
Je vous rends à vous-même, et ne puis rien de plus;
Et c'est à vous de faire accepter mes refus.

SCÈNE IV. — ATTILA, HONORIE, OCTAR.

HONORIE.

Accepter ses refus! moi, seigneur?

ATTILA.

Vous, madame.
Peut-il être honteux de devenir ma femme?
Et, quand on vous assure un si glorieux nom,
Peut-il vous importer qui vous en fait le don?
Peut-il vous importer par quelle voie arrive
La gloire dont pour vous Ildione se prive?
Que ce soit son refus, ou que ce soit mon choix,
En marcherez-vous moins sur la tête des rois?
Mes deux traités de paix m'ont donné deux princesses,
Dont l'une aura ma main, si l'autre eut mes tendresses,
L'une aura ma grandeur, comme l'autre eut mes vœux :
C'est ainsi qu'Attila se partage à vous deux.
N'en murmurez, madame, ici non plus que l'autre;
Sa part la satisfait, recevez mieux la vôtre;
J'en étois idolâtre, et veux vous épouser.
La raison? c'est ainsi qu'il me plaît d'en user.

HONORIE.

Et ce n'est pas ainsi qu'il me plaît qu'on en use :
Je cesse d'estimer ce qu'une autre refuse,
Et, bien que vos traités vous engagent ma foi,
Le rebut d'Ildione est indigne de moi.
Oui, bien que l'univers ou vous serve ou vous craigne,
Je n'ai que des mépris pour ce qu'elle dédaigne.
Quel honneur est celui d'être votre moitié,
Qu'elle cède par grâce, et m'offre par pitié?
Je sais ce que le ciel m'a faite au-dessus d'elle,
Et suis plus glorieuse encor qu'elle n'est belle.

ATTILA.

J'adore cet orgueil, il est égal au mien,
Madame; et nos fiertés se ressemblent si bien,
Que, si la ressemblance est par où l'on s'entr'aime,
J'ai lieu de vous aimer comme un autre moi-même.

HONORIE.

Ah! si non plus que vous je n'ai point le cœur bas,
Nos fiertés pour cela ne se ressemblent pas.
La mienne est de princesse, et la vôtre est d'esclave :
Je brave les mépris, vous aimez qu'on vous brave;
Votre orgueil a son foible, et le mien, toujours fort,
Ne peut souffrir d'amour dans ce peu de rapport.
S'il vient de ressemblance, et que d'illustres flammes
Ne puissent que par elle unir les grandes âmes,
D'où naîtroit cet amour, quand je vois en tous lieux

De plus dignes fiertés qui me ressemblent mieux?

ATTILA.

Vous en voyez ici, madame; et je m'abuse,
Ou quelque autre me vole un cœur qu'on me refuse;
Et cette noble ardeur de me désobéir
En garde la conquête à l'heureux Valamir.

HONORIE.

Ce n'est qu'à moi, seigneur, que j'en dois rendre compte;
Quand je voudrai l'aimer, je le pourrai sans honte;
Il est roi comme vous.

ATTILA.

En effet il est roi,
J'en demeure d'accord, mais non pas comme moi.
Même splendeur de sang, même titre nous pare;
Mais de quelques degrés le pouvoir nous sépare;
Et du trône où le ciel a voulu m'affermir,
C'est tomber d'assez haut que jusqu'à Valamir.
Chez ses propres sujets ce titre qu'il étale
Ne fait d'entre eux et moi que remplir l'intervalle;
Il reçoit sous ce titre et leur porte mes lois;
Et s'il est roi des Goths, je suis celui des rois.

HONORIE.

Et j'ai de quoi le mettre au-dessus de ta tête,
Sitôt que de ma main j'aurai fait sa conquête.
Tu n'as pour tout pouvoir que des droits usurpés
Sur des peuples surpris et des princes trompés;
Tu n'as d'autorité que ce qu'en font les crimes :
Mais il n'aura de moi que des droits légitimes;
Et, fût-il sous ta rage à tes pieds abattu,
Il est plus grand que toi, s'il a plus de vertu.

ATTILA.

Sa vertu ni vos droits ne sont pas de grands charmes,
A moins que pour appui je leur prête mes armes.
Ils ont besoin de moi, s'ils veulent aller loin;
Mais pour être empereur je n'en ai plus besoin.
Aétius est mort, l'empire n'a plus d'homme,
Et je puis trop sans vous me faire place à Rome.

HONORIE.

Aétius est mort! Je n'ai plus de tyran;
Je reverrai mon frère en Valentinian;
Et mille vrais héros qu'opprimoit ce faux maître
Pour me faire justice à l'envi vont paroître.
Ils défendront l'empire, et soutiendront mes droits
En faveur des vertus dont j'aurai fait le choix.
Les grands cœurs n'osent rien sous de si grands ministres;
Leur plus haute valeur n'a d'effets que sinistres;
Leur gloire fait ombrage à ces puissans jaloux

Qui s'estiment perdus s'ils ne les perdent tous.
Mais après leur trépas tous ces grands cœurs revivent:
Et, pour ne plus souffrir des fers qui les captivent,
Chacun reprend sa place et remplit son devoir.
La mort d'Aétius te le fera trop voir :
Si pour leur maître en toi je leur mène un barbare
Tu verras quel accueil leur vertu te prépare;
Mais si d'un Valamir j'honore un si haut rang,
Aucun pour me servir n'épargnera son sang.

ATTILA.

Vous me faites pitié de si mal vous connoître,
Que d'avoir tant d'amour, et le faire paroître.
Il est honteux, madame, à des rois tels que nous,
Quand ils en sont blessés, d'en laisser voir les coups.
Il a droit de régner sur les âmes communes,
Non sur celles qui font et défont les fortunes;
Et si de tout le cœur on ne peut l'arracher,
Il faut s'en rendre maître, ou du moins le cacher.
Je ne vous blâme point d'avoir eu mes foiblesses,
Mais faites même effort sur ces lâches tendresses;
Et, comme je vous tiens seule digne de moi,
Tenez-moi seul aussi digne de votre foi.
Vous aimez Valamir, et j'adore Ildione :
Je me garde pour vous, gardez-vous pour mon trôn
Prenez ainsi que moi des sentimens plus hauts,
Et suivez mes vertus ainsi que mes défauts.

HONORIE.

Parle de tes fureurs et de leur noir ouvrage.
Il s'y mêle peut-être une ombre de courage;
Mais, bien loin qu'avec gloire on te puisse imiter,
La vertu des tyrans est même à détester.
Irai-je à ton exemple assassiner mon frère?
Sur tous mes alliés répandre ma colère?
Me baigner dans leur sang, et d'un orgueil jaloux...?

ATTILA.

Si nous nous emportons, j'irai plus loin que vous,
Madame.

HONORIE.

Les grands cœurs parlent avec franchise.

ATTILA.

Quand je m'en souviendrai, n'en soyez pas surprise;
Et, si je vous épouse avec ce souvenir,
Vous voyez le passé, jugez de l'avenir.
Je vous laisse y penser. Adieu, madame.

HONORIE.

Ah! traître!

ATTILA.

Je suis encore amant, demain je serai maître.
Remenez la princesse, Octar.

HONORIE.

Quoi !

ATTILA.

C'est assez.
Vous me direz tantôt tout ce que vous pensez;
Mais pensez-y deux fois avant que me le dire :
Songez que c'est de moi que vous tiendrez l'empire;
Que vos droits sans ma main ne sont que droits en l'air.

HONORIE.

Ciel !

ATTILA.

Allez, et du moins apprenez à parler.

HONORIE.

Apprends, apprends toi-même à changer de langage,
Lorsqu'au sang des Césars ta parole t'engage.

ATTILA.

Nous en pourrons changer avant la fin du jour.

HONORIE.

Fais ce que tu voudras, tyran; j'aurai mon tour.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — HONORIE, OCTAR, FLAVIE.

HONORIE.

Allez, servez-moi bien. Si vous aimez Flavie,
Elle sera le prix de m'avoir bien servie;
J'en donne ma parole; et sa main est à vous
Dès que vous m'obtiendrez Valamir pour époux.

OCTAR.

Je voudrois le pouvoir; j'assurerois, madame,
Sous votre Valamir mes jours avec ma flamme.
Bien qu'Attila me traite assez confidemment,
Ils dépendent sous lui d'un malheureux moment :
Il ne faut qu'un soupçon, un dégoût, un caprice,
Pour en faire à sa haine un soudain sacrifice;
Ce n'est pas un esprit que je porte où je veux.
Faire un peu plus de pente au penchant de ses vœux,
L'attacher un peu plus au parti qu'ils choisissent,
Ce n'est rien qu'avec moi deux mille autres ne puissent:
Mais proposer de front, ou vouloir doucement
Contre ce qu'il résout tourner son sentiment,

Combattre sa pensée en faveur de la vôtre,
C'est ce que nous n'osons, ni moi, ni pas un autre;
Et, si je hasardois ce contre-temps fatal,
Je me perdrois, madame, et vous servirois mal.

HONORIE.

Mais qui l'attache à moi, quand pour l'autre il soupire?

OCTAR.

La mort d'Aétius et vos droits sur l'empire.
Il croit s'en voir par là les chemins aplanis;
Et tous autres souhaits de son cœur sont bannis.
Il aime à conquérir, mais il hait les batailles:
Il veut que son nom seul renverse les murailles;
Et plus grand politique encor que grand guerrier,
Il tient que les combats sentent l'aventurier.
Il veut que de ses gens le déluge effroyable
Atterre impunément les peuples qu'il accable;
Et, prodigue de sang, il épargne celui
Que tant de combattans exposeroient pour lui.
Ainsi n'espérez pas que jamais il relâche,
Que jamais il renonce à ce choix qui vous fâche :
Si pourtant je vois jour à plus que je n'attends,
Madame, assurez-vous que je prendrai mon temps.

SCÈNE II. — HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE.

Ne vous êtes-vous point un peu trop déclarée,
Madame? et le chagrin de vous voir préférée
Étouffe-t-il la peur que marquoient vos discours
De rendre hommage au sang d'un roi de quatre jours?

HONORIE.

Je te l'avois bien dit, que mon âme incertaine
De tous les deux côtés attendoit même gène,
Flavie; et de deux maux qu'on craint également
Celui qui nous arrive est toujours le plus grand,
Celui que nous sentons devient le plus sensible.
D'un choix si glorieux la honte est trop visible :
Ildione a su l'art de m'en faire un malheur :
La gloire en est pour elle, et pour moi la douleur
Elle garde pour soi tout l'effet du mérite,
Et me livre avec joie aux ennuis qu'elle évite.
Vois avec quelle insulte et de quelle hauteur
Son refus en mes mains rejette un si grand cœur.
Cependant que ravie elle assure à son âme
La douceur d'être toute à l'objet de sa flamme;
Car je ne doute point qu'elle n'ait de l'amour.
Ardaric qui s'attache à la voir chaque jour,

Les respects qu'il lui rend, et les soins qu'il se donne....

FLAVIE.

J'ose vous dire plus, Attila l'en soupçonne :
Il est fier et colère; et s'il sait une fois
Qu'Ildione en secret l'honore de son choix,
Qu'Ardaric ait sur elle osé jeter la vue,
Et briguer cette foi qu'à lui seul il croit due,
Je crains qu'un tel espoir, au lieu de s'affermir....

HONORIE.

Que n'ai-je donc mieux tu que j'aimois Valamir!
Mais quand on est bravée et qu'on perd ce qu'on aime,
Flavie, est-on sitôt maîtresse de soi-même?
D'Attila, s'il se peut, tournons l'emportement
Ou contre ma rivale, ou contre son amant;
Accablons leur amour sous ce que j'appréhende;
Promettons à ce prix la main qu'on nous demande;
Et faisons que l'ardeur de recevoir ma foi
L'empêche d'être ici plus heureuse que moi.
Renversons leur triomphe. Étrange frénésie!
Sans aimer Ardaric j'en conçois jalousie!
Mais je me venge, et suis, en ce juste projet,
Jalouse du bonheur, et non pas de l'objet.

FLAVIE.

Attila vient, madame.

HONORIE.

Eh bien, faisons connoître
Que le sang des Césars ne souffre point de maître,
Et peut bien refuser, de pleine autorité,
Ce qu'une autre refuse avec témérité.

SCÈNE III. — ATTILA, HONORIE, FLAVIE.

ATTILA.

Tout s'apprête, madame, et ce grand hyménée
Peut dans une heure ou deux terminer la journée,
Mais sans vous y contraindre; et je ne viens que voir
Si vous avez mieux vu quel est votre devoir.

HONORIE.

Mon devoir est, seigneur, de soutenir ma gloire,
Sur qui va s'imprimer une tache trop noire,
Si votre illustre amour pour son premier effet
Ne venge hautement l'outrage qu'on lui fait.
Puis-je voir sans rougir qu'à la belle Ildione
Vous demandiez congé de m'offrir votre trône,
Que....

ATTILA.

Toujours Ildione, et jamais Attila!

HONORIE.

Si vous me préférez, seigneur, punissez-la;
Prenez mes intérêts, et pressez votre flamme
De remettre en honneur le nom de votre femme.
Ildione le traite avec trop de mépris;
Souffrez-en de pareils, ou rendez-lui son prix.
A quel droit voulez-vous qu'un tel manque d'estime,
S'il est gloire pour elle, en moi devienne un crime;
Qu'après que nos refus ont tous deux éclaté,
Le mien soit punissable où le sien est flatté;
Qu'elle brave à vos yeux ce qu'il faut que je craigne,
Et qu'elle me condamne à ce qu'elle dédaigne?

ATTILA.

Pour vous justifier mes ordres et mes vœux,
Je croyois qu'il suffît d'un simple : Je le veux;
Mais voyez, puisqu'il faut mettre tout en balance,
D'Ildione et de vous qui m'oblige ou m'offense.
Quand son refus me sert, le vôtre me trahit;
Il veut me commander, quand le sien m'obéit :
L'un est plein de respect, l'autre est gonflé d'audace;
Le vôtre me fait honte, et le sien me fait grâce.
Faut-il après cela qu'aux dépens de son sang
Je mérite l'honneur de vous mettre en mon rang?

HONORIE.

Ne peut-on se venger à moins qu'on n'assassine?
Je ne veux point sa mort, ni même sa ruine;
Il est des châtimens plus justes et plus doux,
Qui l'empêcheroient mieux de triompher de nous.
Je dis de nous, seigneur, car l'offense est commune,
Et ce que vous m'offrez des deux n'en feroit qu'une.
Ildione, pour prix de son manque de foi,
Dispose arrogamment et de vous et de moi!
Pour prix de la hauteur dont elle m'a bravée,
A son heureux amant sa main est réservée,
Avec qui, satisfaite, elle goûte l'appas
De m'ôter ce que j'aime, et me mettre en vos bras!

ATTILA.

Quel est-il, cet amant?

HONORIE.

Ignorez vous encore
Qu'elle adore Ardaric et qu'Ardaric l'adore?

ATTILA.

Qu'on m'amène Ardaric. Mais de qui savez-vous....

HONORIE.

C'est une vision de mes soupçons jaloux;
J'en suis mal éclaircie, et votre orgueil l'avoue,
Et quand elle me brave, et quand elle vous joue;

Même, s'il faut vous croire, on ne vous sert pas mal
Alors qu'on vous dédaigne en faveur d'un rival.

ATTILA.

D'Ardaric et de moi telle est la différence,
Qu'elle en punit assez la folle préférence.

HONORIE.

Quoi! s'il peut moins que vous, ne lui volez-vous pas
Ce pouvoir usurpé sur ses propres soldats?
Un véritable roi qu'opprime un sort contraire,
Tout opprimé qu'il est, garde son caractère;
Ce nom lui reste entier sous les plus dures lois :
Il est dans les fers même égal aux plus grands rois;
Et la main d'Ardaric suffit à ma rivale
Pour lui donner plein droit de me traiter d'égale.
Si vous voulez punir l'affront qu'elle nous fait,
Réduisez-la, seigneur, à l'hymen d'un sujet;
Ne cherchez point pour elle une plus dure peine
Que de voir votre femme être sa souveraine;
Et je pourrai moi-même alors vous demander
Le droit de m'en servir et de lui commander.

ATTILA.

Madame, je saurai lui trouver un supplice :
Agréez cependant pour vous même justice;
Et s'il faut un sujet à qui dédaigne un roi,
Choisissez dans une heure, ou d'Octar, ou de moi.

HONORIE.

D'Octar, ou....

ATTILA.

Les grands cœurs parlent avec franchise
C'est une vérité que vous m'avez apprise :
Songez donc sans murmure à cet illustre choix,
Et remerciez-moi de suivre ainsi vos lois.

HONORIE.

Me proposer Octar!

ATTILA.

Qu'y trouvez-vous à dire?
Seroit-il à vos yeux indigne de l'empire?
S'il est né sans couronne et n'eut jamais d'États,
On monte à ce grand trône encor d'un lieu plus bas.
On a vu des Césars, et même des plus braves,
Qui sortoient d'artisans, de bandoliers[1], d'esclaves :
Le temps et leurs vertus les ont rendus fameux,
Et notre cher Octar a des vertus comme eux.

HONORIE.

Va, ne me tourne point Octar en ridicule;

1. Brigands des montagnes. On écrit aujourd'hui *bandoulier*.

Ma gloire pourroit bien l'accepter sans scrupule,
Tyran, et tu devrois du moins te souvenir
Que, s'il n'en est pas digne, il peut le devenir.
Au défaut d'un beau sang, il est de grands services,
Il est des vœux soumis, il est des sacrifices,
Il est de glorieux et surprenans effets,
Des vertus de héros, et même des forfaits.
L'exemple y peut beaucoup. Instruit par tes maximes,
Il s'est fait de ton ordre une habitude aux crimes :
Comme ta créature, il doit te ressembler.
Quand je l'enhardirai, commence de trembler.
Ta vie est en mes mains dès qu'il voudra me plaire;
Et rien n'est sûr pour toi, si je veux qu'il espère.
Ton rival entre, adieu : délibère avec lui
Si ce cher Octar m'aime, ou sera ton appui.

SCÈNE IV. — ATTILA, ARDARIC.

ATTILA.

Seigneur, sur ce grand choix je cesse d'être en peine;
J'épouse dès ce soir la princesse romaine,
Et n'ai plus qu'à prévoir à qui plus sûrement
Je puis confier l'autre et son ressentiment.
Le roi des Bourguignons, par ambassade expresse,
Pour Sigismond son fils, vouloit cette princesse;
Mais nos ambassadeurs furent mieux écoutés.
Pourroit-il nous donner toutes nos sûretés?

ARDARIC.

Son État sert de borne à ceux de Méroüée;
La partie entre eux deux seroit bientôt nouée;
Et vous verriez armer d'une pareille ardeur
Un mari pour sa femme, un frère pour sa sœur :
L'union en seroit trop facile et trop grande.

ATTILA.

Celui des Visigoths faisoit même demande.
Comme de Méroüée il est plus écarté,
Leur union auroit moins de facilité :
Le Bourguignon d'ailleurs sépare leurs provinces,
Et serviroit pour nous de barre à ces deux princes.

ARDARIC.

Oui; mais bientôt lui-même entre eux deux écrasé
Leur feroit à se joindre un chemin trop aisé;
Et ces deux rois par là maîtres de la contrée,
D'autant plus fortement en défendroient l'entrée
Qu'ils auroient plus à perdre, et qu'un juste courroux
N'auroit plus tant de chefs à liguer contre vous.
La princesse Ildione est orgueilleuse et belle;

Il lui faut un mari qui réponde mieux d'elle,
Dont tous les intérêts aux vôtres soient soumis,
Et ne le pas choisir parmi vos ennemis.
D'une fière beauté la haine opiniâtre
Donne à ce qu'elle hait jusqu'au bout à combattre;
Et pour peu que la veuille écouter un époux....

ATTILA.

Il lui faut donc, seigneur, ou Valamir, ou vous;
La pourriez-vous aimer? parlez sans flatterie.
J'apprends que Valamir est aimé d'Honorie;
Il peut de mon hymen concevoir quelque ennui,
Et je m'assurerois sur vous plus que sur lui.

ARDARIC.

C'est m'honorer, seigneur, de trop de confiance.

ATTILA.

Parlez donc, pourriez-vous goûter cette alliance?

ARDARIC.

Vous savez que vous plaire est mon plus cher souci.

ATTILA.

Qu'on cherche la princesse, et qu'on l'amène ici :
Je veux que de ma main vous receviez la sienne.
Mais dites-moi, de grâce, attendant qu'elle vienne,
Par où me voulez-vous assurer votre foi?
Et que seriez-vous prêt d'entreprendre pour moi?
Car enfin elle est belle, elle peut tout séduire,
Et vous forcer vous-même à me vouloir détruire.

ARDARIC.

Faut-il vous immoler l'orgueil de Torrismond?
Faut-il teindre l'Arar du sang de Sigismond?
Faut-il mettre à vos pieds et l'un et l'autre trône?

ATTILA.

Ne dissimulez point, vous aimez Ildione,
Et proposez bien moins ces glorieux travaux
Contre mes ennemis que contre vos rivaux.
Ce prompt emportement et ces subites haines
Sont d'un amour jaloux les preuves trop certaines :
Les soins de cet amour font céux de ma grandeur;
Et si vous n'aimiez pas, vous auriez moins d'ardeur.
Voyez comme un rival est soudain haïssable,
Comme vers notre amour ce nom le rend coupable,
Comme sa perte est juste encor qu'il n'ose rien;
Et, sans aller si loin, délivrez-moi du mien.
Différez à punir une offense incertaine,
Et servez ma colère avant que votre haine.
Seroit-il sûr pour moi d'exposer ma bonté
A tous les attentats d'un amant supplanté?
Vous-même pourriez-vous épouser une femme,

Et laisser à ses yeux le maître de son âme?

ARDARIC.

S'il étoit trop à craindre, il faudroit l'en bannir.

ATTILA.

Quand il est trop à craindre, il faut le prévenir.
C'est un roi dont les gens, mêlés parmi les nôtres,
Feroient accompagner son exil de trop d'autres,
Qu'on verroit s'opposer aux soins que nous prendrons,
Et de nos ennemis grossir les escadrons.

ARDARIC.

Est-ce un crime pour lui qu'une douce espérance
Que vous pourriez ailleurs porter la préférence?

ATTILA.

Oui, pour lui, pour vous-même, et pour tout autre roi,
C'en est un que prétendre en même lieu que moi.
S'emparer d'un esprit dont la foi m'est promise,
C'est surprendre une place entre mes mains remise;
Et vous ne seriez pas moins coupable que lui,
Si je ne vous voyois d'un autre œil aujourd'hui.
A des crimes pareils j'ai dû même justice,
Et ne choisis pour vous qu'un amoureux supplice;
Pour un si cher objet que je mets en vos bras,
Est-ce un prix excessif qu'un si juste trépas?

ARDARIC.

Mais c'est déshonorer, seigneur, votre hyménée
Que vouloir d'un tel sang en marquer la journée.

ATTILA.

Est-il plus grand honneur que de voir en mon choix
Qui je veux à ma flamme immoler de deux rois,
Et que du sacrifice où s'expiera leur crime,
L'un d'eux soit le ministre, et l'autre la victime?
Si vous n'osez par là satisfaire vos feux,
Craignez que Valamir ne soit moins scrupuleux,
Qu'il ne s'impute pas à tant de barbarie
D'accepter à ce prix son illustre Honorie,
Et n'ait aucune horreur de ses vœux les plus doux,
Si leur entier succès ne lui coûte que vous;
Car je puis épouser encor votre princesse,
Et détourner vers lui l'effort de ma tendresse.

SCÈNE V. — ATTILA, ARDARIC, ILDIONE.

ATTILA, *à Ildione.*

Vos refus obligeans ont daigné m'ordonner
De consulter vos vœux avant que vous donner,
Je m'en fais une loi. Dites-moi donc, madame,
Votre cœur d'Ardaric agréeroit-il la flamme?

ILDIONE.

C'est à moi d'obéir, si vous le souhaitez;
Mais, seigneur....

ATTILA.

Il y fait quelques difficultés :
Mais je sais que sur lui vous êtes absolue.
Achevez d'y porter son âme irrésolue,
Afin que dans une heure, au milieu de ma cour,
Votre hymen et le mien couronnent ce grand jour.

SCÈNE VI. — ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.

D'où viennent ces soupirs? d'où naît cette tristesse?
Est-ce que la surprise étonne l'allégresse,
Qu'elle en suspend l'effet pour le mieux signaler,
Et qu'aux yeux du tyran il faut dissimuler?
Il est parti, seigneur; souffrez que votre joie,
Souffrez que son excès tout entier se déploie,
Qu'il fasse voir aux miens celui de votre amour.

ARDARIC.

Vous allez soupirer, madame, à votre tour,
A moins que votre cœur malgré vous se prépare
A n'avoir rien d'humain non plus que ce barbare.
Il me choisit pour vous; c'est un honneur bien grand,
Mais qui doit faire horreur par le prix qu'il le vend.
A recevoir ma main pourrez-vous être prête,
S'il faut qu'à Valamir il en coûte la tête?

ILDIONE.

Quoi! seigneur!

ARDARIC.

Attendez à vous en étonner
Que vous sachiez la main qui doit l'assassiner.
C'est à cet attentat la mienne qu'il destine,
Madame.

ILDIONE.

C'est par vous, seigneur, qu'il l'assassine!

ARDARIC.

Il me fait son bourreau pour perdre un autre roi
A qui fait sa fureur la même offre qu'à moi.
Aux dépens de sa tête il veut qu'on vous obtienne,
Ou lui donne Honorie aux dépens de la mienne :
Sa cruelle faveur m'en a laissé le choix.

ILDIONE.

Quel crime voit sa rage à punir en deux rois?

ARDARIC.

Le crime de tous deux, c'est d'aimer deux princesses,
C'est d'avoir, mieux que lui, mérité leurs tendresses.

De vos bontés pour nous il nous fait un malheur,
Et d'un sujet de joie un excès de douleur.

ILDIONE.

Est-il orgueil plus lâche, ou lâcheté plus noire?
Il veut que je vous coûte ou la vie ou la gloire,
Et serve de prétexte au choix infortuné
D'assassiner vous-même ou d'être assassiné!
Il vous offre ma main comme un bonheur insigne
Mais à condition de vous en rendre indigne;
Et si vous refusez par là de m'acquérir,
Vous ne sauriez vous-même éviter de périr!

ARDARIC.

Il est beau de périr pour éviter un crime;
Quand on meurt pour sa gloire, on revit dans l'estime,
Et triompher ainsi du plus rigoureux sort,
C'est s'immortaliser par une illustre mort.

ILDIONE.

Cette immortalité qui triomphe en idée
Veut être, pour charmer, de plus loin regardée;
Et quand à notre amour ce triomphe est fatal,
La gloire qui le suit nous en console mal.

ARDARIC.

Vous vengerez ma mort; et mon âme ravie....

ILDIONE.

Ah! venger une mort n'est pas rendre une vie :
Le tyran immolé me laisse mes malheurs;
Et son sang répandu ne tarit pas mes pleurs.

ARDARIC.

Pour sauver une vie, après tout, périssable,
En rendrois-je le reste infâme et détestable?
Et ne vaut-il pas mieux assouvir sa fureur,
Et mériter vos pleurs, que de vous faire horreur?

ILDIONE.

Vous m'en feriez sans doute, après cette infamie,
Assez pour vous traiter en mortelle ennemie.
Mais souvent la fortune a d'heureux changemens
Qui président sans nous aux grands événemens :
Le ciel n'est pas toujours aux méchans si propice;
Après tant d'indulgence, il a de la justice.
Parlez à Valamir, et voyez avec lui
S'il n'est aucun remède à ce mortel ennui.

ARDARIC.

Madame....

ILDIONE.

Allez, seigneur : nos maux et les temps pressent,
Et les mêmes périls tous deux vous intéressent.

ARDARIC.

J'y vais; mais, en l'état qu'est son sort et le mien,
Nous nous plaindrons ensemble et ne résoudrons rien.

SCÈNE VII. — ILDIONE.

Trêve, mes tristes yeux, trêve aujourd'hui de larmes!
Armez contre un tyran vos plus dangereux charmes;
Voyez si de nouveau vous le pourrez dompter,
Et renverser sur lui ce qu'il ose attenter.
Reprenez en son cœur votre place usurpée;
Ramenez à l'autel ma victime échappée;
Rappelez ce courroux que son choix incertain
En faveur de ma flamme allumoit dans mon sein.
Que tout semble facile en cette incertitude!
Mais qu'à l'exécuter tout est pénible et rude!
Et qu'aisément le sexe oppose à sa fierté
Sa douceur naturelle et sa timidité!
Quoi! ne donner ma foi que pour être perfide!
N'accepter un époux que pour un parricide!
Ciel, qui me vois frémir à ce nom seul d'époux,
Ou rends-moi plus barbare, ou mon tyran plus doux!

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — ARDARIC, VALAMIR.

(*Ils n'ont point d'épée ni l'un ni l'autre.*)

ARDARIC.

Seigneur, vos devins seuls ont causé notre perte;
Par eux à tous nos maux la porte s'est ouverte;
Et l'infidèle appât de leur prédiction
A jeté trop d'amorce à votre ambition.
C'est de là qu'est venu cet amour politique
Que prend pour attentat un orgueil tyrannique.
Sans le flatteur espoir d'un avenir si doux,
Honorie auroit eu moins de charmes pour vous.
C'est par là que vos yeux la trouvent adorable
Et que vous faites naître un amour véritable,
Qui, l'attachant à vous, excite des fureurs
Que vous voyez passer aux dernières horreurs.
A moins que je vous perde il faut que je périsse;
On vous fait même grâce, ou pareille injustice :
Ainsi vos seuls devins nous forcent de périr,
Et ce sont tous les droits qu'ils vous font acquérir.

VALAMIR.

Je viens de les quitter; et, loin de s'en dédire,
Ils assurent ma race encor du même empire.
Ils savent qu'Attila s'aigrit au dernier point,
Et ses emportemens ne les émeuvent point;
Quelque loi qu'il nous fasse, ils sont inébranlables,
Le ciel en a donné des arrêts immuables;
Rien n'en rompra l'effet; et Rome aura pour roi
Ce grand Théodoric qui doit sortir de moi.

ARDARIC.

Ils veulent donc, seigneur, qu'aux dépens de ma tête
Vos mains à ce héros préparent sa conquête?

VALAMIR.

Seigneur, c'est m'offenser encor plus qu'Attila.

ARDARIC.

Par où lui pouvez-vous échapper que par là?
Pouvez-vous que par là posséder Honorie?
Et d'où naîtra ce fils, si vous perdez la vie?

VALAMIR.

Je me vois comme vous aux portes du trépas;
Mais j'espère, après tout, ce que je n'attends pas.

SCÈNE II. — ARDARIC, VALAMIR, HONORIE.

HONORIE.

Savez-vous d'Attila jusqu'où va la furie,
Princes, et quelle en est l'affreuse barbarie?
Cette offre qu'il vous fait d'en rendre l'un heureux
N'est qu'un piége qu'il tend pour vous perdre tous deux.
Il veut, sous cet espoir qu'il donne à l'un et l'autre,
Votre sang de sa main, ou le sien de la vôtre:
Mais qui le serviroit seroit bientôt livré
Aux troupes de celui qu'il auroit massacré;
Et par le désaveu de cette obéissance
Ce tigre assouviroit sa rage et leur vengeance.
Octar aime Flavie, et l'en vient d'avertir.

VALAMIR.

Euric son lieutenant ne fait que de sortir:
Le tyran soupçonneux, qui craint ce qu'il mérite,
A pour nous désarmer choisi ce satellite;
Et comme avec justice il nous croit irrités,
Pour nous parler encore il prend ses sûretés.
Pour peu qu'il eût tardé, nous allions dans sa tente
Surprendre et prévenir sa plus barbare attente,
Tandis qu'il nous laissoit encor la liberté
D'y porter l'un et l'autre une épée au côté.
Il promet à tous deux de nous la faire rendre

Dès qu'il saura de nous ce qu'il en doit attendre,
Quel est notre dessein, ou. pour en mieux parler,
Dès que nous résoudrons de nous entr'immoler.
Cependant il réduit à l'entière impuissance
Ce noble désespoir qu'il punit par avance,
Et qui, se faisant droit avant que de mourir,
Croit que se perdre ainsi c'est un peu moins périr :
Car nous aurions péri par les mains de sa garde;
Mais la mort est plus belle alors qu'on la hasarde.

HONORIE.

Il vient, seigneur.

SCÈNE III. — ATTILA, VALAMIR, ARDARIC, HONORIE, OCTAR.

ATTILA.

Eh bien, mes illustres amis,
Contre mes grands rivaux quel espoir m'est permis?
Pas un n'a-t-il pour soi la digne complaisance
D'acquérir sa princesse en perdant qui m'offense?
Quoi! l'amour, l'amitié, tout va d'un froid égal!
Pas un ne m'aime assez pour haïr mon rival!
Pas un de son objet n'a l'âme assez ravie
Pour vouloir être heureux aux dépens d'une vie!
Quels amis! quels amans! et quelle dureté!
Daignez, daignez du moins la mettre en sûreté :
Si ces deux intérêts n'ont rien qui la fléchisse,
Que l'horreur de mourir, à leur défaut, agisse;
Et si vous n'écoutez l'amitié ni l'amour,
Faites un noble effort pour conserver le jour.

VALAMIR.

A l'inhumanité joindre la raillerie,
C'est à son dernier point porter la barbarie.
Après l'assassinat d'un frère et de six rois,
Notre tour est venu de subir mêmes lois;
Et nous méritons bien les plus cruels supplices
De nous être exposés aux mêmes sacrifices,
D'en avoir pu souffrir chaque jour de nouveaux.
Punissez, vengez-vous, mais cherchez des bourreaux;
Et si vous êtes roi, songez que nous le sommes.

ATTILA.

Vous? devant Attila vous n'êtes que deux hommes;
Et, dès qu'il m'aura plu d'abattre votre orgueil,
Vos têtes pour tomber n'attendront qu'un coup d'œil.
Je fais grâce à tous deux de n'en demander qu'une :
Faites-en décider l'épée et la fortune:
Et qui succombera du moins tiendra de moi

L'honneur de ne périr que par la main d'un roi.
Nobles gladiateurs, dont ma colère apprête
Le spectacle pompeux à cette grande fête,
Montrez, montrez un cœur enfin digne du rang.

ARDARIC.

Votre main est plus faite à verser de tel sang:
C'est lui faire un affront que d'emprunter les nôtres.

ATTILA.

Pour me faire justice il s'en trouvera d'autres:
Mais si vous renoncez aux objets de vos vœux,
Le refus d'une tête en pourra coûter deux.
Je révoque ma grâce, et veux bien que vos crimes
De deux rois mes rivaux me fassent deux victimes;
Et ces rares objets si peu dignes de moi
Seront le digne prix de cet illustre emploi.
(*A Ardaric.*)
De celui de vos feux je ferai la conquête
De quiconque à mes pieds abattra votre tête.
(*A Honorie.*)
Et comme vous paierez celle de Valamir,
Nous aurons à ce prix des bourreaux à choisir;
Et, pour nouveau supplice à de si belles flammes,
Ce choix ne tombera que sur les plus infâmes.

HONORIE.

Tu pourrois être lâche et cruel jusque-là!

ATTILA.

Encor plus, s'il le faut, mais toujours Attila,
Toujours l'heureux objet de la haine publique,
Fidèle au grand dépôt du pouvoir tyrannique,
Toujours....

HONORIE.

Achève, et dis que tu veux en tout lieu
Être l'effroi du monde, et le fléau de Dieu.
Étale insolemment l'épouvantable image
De ces fleuves de sang où se baignoit ta rage
Fais voir....

ATTILA.

Que vous perdez de mots injurieux
A me faire un reproche et doux et glorieux!
Ce dieu dont vous parlez, de temps en temps sévère,
Ne s'arme pas toujours de toute sa colère;
Mais quand a sa fureur il livre l'univers,
Elle a pour chaque temps des déluges divers.
Jadis, de toutes parts faisant regorger l'onde,
Sous un déluge d'eaux il abîma le monde;
Sa main tient en réserve un déluge de feux
Pour le dernier moment de nos derniers neveux;

Et mon bras, dont il fait aujourd'hui son tonnerre,
D'un déluge de sang couvre pour lui la terre.

HONORIE.

Lorsque par les tyrans il punit les mortels,
Il réserve sa foudre à ces grands criminels
Qu'il donne pour supplice à toute la nature,
Jusqu'à ce que leur rage ait comblé la mesure.
Peut-être qu'il prépare en ce même moment
A de si noirs forfaits l'éclat du châtiment,
Qu'alors que ta fureur à nous perdre s'apprête,
Il tient le bras levé pour te briser la tête,
Et veut qu'un grand exemple oblige de trembler
Quiconque désormais t'osera ressembler.

ATTILA.

Eh bien, en attendant ce changement sinistre,
J'oserai jusqu'au bout lui servir de ministre,
Et faire exécuter toutes ses volontés
Sur vous et sur des rois contre moi révoltés.
Par des crimes nouveaux je punirai les vôtres,
Et mon tour à périr ne viendra qu'après d'autres.

HONORIE.

Ton sang, qui chaque jour, à longs flots distillés,
S'échappe vers ton frère, et six rois immolés,
Te diroit-il trop bas que leurs ombres t'appellent?
Faut-il que ces avis par moi se renouvellent?
Vois, vois couler ce sang qui te vient avertir,
Tyran, que pour les joindre il faut bientôt partir.

ATTILA.

Ce n'est rien; et pour moi s'il n'est pas d'autre foudre,
J'aurai pour ce départ du temps à m'y résoudre.
D'autres vous enverroient leur frayer le chemin;
Mais j'en laisserai faire à votre grand destin,
Et trouverai pour vous quelques autres vengeances,
Quand l'humeur me prendra de punir tant d'offenses.

SCÈNE IV. — ATTILA, VALAMIR, ARDARIC, HONORIE, ILDIONE, OCTAR.

ATTILA, *à Ildione.*

Où venez-vous, madame, et qui vous enhardit
A vouloir voir ma mort qu'ici l'on me prédit?
Venez-vous de deux rois soutenir la querelle,
Vous révolter comme eux, me foudroyer comme elle,
Ou mendier l'appui de mon juste courroux
Contre votre Ardaric qui ne veut plus de vous?

ILDIONE.

Il n'en mériteroit ni l'amour ni l'estime,

S'il osoit espérer m'acquérir par un crime
D'un si juste refus j'ai de quoi me louer,
Et ne viens pas ici pour l'en désavouer.
Non, seigneur; c'est du mien que j'y viens me dédire,
Rendre à mes yeux sur vous leur souverain empire,
Rattacher, réunir votre vouloir au mien,
Et reprendre un pouvoir dont vous n'usez pas bien.
Seigneur, est-ce là donc cette reconnoissance
Si hautement promise à mon obéissance?
J'ai quitté tous les miens sous l'espoir d'être à vous;
Par votre ordre, mon cœur quitte un espoir si doux;
Je me réduis au choix qu'il vous a plu me faire,
Et votre ordre le met hors d'état de me plaire!
Mon respect qui me livre aux vœux d'un autre roi
N'y voit pour lui qu'opprobre, et que honte pour moi!
Rendez, rendez-le-moi, cet empire suprême
Qui ne vous laissoit plus disposer de vous-même:
Rendez toute votre âme à son premier souhait;
Recevez qui vous aime, et fuyez qui vous haît.
Honorie a ses droits: mais celui de vous plaire
N'est pas, vous le savez, un droit imaginaire;
Et, pour vous appuyer, Méroüée a des bras
Qui font taire les droits quand il faut des combats.

ATTILA.

Non, je ne puis plus voir cette ingrate Honorie
Qu'avec la même horreur qu'on voit une furie;
Et tout ce que le ciel a formé de plus doux,
Tout ce qu'il peut de mieux, je crois le voir en vous.
Mais dans votre cœur même un autre amour murmure,
Lorsque....

ILDIONE.

Vous pourriez croire une telle imposture!
Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait que de vous obéir?
Et par où jusque-là m'aurois-je pu trahir?

ATTILA.

Ardaric est pour vous un époux adorable.

ILDIONE.

Votre main lui donnoit ce qu'il avoit d'aimable;
Et je ne l'ai tantôt accepté pour époux
Que par cet ordre exprès que j'ai reçu de vous.
Vous aviez déjà vu qu'en dépit de ma flamme,
Pour vous faire empereur....

ATTILA.

Vous me trompez, madame;
Mais l'amour par vos yeux me sait si bien dompter,
Que je ferme les miens pour n'y plus résister.
N'abusez pas pourtant d'un si puissant empire;

Songez qu'il est encor d'autres biens où j'aspire,
Que la vengeance est douce aussi bien que l'amour;
Et laissez-moi pouvoir quelque chose à mon tour.

ILDIONE.

Seigneur, ensanglanter cette illustre journée!
Grâce, grâce du moins jusqu'après l'hyménée.
A son heureux flambeau souffrez un pur éclat,
Et laissez pour demain les maximes d'État.

ATTILA.

Vous le voulez, madame, il faut vous satisfaire;
Mais ce n'est que grossir d'autant plus ma colère;
Et ce que par votre ordre elle perd de momens
Enfle l'avidité de mes ressentimens.

HONORIE.

Voyez, voyez plutôt, par votre exemple même,
Seigneur, jusqu'où s'aveugle un grand cœur quand il aime
Voyez jusqu'où l'amour, qui vous ferme les yeux,
Force et dompte les rois qui résistent le mieux,
Quel empire il se fait sur l'âme la plus fière:
Et, si vous avez vu la mienne trop altière,
Voyez ce même amour immoler pleinement
Son orgueil le plus juste au salut d'un amant,
Et toute sa fierté dans mes larmes éteinte
Descendre à la prière et céder à la crainte.
Avoir su jusque-là réduire mon courroux
Vous doit être, seigneur, un triomphe assez doux.
Que tant d'orgueil dompté suffise pour victime.
Voudriez-vous traiter votre exemple de crime,
Et, quand vous adorez qui ne vous aime pas,
D'un réciproque amour condamner les appas?

ATTILA.

Non, princesse; il vaut mieux nous imiter l'un l'autre:
Vous suivez mon exemple, et je suivrai le vôtre.
(*A Ildione.*)
Vous condamniez madame à l'hymen d'un sujet;
Remplissez au lieu d'elle un si juste projet.
Je vous l'ai déjà dit; et mon respect fidèle,
A cette digne loi que vous faisiez pour elle,
N'ose prendre autre règle à punir vos mépris.
Si Valamir vous plaît, sa vie est à ce prix;
Disposez à ce prix d'une main qui m'est due.
Octar, ne perdez pas la princesse de vue.
(*Il montre Ildione à Honorie.*)
Vous, qui me commandez de vous donner ma foi,
Madame, allons au temple; et vous, rois, suivez-moi.

SCÈNE V. — HONORIE, OCTAR.

HONORIE.

Tu le vois, pour toucher cet orgueilleux courage,
J'ai pleuré, j'ai prié, j'ai tout mis en usage,
Octar: et, pour tout fruit de tant d'abaissement,
Le barbare me traite encor plus fièrement.
S'il reste quelque espoir, c'est toi seul qu'il regarde.
Prendras-tu bien ton temps? Tu commandes sa garde;
La nuit et le sommeil vont tout mettre en ton choix:
Et Flavie est le prix du salut de deux rois.

OCTAR.

Ah! madame, Attila, depuis votre menace,
Met hors de mon pouvoir l'effet de cette audace.
Ce défiant esprit n'agit plus maintenant,
Dans toutes ses fureurs, que par mon lieutenant;
C'est par lui qu'aux deux rois il fait ôter les armes,
Et deux mots en son âme ont jeté tant d'alarmes,
Qu'exprès à votre suite il m'attache aujourd'hui
Pour m'ôter tout moyen de m'approcher de lui.
Pour peu que je vous quitte il y va de ma vie,
Et s'il peut découvrir que j'adore Flavie....

HONORIE.

Il le saura de moi, si tu ne veux agir,
Infâme. qui t'en peux excuser sans rougir :
Si tu veux vivre encor, va chercher du courage.
Tu vois ce qu'à toute heure il immole à sa rage;
Et ta vertu, qui craint de trop paroître au jour,
Attend. les bras croisés, qu'il t'immole à son tour.
Fais périr, ou péris; préviens, lâche, ou succombe:
Venge toute la terre, ou grossis l'hécatombe.
Si la gloire sur toi, si l'amour ne peut rien,
Meurs en traître, et du moins sers de victime au mien.

SCÈNE VI. — VALAMIR, HONORIE, OCTAR.

HONORIE, *à Valamir.*

Mais qui me rend, seigneur, le bien de votre vue?

VALAMIR.

L'impatient transport d'une joie imprévue.
Notre tyran n'est plus.

HONORIE.

Il est mort?

VALAMIR.

Écoutez
Comme enfin l'ont puni ses propres cruautés,
Et comme heureusement le ciel vient de souscrire

A ce que nos malheurs vous ont fait lui prédire.
A peine sortions-nous, pleins de trouble et d'horreur,
Qu'Attila recommence à saigner de fureur,
Mais avec abondance; et le sang qui bouillonne
Forme un si gros torrent, que lui-même il s'étonne.
Tout surpris qu'il en est : « S'il ne veut s'arrêter,
Dit-il, on me paiera ce qu'il m'en va coûter. »
Il demeure à ces mots sans parole, sans force;
Tous ses sens d'avec lui font un soudain divorce :
Sa gorge enfle. et du sang dont le cours s'épaissit
Le passage se ferme, ou du moins s'étrécit.
De ce sang renfermé la vapeur en furie
Semble avoir étouffé sa colère et sa vie;
Et déjà de son front la funeste pâleur
N'opposoit à la mort qu'un reste de chaleur,
Lorsqu'une illusion lui présente son frère,
Et lui rend tout d'un coup la vie et la colère :
Il croit le voir suivi des ombres de six rois,
Qu'il se veut immoler une seconde fois;
Mais ce retour si prompt de sa plus noire audace
N'est qu'un dernier effort de la nature lasse,
Qui, prête à succomber sous la mort qui l'atteint,
Jette un plus vif éclat, et tout d'un coup s'éteint.
C'est en vain qu'il fulmine à cette affreuse vue;
Sa rage qui renaît en même temps le tue.
L'impétueuse ardeur de ces transports nouveaux
A son sang prisonnier ouvre tous les canaux;
Son élancement perce ou rompt toutes les veines,
Et ces canaux ouverts sont autant de fontaines
Par où l'âme et le sang se pressent de sortir,
Pour terminer sa rage et nous en garantir.
Sa vie à longs ruisseaux se répand sur le sable;
Chaque instant l'affoiblit, et chaque effort l'accable;
Chaque pas rend justice au sang qu'il a versé,
Et fait grâce à celui qu'il avoit menacé.
Ce n'est plus qu'en sanglots qu'il dit ce qu'il croit dire;
Il frissonne, il chancelle, il trébuche, il expire;
Et sa fureur dernière, épuisant tant d'horreurs,
Venge enfin l'univers de toutes ses fureurs.

SCÈNE VII. — ARDARIC, VALAMIR, HONORIE, ILDIONE, OCTAR.

ARDARIC.

Ce n'est pas tout, seigneur; la haine générale,
N'ayant plus à le craindre, avidement s'étale;
Tous brûlent de servir sous des ordres plus doux,

Tous veulent à l'envi les recevoir de nous.
Ce bonheur étonnant que le ciel nous renvoie
De tant de nations fait la commune joie;
La fin de nos périls en remplit tous les vœux,
Et, pour être tous quatre au dernier point heureux.
Nous n'avons plus qu'à voir notre flamme avouée
Du souverain de Rome et du grand Méroüée:
La princesse des Francs m'impose cette loi.

HONORIE.

Pour moi, je n'en ai plus à prendre que de moi.

ARDARIC.

Ne perdons point de temps en ce retour d'affaires;
Allons donner tous deux les ordres nécessaires,
Remplir ce trône vide, et voir sous quelles lois
Tant de peuples voudront nous recevoir pour rois.

VALAMIR.

Me le permettez-vous, madame? et puis-je croire
Que vous tiendrez enfin ma flamme à quelque gloire?

HONORIE.

Allez; et cependant assurez-vous, seigneur,
Que nos destins changés n'ont point changé mon cœur.

FIN D'ATTILA.

TITE ET BÉRÉNICE[1].

COMÉDIE HÉROÏQUE.

1670.

XIPHILINUS EX DIONE

IN VESPASIANO,

GUILLELMO BLANCO INTERPRETE.

Vespasianus, a senatu absens, imperator creatur; Titusque et Domitianus Cæsares designantur.

Domitianus animum ad amorem Domitiæ filiæ Corbulonis applicaverat, eamque, a Lucio Lamio Æmiliano viro ejus abductam, secum habebat in numero amicarum, eamdemque postea uxorem duxit.

Per id tempus Berenice maxime florebat, ob eamque causam cum Agrippa fratre Romam venit. Is prætoriis honoribus auctus est; ipsa habitavit in palatio, cœpitque cum Tito coire. Spes erat eam Tito nuptum iri; jam enim omnia, ita ut si esset uxor, gerebat. Sed Titus quum intelligeret populum Romanum id moleste ferre, eam repudiavit, præsertim quod de iis rebus magni rumores perferrentur.

IN TITO.

Titus, ex quo tempore principatum solus obtinuit, nec cædes fecit, nec amoribus inservivit; sed comis, quamvis insidiis peteretur, et continens, Berenice licet in urbem reversa, fuit.

Titus moriens se unius tantum rei pœnitere dixit : id autem quid esset non aperuit, nec quisquam certo novit, aliud aliis conjicientibus. Constans fama fuit, ut nonnulli tradunt, quod Domitiam uxorem fratris habuisset. Alii putant, quibus ego assentior, quod Domitianum, a quo certo sciebat sibi insidias parari, non interfecisset, sed id ab eo pati maluisset, et quod traderet imperium Romanum tali viro.

PERSONNAGES.

TITE, empereur de Rome, et amant de Bérénice.
DOMITIAN, frère de Tite, et amant de Domitie.
BÉRÉNICE, reine d'une partie de la Judée.
DOMITIE, fille de Corbulon.
PLAUTINE, confidente de Domitie.
FLAVIAN, confident de Tite.
ALBIN, confident de Domitian.
PHILON, ministre d'Etat, confident de Bérénice.

La scène est à Rome, dans le palais impérial.

1. M. de Fontenelle, dans la *Vie de Corneille*, son oncle, nous dit que *Berenice* fut un duel. En effet, ce vers de Virgile :

Infelix puer atque impar congressus Achilli,

fut appliqué alors par quelques personnes au jeune combattant, à qui

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

Laisse-moi mon chagrin, tout injuste qu'il est :
Je le chasse, il revient; je l'étouffe, il renaît:
Et plus nous approchons de ce grand hyménée,
Plus en dépit de moi je m'en trouve gênée :
Il fait toute ma gloire, il fait tous mes désirs :
Ne devroit-il pas faire aussi tous mes plaisirs?
Depuis plus de six mois la pompe s'en apprête,
Rome s'en fait d'avance en l'esprit une fête,
Et tandis qu'à l'envi tout l'empire l'attend,
Mon cœur dans tout l'empire est le seul mécontent

PLAUTINE.

Que trouvez-vous, madame, ou d'amer ou de rude
A voir qu'un tel bonheur n'ait plus d'incertitude?
Et quand dans quatre jours vous devez y monter,
Quel importun chagrin pouvez-vous écouter?
Si vous n'en êtes pas tout à fait la maîtresse,
Du moins à l'empereur cachez cette tristesse :
Le dangereux soupçon de n'être pas aimé
Peut le rendre à l'objet dont il fut trop charmé.
Avant qu'il vous aimât, il aimoit Bérénice :
Et s'il n'en put alors faire une impératrice.
A présent il est maître, et son père au tombeau
Ne peut plus le forcer d'éteindre un feu si beau.

DOMITIE.

C'est là ce qui me gêne, et l'image importune
Qui trouble les douceurs de toute ma fortune.
J'ambitionne et crains l'hymen d'un empereur
Dont j'ai lieu de douter si j'aurai tout le cœur.
Ce pompeux appareil, où sans cesse il ajoute,
Recule chaque jour un nœud qui le dégoûte.
Il souffre chaque jour que le gouvernement
Vole ce qu'à me plaire il doit d'attachement;
Et ce qu'il en étale agit d'une manière

cependant la victoire demeura. Elle ne fut pas même disputée, la partie n'était pas égale. Corneille n'était plus le Corneille du *Cid* et des *Horaces ;* il était devenu l'auteur d'*Agesilas*.

Une princesse, fameuse par son esprit et par son amour pour la poésie, avait engagé les deux rivaux à traiter ce même sujet. Ils lui donnèrent, en cette occasion, une grande preuve de leur obéissance, et les deux *Bérénices* parurent en même temps, en 1670. (*L. Racine.*)

Qui ne m'assure point d'une âme tout entière.
Souvent même, au milieu des offres de sa foi,
Il semble tout à coup qu'il n'est pas avec moi,
Qu'il a quelque plus douce ou noble inquiétude.
Son feu de sa raison est l'effet ou l'étude;
Il s'en fait un plaisir bien moins qu'un embarras,
Et s'efforce à m'aimer; mais il ne m'aime pas.

PLAUTINE.

A cet effort pour vous qui pourroit le contraindre?
Maître de l'univers, a-t-il un maître à craindre?

DOMITIE.

J'ai quelques droits, Plautine, à l'empire romain,
Que le choix d'un époux peut mettre en bonne main :
Mon père, avant le sien, élu pour cet empire,
Préféra.... Tu le sais, et c'est assez t'en dire.
C'est par cet intérêt qu'il m'apporte sa foi;
Mais pour le cœur, te dis-je, il n'est pas tout à moi.

PLAUTINE.

La chose est bien égale, il n'a pas tout le vôtre :
S'il aime un autre objet, vous en aimez un autre;
Et comme sa raison vous donne tous ses vœux,
Votre ardeur pour son rang fait pour lui tous vos feux.

DOMITIE.

Ne dis point qu'entre nous la chose soit égale.
Un divorce avec moi n'a rien qui le ravale :
Sans avilir son sort, il me renvoie au mien;
Et du rang qui lui reste, il ne me reste rien.

PLAUTINE.

Que ce que vous avez d'ambitieux caprice,
Pardonnez-moi ce mot, vous fait un dur supplice!
Le cœur rempli d'amour, vous prenez un époux,
Sans en avoir pour lui, sans qu'il en ait pour vous.
Aimez pour être aimée, et montrez-lui vous-même,
En l'aimant comme il faut, comme il faut qu'il vous aime;
Et si vous vous aimez, gagnez sur vous ce point
De vous donner entière, ou ne vous donnez point.

DOMITIE.

Si l'amour quelquefois souffre qu'on le contraigne,
Il souffre rarement qu'une autre ardeur l'éteigne;
Et quand l'ambition en met l'empire à bas,
Elle en fait son esclave, et ne l'étouffe pas.
Mais un si fier esclave, ennemi de sa chaîne,
La secoue à toute heure, et la porte avec gêne,
Et, maître de nos sens, qu'il appelle au secours,
Il échappe souvent, et murmure toujours.
Veux-tu que je te fasse un aveu tout sincère?
Je ne puis aimer Tite, ou n'aimer pas son frère;

Et, malgré cet amour, je ne puis m'arrêter
Qu'au degré le plus haut où je puisse monter.
Laisse-moi retracer ma vie en ta mémoire :
Tu me connois assez pour en savoir l'histoire;
Mais tu n'as pu connoître, à chaque événement,
De mon illustre orgueil quel fut le sentiment.
En naissant, je trouvai l'empire en ma famille.
Néron m'eut pour parente, et Corbulon pour fille;
Et le bruit qu'en tous lieux fit sa haute valeur,
Autant que ma naissance enfla mon jeune cœur.
De l'éclat des grandeurs par là préoccupée,
Je vis d'un œil jaloux Octavie et Poppée;
Et Néron, des mortels et l'horreur et l'effroi,
M'eût paru grand héros, s'il m'eût offert sa foi.
Après tant de forfaits et de morts entassées,
Les troupes du Levant, d'un tel monstre lassées,
Pour César en sa place élurent Corbulon.
Son austère vertu rejeta ce grand nom :
Un lâche assassinat en fut le prompt salaire.
Mais mon orgueil, sensible à cet honneur d'un père,
Prit de tout autre rang une assez forte horreur
Pour me traiter dans l'âme en fille d'empereur.
Néron périt enfin. Trois empereurs de suite
Virent de leur fortune une assez prompte fuite.
L'Orient de leurs noms fut à peine averti,
Qu'il fit Vespasian chef d'un plus fort parti.
Le ciel l'en avoua : ce guerrier magnanime
Par Tite, son aîné, fit assiéger Solime;
Et, tandis qu'en Égypte il prit d'autres emplois,
Domitian ici vint dispenser ses lois.
Je le vis et l'aimai. Ne blâme point ma flamme :
Rien de plus grand que lui n'éblouissoit mon âme.
Je ne voyois point Tite, un hymen me l'ôtoit.
Mille soupirs aidoient au rang qui me flattoit.
Pour remplir tous nos vœux nous n'attendions qu'un père :
Il vint, mais d'un esprit à nos vœux si contraire,
Que, quoi qu'on lui pût dire, on n'en put arracher
Ce qu'attendoit un feu qui nous étoit si cher.
On n'en sut point la cause; et divers bruits coururent,
Qui tous à notre amour également déplurent.
J'en eus un long chagrin. Tite fit tôt après
De Bérénice à Rome admirer les attraits.
Pour elle avec Martie il avoit fait divorce;
Et cette belle reine eut sur lui tant de force,
Que, pour montrer à tous sa flamme, et hautement,
Il lui fit au palais prendre un appartement.
L'empereur, bien qu'en l'âme il prévît quelle haine

Concevroit tout l'État pour l'époux d'une reine,
Sembla voir cet amour d'un œil indifférent,
Et laisser un cours libre aux flots de ce torrent.
Mais, sous les vains dehors de cette complaisance,
On ménagea ce prince avec tant de prudence,
Qu'en dépit de son cœur, que charmoient tant d'appas,
Il l'obligea lui-même à revoir ses États.
A peine je le vis sans maîtresse et sans femme,
Que mon orgueil vers lui tourna toute mon âme;
Et, s'étant emparé des plus doux de mes soins,
Son frère commença de me plaire un peu moins:
Non qu'il ne fût toujours maître de ma tendresse,
Mais je la regardois ainsi qu'une foiblesse,
Comme un honteux effet d'un amour éperdu
Qui me voloit un rang que je me croyois dû.
Tite à peine sur moi jetoit alors la vue;
Cent fois avec douleur je m'en suis aperçue :
Mais ce qui consoloit ce juste et long ennui,
C'est que Vespasian me regardoit pour lui.
Je commençois pourtant à n'en plus rien attendre,
Quand je vis en ses yeux quelque chose de tendre:
Il me rendit visite, et fit tout ce qu'on fait
Alors qu'on veut aimer, ou qu'on aime en effet.
Je veux bien t'avouer que j'y crus du mystère,
Qu'il ne me disoit rien que par l'ordre d'un père;
Mais qui ne pencheroit à s'en désabuser,
Lorsque, ce père mort, il songe à m'épouser?
Toi qui vois tout mon cœur, juge de son martyre:
L'ambition l'entraîne, et l'amour le déchire;
Quand je crois m'être mise au-dessus de l'amour,
L'amour vers son objet me ramène à son tour;
Je veux régner, et tremble à quitter ce que j'aime,
Et ne me saurois voir d'accord avec moi-même.

PLAUTINE.

Ah! si Domitian devenoit empereur,
Que vous auriez bientôt calmé tout ce grand cœur!
Que bientôt.... Mais il vient. Ce grand cœur en soupire!

DOMITIE.

Hélas! plus je le vois, moins je sais que lui dire.
Je l'aime, et le dédaigne; et, n'osant m'attendrir,
Je me veux mal des maux que je lui fais souffrir.

SCÈNE II. — DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIAN.

Faut-il mourir, madame? et, si proche du terme
Votre illustre inconstance est-elle encor si ferme

Que les restes d'un feu que j'avois cru si fort
Puissent dans quatre jours se promettre ma mort[1]?

DOMITIE.

Ce qu'on m'offre, seigneur, me feroit peu d'envie,
S'il en coûtoit à Rome une si belle vie;
Et ce n'est pas un mal qui vaille en soupirer,
Que de faire une perte aisée à réparer.

DOMITIAN.

Aisée à réparer! Un choix qui m'a su plaire,
Et qui ne plaît pas moins à l'empereur mon frère.
Charme-t-il l'un et l'autre avec si peu d'appas
Que vous sachiez son prix, et le mettiez si bas?

DOMITIE.

Quoi qu'on ait pour soi-même ou d'amour ou d'estime,
Ne s'en croire pas trop n'est pas faire un grand crime.
Mais n'examinons point, en cet excès d'honneur,
Si j'ai quelque mérite, ou n'ai que du bonheur.
Telle que je puis être, obtenez-moi d'un frère.

DOMITIAN.

Hélas! si je n'ai pu vous obtenir d'un père,
Si même je ne puis vous obtenir de vous,
Qu'obtiendrai-je d'un frère amoureux et jaloux?

DOMITIE.

Et moi, résisterai-je à sa toute-puissance,
Quand vous n'y répondez qu'avec obéissance?
Moi qui n'ai sous les cieux que vous seul pour soutien,
Que puis-je contre lui, quand vous n'y pouvez rien?

DOMITIAN.

Je ne puis rien sans vous, et pourrois tout, madame,
Si je pouvois encor m'assurer de votre âme.

DOMITIE.

Pouvez-vous en douter, après deux ans de pleurs
Qu'à vos yeux j'ai donnés à nos communs malheurs?
Durant un déplaisir si long et si sensible
De voir toujours un père à nos vœux inflexible,
Ai-je écouté quelqu'un de tant de soupirans
Qui m'accabloient partout de leurs regards mourans?
Quel que fût leur amour, quel que fût leur mérite....

DOMITIAN.

Oui, vous m'avez aimé jusqu'à l'amour de Tite.
Mais de ces soupirans qui vous offroient leur foi
Aucun ne vous eût mise alors si haut que moi;
Votre âme ambitieuse à mon rang attachée
N'en voyoit point en eux dont elle fût touchée:

1. On prétend que Baron, chargé de ce rôle, ne comprenait pas ces quatre vers, et que Corneille ne put pas les lui expliquer.

Ainsi de ces rivaux aucun n'a réussi.
Mais les temps sont changés, madame, et vous aussi.

DOMITIE.

Non, seigneur, je vous aime, et garde au fond de l'âme
Tout ce que j'eus pour vous de tendresse et de flamme :
L'effort que je me fais me tue autant que vous;
Mais enfin l'empereur veut être mon époux.

DOMITIAN.

Ah! si vous n'acceptez sa main qu'avec contrainte,
Venez, venez, madame, autoriser ma plainte :
L'empereur m'aime assez pour quitter vos liens
Quand je lui porterai vos vœux avec les miens.
Dites que vous m'aimez, et que tout son empire....

DOMITIE.

C'est ce qu'à dire vrai j'aurai peine à lui dire,
Seigneur; et le respect qui n'y peut consentir....

DOMITIAN.

Non, votre ambition ne se peut démentir.
Ne la déguisez plus, montrez-la tout entière,
Cette âme que le trône a su rendre si fière,
Cette âme dont j'ai fait les plaisirs les plus doux,
Cette âme....

DOMITIE.

Voyez-là cette âme toute à vous,
Voyez-y tout ce feu que vous y fîtes naître;
Et soyez satisfait, si vous le pouvez être.
Je ne veux point, seigneur, vous le dissimuler,
Mon cœur va tout à vous quand je le laisse aller :
Mais sans dissimuler j'ose aussi vous le dire,
Ce n'est pas mon dessein qu'il m'en coûte l'empire;
Et je n'ai point une âme à se laisser charmer
Du ridicule honneur de savoir bien aimer.
La passion du trône est seule toujours belle,
Seule à qui l'âme doive une ardeur immortelle.
J'ignorois de l'amour quel est le doux poison
Quand elle s'empara de toute ma raison.
Comme elle est la première, elle est la dominante
Non qu'à trahir l'amour je ne me violente;
Mais il est juste enfin que des soupirs secrets
Me punissent d'aimer contre mes intérêts.
Daignez donc voir, seigneur, quelle route il faut prendre
Pour ne point m'imposer la honte de descendre.
Tout mon cœur vous préfère à cet heureux rival;
Pour m'avoir toute à vous, devenez son égal.
Vous dites qu'il vous aime; et je ne le puis croire
Si je ne vois sur vous un rayon de sa gloire.
On vous a vus tous deux sortir d'un même flanc;

Ayez mêmes honneurs ainsi que même sang.
Dites-lui que le droit qu'a ce sang à l'empire....

DOMITIAN.

C'est là ce qu'à mon tour j'aurai peine à lui dire,
Madame; et le devoir qui n'y peut consentir....

DOMITIE.

A mes vives douleurs daignez donc compatir,
Seigneur: j'achète assez le rang d'impératrice,
Sans qu'un reproche injuste augmente mon supplice.

DOMITIAN.

Eh bien, dans cet hymen, qui n'en a que pour moi,
J'applaudirai moi-même à votre peu de foi;
Je dirai que le ciel doit à votre mérite....

DOMITIE.

Non, seigneur: faites mieux, et quittez qui vous quitte;
Rome a mille beautés dignes de votre cœur;
Mais dans toute la terre il n'est qu'un empereur.
Si mon père avoit eu les sentimens du vôtre,
Je vous aurois donné ce que j'attends d'un autre;
Et ma flamme en vos mains eût mis sans balancer
Le sceptre qu'en la mienne il auroit dû laisser.
Laissez à son défaut suppléer la fortune,
Et n'ayez pas une âme assez basse et commune
Pour s'opposer au ciel qui me rend par autrui
Ce que trop de vertu me fit perdre par lui.
Pour peu que vous m'aimiez, aimez mes avantages:
Il n'est point d'autre amour digne des grands courages.
Voilà toute mon âme. Après cela, seigneur,
Laissez-moi m'épargner les troubles de mon cœur.
Un plus long entretien ne pourroit rien produire
Qui ne pût malgré moi vous déplaire ou me nuire.

SCÈNE III. — DOMITIAN, ALBIN.

ALBIN.

Elle se défend bien, seigneur; et dans la cour....

DOMITIAN.

Aucun n'a plus d'esprit, Albin, et moins d'amour.
J'admire, ainsi que toi, dans ce qu'elle m'oppose,
Son adresse à défendre une mauvaise cause;
Et si, pour m'assurer que son cœur n'est qu'à moi,
Tant d'esprit agissoit en faveur de sa foi;
Si sa flamme au secours appliquoit cette adresse,
L'empereur convaincu me rendroit ma maîtresse.

ALBIN.

Cependant n'est-ce rien que ce cœur soit à vous?

DOMITIAN.

D'un bonheur si mal sûr je ne suis point jaloux,
Et trouve peu de jour à croire qu'elle m'aime,
Quand elle ne regarde et n'aime que soi-même.

ALBIN.

Seigneur, s'il m'est permis de parler librement,
Dans toute la nature aime-t-on autrement?
L'amour-propre est la source en nous de tous les autres;
C'en est le sentiment qui forme tous les nôtres;
Lui seul allume, éteint, ou change nos désirs :
Les objets de nos vœux le sont de nos plaisirs.
Vous-même, qui brûlez d'une ardeur si fidèle,
Aimez-vous Domitie, ou vos plaisirs en elle?
Et quand vous aspirez à des liens si doux,
Est-ce pour l'amour d'elle ou pour l'amour de vous?
De sa possession l'aimable et chère idée
Tient vos sens enchantés et votre âme obsédée;
Mais si vous conceviez quelques destins meilleurs,
Vous porteriez bientôt toute cette âme ailleurs.
Sa conquête est pour vous le comble des délices;
Vous ne vous figurez ailleurs que des supplices :
C'est par là qu'elle seule a droit de vous charmer;
Et vous n'aimez que vous, quand vous croyez l'aimer.

DOMITIAN.

En l'état où je suis, les maux dont je soupire
M'ôtent la liberté de te rien contredire :
Cherchons-en le remède, au lieu de raisonner
Sur l'amour où le ciel se plaît à m'obstiner.
N'est-il point de secret, n'est-il point d'artifice?...

ALBIN.

Oui, seigneur, il en est : rappelons Bérénice;
Sous le nom de César pratiquons son retour,
Qui retarde l'hymen, et suspende l'amour.

DOMITIAN.

Que je verrais, Albin, ma volage punie,
Si de ces grands apprêts pour la cérémonie,
Que depuis si longtemps on dresse à si grand bruit,
Elle n'avoit que l'ombre, et qu'une autre eût le fruit!
Qu'elle seroit confuse! et que j'aurois de joie!
Mais il faut que le ciel lui-même la renvoie,
Cette belle rivale; et tout notre discours
Ne la sauroit ici rendre dans quatre jours.

ALBIN.

N'importe : en l'attendant préparons sa victoire;
Dans l'esprit d'un rival ranimons sa mémoire;
Retraçons à ses yeux l'image du passé,
Et profitons par là d'un cœur embarrassé.

N'y perdez point de temps; allez, sans plus rien taire,
Tâter jusqu'en ce cœur les tendresses de frère.
Si vous ne l'emportez, il pourra s'ébranler.
S'il ne rompt cet hymen, il pourra reculer :
Je me trompe, ou son âme y penche d'elle-même.
S'il s'émeut, redoublez, dites que l'on vous aime,
Dites qu'un pur respect contraint avec ennui
Une âme toute à vous à se donner à lui.
S'il se trouble, achevez, parlez de Bérénice,
De tant d'amour qu'il traite avec tant d'injustice.
Pour lui donner le temps de venir au secours,
Nous aurons quatre mois au lieu de quatre jours.

DOMITIAN.

Mais j'aime Domitie; et lui parler contre elle
C'est me mettre au hasard d'irriter l'infidèle.
Ne me condamne point, Albin, à la trahir,
A joindre à ses mépris le droit de me haïr :
En vain je veux contre elle écouter ma colère;
Toute ingrate qu'elle est, je tremble à lui déplaire.

ALBIN.

Seigneur, quelle mesure avez-vous à garder?
Quand on voit tout perdu, craint-on de hasarder?
Et si l'ambition vers un autre l'entraîne,
Que vous peut importer son amour ou sa haine?

DOMITIAN.

Qu'un salutaire avis fait une douce loi
A qui peut avoir l'âme aussi libre que toi!
Mais celle d'un amant n'est pas comme une autre âme
Il ne voit, il n'entend, il ne croit que sa flamme,
Du plus puissant remède il se fait un poison,
Et la raison pour lui n'est pas toujours raison.

ALBIN.

Et si je vous disois que déjà Bérénice
Est dans Rome, inconnue, et par mon artifice?
Qu'elle surprendra Tite, et qu'elle y vient exprès
Pour de ce grand hymen renverser les apprêts?

DOMITIAN.

Albin, seroit-il vrai?

ALBIN.

La nouvelle vous flatte.
Peut-être est-elle fausse; attendez qu'elle éclate,
Surtout à l'empereur déguisez-la si bien....

DOMITIAN.

Va, je lui parlerai comme n'en sachant rien.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — TITE, FLAVIAN.

TITE.

Quoi! des ambassadeurs que Bérénice envoie
Viennent ici, dis-tu, me témoigner sa joie,
M'apporter son hommage, et me féliciter
Sur ce comble de gloire où je viens de monter?

FLAVIAN.

En attendant votre ordre ils sont au port d'Ostie.

TITE.

Ainsi, grâces aux dieux, sa flamme est amortie:
Et de pareils devoirs sont pour moi des froideurs,
Puisqu'elle s'en rapporte à ses ambassadeurs.
Jusqu'après mon hymen remettons leur venue;
J'aurois trop à rougir si j'y souffrois leur vue,
Et recevois les yeux de ses propres sujets
Pour envieux témoins du vol que je lui fais.
Car mon cœur fut son bien à cette belle reine,
Et pourroit l'être encor, malgré Rome et sa haine,
Si ce divin objet, qui fut tout mon désir,
Par quelque doux regard s'en venoit ressaisir.
Mais du haut de son trône elle aime mieux me rendre
Ces froideurs que pour elle on me força de prendre.
Peut-être, en ce moment que toute ma raison
Ne sauroit sans désordre entendre son beau nom,
Entre les bras d'un autre un autre amour la livre;
Elle suit mon exemple, et se plaît à le suivre,
Et ne m'envoie ici traiter de souverain
Que pour braver l'amant qu'elle charmoit en vain.

FLAVIAN.

Si vous la revoyiez, je plaindrois Domitie.

TITE.

Contre tous ses attraits ma raison endurcie
Feroit de Domitie encor la sûreté;
Mais mon cœur auroit peu de cette dureté.
N'aurois-tu point appris qu'elle fût infidèle,
Qu'elle écoutât les rois qui soupirent pour elle?
Dis-moi que Polémon règne dans son esprit,
J'en aurai du chagrin, j'en aurai du dépit,
D'une vive douleur j'en aurai l'âme atteinte;
Mais j'épouserai l'autre avec moins de contrainte:
Car enfin elle est belle, et digne de ma foi;
Elle auroit tout mon cœur, s'il étoit tout à moi.

La noblesse du sang, la grandeur du courage,
Font avec son mérite un illustre assemblage :
C'est le choix de mon père; et je connois trop bien
Qu'à choisir en César ce doit être le mien.
Mais tout mon cœur renonce à lui faire justice
Dès que mon souvenir lui rend sa Bérénice.

FLAVIAN.

Si de tels souvenirs vous sont encor si doux,
L'hyménée a, seigneur, peu de charmes pour vous.

TITE.

Si de tels souvenirs ne me faisoient la guerre,
Seroit-il potentat plus heureux sur la terre?
Mon nom par la victoire est si bien affermi[1],
Qu'on me croit dans la paix un lion endormi :
Mon réveil incertain du monde fait l'étude;
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude:
Et tandis qu'en ma cour les aimables loisirs
Ménagent l'heureux choix des jeux et des plaisirs,
Pour envoyer l'effroi sous l'un et l'autre pôle
Je n'ai qu'à faire un pas et hausser la parole.
Que de félicités, si mes vœux imprudens
N'étoient de mon pouvoir les seuls indépendans!
Maître de l'univers sans l'être de moi-même,
Je suis le seul rebelle à ce pouvoir suprême;
D'un feu que je combats je me laisse charmer,
Et n'aime qu'à regret ce que je veux aimer.
En vain de mon hymen Rome presse la pompe :
J'y veux de la lenteur, j'aime qu'on l'interrompe,
Et n'ose résister aux dangereux souhaits
De préparer toujours et n'achever jamais.

FLAVIAN.

Si ce dégoût, seigneur, va jusqu'à la rupture,
Domitie aura peine à souffrir cette injure :
Ce jeune esprit, qu'entête et le sang de Néron
Et le choix qu'en Syrie on fit de Corbulon,
S'attribue à l'empire un droit imaginaire,
Et s'en fait, comme vous, un rang héréditaire.
Si de votre parole un manque surprenant
La jette entre les bras d'un homme entreprenant,
S'il l'unit à quelque âme assez fière et hautaine
Pour servir son orgueil et seconder sa haine,
Un vif ressentiment lui fera tout oser;
En un mot, il vous faut la perdre, ou l'épouser.

TITE.

J'en sais la politique, et cette loi cruelle

1. Allusion à Louis XIV.

A presque fait l'amour qu'il m'a fallu pour elle.
Réduit au triste choix dont tu viens de parler,
J'aime mieux, Flavian, l'aimer que l'immoler,
Et ne puis démentir cette horreur magnanime
Qu'en recevant le jour je conçus pour le crime.
Moi, qui seul des Césars me vois en ce haut rang
Sans qu'il en coûte à Rome une goutte de sang,
Moi, que du genre humain on nomme les délices,
Moi, qui ne puis souffrir les plus justes supplices,
Pourrois-je autoriser une injuste rigueur
A perdre une héroïne à qui je dois mon cœur?
Non : malgré les attraits de sa belle rivale,
Malgré les vœux flottans de mon âme inégale,
Je veux l'aimer, je l'aime; et sa seule beauté
Pouvoit me consoler de ce que j'ai quitté.
Elle seule en ses yeux porte de quoi contraindre
Mes feux à s'assoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre,
De quoi flatter mon âme, et forcer mes douleurs
A souhaiter du moins de n'aimer plus ailleurs.
Mais je ne vois pas bien que j'en sois encor maître;
Dès que ma flamme expire, un mot la fait renaître,
Et mon cœur malgré moi rappelle un souvenir
Que je n'ose écouter et ne saurois bannir.
Ma raison s'en veut faire en vain un sacrifice;
Tout me ramène ici, tout m'offre Bérénice :
Et même je ne sais par quel pressentiment
Je n'ai souffert personne en son appartement;
Mais depuis cet adieu, si cruel et si tendre,
Il est demeuré vide, et semble encor l'attendre.
Va, fais porter mon ordre à ses ambassadeurs :
C'est trop entretenir d'inutiles ardeurs;
Il est temps de chercher qui m'en puisse distraire,
Et le ciel à propos envoie ici mon frère.

FLAVIAN.

Irez-vous au sénat?

TITE.

Non; il peut s'assembler
Sur ce déluge ardent qui nous a fait trembler,
Et pourvoir sous mon ordre aux affreuses ruines
Dont ses feux ont couvert les campagnes voisines.

SCÈNE II. — TITE, DOMITIAN, ALBIN.

DOMITIAN.

Puis-je parler, seigneur, et de votre amitié
Espérer une grâce à force de pitié?
Je me suis jusqu'ici fait trop de violence

Pour augmenter encor mes maux par mon silence.
Ce que je vais vous dire est digne du trépas;
Mais aussi j'en mourrai si je ne le dis pas.
Apprenez donc mon crime, et voyez s'il faut faire
Justice d'un coupable, ou grâce aux vœux d'un frère.
J'ai vu ce que j'aimois choisi pour être à vous,
Et je l'ai vu longtemps sans en être jaloux.
Vous n'aimiez Domitie alors que par contrainte;
Vous vous faisiez effort, j'imitois votre feinte;
Et comme aux lois d'un père il falloit obéir,
Je feignois d'oublier, vous de ne point haïr.
Le ciel, qui dans vos mains met sa toute-puissance,
Ne met-il point de borne à cette obéissance?
La faut-il à son ombre, et que ce même effort
Vous déchire encor l'âme et me donne la mort?

TITE.

Souffrez sur cet effort que je vous désabuse.
Il fut grand, et de ceux que tout le cœur refuse:
Pour en sauver le mien, je fis ce que je pus;
Mais ce qui fut effort à présent ne l'est plus.
Sachez-en la raison. Sous l'empire d'un père
Je murmurai toujours d'un ordre si sévère,
Et cherchai les moyens de tirer en longueur
Cet hymen qui vous gêne et m'arrachoit le cœur.
Son trépas a changé toutes choses de face:
J'ai pris ses sentimens lorsque j'ai pris sa place;
Je m'impose à mon tour les lois qu'il m'imposoit,
Et me dis après lui tout ce qu'il me disoit.
J'ai des yeux d'empereur, et n'ai plus ceux de Tite;
Je vois en Domitie un tout autre mérite,
J'écoute la raison, j'en goûte les conseils,
Et j'aime comme il faut qu'aiment tous mes pareils.
Si dans les premiers jours que vous m'avez vu maître
Votre feu mal éteint avoit voulu paroître,
J'aurois pu me combattre et me vaincre pour vous:
Mais si près d'un hymen si souhaité de tous,
Quand Domitie a droit de s'en croire assurée,
Que le jour en est pris, la fête préparée,
Je l'aime, et lui dois trop pour jeter sur son front
L'éternelle rougeur d'un si mortel affront.
Rome entière et ma foi l'appellent à l'empire:
Voyez mieux de quel œil on m'en verroit dédire,
Ce qu'ose se permettre une femme en fureur,
Et combien Rome entière auroit pour moi d'horreur.

DOMITIAN.

Elle n'en auroit point de vous voir pour un frère
Faire autant que pour elle il vous a plu de faire.

Seigneur, à vos bontés laissez un libre cours;
Qui se vainc une fois peut se vaincre toujours;
Ce n'est pas un effort que votre âme redoute.

TITE.

Qui se vainc une fois sait bien ce qu'il en coûte;
L'effort est assez grand pour en craindre un second.

DOMITIAN.

Ah! si votre grande âme à peine s'en répond,
La mienne, qui n'est pas d'une trempe si belle,
Réduite au même effort, seigneur, que fera-t-elle?

TITE.

Ce que je fais, mon frère: aimez ailleurs.

DOMITIAN.

Hélas!
Ce qui vous fut aisé. seigneur, ne me l'est pas.
Quand vous avez changé, voyiez-vous Bérénice?
De votre changement son départ fut complice;
Vous l'aviez éloignée, et j'ai devant les yeux,
Je vois presqu'en vos bras ce que j'aime le mieux.
Jugez de ma douleur par l'excès de la vôtre.
Si vous voyiez la reine entre les bras d'un autre,
Contre un rival heureux épargneriez-vous rien,
A moins que d'un respect aussi grand que le mien?

TITE.

Vengez-vous, j'y consens; que rien ne vous retienne.
Je prends votre maîtresse; allez, prenez la mienne.
Épousez Bérénice, et....

DOMITIAN.

Vous n'achevez point,
Seigneur: me pourriez-vous aimer jusqu'à ce point?

TITE.

Oui, si je ne craignois pour vous l'injuste haine
Que Rome concevroit pour l'époux d'une reine.

DOMITIAN.

Dites, dites, seigneur, qu'il est bien malaisé
De céder ce qu'adore un cœur bien embrasé;
Ne vous contraignez plus, ne gênez plus votre âme,
Satisfaites en maître une si belle flamme:
Quand vous aurez su dire une fois: « Je le veux, »
D'un seul mot prononcé vous ferez quatre heureux.
Bérénice est toujours digne de votre couche;
Et Domitie enfin vous parle par ma bouche:
Car, je ne saurois plus vous le taire; oui, seigneur,
Vous en voulez la main, et j'en ai tout le cœur:
Elle m'en fit le don dès la première vue,
Et ce don fut l'effet d'une force imprévue,
De cet ordre du ciel qui verse en nos esprits

Les principes secrets de prendre et d'être pris.
Je vous dirois, seigneur, quelle en est la puissance,
Si vous ne le saviez par votre expérience.
Ne rompez pas des nœuds et si forts et si doux :
Rien ne les peut briser que le trépas, ou vous ;
Et c'est un triste honneur pour une si grande âme,
Que d'accabler un frère et contraindre une femme.

TITE.

Je ne contrains personne ; et de sa propre voix
Nous allons, vous et moi, savoir quel est son choix.

SCÈNE III. — TITE, DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

TITE.

Parlez, parlez, madame, et daignez nous apprendre
Où porte votre cœur, ce qu'il sent de plus tendre,
Qui le possède entier de mon frère ou de moi?

DOMITIE.

En doutez-vous, seigneur, quand vous avez ma foi?

TITE.

J'aime à n'en point douter, mais on veut que j'en doute :
On dit que cette foi ne vous donne pas toute,
Que ce cœur reste ailleurs. Parlez en liberté,
Et n'en consultez point cette noble fierté,
Ce digne orgueil du sang que mon rang sollicite ;
De tout ce que je suis ne regardez que Tite ;
Et pour mieux écouter vos désirs les plus doux,
Entre le prince et moi ne regardez que vous.

DOMITIE.

Qu'avez-vous dit de moi, prince?

DOMITIAN.

Que dans votre âme
Vous laissez vivre encor notre première flamme ;
Et qu'en faveur du rang si vous m'osez trahir,
Ce n'est pas tant aimer, madame, qu'obéir.
C'est en dire un peu plus que vous n'aviez envie :
Mais il y va de vous, il y va de ma vie ;
Et qui se voit si près de perdre tout son bien,
Se fait armes de tout, et ne ménage rien.

DOMITIE.

Je ne sais de vous deux, seigneur, à ne rien feindre,
Duquel je dois le plus me louer ou me plaindre.
C'est aimer assez mal, que remettre tous deux
Au choix de mes désirs le succès de vos vœux ;
Et cette liberté par tous les deux offerte
Montre que tous les deux peuvent souffrir ma perte,

Et que tout leur amour est prêt à consentir
Que mon cœur ou ma foi veuille se démentir.
Je me plains de tous deux, et vous plains l'un et l'autre,
Si pour voir tout ce cœur vous m'ouvrez tout le vôtre.
Le prince n'agit pas en amant fort discret;
S'il ne m'impose rien, il trahit mon secret :
Tout ce qu'il vous en dit m'offense ou vous abuse.
Mais ce que fait l'amour, l'amour aussi l'excuse.
(*A Tite.*)
Vous, seigneur, je croyois que vous m'aimiez assez
Pour m'épargner le trouble où vous m'embarrassez,
Et laisser pour couleur à mon peu de constance
La gloire d'obéir à la toute-puissance :
Vous m'ôtez cette excuse, et me voulez charger
De ce qu'a d'odieux la honte de changer.
Si le prince en mon cœur garde encor même place,
C'est manquer de respect que vous le dire en face;
Et si mon choix pour vous n'est point violenté,
C'est trop d'ambition et d'infidélité.
Ainsi des deux côtés tout sert à me confondre.
J'ai cent choses à dire, et rien à vous répondre;
Et ne voulant déplaire à pas un de vous deux,
Je veux, ainsi que vous, douter où vont mes vœux.
Ce qui le plus m'étonne en cette déférence
Qui veut du cœur entier une entière assurance,
C'est que dans ce haut rang vous ne vouliez pas voir
Qu'il n'importe du cœur quand on sait son devoir,
Et que de vos pareils les hautes destinées
Ne le consultent point sur ces grands hyménées.

TITE.

Si le vôtre, madame, étoit de moindre prix....
Mais que veut Flavian?

SCÈNE IV. — TITE, DOMITIAN, DOMITIE, PLAUTINE, FLAVIAN, ALBIN.

FLAVIAN.

Vous en serez surpris,
Seigneur, je vous apporte une grande nouvelle :
La reine Bérénice....

TITE.

Eh bien! est infidèle?
Et son esprit, charmé par un plus doux souci....

FLAVIAN.

Elle est dans ce palais, seigneur; et la voici.

SCÈNE V. — TITE, DOMITIAN, BÉRÉNICE, DOMITIE, FLAVIAN, ALBIN, PHILON, PLAUTINE.

TITE.

O dieux! est-ce, madame, aux reines de surprendre?
Quel accueil, quels honneurs peuvent-elles attendre,
Quand leur surprise envie au souverain pouvoir
Celui de donner ordre à les bien recevoir?

BÉRÉNICE.

Pardonnez-le, seigneur, à mon impatience.
J'ai fait sous d'autres noms demander audience :
Vous la donniez trop tard à mes ambassadeurs;
Je n'ai pu tant attendre à voir tant de grandeurs;
Et, quoique par vous-même autrefois exilée,
Sans ordre et sans aveu je me suis rappelée,
Pour être la première à mettre à vos genoux
Le sceptre qu'à présent je ne tiens que de vous,
Et prendre sur les rois cet illustre avantage
De leur donner l'exemple à vous en faire hommage.
Je ne vous dirai point avec quelles langueurs
D'un si cruel exil j'ai souffert les longueurs :
Vous savez trop....

TITE.

Je sais votre zèle, et l'admire,
Madame; et pour me voir possesseur de l'empire,
Pour me rendre vos soins, je ne méritois pas
Que rien vous pût résoudre à quitter vos États,
Qu'une si grande reine en formât la pensée.
Un voyage si long vous doit avoir lassée.
Conduisez-la, mon frère, en son appartement.
(*A Flavian et à Albin.*)
Vous, faites-l'y servir aussi pompeusement,
Avec le même éclat qu'elle s'y vit servie
Alors qu'elle faisoit le bonheur de ma vie.

SCÈNE VI. — TITE, DOMITIE, PLAUTINE, PHILON.

DOMITIE.

Seigneur, faut-il ici vous rendre votre foi?
Ne regardez que vous entre la reine et moi;
Parlez sans vous contraindre, et me daignez apprendre
Où porte votre cœur ce qu'il sent de plus tendre.

TITE.

Adieu, madame, adieu. Dans le trouble où je suis,
Me taire et vous quitter, c'est tout ce que je puis.

SCÈNE VII. — DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

Se taire et me quitter! Après cette retraite,
Crois-tu qu'un tel arrêt ait besoin d'interprète?

PLAUTINE.

Oui, madame; et ce n'est que dérober au jour,
Que vous cacher le trouble où le met ce retour.

DOMITIE.

Non, non. Tu l'as voulu, Plautine, que je vinsse
Désavouer ici les vanités du prince,
Empêcher qu'un amant dont je n'ai pas le cœur
Ne cédât ma conquête à mon premier vainqueur :
Vois la honte qu'ainsi je me suis attirée.
Quand sa reine a paru, m'a-t-il considérée?
A-t-il jeté les yeux sur moi qu'en me quittant?

PLAUTINE.

Pensez-vous que sa reine ait l'esprit plus content?
Avant que vous quitter, lui-même il l'a bannie.

DOMITIE.

Oui, mais avec respect, avec cérémonie,
Avec des yeux enfin qui, l'éloignant des miens,
Lui promettoient assez de plus doux entretiens.
Tu me diras encor que la chose est égale,
Que, s'il m'ose quitter, il chasse ma rivale.
Mais, pour peu qu'il m'aimât, du moins il m'auroit dit
Que je garde en son âme encor même crédit;
Il m'en auroit donné des sûretés nouvelles,
Il m'en auroit laissé quelques marques fidèles :
S'il me vouloit cacher le trouble où je le voi,
La plus mauvaise excuse étoit bonne pour moi.
Mais, pour toute réponse, il se tait, et me quitte :
Et tu ne peux souffrir que mon cœur s'en irrite!
Tu veux, lorsque lui-même ose se déclarer,
Que je me flatte encore assez pour espérer!
C'est avec le perfide être d'intelligence.
Sans me flatter en vain, courons à la vengeance,
Faisons voir ce qu'en moi peut le sang de Néron,
Et que je suis de plus fille de Corbulon.

PLAUTINE.

Vous l'êtes; mais enfin c'est n'être qu'une fille,
Que le reste impuissant d'une illustre famille.
Contre un tel empereur où prendrez-vous des bras?

DOMITIE.

Contre un tel empereur nous n'en manquerons pas.
S'il épouse sa reine, il est l'horreur de Rome.
Trouvons alors, trouvons un grand cœur, un grand homme,

Un Romain qui réponde au sang de mes aïeux;
Et, pour le révolter, laisse faire à mes yeux.
Juge, par le pouvoir de ceux de Bérénice,
Si les miens auront peine à s'en faire justice.
Si ceux-là forcent Tite à me manquer de foi,
Ceux-ci feront briser le joug d'un nouveau roi;
Et, si de l'univers les siens charment le maître,
Les miens charmeront ceux qui méritent de l'être.
Dis-le-moi, tu l'as vue, ai-je peu de raison
Quand de mes yeux aux siens je fais comparaison?
Est-elle plus charmante, ai-je moins de mérite?
Suis-je moins digne qu'elle enfin du cœur de Tite?

PLAUTINE.

Madame....

DOMITIE.

Je m'emporte, et mes sens interdits
Impriment leur désordre en tout ce que je dis.
Comment saurois-je aussi ce que je te dois dire,
Si je ne sais pas même à quoi mon âme aspire?
Mon aveugle fureur s'égare à tous propos.
Allons penser à tout avec plus de repos.

PLAUTINE.

Vous pourriez hasarder un moment de visite
Pour voir si ce retour est sans l'aveu de Tite,
Ou si c'est de concert qu'il a fait le surpris.

DOMITIE.

Oui; mais auparavant remettons nos esprits.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — DOMITIAN, BÉRÉNICE, PHILON.

DOMITIAN.

Je vous l'ai dit, madame, et j'aime à le redire,
Qu'il est beau qu'à vous plaire un empereur aspire,
Qu'il lui doit être doux qu'un véritable feu
Par de justes soupirs mérite votre aveu.
Seroit-ce un crime à moi, seroit-ce vous déplaire,
Après un empereur, de vous offrir son frère?
Et voudriez-vous croire, en faveur de ma foi,
Qu'un frère d'empereur pourroit valoir un roi?

BÉRÉNICE.

Si votre âme, seigneur, en veut être éclaircie,
Vous pouvez le savoir de votre Domitie.
De tous les deux aimée, et douce à tous les deux,

Elle sait mieux que moi comme on change de vœux,
Et sait peut-être mal la route qu'il faut prendre
Pour trouver le secret de les faire descendre,
Quelque facilité qu'elle ait eue à trouver,
Malgré sa flamme et vous, l'art de les élever.
Pour moi, qui n'eus jamais l'honneur d'être Romaine,
Et qu'un destin jaloux n'a fait naître que reine,
Sans qu'un de vous descende au rang que je remplis,
Ce me doit être assez d'un de vos affranchis;
Et, si votre empereur suit les traces des autres,
Il suffit d'un tel sort pour relever les nôtres.
Mais changeons de discours, et me dites, seigneur,
Par quel ordre aujourd'hui vous m'offrez votre cœur.
Est-ce pour obliger ou Domitie ou Tite?
N'ose-t-il me quitter à moins que je le quitte?
Et peut-il à son rang si peu se confier,
Qu'il veuille mon exemple à se justifier?
Me donne-t-il à vous alors qu'il m'abandonne?

DOMITIAN.

Il vous respecte trop; c'est à vous qu'il me donne,
Et me fait la justice, en m'enlevant mon bien,
De vouloir que je tâche à m'enrichir du sien :
Mais à peine il le veut, qu'il craint pour moi la haine
Que Rome concevroit pour l'époux d'une reine.
C'est à vous de juger d'où part ce sentiment.
En vain, par politique, il fait ailleurs l'amant;
Il s'y réduit en vain par grandeur de courage:
A ces fausses clartés opposez quelque ombrage;
Et je renonce au jour, s'il ne revient à vous,
Pour peu que vous penchiez à le rendre jaloux.

BÉRÉNICE.

Peut-être. Mais, seigneur, croyez-vous Bérénice
D'un cœur à s'abaisser jusqu'à cet artifice,
Jusques à mendier lâchement le retour
De ce qu'un grand service a mérité d'amour?

DOMITIAN.

Madame, sur ce point je n'ai rien à vous dire.
Vous savez ce que vaut l'empereur et l'empire;
Et, si vous consentez qu'on vous manque de foi,
Vous pouvez regarder si je vaux bien un roi.
J'aperçois Domitie, et lui cède la place.

SCÈNE II. — DOMITIE, BÉRÉNICE, DOMITIAN, PHILON.

DOMITIE.

Je vais me retirer, seigneur, si je vous chasse;
Et j'ai des intérêts que vous servez trop bien

Pour arrêter le cours d'un si long entretien.

DOMITIAN.

Je faisois à la reine une offre de service
Qui peut vous assurer le rang d'impératrice,
Madame; et, si j'en suis accepté pour époux,
Tite n'aura plus d'yeux pour d'autres que pour vous.
Est-ce vous mal servir?

DOMITIE.

Quoi! madame, il vous aime?

BÉRÉNICE.

Non; mais il me le dit, madame.

DOMITIE.

Lui?

BÉRÉNICE.

Lui-même.
Est-ce vous offenser que m'offrir vos refus?
Et vous doit-il un cœur dont vous ne voulez plus?

DOMITIE.

Je ne sais si je puis vous dire s'il m'offense,
Quand vous vous préparez à prendre sa défense.

BÉRÉNICE.

Et moi je ne sais pas s'il a droit de changer,
Mais je sais que l'amour ne peut désobliger.

DOMITIE.

Du moins ce nouveau feu rend justice au mérite.

DOMITIAN.

Vous m'avez commandé de quitter qui me quitte,
Vous le savez, madame; et, si c'est vous trahir,
Vous m'avouerez aussi que c'est vous obéir.

DOMITIE.

S'il échappe à l'amour un mot qui le trahisse,
A l'effort qu'il se fait veut-il qu'on obéisse?
Il cherche une révolte, et s'en laisse charmer.
Vous le sauriez, ingrat, si vous saviez aimer,
Et ne vous feriez pas l'indigne violence
De vous offrir ailleurs, et même en ma présence

DOMITIAN, *à Bérénice.*

Madame, vous voyez ce que je vous ai dit;
La preuve est convaincante, et l'exemple suffit.

BÉRÉNICE.

Il suffit pour vous croire, et non pas pour le suivre.

DOMITIE.

Allez, sous quelques lois qu'il vous plaise de vivre,
Vivez-y, j'y consens; mais vous pouviez, seigneur,
Vous hâter un peu moins de m'ôter votre cœur
Attendre que l'honneur de ce grand hyménée
Vous renvoyât la foi que vous m'avez donnée

Si vous vouliez passer pour véritable amant.
Il falloit espérer jusqu'au dernier moment;
Il vous falloit....

DOMITIAN.

Eh bien! puisqu'il faut que j'espère.
Madame, faites grâce à l'empereur mon frère,
A la reine, à vous-même enfin, si vous m'aimez
Autant qu'il le paroît à vos yeux alarmés.
Les scrupules d'État, qu'il falloit mieux combattre,
Assez et trop longtemps nous ont gênés tous quatre :
Réunissez des cœurs de qui rompt l'union
Cette chimère en Tite, en vous l'ambition.
Vous trouverez au mien encor les mêmes flammes
Qui, dès que je vous vis, charmèrent nos deux âmes.
Dès ce premier moment j'adorai vos appas;
Dès ce premier moment je ne vous déplus pas.
Ai-je épargné depuis aucuns soins pour vous plaire?
Est-ce un crime pour moi que l'aînesse d'un frère?
Et faut-il m'accabler d'un éternel ennui
Pour avoir vu le jour deux lustres après lui?
Comme si de mon choix il dépendoit de naître
Dans le temps qu'il falloit pour devenir son maître.
(*A Bérénice.*)
Au nom de votre amour et de ce digne amant,
Madame, qui vous aime encor si chèrement,
Prenez quelque pitié d'un amant déplorable;
Faites-la partager à cette inexorable;
Dissipez la fierté d'une injuste rigueur.
Pour juge entre elle et moi je ne veux que son cœur.
Je vous laisse avec elle arbitre de ma vie.
(*A Domitie.*)
Adieu, madame; adieu, trop aimable ennemie.

SCÈNE III. — BÉRÉNICE, DOMITIE, PHILON

BÉRÉNICE.

Les intérêts du prince avancent trop le mien
Pour vous oser, madame, importuner de rien;
Et l'incivilité de la moindre prière
Sembleroit vous presser de me rendre son frère.
Tout ce qu'en sa faveur je crois m'être permis,
Après qu'à votre cœur lui-même il s'est remis,
C'est de vous faire voir ce que hasarde une âme
Qui sacrifie au rang les douceurs de sa flamme,
Et quel long repentir suit ces nobles ardeurs
Qui soumettent l'amour à l'éclat des grandeurs.

DOMITIE.

Quand les choses, madame, auront changé de face.

Je reviendrai savoir ce qu'il faut que je fasse,
Et demander votre ordre avec empressement
Sur le choix ou du prince ou de quelque autre amant.
Agréez cependant un respect qui m'amène
Vous rendre mes devoirs comme à ma souveraine;
Car je n'ose douter que déjà l'empereur
Ne vous ait redonné bonne part en son cœur.
Vous avez sur vos rois pris ce digne avantage
D'être ici la première à rendre un juste hommage;
Et, pour vous imiter, je veux avoir le bien
D'être aussi la première à vous offrir le mien.
Cet exemple qu'aux rois vous donnez pour un homme,
J'aime pour une reine à le donner à Rome;
Et plus il est nouveau, plus j'ai lieu d'espérer
Que de quelques bontés vous voudrez m'honorer.

BÉRÉNICE.

A vous dire le vrai, sa nouveauté m'étonne :
J'aurois eu quelque peine à vous croire si bonne;
Et je recevrois l'offre avec confusion
Si je n'y soupçonnois un peu d'illusion.
Quoi qu'il en soit, madame, en cette incertitude
Qui nous met l'une et l'autre en quelque inquiétude,
Ce que je puis répondre à vos civilités,
C'est de vous demander pour moi mêmes bontés,
Et que celle des deux qui sera satisfaite
Traite l'autre de l'air qu'elle veut qu'on la traite.
J'ai vu Tite se rendre au peu que j'ai d'appas;
Je ne l'espère plus, et n'y renonce pas.
Il peut se souvenir, dans ce grade sublime,
Qu'il soumit votre Rome en détruisant Solyme,
Qu'en ce siége pour lui je hasardai mon rang,
Prodiguai mes trésors, et mes peuples leur sang,
Et que, s'il me fait part de sa toute-puissance,
Ce sera moins un don qu'une reconnoissance.

DOMITIE.

Ce sont là de grands droits; et, si l'amour s'y joint,
Je dois craindre une chute à n'en relever point.
Tite y peut ajouter que je n'ai point la gloire
D'avoir sur ma patrie étendu sa victoire,
De l'avoir saccagée et détruite à l'envi,
Et renversé l'autel du dieu que j'ai servi :
C'est par là qu'il vous doit cette haute fortune.
Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu. Quelque autre fois nous suivrons ce discours.

BÉRÉNICE.

Je suis venue ici trop tôt de quatre jours;
J'en suis au désespoir et vous en fais excuse.

DOMITIE.

Dans quatre jours, madame, on verra qui s'abuse.

SCÈNE IV. — BÉRÉNICE, PHILON.

BÉRÉNICE.

Quel caprice, Philon, l'amène jusqu'ici
M'expliquer elle-même un si cuisant souci?
Tite, après mon départ, l'auroit-il maltraitée?

PHILON.

Après votre départ il l'a soudain quittée,
Madame, et s'est défait de cet esprit jaloux
Avec un compliment encor plus court qu'à vous.

BÉRÉNICE.

Ainsi tout est égal: s'il me chasse, il la quitte.
Mais ce peu qu'il m'a dit ne peut qu'il ne m'irrite :
Il marque trop pour moi son infidélité.
Vois de ses derniers mots quelle est la dureté :
« Qu'on la serve, a-t-il dit, comme elle fut servie
Alors qu'elle faisoit le bonheur de ma vie. »
Je ne le fais donc plus! Voilà ce que j'ai craint.
Il fait en liberté ce qu'il faisoit contraint.
Cet ordre de sortir, si prompt et si sévère,
N'a plus pour s'excuser l'autorité d'un père;
Il est libre, il est maître, il veut tout ce qu'il fait.

PHILON.

Du peu qu'il vous a dit j'attends un autre effet.
Le trouble de vous voir auprès d'une rivale
Vouloit pour se remettre un moment d'intervalle;
Et quand il a rompu sitôt vos entretiens,
Je lisois dans ses yeux qu'il évitoit les siens,
Qu'il fuyoit l'embarras d'une telle présence.
Mais il vient à son tour prendre son audience,
Madame; et vous voyez si j'en sais bien juger.
Songez de quelle sorte il faut le ménager.

SCÈNE V. — TITE, BÉRÉNICE, FLAVIAN, PHILON

BÉRÉNICE.

Me cherchez-vous, seigneur, après m'avoir chassée?

TITE.

Vous avez su mieux lire au fond de ma pensée,
Madame; et votre cœur connoît assez le mien
Pour me justifier sans que j'explique rien.

BÉRÉNICE.

Mais justifiera-t-il le don qu'il vous plaît faire
De ma propre personne au prince votre frère?
Et n'est-ce point assez de me manquer de foi,

Sans prendre encor le droit de disposer de moi?
Pouvez-vous jusque-là me bannir de votre âme?
Le pouvez-vous, seigneur?

TITE.

Le croyez-vous, madame?

BÉRÉNICE.

Hélas! que j'ai de peur de vous dire que non!
J'ai voulu vous haïr dès que j'ai su ce don :
Mais à de tels courroux l'âme en vain se confie;
A peine je vous vois que je vous justifie.
Vous me manquez de foi, vous me donnez, chassez.
Que de crimes! Un mot les a tous effacés.
Faut-il, seigneur, faut-il que je ne vous accuse
Que pour dire aussitôt que c'est moi qui m'abuse,
Que pour me voir forcée à répondre pour vous!
Épargnez cette honte à mon dépit jaloux;
Sauvez-moi du désordre où ma bonté m'expose,
Et du moins par pitié dites-moi quelque chose;
Accusez-moi plutôt, seigneur, à votre tour,
Et m'imputez pour crime un trop parfait amour.
Vos chimères d'État, vos indignes scrupules,
Ne pourront-ils jamais passer pour ridicules?
En souffrez-vous encor la tyrannique loi?
Ont-ils encor sur vous plus de pouvoir que moi?
Du bonheur de vous voir j'ai l'âme si ravie,
Que, pour peu qu'il durât, j'oublierois Domitie.
Pourrez-vous l'épouser dans quatre jours? O cieux!
Dans quatre jours! seigneur, y voudrez-vous mes yeux?
Vous plairez-vous à voir qu'en triomphe menée
Je serve de victime à ce grand hyménée;
Que, traînée avec pompe aux marches de l'autel,
J'aille de votre main attendre un coup mortel?
M'y verrez-vous mourir sans verser une larme?
Vous y préparez-vous sans trouble et sans alarme?
Et si vous concevez l'excès de ma douleur,
N'en rejaillit-il rien jusque dans votre cœur?

TITE.

Hélas! madame, helas! pourquoi vous ai-je vue!
Et dans quel contre-temps êtes-vous revenue!
Ce qu'on fit d'injustice à de si chers appas
M'avoit assez coûté pour ne l'envier pas.
Votre absence et le temps m'avoient fait quelque grâce;
J'en craignois un peu moins les malheurs où je passe;
Je souffrois Domitie, et d'assidus efforts
M'avoient, malgré l'amour, fait maître du dehors.
La contrainte sembloit tourner en habitude;
Le joug que je prenois m'en paroissoit moins rude;

Et j'allois être heureux, du moins aux yeux de tous,
Autant qu'on le peut être en n'étant point à vous.
J'allois....

BÉRÉNICE.

N'achevez point, c'est là ce qui me tue
Et je pourrois souffrir votre hymen à ma vue,
Si vous aviez choisi quelque objet sans éclat,
Qui ne pût être à vous que par raison d'État,
Qui de ses grands aïeux n'eût reçu rien d'aimable,
Qui n'en eût que le nom qui fût considérable.
« Il s'est assez puni de son manque de foi,
Me dirois-je, et son cœur n'en est pas moins à moi. »
Mais Domitie est belle, elle a tout l'avantage
Qu'ajoute un vrai mérite à l'éclat du visage;
Et, pour vous épargner les discours superflus,
Elle est digne de vous, si vous ne m'aimez plus.
Elle a toujours charmé le prince votre frère,
Elle a gagné sur vous de ne vous plus déplaire :
L'hymen achèvera de me faire oublier;
Elle aura votre cœur, et l'aura tout entier.
Seigneur, faites-moi grâce; épousez Sulpitie,
Ou Camille, ou Sabine, et non pas Domitie;
Choisissez-en quelqu'une enfin dont le bonheur
Ne m'ôte que la main, et me laisse le cœur.

TITE.

Domitie aisément souffriroit ce partage;
Ma main satisferoit l'orgueil de son courage:
Et pour le cœur, à peine il vous sait en ces lieux,
Qu'il revient tout entier faire hommage à vos yeux.

BÉRÉNICE.

N'importe; ayez pitié, seigneur, de ma foiblesse.
Vous avez un cœur fait à changer de maîtresse :
Vous ne savez que trop l'art de manquer de foi;
Ne l'exercerez-vous jamais que contre moi?

TITE.

Domitie est le choix de Rome et de mon père :
Ils crurent à propos de l'ôter à mon frère,
De crainte que ce cœur jeune et présomptueux
Ne rendît téméraire un prince impétueux.
Si pour vous obéir je lui suis infidèle,
Rome, qui l'a choisie, y consentira-t-elle?

BÉRÉNICE.

Quoi! Rome ne veut pas quand vous avez voulu?
Que faites-vous, seigneur, du pouvoir absolu?
N'êtes-vous dans ce trône, où tant de monde aspire,
Que pour assujettir l'empereur à l'empire?
Sur ses plus hauts degrés Rome vous fait la loi!

Elle affermit ou rompt le don de votre foi!
Ah! si j'en puis juger sur ce qu'on voit paroître,
Vous en êtes l'esclave encor plus que le maître.

TITE.

Tel est le triste sort de ce rang souverain,
Qui ne dispense pas d'avoir un cœur romain;
Ou plutôt des Romains tel est le dur caprice
A suivre obstinément une aveugle injustice,
Qui, rejetant d'un roi le nom plus que les lois,
Accepte un empereur plus puissant que cent rois.
C'est ce nom seul qui donne à leurs farouches haines
Cette invincible horreur qui passe jusqu'aux reines,
Jusques à leurs époux; et vos yeux adorés
Verroient de notre hymen naître cent conjurés.
Encor s'il n'y falloit hasarder que ma vie;
Si ma perte aussitôt de la vôtre suivie....

BÉRÉNICE.

Non, seigneur, ce n'est pas aux reines comme moi
A hasarder leurs jours pour signaler leur foi.
La plus illustre ardeur de périr l'un pour l'autre
N'a rien de glorieux pour mon rang et le vôtre :
L'amour de nos pareils la traite de fureur;
Et ces vertus d'amant ne sont pas d'empereur.
Mes secours en Judée achevèrent l'ouvrage
Qu'avoit des légions ébauché le suffrage :
Il m'est trop précieux pour le mettre au hasard;
Et j'y pouvois, seigneur, mériter quelque part,
N'étoit qu'affermissant votre heureuse fortune
Je n'ai fait qu'empêcher qu'elle nous fût commune.
Si j'eusse eu moins pour elle ou de zèle ou de foi,
Vous seriez moins puissant, mais vous seriez à moi;
Vous n'auriez que le nom de général d'armée,
Mais j'aurois pour époux l'amant qui m'a charmée;
Et je posséderois dans ma cour, en repos,
Au lieu d'un empereur le plus grand des héros.

TITE.

Eh bien! madame, il faut renoncer à ce titre,
Qui de toute la terre en vain me fait l'arbitre.
Allons dans vos États m'en donner un plus doux;
Ma gloire la plus haute est celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour souveraine,
Où vos bras amoureux seront ma seule chaîne,
Où l'hymen en triomphe à jamais l'étreindra;
Et soit de Rome esclave et maître qui voudra!

BÉRÉNICE.

Il n'est plus temps : ce nom, si sujet à l'envie,
Ne se quitte jamais, seigneur, qu'avec la vie;

Et des nouveaux Césars la tremblante fierté
N'ose faire de grâce à ceux qui l'ont porté :
Qui l'a pris une fois est toujours punissable.
Ce fut par là qu'Othon se traita de coupable,
Par là Vitellius mérita le trépas;
Et vous n'auriez partout qu'assassins sur vos pas.

TITE.

Que faire donc, madame?

BÉRÉNICE.

Assurer votre vie;
Et s'il y faut enfin la main de Domitie....
Mais adieu. Sur ce point si vous pouvez douter.
Ce n'est pas moi, seigneur, qu'il en faut consulter.

TITE, *à Bérénice qui se retire.*

Non, madame; et dût-il m'en coûter trône et vie,
Vous ne me verrez point épouser Domitie.
Ciel, si vous ne voulez qu'elle règne en ces lieux,
Que vous m'êtes cruel de la rendre à mes yeux!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — BÉRÉNICE, PHILON.

BÉRÉNICE.

Avez-vous su, Philon, quel bruit et quel murmure
Fait mon retour à Rome en cette conjoncture?

PHILON.

Oui, madame; j'ai vu presque tous vos amis,
Et su d'eux quel espoir vous peut être permis.
Il est peu de Romains qui penchent la balance
Vers l'extrême hauteur ou l'extrême indulgence;
La plupart d'eux embrasse un avis modéré
Par qui votre retour n'est pas déshonoré :
Mais à l'hymen de Tite il vous ferme la porte;
La fière Domitie est partout la plus forte;
La vertu de son père et son illustre sang
A son ambition assurent ce haut rang.
Il est peu sur ce point de voix qui se divisent,
Madame; et, quant à vous, voici ce qu'ils en disent:
« Elle a bien servi Rome, il le faut avouer;
L'empereur et l'empire ont lieu de s'en louer;
On lui doit des honneurs, des titres sans exemples :
Mais enfin elle est reine, elle abhorre nos temples,
Et sert un Dieu jaloux qui ne peut endurer
Qu'aucun autre que lui se fasse révérer;

Elle traite à nos yeux les nôtres de fantômes.
On peut lui prodiguer des villes, des royaumes :
Il est des rois pour elle; et déjà Polémon
De ce Dieu qu'elle adore invoque le seul nom;
Des nôtres pour lui plaire il dédaigne le culte :
Qu'elle règne avec lui sans nous faire d'insulte;
Si ce trône et le sien ne lui suffisent pas,
Rome est prête d'y joindre encor d'autres États,
Et de faire éclater avec magnificence
Un juste et plein effet de sa reconnoissance. »

BÉRÉNICE.

Qu'elle répande ailleurs ces effets éclatans,
Et ne m'enlève point le seul où je prétends.
Elle n'a point de part en ce que je mérite;
Elle ne me doit rien, je n'ai servi que Tite :
Si j'ai vu sans douleur mon pays désolé,
C'est à Tite, à lui seul, que j'ai tout immolé;
Sans lui, sans l'espérance à mon amour offerte,
J'aurois servi Solyme, ou péri dans sa perte;
Et quand Rome s'efforce à m'arracher son cœur,
Elle sert le courroux d'un Dieu juste vengeur.
Mais achevez, Philon; ne dit-on autre chose?

PHILON.

On parle des périls où votre amour l'expose :
« De cet hymen, dit-on, les nœuds si désirés
Serviront de prétexte à mille conjurés;
Ils pourront soulever jusqu'à son propre frère.
Il se voulut jadis cantonner contre un père;
N'eût été Mucian qui le tint dans Lyon,
Il se faisoit le chef de la rébellion,
Avouoit Civilis, appuyoit ses Bataves,
Des Gaulois belliqueux soulevoit les plus braves;
Et les deux bords du Rhin l'auroient pour empereur,
Pour peu qu'eût Céréal écouté sa fureur. »
Il aime Domitie, et règne dans son âme;
Si Tite ne l'épouse, il en fera sa femme.
Vous savez de tous deux quelle est l'ambition;
Jugez ce qui peut suivre une telle union.

BÉRÉNICE.

Ne dit-on rien de plus?

PHILON.

Ah! madame, je tremble
À vous dire encor....

BÉRÉNICE.

Quoi?

PHILON.

Que le sénat s'assemble.

BÉRÉNICE.

Quelle est l'occasion qui le fait assembler?

PHILON.

L'occasion n'a rien qui vous doive troubler;
Et ce n'est qu'à dessein de pourvoir aux dommages
Que du Vésuve ardent ont causés les ravages;
Mais Domitie aura des amis, des parens,
Qui pourront bien, après, vous mettre sur les rangs.

BÉRÉNICE.

Quoi que sur mes destins ils usurpent d'empire,
Je ne vois pas leur maître en état d'y souscrire.
Philon, laissons-les faire; ils n'ont qu'à me bannir
Pour trouver hautement l'art de me retenir.
Contre toutes leurs voix je ne veux qu'un suffrage,
Et l'ardeur de me nuire achèvera l'ouvrage.
Ce n'est pas qu'en effet la gloire où je prétends
N'offre trop de prétexte aux esprits mécontens :
Je ne puis jeter l'œil sur ce que je suis née
Sans voir que de perils suivront cet hyménée.
Mais pour y parvenir s'il faut trop hasarder,
Je veux donner le bien que je n'ose garder;
Je veux du moins, je veux ôter à ma rivale
Ce miracle vivant, cette âme sans égale;
Qu'en dépit des Romains, leur digne souverain,
S'il prend une moitié, la prenne de ma main;
Et, pour tout dire enfin, je veux que Bérénice
Ait une créature en leur impératrice.
Je vois Domitian. Contre tous leurs arrêts
Il n'est pas malaisé d'unir nos intérêts.

SCÈNE II. — DOMITIAN, BÉRÉNICE, PHILON, ALBIN.

BÉRÉNICE.

Auriez-vous au sénat, seigneur, assez de brigue
Pour combattre et confondre une insolente ligue?
S'il ne s'assemble pas exprès pour m'exiler,
J'ai quelques envieux qui pourront en parler.
L'exil m'importe peu, j'y suis accoutumée;
Mais vous perdez l'objet dont votre âme est charmée :
L'audacieux décret de mon bannissement
Met votre Domitie aux bras d'un autre amant;
Et vous pouvez juger que, s'il faut qu'on m'exile,
Sa conquête pour vous n'en est pas plus facile.
Voyez si votre amour se veut laisser ravir
Cet unique secours qui pourroit le servir.

DOMITIAN.

On en pourra parler, madame, et mon ingrato

En a déjà conçu quelque espoir qui la flatte :
Mais je puis dire aussi que le rang que je tiens
M'a fait assez d'amis pour opposer aux siens;
Et que, si dès l'abord ils ne les font pas taire,
Ils rompront le grand coup qui seul peut nous déplaire.
Non que tout cet espoir ne coure grand hasard,
Si votre amant volage y prend la moindre part :
On l'aime; et, si son ordre à nos amis s'oppose,
Leur plus fidèle ardeur osera peu de chose.

BÉRÉNICE.

Ah ! prince, je mourrai de honte et de douleur,
Pour peu qu'il contribue à faire mon malheur :
Mais je n'ai qu'à le voir pour calmer ces alarmes.

DOMITIAN.

N'y perdez point de temps, portez-y tous vos charmes;
N'en oubliez aucun dans un péril si grand.
Peut-être, ainsi que vous, ce dessein le surprend;
Mais je crains qu'après tout son âme irrésolue
Ne relâche un peu trop sa puissance absolue,
Et ne laisse au sénat décider de ses vœux,
Pour se faire une excuse envers l'une des deux.

BÉRÉNICE.

Quelques efforts qu'on fasse, et quelque art qu'on déploie,
Je vous réponds de tout pourvu que je le voie,
Et je ne crois pas même au pouvoir de vos dieux
De lui faire épouser Domitie à mes yeux.
Si vous l'aimez encor, ce mot vous doit suffire.
Quant au sénat, qu'il m'ôte ou me donne l'empire,
Je ne vous dirai point à quoi je me résous.
Voici votre inconstante. Adieu. Pensez à vous.

SCÈNE III. — DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIE.

Prince, si vous m'aimez, l'occasion est belle.

DOMITIAN.

Si je vous aime! Est-il un amant plus fidèle?
Mais, madame, sachons ce que vous souhaitez.

DOMITIE.

Vous me servirez mal, puisque vous en doutez.
L'amant digne du cœur de la beauté qu'il aime
Sait mieux ce qu'elle veut que ce qu'il veut lui-même.
Mais, puisque j'ai besoin d'expliquer mon courroux,
J'en veux à Bérénice, à l'empereur, à vous;
A lui qui n'ose plus m'aimer en sa présence;
A vous, qui vous mettez de leur intelligence,
Et dont tous les amis vont servir un amour

Qui me rend à vos yeux la fable de la cour.
Si vous m'aimez, seigneur, il faut sauver ma gloire,
M'assurer par vos soins une pleine victoire;
Il faut....

DOMITIAN.

Si vous croyiez votre bonheur douteux,
Votre retour vers moi seroit-il si honteux?
Suis-je indigne de vous? suis-je si peu de chose
Que toute votre gloire à mon amour s'oppose?
Ne voit-on plus en moi ce que vous estimiez?
Et suis-je moindre enfin qu'alors que vous m'aimiez?

DOMITIE.

Non : mais un autre espoir va m'accabler de honte,
Quand le trône m'attend, si Bérénice y monte.
Délivrez-en mes yeux, et prêtez-moi la main
Du moins à soutenir l'honneur du nom romain.
De quel œil verrez-vous qu'une reine étrangère....

DOMITIAN.

De l'œil dont je verrois que l'empereur, mon frère,
En prît d'autres pour vous, ranimât son espoir,
Et, pour se rendre heureux, usât de son pouvoir.

DOMITIE.

Ne vous y trompez pas; s'il me donne le change,
Je ne suis point à vous, je suis à qui me venge,
Et trouverai peut-être à Rome assez d'appui
Pour me venger de vous aussi bien que de lui.

DOMITIAN.

Et c'est du nom romain la gloire qui vous touche,
Madame? et vous l'avez au cœur comme en la bouche?
Ah! que le nom de Rome est un nom précieux,
Alors qu'en la servant on se sert encor mieux,
Qu'avec nos intérêts ce grand devoir conspire,
Et que pour récompense on se promet l'empire!
Parlons à cœur ouvert, madame, et dites-moi
Quel fruit je dois attendre enfin d'un tel emploi.

DOMITIE.

Voulez-vous pour servir être sûr du salaire,
Seigneur? et n'avez-vous qu'un amour mercenaire?

DOMITIAN.

Je n'en connois point d'autre, et ne conçois pas bien
Qu'un amant puisse plaire en ne prétendant rien.

DOMITIE.

Que ces prétentions sentent les âmes basses!

DOMITIAN.

Les dieux à qui les sert font espérer des grâces.

DOMITIE.

Les exemples des dieux s'appliquent mal sur nous.

DOMITIAN.

Je ne veux donc, madame, autre exemple que vous
N'attendez-vous de Tite, et n'avez-vous pour Tite
Qu'une stérile ardeur qui s'attache au mérite?
De vos destins aux siens pressez-vous l'union
Sans vouloir aucun fruit de tant de passion?

DOMITIE.

Peut-être en ce dessein ne suis-je intéressée
Que par l'intérêt seul de ma gloire blessée.
Croyez-moi généreuse, et soyez généreux :
N'aimez plus, ou n'aimez que comme je le veux.
Je sais ce que je dois à l'amant qui m'oblige;
Mais j'aime qu'on l'attende et non pas qu'on l'exige :
Et qui peut immoler son intérêt au mien,
Peut se promettre tout de qui ne promet rien.
Peut-être qu'en l'état où je suis avec Tite,
Je veux bien le quitter, mais non pas qu'il me quitte
Vous en dis-je trop peu pour vous l'imaginer?
Et depuis quand l'amour n'ose-t-il deviner?
Tous mes emportemens pour la grandeur suprême
Ne vous déguisent point, seigneur, que je vous aime.
Et l'on ne voit que trop quel droit j'ai de haïr
Un empereur sans foi qui meurt de me trahir.
Me condamnerez-vous à voir que Bérénice
M'enlève de hauteur le rang d'impératrice?
Lui pourrez-vous aider à me perdre d'honneur?

DOMITIAN.

Ne pouvez-vous le mettre à faire mon bonheur?

DOMITIE.

J'ai quelque orgueil encor, seigneur, je le confesse.
De tout ce qu'il attend rendez-moi la maîtresse,
Et laissez à mon choix l'effet de votre espoir :
Que ce soit une grâce, et non pas un devoir;
Et que....

DOMITIAN.

Me faire grâce après tant d'injustice!
De tant de vains détours je vois trop l'artifice,
Et ne saurois douter du choix que vous ferez
Quand vous aurez par moi ce que vous espérez.
Épousez, j'y consens, le rang de souveraine;
Faites l'impératrice, en donnant une reine;
Disposez de sa main, et, pour première loi,
Madame, ordonnez-lui d'abaisser l'œil sur moi.

DOMITIE.

Cet objet de ma haine a pour vous quelque charme.

DOMITIAN.

Son nom seul prononcé vous a mise en alarme.

Me puis-je mieux venger, si vous me trahissez,
Que d'aimer à vos yeux ce que vous haïssez?

DOMITIE.

Parlons à cœur ouvert. Aimez-vous Bérénice?

DOMITIAN.

Autant qu'il faut l'aimer pour vous faire un supplice.

DOMITIE.

Ce sera donc le vôtre encor plus que le mien.
Après cela, seigneur, je ne vous dis plus rien.
S'il n'a pas pour votre âme une assez rude gène,
J'y puis joindre au besoin une implacable haine.

DOMITIAN.

Et moi, dût à jamais croître ce grand courroux,
J'épouserai, madame, ou Bérénice, ou vous.

DOMITIE.

Ou Bérénice, ou moi! La chose est donc égale,
Et vous ne m'aimez plus qu'autant que ma rivale?

DOMITIAN.

La douleur de vous perdre, hélas!...

DOMITIE.

C'en est assez :
Nous verrons cet amour dont vous nous menacez.
Cependant si la reine, aussi fière que belle,
Sait comme il faut répondre aux vœux d'un infidèle,
Ne me rapportez point l'objet de son dédain
Qu'elle n'ait repassé les rives du Jourdain.

SCÈNE IV. — DOMITIAN, ALBIN.

DOMITIAN.

Admire ainsi que moi de quelle jalousie
Au seul nom de la reine elle a paru saisie :
Comme s'il importoit à ses heureux appas
A qui je donne un cœur dont elle ne veut pas!

ALBIN.

Seigneur, telle est l'humeur de la plupart des femmes.
L'amour sous leur empire eût-il rangé mille âmes,
Elles regardent tout comme leur propre bien,
Et ne peuvent souffrir qu'il leur échappe rien.
Un captif mal gardé leur semble une infamie:
Qui l'ose recevoir devient leur ennemie;
Et sans leur faire un vol on ne peut disposer
D'un cœur qu'un autre choix les force à refuser :
Elles veulent qu'ailleurs par leur ordre il soupire,
Et qu'un don de leur part marque un reste d'empire.
Domitie a pour vous ces communs sentimens
Que les fières beautés ont pour tous leurs amans,

Et craint, si votre main se donne à Bérénice,
Qu'elle ne porte en vain le nom d'impératrice,
Quand d'un côté l'hymen, et de l'autre l'amour,
Feront à cette reine un empire en sa cour.
Voilà sa jalousie, et ce qu'elle redoute,
Seigneur. Pour le sénat, n'en soyez point en doute,
Il aime l'empereur, et l'honore à tel point,
Qu'il servira sa flamme, ou n'en parlera point;
Pour le stupide Claude il eut bien la bassesse
D'autoriser l'hymen de l'oncle avec la nièce :
Il ne fera pas moins pour un prince adoré,
Et je l'y tiens déjà, seigneur, tout préparé.

DOMITIAN.

Tu parles du sénat, et je veux parler d'elle,
De l'ingrate qu'un trône a rendue infidèle.
N'est-il point de moyen, ne vois-tu point de jour,
A mettre enfin d'accord sa gloire et son amour?

ALBIN.

Tout dépendra de Tite et du secret office
Qu'il peut dans le sénat rendre à sa Bérénice.
L'air dont il agira pour un espoir si doux
Tournera l'assemblée ou pour ou contre vous:
Et si sa politique à vos amis s'oppose,
Vous l'avez dit vous-même, ils pourront peu de chose.
Sondez ses sentimens, et réglez-vous sur eux :
Votre bonheur est sûr, s'il consent d'être heureux.
Que si son choix balance, ou flatte mal le vôtre,
Demandez Bérénice afin d'obtenir l'autre.
Vous l'avez déjà vu sensible à de tels coups;
Et c'est un grand ressort qu'un peu d'amour jaloux.
Au moindre empressement pour cette belle reine,
Il vous fera justice et reprendra sa chaîne.
Songez à pénétrer ce qu'il a dans l'esprit.
Le voici.

DOMITIAN.

Je suivrai ce que ton zèle en dit.

SCÈNE V. — TITE, DOMITIAN, FLAVIAN, ALBIN.

TITE.

Avez-vous regagné le cœur de votre ingrate,
Mon frère?

DOMITIAN.

Sa fierté de plus en plus éclate:
Voyez s'il fut jamais orgueil pareil au sien :
Il veut que je la serve et ne prétende rien,
Que j'appuie en l'aimant toute son injustice,

Que je fasse de Rome exiler Bérénice.
Mais, seigneur, à mon tour puis-je vous demander
Ce qu'à vos plus doux vœux il vous plaît d'accorder?

TITE.

J'aurai peine à bannir la reine de ma vue.
Par quels ordres, grands dieux! est-elle revenue?
Je souffrois, mais enfin je vivois sans la voir;
J'allois....

DOMITIAN.

N'avez-vous pas un absolu pouvoir,
Seigneur?

TITE.

Oui; mais j'en suis comptable à tout le monde:
Comme dépositaire, il faut que j'en réponde.
Un monarque a souvent des lois à s'imposer;
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.

DOMITIAN.

Que refuserez-vous aux désirs de votre âme,
Si le sénat approuve une si belle flamme?

TITE.

Qu'il parle du Vésuve, et ne se mêle pas
De jeter dans mon âme un nouvel embarras.
Est-ce à lui d'abuser de mon inquiétude
Jusqu'à mettre une borne à son incertitude?
Et s'il ose en mon choix prendre quelque intérêt,
Me croit-il en état d'en croire son arrêt?
S'il exile la reine, y pourrai-je souscrire?

DOMITIAN.

S'il parle en sa faveur, pourrez-vous l'en dédire?
Ah! que je vous plaindrois d'avoir si peu d'amour!

TITE.

J'en ai trop, et le mets peut-être trop au jour.

DOMITIAN.

Si vous en aviez tant, vous auriez peu de peine
A rendre Domitie à sa première chaîne.

TITE.

Ah! s'il ne s'agissoit que de vous la céder,
Vous auriez peu de peine à me persuader;
Et, pour vous rendre heureux, me rendre à Bérénice
Ne seroit pas vous faire un fort grand sacrifice.
Il y va de bien plus.

DOMITIAN.

De quoi, seigneur?

TITE.

De tout.
Il y va d'épouser sa haine jusqu'au bout,
D'en suivre la furie, et d'être le ministre
De ce qu'un noir dépit conçoit de plus sinistre;

Et peut-être l'aigreur de ces inimities
Voudra que je vous perde ou que vous me perdiez.
Voilà ce qui peut suivre un si doux hyménée.
Vous voyez dans l'orgueil Domitie obstinée.
Quand pour moi cet orgueil ose vous dédaigner,
Elle ne m'aime pas : elle cherche à régner,
Avec vous, avec moi, n'importe la manière.
Tout plairoit, à ce prix, à son humeur altière;
Tout seroit digne d'elle; et le nom d'empereur
A mon assassin même attacheroit son cœur.

DOMITIAN.

Pouvez-vous mieux choisir un frein à sa colère,
Seigneur, que de la mettre entre les mains d'un frère?

TITE.

Non, je ne puis la mettre en de plus sûres mains;
Mais, plus vous m'êtes cher, prince, et plus je vous crains
De ceux qu'unit le sang plus douces sont les chaînes,
Plus leur désunion met d'aigreur dans leurs haines;
L'offense en est plus rude, et le courroux plus grand,
La suite plus barbare, et l'effet plus sanglant.
La nature en fureur s'abandonne à tout faire,
Et cinquante ennemis sont moins haïs qu'un frère.
Je ne réveille point des soupçons assoupis,
Et veux bien oublier le temps de Civilis :
Vous étiez encor jeune, et sans vous bien connoître,
Vous pensiez n'être né que pour vivre sans maître.
Mais les occasions renaissent aisément :
Une femme est flatteuse, un empire est charmant,
Et comme avec plaisir on s'en laisse surprendre,
On néglige bientôt le soin de s'en défendre.
Croyez-moi, séparez vos intérêts des siens.

DOMITIAN.

Eh bien! j'en briserai les dangereux liens.
Pour votre sûreté j'accepte ce supplice;
Mais, pour m'en consoler, donnez-moi Bérénice.
Dût le sénat, dût Rome en frémir de courroux,
Vous n'osez l'épouser, j'oserai plus que vous;
Je l'aime, et l'aimerai si votre âme y renonce.
Quoi! n'osez-vous, seigneur, me faire de réponse?

TITE.

Se donne-t-elle à vous, et ne tient-il qu'à moi?

DOMITIAN.

Elle a droit d'imiter qui lui manque de foi.

TITE.

Elle n'en a que trop; et toutefois je doute
Que son amour trahi prenne la même route.

DOMITIAN.

Mais si pour se venger elle répond au mien?

TITE.

Épousez-la, mon frère, et ne m'en dites rien.

DOMITIAN.

Et si je regagnois l'esprit de Domitie?
Si pour moi sa fierté se montroit adoucie?
Si mes vœux, si mes soins en étoient mieux reçus,
Seigneur?

TITE, *en rentrant.*

Épousez-la sans m'en parler non plus.

DOMITIAN.

Allons, et malgré lui rendons-lui Bérénice.
Albin, de nos projets son amour est complice;
Et, puisqu'il l'aime assez pour en être jaloux,
Malgré l'ambition Domitie est à nous.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — TITE, FLAVIAN.

TITE.

As-tu vu Bérénice? aime-t-elle mon frère?
Et se plaît-elle à voir qu'il tâche de lui plaire?
Me la demande-t-il de son consentement?

FLAVIAN.

Ne la soupçonnez point d'un si bas sentiment;
Elle n'en peut souffrir non pas même la feinte.

TITE.

As-tu vu dans son cœur encor la même atteinte?

FLAVIAN.

Elle veut vous parler, c'est tout ce que j'en sai.

TITE.

Faut-il de son pouvoir faire un nouvel essai?

FLAVIAN.

M'en croirez-vous, seigneur? évitez sa présence,
Ou mettez-vous contre elle un peu mieux en défense.
Quel fruit espérez-vous de tout son entretien?

TITE.

L'en aimer davantage, et ne résoudre rien.

FLAVIAN.

L'irrésolution doit-elle être éternelle?
Vous ne me dites plus que Domitie est belle,
Seigneur, vous qui disiez que ses seules beautés
Vous peuvent consoler de ce que vous quittez;

Qu'elle seule en ses yeux porte de quoi contraindre
Vos feux à s'assoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre.

TITE.

Je l'ai dit, il est vrai; mais j'avois d'autres yeux,
Et je ne voyois pas Bérénice en ces lieux.

FLAVIAN.

Quand aux feux les plus beaux un monarque défère,
Il s'en fait un plaisir, et non pas une affaire,
Et regarde l'amour comme un lâche attentat
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'État.
Son grand cœur, au-dessus des plus dignes amorces,
A ses devoirs pressans laisse toutes leurs forces;
Et son plus doux espoir n'ose lui demander
Ce que sa dignité ne lui peut accorder.

TITE.

Je sais qu'un empereur doit parler ce langage;
Et, quand il l'a fallu, j'en ai dit davantage:
Mais de ces duretés que j'étale à regret,
Chaque mot à mon cœur coûte un soupir secret;
Et quand à la raison j'accorde un tel empire,
Je le dis seulement parce qu'il le faut dire,
Et qu'étant au-dessus de tous les potentats,
Il me seroit honteux de ne le dire pas.
De quoi s'enorgueillit un souverain de Rome,
Si par respect pour elle il doit cesser d'être homme,
Éteindre un feu qui plaît, ou ne le ressentir
Que pour s'en faire honte et pour le démentir?
Cette toute-puissance est bien imaginaire,
Qui s'asservit soi-même à la peur de déplaire,
Qui laisse au goût public régler tous ses projets,
Et prend le plus haut rang pour craindre ses sujets.
Je ne me donne point d'empire sur leurs âmes,
Je laisse en liberté leurs soupirs et leurs flammes:
Et quand d'un bel objet j'en vois quelqu'un charmé,
J'applaudis au bonheur d'aimer et d'être aimé.
Quand je l'obtiens du ciel, me portent-ils envie?
Qu'ont d'amer pour eux tous les douceurs de ma vie?
Et par quel intérêt....

FLAVIAN.

Ils perdroient tout en vous.
Vous faites le bonheur et le salut de tous,
Seigneur; et l'univers de qui vous êtes l'âme....

TITE.

Ne perds plus de raisons à combattre ma flamme;
Les yeux de Bérénice inspirent des avis
Qui persuadent mieux que tout ce que tu dis.

FLAVIAN.

Ne vous exposez donc qu'à ceux de Domitie.

TITE.

Je n'ai plus, Flavian, que quatre jours de vie :
Pourquoi prends-tu plaisir à les tyranniser?

FLAVIAN.

Mais vous savez qu'il faut la perdre ou l'épouser ?

TITE.

En vain donc à ses vœux tout mon amour s'oppose;
Périr où faire un crime est pour moi même chose.
Laissons-lui toutefois soulever des mutins;
Hasardons sur la foi de nos heureux destins :
Ils m'ont promis la reine, et doivent à ses charmes
Tout ce qu'ils ont soumis à l'effort de mes armes :
Par elle j'ai vaincu, pour elle il faut périr.

FLAVIAN.

Seigneur....

TITE.

Oui, Flavian, c'est affaire à mourir.
La vie est peu de chose; et tôt ou tard, qu'importe
Qu'un traître me l'arrache, ou que l'âge l'emporte?
Nous mourons à toute heure; et dans le plus doux sor'
Chaque instant de la vie est un pas vers la mort[1].

FLAVIAN.

Flattez mieux les désirs de votre ambitieuse,
Et ne la changez pas de fière en furieuse.
Elle vient vous parler.

TITE.

Dieux! quel comble d'ennuis!

SCÈNE II. — DOMITIE, TITE, FLAVIAN, PLAUTINE

DOMITIE.

Je viens savoir de vous, seigneur, ce que je suis.
J'ai votre foi pour gage, et mes aïeux pour marques
Du grand droit de prétendre au plus grand des monarques;
Mais Bérénice est belle, et des yeux si puissans
Renversent aisément des droits si languissans.
Ce grand jour qui devoit unir mon sort au vôtre,
Servira-t-il, seigneur, au triomphe d'une autre?

TITE.

J'ai quatre jours encor pour en délibérer,
Madame; jusque-là laissez-moi respirer.
C'est peu de quatre jours pour un tel sacrifice;

1. Ce beau vers se trouve tout entier dans les *Essais de morale* de Nicole.

Et, s'il faut à vos droits immoler Bérénice,
Je ne vous réponds pas que Rome et tous vos droits
Puissent en quatre jours m'en imposer les lois.

DOMITIE.

Il n'en faudroit pas tant, seigneur, pour vous résoudre,
A lancer sur ma tête un dernier coup de foudre,
Si vous ne craigniez point qu'il rejaillît sur vous.

TITE.

Suspendez quelque temps encor ce grand courroux.
Puis-je étouffer sitôt une si belle flamme?

DOMITIE.

Quoi! vous ne pouvez pas ce que peut une femme?
Que vous me rendez mal ce que vous me devez!
J'ai brisé de beaux fers, seigneur, vous le savez,
Et mon âme, sensible à l'amour comme une autre,
En étouffe un peut-être aussi fort que le vôtre.

TITE.

Peut-être auriez-vous peine à le bien étouffer,
Si votre ambition n'en savoit triompher.
Moi qui n'ai que les dieux au-dessus de ma tête,
Qui ne vois plus de rang digne de ma conquête,
Du trône où je me sieds puis-je aspirer à rien
Qu'à posséder un cœur qui n'aspire qu'au mien?
C'est là de mes pareils la noble inquiétude :
L'ambition remplie y jette leur étude;
Et sitôt qu'à prétendre elle n'a plus de jour,
Elle abandonne un cœur tout entier à l'amour.

DOMITIE.

Elle abandonne ainsi le vôtre à cette reine,
Qui cherche une grandeur encor plus souveraine.

TITE.

Non, madame : je veux que vous sortiez d'erreur.
Bérénice aime Tite, et non pas l'empereur;
Elle en veut à mon cœur, et non pas à l'empire.

DOMITIE.

D'autres avoient déjà pris soin de me le dire,
Seigneur; et votre reine a le goût délicat
De n'en vouloir qu'au cœur, et non pas à l'éclat
Cet amour épuré que Tite seul lui donne
Renonceroit au rang pour être à la personne!
Mais on a beau, seigneur, raffiner sur ce point,
La personne et le rang ne se séparent point.
Sous les tendres brillans de cette noble amorce
L'ambition cachée attaque, presse, force;
Par là de ses projets elle vient mieux à bout;
Elle ne prétend rien, et s'empare de tout.
L'art est grand; mais enfin je ne sais s'il mérite

La bouche d'une reine et l'oreille de Tite.
Pour moi, j'aime autrement; et tout me charme en vous:
Tout m'en est précieux, seigneur, tout m'en est doux;
Je ne sais point si j'aime ou l'empereur ou Tite,
Si je m'attache au rang ou n'en veux qu'au mérite :
Mais je sais qu'en l'état où je suis aujourd'hui
J'applaudis à mon cœur de n'aspirer qu'à lui.

TITE.

Mais me le donnez-vous tout ce cœur qui n'aspire,
En se tournant vers moi, qu'aux honneurs de l'empire?
Suit-il l'ambition en dépit de l'amour,
Madame? la suit-il sans espoir de retour?

DOMITIE.

Si c'est à mon égard ce qui vous inquiète,
Le cœur se rend bientôt quand l'âme est satisfaite :
Nous le défendons mal de qui remplit nos vœux.
Un moment dans le trône éteint tous autres feux;
Et donner tout ce cœur, souvent ce n'est que faire
D'un trésor invisible un don imaginaire.
A l'amour vraiment noble il suffit du dehors;
Il veut bien du dedans ignorer les ressorts :
Il n'a d'yeux que pour voir ce qui s'offre à la vue,
Tout le reste est pour eux une terre inconnue;
Et, sans importuner le cœur d'un souverain,
Il a tout ce qu'il veut quand il en a la main.
Ne m'ôtez pas la vôtre, et disposez du reste.
Le cœur a quelque chose en soi de tout céleste;
Il n'appartient qu'aux dieux; et comme c'est leur choix,
Je ne veux point, seigneur, attenter sur leurs droits.

TITE.

Et moi, qui suis des dieux la plus visible image,
Je veux ce cœur comme eux, et j'en veux tout l'hommage.
Mais vous n'en avez plus, madame, à me donner;
Vous ne voulez ma main que pour vous couronner.
D'autres pourront un jour vous rendre ce service.
Cependant, pour régler le sort de Bérénice,
Vous pouvez faire agir vos amis au sénat;
Ils peuvent m'y nommer lâche, parjure, ingrat :
J'attendrai son arrêt, et le suivrai peut-être.

DOMITIE.

Suivez-le, mais tremblez s'il flatte trop son maître.
Ce grand corps tous les ans change d'âme et de cœurs;
C'est le même sénat, et d'autres sénateurs.
S'il alla pour Néron jusqu'à l'idolâtrie,
Il le traita depuis de traître à sa patrie,
Et réduisit ce prince indigne de son rang
A la nécessité de se percer le flanc.

Vous êtes son amour, craignez d'être sa haine
Après l'indignité d'épouser une reine.
Vous avez quatre jours pour en délibérer.
J'attends le coup fatal que je ne puis parer.
Adieu. Si vous l'osez, contentez votre envie:
Mais en m'ôtant l'honneur n'épargnez pas ma vie.

SCÈNE III. — TITE, FLAVIAN.

TITE.

L'impétueux esprit! Conçois-tu, Flavian,
Où pourroient ses fureurs porter Domitian:
Et de quelle importance est pour moi l'hyménée
Où par tous mes désirs je la sens condamnée?

FLAVIAN.

Je vous l'ai déjà dit, seigneur, pensez-y bien,
Et surtout de la reine évitez l'entretien.
Redoutez.... Mais elle entre, et sa moindre tendresse
De toutes nos raisons va montrer la foiblesse.

SCÈNE IV. — TITE, BÉRÉNICE, PHILON, FLAVIAN.

TITE.

Eh bien, madame! eh bien, faut-il tout hasarder?
Et venez-vous ici pour me le commander?

BÉRÉNICE.

De ce qui m'est permis je sais mieux la mesure,
Seigneur; et j'ai pour vous une flamme trop pure
Pour vouloir, en faveur d'un zèle ambitieux,
Mettre au moindre péril des jours si précieux.
Quelque pouvoir sur moi que notre amour obtienne,
J'ai soin de votre gloire: ayez-en de la mienne.
Je ne demande plus que pour de si beaux feux
Votre absolu pouvoir hasarde un: Je le veux.
Cet amour le voudroit; mais, comme je suis reine,
Je sais des souverains la raison souveraine.
Si l'ardeur de vous voir l'a voulue ignorer,
Si mon indigne exil s'est permis d'espérer,
Si j'ai rentré dans Rome avec quelque imprudence,
Tite à ce trop d'ardeur doit un peu d'indulgence.
Souffrez qu'un peu d'éclat, pour prix de tant d'amour,
Signale ma venue, et marque mon retour.
Voudrez-vous que je parte avec l'ignominie
De ne vous avoir vu que pour me voir bannie?
Laissez-moi la douceur de languir en ces lieux,
D'y soupirer pour vous, d'y mourir à vos yeux:
C'en sera bientôt fait, ma douleur est trop vive

Pour y tenir longtemps votre attente captive;
Et si je tarde trop à mourir de douleur,
J'irai loin de vos yeux terminer mon malheur.
Mais laissez-m'en choisir la funeste journée;
Et, du moins jusque-là, seigneur, point d'hyménée.
Pour votre ambitieuse avez-vous tant d'amour
Que vous ne le puissiez différer d'un seul jour?
Pouvez-vous refuser à ma douleur profonde....

TITE.

Hélas! que voulez-vous que la mienne réponde?
Et que puis-je résoudre alors que vous parlez,
Moi qui ne puis vouloir que ce que vous voulez?
Vous parlez de languir, de mourir à ma vue;
Mais, ô dieux! songez-vous que chaque mot me tue,
Et porte dans mon cœur de si sensibles coups,
Qu'il ne m'en faut plus qu'un pour mourir avant vous?
De ceux qui m'ont percé souffrez que je soupire.
Pourquoi partir, madame, et pourquoi me le dire?
Ah! si vous vous forcez d'abandonner ces lieux,
Ne m'assassinez point de vos cruels adieux.
Je vous suivrois, madame; et, flatté de l'idée
D'oser mourir à Rome, et revivre en Judée,
Pour aller de mes feux vous demander le fruit,
Je quitterois l'empire et tout ce qui leur nuit.

BÉRÉNICE.

Daigne me préserver le ciel....

TITE.

De quoi, madame?

BÉRÉNICE.

De voir tant de foiblesse en une si grande âme!
Si j'avois droit par là de vous moins estimer,
Je cesserois peut-être aussi de vous aimer.

TITE.

Ordonnez donc enfin ce qu'il faut que je fasse.

BÉRÉNICE.

S'il faut partir demain, je ne veux qu'une grâce;
Que ce soit vous, seigneur, qui le veuilliez pour moi,
Et non votre sénat qui m'en fasse la loi.
Faites-lui souvenir, quoi qu'il craigne ou projette,
Que je suis son amie, et non pas sa sujette;
Que d'un tel attentat notre rang est jaloux,
Et que tout mon amour ne m'asservit qu'à vous.

TITE.

Mais peut-être, madame....

BÉRÉNICE.

Il n'est point de peut-être
Seigneur: s'il en décide, il se fait voir mon maître;

Et, dût-il vous porter à tout ce que je veux,
Je ne l'ai point choisi pour juge de mes vœux.

SCÈNE V. — TITE, BÉRÉNICE, DOMITIAN, ALBIN, FLAVIAN, PHILON.

(*Domitian entre.*)

TITE.

Allez dire au sénat, Flavian, qu'il se lève;
Quoi qu'il ait commencé, je défends qu'il achève.
Soit qu'il parle à présent du Vésuve ou de moi,
Qu'il cesse, et que chacun se retire chez soi.
Ainsi le veut la reine; et, comme amant fidèle,
Je veux qu'il obéisse aux lois que je prends d'elle,
Qu'il laisse à notre amour régler notre intérêt.

DOMITIAN.

Il n'est plus temps, seigneur; j'en apporte l'arrêt.

TITE.

Qu'ose-t-il m'ordonner?

DOMITIAN.

Seigneur, il vous conjure
De remplir tout l'espoir d'une flamme si pure.
Des services rendus à vous, à tout l'État,
C'est le prix qu'a jugé lui devoir le sénat :
Et, pour ne vous prier que pour une Romaine,
D'une commune voix Rome adopte la reine;
Et le peuple à grands cris montre sa passion
De voir un plein effet de cette adoption.

TITE.

Madame....

BÉRÉNICE.

Permettez, seigneur, que je prévienne
Ce que peut votre flamme accorder à la mienne.
Grâces au juste ciel, ma gloire en sûreté
N'a plus à redouter aucune indignité.
J'éprouve du sénat l'amour et la justice.
Et n'ai qu'à le vouloir pour être impératrice.
Je n'abuserai point d'un surprenant respect
Qui semble un peu bien prompt pour n'être point suspect.
Souvent on se dédit de tant de complaisance.
Non que vous ne puissiez en fixer l'inconstance :
Si nous avons trop vu ses flux et ses reflux
Pour Galba, pour Othon, et pour Vitellius,
Rome, dont aujourd'hui vous êtes les délices,
N'aura jamais pour vous ces insolens caprices.
Mais aussi cet amour qu'a pour vous l'univers
Ne vous peut garantir des ennemis couverts :

Un million de bras a beau garder un maître,
Un million de bras ne pare point d'un traître;
Il n'en faut qu'un pour perdre un prince aimé de tous
Il n'y faut qu'un brutal qui me haïsse en vous.
Aux zèles indiscrets tout paroît légitime,
Et la fausse vertu se fait honneur du crime.
Rome a sauvé ma gloire en me donnant sa voix;
Sauvons-lui, vous et moi, la gloire de ses lois;
Rendons-lui, vous et moi, cette reconnoissance
D'en avoir pour vous plaire affoibli la puissance,
De l'avoir immolée à vos plus doux souhaits.
On nous aime; faisons qu'on nous aime à jamais.
D'autres sur votre exemple épouseroient des reines
Qui n'auroient pas, seigneur, des âmes si romaines,
Et lui feroient peut-être avec trop de raison
Haïr votre mémoire et détester mon nom.
Un refus généreux de tant de déférence
Contre tous ces périls nous met en assurance.

TITE.

Le ciel de ces périls saura trop nous garder.

BÉRÉNICE.

Je les vois de trop près pour vous y hasarder.

TITE.

Quand Rome vous appelle à la grandeur suprême....

BÉRÉNICE.

Jamais un tendre amour n'expose ce qu'il aime.

TITE.

Mais madame, tout cède; et nos vœux exaucés....

BÉRÉNICE.

Votre cœur est à moi, j'y règne; c'est assez.

TITE.

Malgré les vœux publics refuser d'être heureuse,
C'est plus craindre qu'aimer.

BÉRÉNICE.

La crainte est amoureuse.
Ne me renvoyez pas, mais laissez-moi partir.
Ma gloire ne peut croître, et peut se démentir.
Elle passe aujourd'hui celle du plus grand homme,
Puisque enfin je triomphe et dans Rome et de Rome :
J'y vois à mes genoux le peuple et le sénat;
Plus j'y craignois de honte, et plus j'y prends d'éclat;
J'y tremblois sous sa haine, et la laisse impuissante;
J'y rentrois exilée, et j'en sors triomphante.

TITE.

L'amour peut-il se faire une si dure loi?

BÉRÉNICE.

La raison me la fait malgré vous, malgré moi :

Si je vous en croyois, si je voulois m'en croire,
Nous pourrions vivre heureux, mais avec moins de gloire
Épousez Domitie : il ne m'importe plus
Qui vous enrichissiez d'un si noble refus.
C'est à force d'amour que je m'arrache au vôtre;
Et je serois à vous, si j'aimois comme une autre.
Adieu, seigneur; je pars.

TITE.

Ah! madame, arrêtez.

DOMITIAN.

Est-ce là donc pour moi l'effet de vos bontés,
Madame? Est-ce le prix de vous avoir servie?
J'assure votre gloire, et vous m'ôtez la vie.

TITE.

Ne vous alarmez point : quoi que la reine ait dit,
Domitie est à vous, si j'ai quelque crédit.
Madame, en ce refus un tel amour éclate,
Que j'aurois pour vous l'âme au dernier point ingrate,
Et mériterois mal ce qu'on a fait pour moi,
Si je portois ailleurs la main que je vous doi.
Tout est à vous : l'amour, l'honneur, Rome l'ordonne.
Un si noble refus n'enrichira personne.
J'en jure par l'espoir qui nous fut le plus doux :
Tout est à vous, madame, et ne sera qu'à vous;
Et ce que mon amour doit à l'excès du vôtre
Ne deviendra jamais le partage d'une autre.

BÉRÉNICE.

Le mien vous auroit fait déjà ces beaux sermens,
S'il n'eût craint d'inspirer de pareils sentimens :
Vous vous devez des fils, et des Césars à Rome,
Qui fassent à jamais revivre un si grand homme.

TITE.

Pour revivre en des fils nous n'en mourons pas moins,
Et vous mettez ma gloire au-dessus de ces soins.
Du levant au couchant, du Maure jusqu'au Scythe,
Les peuples vanteront et Bérénice et Tite;
Et l'histoire à l'envi forcera l'avenir
D'en garder à jamais l'illustre souvenir.
Prince, après mon trépas soyez sûr de l'empire;
Prenez-y part en frère, attendant que j'expire.
Allons voir Domitie, et la fléchir pour vous.
Le premier rang dans Rome est pour elle assez doux,
Et je vais lui jurer qu'à moins que je périsse
Elle seule y tiendra celui d'impératrice.
Est-ce là vous l'ôter?

DOMITIAN.

Ah! c'en est trop, seigneur.

TITE. *à Bérénice.*

Daignez contribuer à faire son bonheur,
Madame, et nous aider à mettre de cette âme
Toute l'ambition d'accord avec sa flamme.

BÉRÉNICE.

Allons, seigneur : ma gloire en croîtra de moitié,
Si je puis remporter chez moi son amitié.

TITE.

Ainsi pour mon hymen la fête préparée
Vous rendra cette foi qu'on vous avoit jurée,
Prince; et ce jour, pour nous si noir, si rigoureux,
N'aura d'éclat ici que pour vous rendre heureux.

FIN DE TITE ET BÉRÉNICE ET DU QUATRIEME VOLUME.

UNIVERSITAS C. M. L.

TABLE.

Pages.

LA CONQUÊTE DE LA TOISON D'OR, tragédie..... 1
SERTORIUS, tragédie..... 67
SOPHONISBE, tragédie..... 121
OTHON, tragédie..... 172
AGÉSILAS, tragédie..... 224
ATTILA, ROI DES HUNS, tragédie..... 282
TITE ET BÉRÉNICE, comédie héroïque..... 331

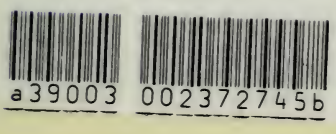
FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

Coulommiers. — Typ. P BRODARD et GALLOIS.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CF



CE PQ 1741
1893 V4
C00 CORNEILLE, P CEUVRES CO
ACC# 1388165